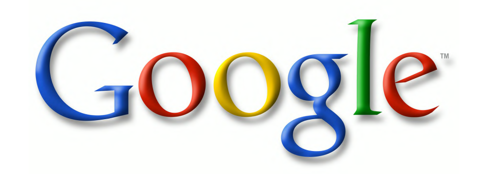
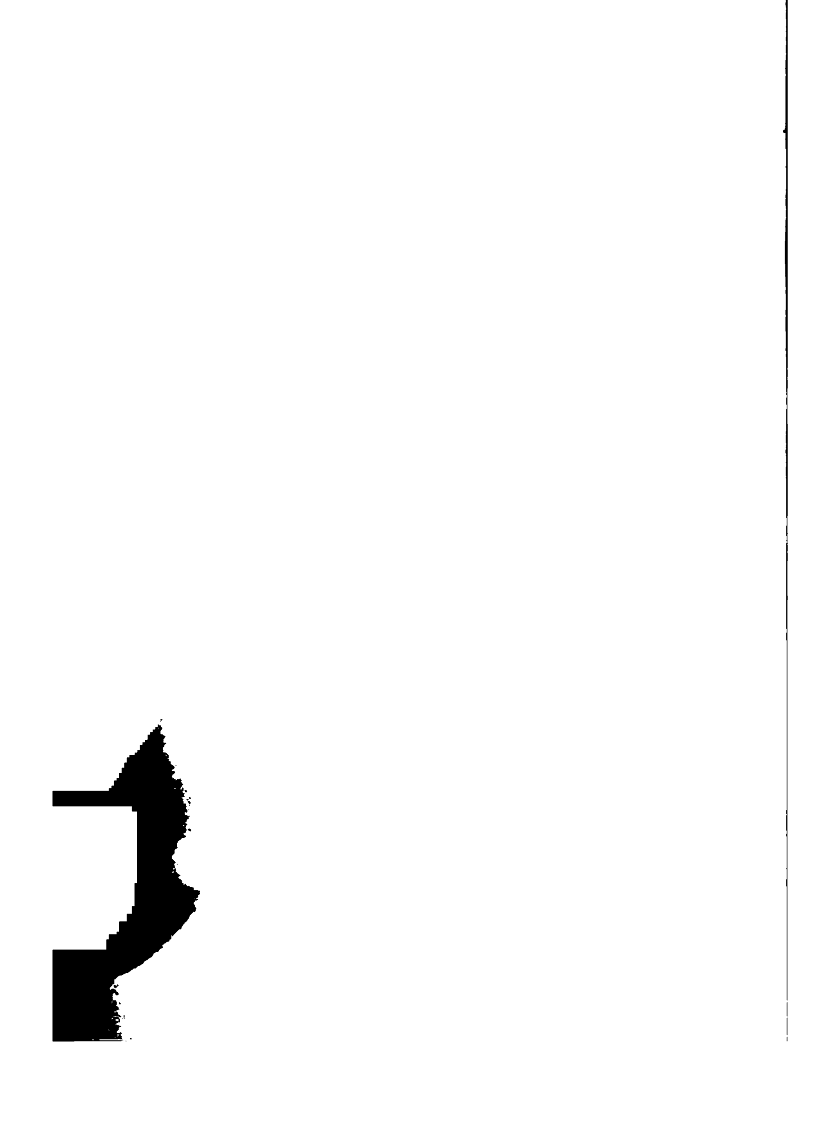






LA MEUNIÈRE

DE

MOULIN-GALANT

I

LA MEUNIÈRE

DE

MOULIN-GALANT

PAR

PAUL SAUNIÈRE

TOME PREMIER



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1879



LA MEUNIÈRE

DE MOULIN-GALANT

PROLOGUE

I

On ne fonde pas une dynastie comme un établissement de bains publics.

Avant les Bonaparte et les d'Orléans, les Bourbons eux-mêmes, qui s'intitulent encore les représentants du droit divin, n'ont pas affermi leur race sans d'excessives difficultés.

Henri IV était bien roi quand le poignard de Ravaillac vint le surprendre, mais il avait conquis son trône, et rarement, en pareil cas, on reprend au conquérant le pouvoir dont il s'est emparé. Sans doute il pouvait s'appuyer sur son droit de naissance; mais tant de générations le séparaient de la grande souche capétienne, tant d'obstacles semblaient se dresser entre le sceptre et lui, que son avènement fut une sorte de surprise.

Après avoir fait à sa couronne le sacrifice de sa religion, le Vert-Galant se trouva donc en présence d'une noblesse rebelle, qui supportait mal le joug de ce roitelet de Navarre, qu'elle avait connu jadis en si piteux équipage.

Quant à la France, nation catholique avant tout, bien que son nouveau roi eût rompu en apparence avec le

protestantisme, elle ne pouvait pas oublier qu'il avait été longtemps entaché d'hérésie, qu'hier encore il était l'âme damnée de la Réforme et que jusqu'alors il avait été en révolte permanente contre les Valois.

Ce fut cette succession de mécontentements et de défiances hostiles que recueillit Louis XIII, encore enfant, lorsqu'il monta sur le trône en 1610, sous la régence de Marie de Médicis.

Toutes les ambitions particulières étaient en éveil. Les protestants, tout-puissants alors, riches des biens ecclésiastiques qu'ils avaient usurpés sous le règne précédent, dogmatisaient à l'aise et détenaient la plus grande partie des places fortes. La royauté n'était guère qu'une ombre, s'agitant au milieu de ce chaos de passions et d'ambitions déchaînées.

Lorsqu'en 1614 fut déclarée la majorité de Louis XIII, aucune modification sensible n'avait été apportée encore à cet état de choses, quoique le jeune roi eût déjà manifesté l'intention bien arrêtée de rompre avec les huguenots.

Les grands seigneurs, quelque temps domptés par la main puissante du Béarnais, ne pouvaient pas renoncer ainsi à leurs vieilles habitudes de turbulente indépendance.

Aussi, en l'an de grâce 1616, au moment où s'ouvrent les premières pages de ce récit, l'autorité mal affermie de l'imberbe monarque n'avait rien gagné dans l'esprit des gentilshommes, et se trouvait gravement compromise toutes les fois que le hasard la mettait aux prises avec le despotisme de leur bon plaisir.

Sur les bords de cette pittoresque rivière qui a donné son nom au département de l'Aude et qui roule ses flots clairs tantôt entre une épaisse haie de saules verdoyants, tantôt sur un lit sablonneux, aussi riche en galets que les plages de la Manche, un moulin s'était capricieusement installé, et, non moins capricieusement, avait jeté une digue en travers de la rivière.

Grâce à la magnifique chute d'eau que l'ingénieur avait

ménagée, la roue tournait bruyamment et le meunier chantait. Pour accompagnement, il avait le fracas de l'eau bouillonnante, qui s'écoulait en nappe blanche et se brisait au pied de l'obstacle, en répandant une espèce de fumée liquide que diamantait un soleil resplendissant.

A quelque distance du moulin, on avait bâti pour le meunier et pour sa famille une délicieuse petite maisonnette, fraîche, coquette, pimpante, qu'encadraient deux massifs de verdure, et dont le jardin était constellé de fleurs. Le mur de derrière donnait sur une route, le mur de devant, élevé seulement de deux pieds, avait été surmonté d'une grille de bois peinte en vert, de façon à ménager la vue du splendide paysage dont l'Aude formait le premier plan.

Quant à la maison par elle-même, elle ne se composait que d'un rez-de-chaussée et d'un premier avec quatre fenêtres de façade. En bas, à droite, une vaste cuisine, pourvue d'une large cheminée dont l'énorme manteau pouvait abriter trois ou quatre personnes, ouvrait de plain-pied sur le jardin. A gauche, une pièce non moins vaste pouvait servir indistinctement de salon ou de salle à manger.

Au premier, deux chambres seulement ; l'une, la plus grande, éclairée par deux fenêtres, n'était séparée de l'autre que par un cabinet de toilette. A la rigueur, cela pouvait faire trois chambres. Pour un meunier, c'était une superbe habitation.

Celui auquel était échu le bail du moulin était jeune, célibataire, aimait son état. Il dormait comme il travaillait ; le bruit de la roue qui tournait, loin de l'incommoder, était au contraire une musique délicieuse à son oreille. Il trouva que la maison était trop grande, trop belle et trop éloignée, bien qu'elle fût à peine à deux cents pas du moulin. En conséquence, il se meubla un petit coin d'une couchette, d'une chaise de paille, d'une table et d'une armoire de chêne, et se promit de louer sa maison dès que l'occasion s'en présenterait.

L'occasion ne se fit pas attendre, car la maison n'était

qu'à trois quarts de lieue de Carcassonne, et il était certain que sa situation exceptionnelle, son irréprochable propreté, finiraient par tenter la vanité de quelque honnête bourgeois.

Certes, on peut mourir sans regret, alors que l'on n'a pas vu Carcassonne; mais, quoi qu'en dise le chansonnier sceptique qui s'est moqué à si peu de frais de la pauvre ville, le touriste, l'artiste même, ne regretteront jamais de s'y être arrêtés. Carcassonne, offre, en effet, au point de vue archéologique, une curiosité que pas une autre ville ne saurait lui disputer : c'est la *Cité*. La *Cité*, c'est-à-dire l'ancienne ville tout entière, complètement indépendante de la ville moderne, telle qu'elle existait sous l'antique féodalité, perchée sur sa hauteur, avec son enceinte de murailles, ses tours, son château, ses rues étroites, ses toits pointus, ses maisons bizarrement enchevêtrées de poutres, son église merveilleuse, son puits insondable et ses antiques légendes. Demandez à M. Viollet-Leduc, qui s'y connaît et qui l'a réparée avec tant de goût, si la *Cité* n'est pas un véritable bijou d'art.

Carcassonne jouissait donc autrefois d'une juste célébrité. Gentilshommes, soldats, bourgeois y affluaient; les premiers, ambitieux, remuants, avides, dévorés de passions multiples ou guidés par un intérêt quelconque ; les seconds à la suite des premiers, paresseux, querelleurs, sans autre souci du lendemain que la solde qu'on leur avait promise. Les bourgeois, eux, que les spéculations du commerce moderne n'absorbaient pas encore, astiquaient leurs salades, fourbissaient leurs cuirasses, aiguisaient leurs hallebardes ou nettoyaient leurs mousquets, prêts à crier comme autrefois : « Vive le roi ! » ou « Vive la Ligue ! » selon qu'un des deux partis l'emporterait.

Quant à François Fabre, — c'était le nom du joyeux meunier, — il ne s'occupait de rien que de moudre sa farine. Plus sa roue tournait, plus sa chanson patoise s'envolait bruyamment dans l'air.

Ce philosophe, à qui tout réussissait si bien et qui chantait si fort, ne paraissait assurément pas très à plaindre, et cependant, en l'observant avec attention, il semblait qu'un léger nuage obscurcît son large front. On aurait juré qu'il ne chantait que pour s'étourdir ou tout au moins pour chasser quelque pensée importune.

Ce soir-là, il répétait ce refrain railleur, qui s'échappait souvent de ses lèvres :

Al soumet de la mountano
Lou coucou y a cantat :
Quan las cabres aouroun lano.
Leis houmes aouroun bountat 1.

Tout à coup il s'arrêta pour prêter l'oreille. Au dehors, sur la grande route, on entendait distinctement le pas d'un cheval, et l'on apercevait à travers les carreaux la silhouette d'un cavalier.

— Ah ! voilà M. Dubois, fit le meunier en se dirigeant vers la porte.

Mais à peine l'eut-il ouverte, que son bon sourire s'évanouit et que son visage s'assombrit. Au lieu du cavalier qu'il s'attendait à saluer, il aperçut un gentilhomme très élégant, grand, élancé, froid, dont le regard perçant, après avoir rapidement parcouru les environs se fixa sévèrement sur lui.

— C'est bien ici le moulin de Mackens ? demanda-t-il.

— Oui, monseigneur, répondit Fabre.

— Et tu en es le propriétaire ?

— C'est à moi qu'il est affermé.

— Bien. Alors c'est à toi que j'ai affaire, dit le gentilhomme.

Aussitôt il mit pied à terre, attacha sa monture à la grille d'une des fenêtres du rez-de-chaussée, prit dans les fontes de la selle ses pistolets, dont il eut soin de

1. Au soumet de la montagne le coucou a chanté : quand les chèvres auront laine, les hommes auront bonté.

visiter les amorces, et pénétra dans le moulin, sans même attendre qu'on l'y invitât. Néanmoins il eut soin de jeter sur la route un dernier regard, comme pour s'assurer qu'elle était déserte.

François saisit au vol cette nuance d'inquiétude et se tint sur ses gardes. A première vue ce gentilhomme lui avait déplu. Il l'avait tutoyé, toisé d'un regard méprisant ; il était entré délibérément, comme s'il eût été en pays conquis : cela froissait un peu son amour-propre.

Sans être un aigle ou un docteur, Fabre n'était pas un imbécile. Il était même, pour son époque, assez instruit et suffisamment éclairé. Lorsqu'il vit ce corps long et maigre, cette bouche pincée, ces lèvres minces, ce menton pointu, ces petits yeux gris, insolents, chercheurs, qui fouillaient en un instant les coins les plus obscurs, qui semblaient toujours en défiance contre quelque piège invisible, le meunier pressentit qu'il était en face d'un danger ou d'un malheur.

Pendant ce temps, le gentilhomme avait gagné sans façon la chambre de François.

— Mon ami, lui dit-il en s'asseyant nonchalamment sur une chaise, veux-tu gagner une ou deux pistoles ?

— Ce n'est jamais de refus, monseigneur, répondit rondement Fabre ; ma meule, mon garçon et moi, nous sommes à votre disposition.

— Maître sot ! se récria le cavalier. Ai-je l'air d'un homme qui porte du blé au moulin ?

— Alors, monseigneur, fit le meunier de son air le plus naïf, comment voulez-vous que je gagne l'argent que vous m'offrez ?

— En me donnant les renseignements dont j'ai besoin.

— S'il ne s'agit que de cela, il était inutile de faire sonner vos pistoles, répondit fièrement le meunier. Je n'ai pas l'habitude de vendre ce que je puis donner.

— Que tu vendes ou que tu donnes, peu m'importe ! répliqua le gentilhomme en fronçant les sourcils. Réponds, je ne te demande pas autre chose.

— Eh bien ! monseigneur, interrogez... nous verrons...

— Comment, nous verrons ! fit le cavalier d'un ton menaçant.

— Pardon ! riposta tranquillement le meunier en se croisant les bras et en fixant son interlocuteur sans le moindre effroi ; mais je ferai observer à monseigneur que je suis chez moi, qu'il a envahi ma maison sans que je sache pourquoi, et que, jusqu'ici, je n'ai rien fait pour mériter sa colère ou ses menaces.

— Ah ! c'est ainsi ? ricana le gentilhomme.

A ces mots, il tira de sa ceinture un pistolet qu'il arma.

— Voici de quoi te faire parler, drôle ! reprit-il avec un sourire ironique.

Fabre devint légèrement pâle, mais ne perdit pas contenance.

— Je ne tiens pas absolument à employer ce moyen brutal, reprit plus doucement le gentilhomme. J'espère, en outre, que je te déciderai plus aisément à t'expliquer, ajouta-t-il d'un ton significatif. Enfin je sais à peu près tout ce que je veux savoir. Je ne viens absolument ici que pour m'assurer qu'on ne m'a pas trompé.

— Alors parlez, fit Fabre en déguisant mal son impatience.

— Parmi les dépendances de ton moulin se trouve une maison située sur les bords de la rivière, à deux cents pas environ en amont du barrage, n'est-ce pas ?

— Oui, monseigneur.

— Et tu as loué cette maison ?

— Oui, monseigneur.

— Y a-t-il longtemps ?

— Dix-huit mois bientôt.

— C'est bien cela. A qui ?

— A M. Dubois.

— M. Dubois ! répéta le cavalier d'un air surpris et incrédule. Qu'est-ce que cela, M. Dubois ?

— C'est le nom de mon locataire.

— C'est celui qu'il t'a donné, veux-tu dire ? En effet...

c'est même probable. Mais tu m'as l'air d'un garçon intelligent, tu n'as pas été dupe de cette apparente banalité, tu as deviné qu'il s'agissait...

— Je n'ai rien deviné du tout, interrompit le meunier. J'ai reçu mon argent et je ne me suis plus occupé de rien.

— Soit ! mais tu as bien vu à la mine de ce locataire...

— A peine l'ai-je aperçu. Il est venu comme vous, un soir, par un temps assez obscur, a visité la maison, m'a payé trois années d'avance et est reparti sur-le-champ.

— Dans tous les cas, reprit le gentilhomme, tu sais quelles sont les personnes qui habitent la maison ?

— A peu près...

— Il y a une jeune femme de dix-neuf ans, brune, jolie, de taille moyenne, un enfant d'un an au plus, une soubrette qui doit répondre au nom de Marthe, et un valet dont il n'est pas question. Est-ce bien cela ?

— C'est possible, répondit évasivement François.

— Ah ! tu n'en es pas sûr, ricana le cavalier.

— Monseigneur, fit le meunier, j'ai pour habitude de ne m'occuper que des choses qui me regardent. Demandez-moi combien mon moulin moud de sacs de blé par jour, quelle est la profondeur de l'eau qui fait tourner ma roue, quel est le nom de mon garçon, je vous le dirai sans difficulté. Quant à ce qui concerne les personnes dont vous parlez, je ne sais rien, ces gens-là paient pour être chez eux, je les laisse chez eux, c'est tout naturel.

— Allons ! dit le gentilhomme avec un assez vilain sourire, je vois que tu mets à me répondre toute la mauvaise volonté désirable. Eh bien ! comme je suis sûr de ce que j'avance, je vais commencer ainsi que je te l'ai promis, par employer les moyens doux.

— Quels moyens ? interrogea le meunier d'un air étonné.

— Mais... répondit froidement le cavalier, ceux que l'on emploie envers les coquins qui se rendent complices d'une action criminelle. Si je ne me trompe, on les jette d'abord en prison, puis on les juge et enfin on les pend.

— Comment ? dit Fabre tout déconcerté.

— Supposons, par exemple, continua le gentilhomme sur le même ton, que la jeune femme en question ait été enlevée par M. Dubois, qu'elle appartienne à une famille riche et puissante qui ait souci de son honneur et qui ait juré de le sauvegarder... On poursuit M. Dubois, ceux qui l'ont aidé dans la perpétration de cet acte déloyal, et, naturellement, on s'empare du meunier Fabre, qui se refuse à donner les éclaircissements dont la justice a besoin. Est-ce clair ?

— Sans doute... balbutia François avec moins d'assurance.

C'est qu'il n'ignorait pas qu'il vivait dans un temps où le bon plaisir avait force de loi. Justice ! ce mot seul l'épouvantait. Il savait bien que la justice d'alors n'agissait pas en vue de défendre les petits contre les grands. S'il était seulement accusé et arrêté, il serait promptement jugé, condamné et peut-être exécuté. Alors, adieu sa chère liberté, son moulin, ses économies, ses amours... Il y avait là de quoi réfléchir.

— Mais enfin, que voulez-vous que je vous dise ? fit-il éperdu.

— Allons ! je vois que tu deviens raisonnable, fit le cavalier qui remit son pistolet dans sa ceinture, réponds-moi donc sans détour. Ce que je viens de te dire est-il exact ?

— Mon Dieu ! hésita François, je crois bien que oui.

— Ainsi la soubrette se nomme bien Marthe ?

— Oui, monseigneur.

— A la bonne heure ! fit le cavalier visiblement satisfait, c'est tout ce que je tenais à savoir. Tu vois que je ne suis pas bien exigeant. Maintenant, si tu tiens à la vie autant que je me l'imagine, tu ne répéteras à qui que ce soit, pas même à ton traversin, la conversation que nous venons d'avoir ensemble. Dans le cas où tu aurais le malheur d'oublier cette sage recommandation, je te donne ma parole — ma parole, entends-tu bien ? et je suis gen-

tilhomme — que par le fer ou par le feu, par moi ou par les miens, que tu demeures ou que tu t'en ailles, tu serais un homme mort dans les vingt-quatre heures. M'as-tu compris ?

— Parfaitement ! répondit le meunier de plus en plus inquiet.

— Et pour te prouver que je n'ai qu'une parole, voici les deux pistoles que je t'ai promises.

A ces mots, le gentilhomme tira d'une bourse de velours deux pièces d'or qu'il laissa tomber dans la main du meunier interdit. Puis il sortit en haussant les épaules avec une pitié dédaigneuse, sauta en selle, piqua des deux et disparut bientôt à l'horizon.

La nuit commençait à tomber. Pourtant l'obscurité ne ralentit en rien sa course effrénée. Il avait lancé son cheval au galop dans la direction de Carcassonne. En dix minutes il atteignit la promenade de platanes qui entoure la ville.

Tout à coup il s'arrêta, se glissa lentement sous les arbres feuillus, et parut hésiter quelques instants sur le chemin qu'il allait prendre ou sur le parti qu'il allait adopter. Enfin, comme s'il avait fixé ses irrésolutions, il pressa de nouveau le pas de sa monture, jusqu'à ce qu'il atteignît une auberge luxueusement éclairée, sur la porte de laquelle se balançait une enseigne représentant un soleil d'or. Les pâles rayons de cette lointaine imitation de la nature reflétaient assez imparfaitement, comme on peut se le figurer, la lumière qui s'échappait des fenêtres entr'ouvertes.

Le gentilhomme fit un geste qui signifiait : « Le sort en est jeté ! » puis il disparut sous la large porte d'entrée.

Après avoir mis pied à terre et jeté la bride de son cheval au premier valet d'écurie qui se présenta, le cavalier répara d'un revers de main le désordre de sa toilette, et pénétra dans la grande salle. Il y avait foule ; — foule de gentilshommes et d'officiers, dont les costumes éclatants, les broderies et les galons inondaient la pièce d'une gerbe d'étincelles. En l'apercevant, plusieurs jeunes seigneurs l'apostrophèrent bruyamment.

— Tiens ! voilà Henri !

— Holà ! vicomte d'Espayrac, d'où viens-tu donc ?

Quant à lui, il ne répondit que négligemment et d'un air contraint à ce feu croisé d'interpellations. Il se dirigea sans dévier d'une ligne, vers une table autour de laquelle étaient assis trois gentilhommes.

Deux d'entre eux avaient dépassé la quarantaine. Leurs traits offraient une ressemblance presque parfaite. Certainement ils étaient frères. Le troisième avait vingt-trois ou vingt-quatre ans au plus, un joli visage, une toilette de bon goût et une désinvolture très élégante. Lui aussi avait avec les deux gentilshommes placés en face de lui une ressemblance lointaine.

Henri d'Espayrac s'approcha d'eux et leur posa froidement sa main sur l'épaule.

— Venez, dit-il, j'ai à vous parler.

— Eh bien ! qui t'en empêche ? demanda étourdiment le jeune cavalier.

— Mon cher Gaston, sois donc sérieux une fois dans ta vie, répondit Henri. Tu dois voir à ma figure que je n'ai pas envie de rire.

— Tu ris donc quelquefois, cousin ? fit Gaston en se levant à contre-cœur. Le fait est, ajouta-t-il, que tu as ce soir un visage qui n'annonce rien de bon.

— Mon père, et vous, mon oncle, voulez-vous me suivre, oui ou non ? dit Henri sans daigner répondre à son cousin.

Ils obéirent silencieusement. Henri prit les devants, gagna l'escalier, gravit le premier étage et ouvrit la porte d'une vaste chambre, qu'il referma soigneusement aussitôt que ses parents furent entrés.

— Messieurs, dit-il d'une voix grave, ne croyez pas que ce soit pour le plaisir de vous déranger que je vous ai priés de me suivre. J'ai à vous faire une communication de la plus haute importance : j'ai découvert enfin la retraite de Renée.

En entendant cette révélation inattendue, le comte

d'Espayrac et son frère échangèrent rapidement un regard de sombre colère. Ces quelques paroles du vicomte avaient produit l'effet d'un coup de foudre.

Le comte et le baron, après avoir échangé ce regard chargé de menaces, relevèrent courageusement la tête.

Seul, Gaston laissa échapper un geste de contrariété et ne put réprimer un mouvement de douloureuse inquiétude.

— Je vois, dit cependant le comte à son fils avec un peu d'amertume, que notre honneur te préoccupe étrangement. Ce n'est pas un reproche que je t'adresse, c'est plutôt un remerciement, corrigea-t-il aussitôt. Nous accomplirons donc en vrais gentilshommes le devoir que les circonstances nous imposent. Mais, en pareil cas, lorsqu'il s'agit de faire acte de justice, il importe d'agir à coup sûr. Es-tu bien certain de ne pas te tromper ?

— Croyez-vous, demanda Henri d'une voix grave, que je vous aurais à la légère apporté une semblable nouvelle ?

— Eh bien ! parle ; que sais-tu ?

— Aujourd'hui vers les deux heures, j'étais près de la porte de Toulouse, lorsque j'aperçus de loin une jeune femme, suivie d'une domestique qui portait dans ses bras un petit enfant...

— Un enfant ! interrompit le comte, dont le front s'empourpra de honte. Il y a un enfant !

— Attendez, mon père, dit Henri avec une froideur railleuse. A peine ai-je commencé mon récit.

Le comte se laissa tomber sur un fauteuil et se voila le visage de ses deux mains.

— Cette jeune femme, sur qui se portèrent d'abord mes regards désœuvrés, reprit Henri, avait, selon la mode espagnole, la tête enveloppée d'une mantille de dentelle noire qui lui couvrait la figure. Aussi, lorsque je pressai le pas pour me rapprocher d'elle, me fut-il impossible de distinguer ses traits. Cependant, à sa démarche, à sa tournure, il m'avait bien semblé deviner une personne de

connaissance. Il est vrai que l'idée ne m'était pas encore venue qu'il pût s'agir de Renée.

Aussi mon étonnement fut extrême d'entendre cette jeune femme pousser un cri d'effroi en me voyant. J'observais tous ses mouvements avec d'autant plus de curiosité qu'elle cherchait évidemment à m'échapper. En effet, elle s'arrêta brusquement, promena autour d'elle un regard effaré, et se tourna, tout éperdue, du côté de la suivante, comme pour lui demander conseil.

Ce n'était rien encore. Au moment où je suivais machinalement ce regard, je vis la soubrette faire subitement volte-face, afin de m'éviter sans aucun doute, et se réfugier dans un magasin de mercerie, au fond duquel sa maîtresse la rejoignit précipitamment.

Naturellement, cela m'avait donné l'éveil. Aussi, malgré la vivacité avec laquelle la soubrette avait opéré sa retraite, il m'avait bien semblé reconnaître le minois scélérat de Marthe, disparue en même temps que Renée, et qui l'avait évidemment accompagnée dans sa fuite.

Aussitôt la lumière se fit en moi. Cette jeune femme dont la tournure bien connue m'avait frappé, c'était Renée !

Néanmoins, il m'était bien permis de douter encore. Cette scène s'était passée avec une telle rapidité, que je pouvais avoir été le jouet d'une illusion. Pour ma part, j'étais convaincu déjà, mais je ne voulais pas venir à vous, porteur d'une si grande nouvelle, sans être à même de vous fournir des renseignements précis.

Entrer derrière elles dans le magasin, c'était leur ôter la sécurité que je préférais leur laisser. Aussi je m'éloignai du même pas que je suivais alors, et j'allai m'embusquer au coin de la rue Saint-Michel.

— Vilain métier, cousin ! fit Gaston d'un air méprisant. Et c'est tout ?

— Oh ! non, répondit le vicomte avec un horrible sourire.

Au bout de quelques minutes, je vis sortir une jeune

fille qui revint bientôt, ramenant une ridicule patache, dans laquelle montèrent lestement Renée et Marthe ; puis le lourd véhicule s'ébranla et se dirigea vers moi.

Assurément, si j'avais voulu suivre, fût-ce à pied, ce grotesque équipage, rien ne m'aurait été plus facile, car il était traîné par un cheval fourbu, que ses jambes soutenaient par je ne sais quel miracle d'équilibre. Mais pas plus que la première fois je ne jugeai prudent de me montrer. Au contraire, je m'esquivai en toute hâte, afin que ma présence ne fût même pas soupçonnée.

— Alors, interrompit le baron, comment as-tu découvert l'asile de Renée ?

— Oh ! vous allez voir, mon père, jusqu'où va la sagacité de votre neveu ! fit Gaston avec une impatience mal contenue. Ce cheval et cette voiture avaient un cocher. Henri, qui les avait vus partir, savait bien qu'ils reviendraient. Il a guetté le retour du cocher, l'a séduit à l'aide d'un misérable écu, d'une pistole au plus, — car je le connais, mon beau cousin, ce n'est pas la générosité qui l'étouffe ! — et il a obtenu de ce misérable tout ce qu'il a voulu.

— Je ne relèverai pas comme elles le méritent les appréciations que se permet Gaston sur mon caractère ou ma manière d'agir, répondit Henri d'un air pincé ; mais j'ai fait, je l'avoue, ce qu'il aurait fait lui-même à ma place, j'en suis persuadé, puisqu'il a si bien compris ma pensée.

— Moi ! riposta vivement Gaston. Oh ! non. Le rôle d'espion n'est pas de mon goût.

— Quand il s'agit de l'honneur d'une famille comme la nôtre, répliqua Henri avec emphase, on ne doit reculer devant rien. Je m'étonne que mon beau cousin, puisque c'est ainsi qu'il m'appelle, ne le sente pas comme moi. Personnellement, ma conscience ne me reproche rien, et la preuve, c'est que j'ai tenu à pousser jusqu'au bout mes investigations...

— Achève ! dit le comte d'une voix sourde.

— Car, continua son fils, fort de cet encouragement, j'ai appris par ce drôle que les deux jeunes femmes demeuraient près de Mackens, dans une maisonnette située à deux cents pas du moulin qui se trouve sur la route de ce village.

En conséquence, je revins à l'auberge, je fis seller mon cheval et je me rendis au moulin. Là, après bien des fanfaronnades et des hésitations, le meunier m'apprit enfin ce que je désirais savoir : c'est-à-dire qu'il avait loué sa maison depuis dix-huit mois, et qu'elle était habitée par une jeune femme, dont la camériste se nomme bien Marthe.

— Eh bien ? demanda impétueusement le comte d'Espayrac. A qui est-elle louée, cette maison ?

— Ceci est le seul point demeuré obscur, mon père. Le personnage qui l'a louée a prétendu se nommer Dubois. C'est sous le nom de madame Dubois que Renée est connue dans les environs. Mais vous savez ce que je vous ai dit à cet égard. M. Dubois, j'en donnerais ma tête à couper, n'est autre que...

— Tu es fou ! interrompit le comte en haussant les épaules.

— C'est possible, fit Henri ; mais souvenez-vous bien que c'est exactement à la même époque qu'il a disparu.

— Cela n'a rien d'étonnant, répliqua le comte. N'est-il pas obligé par son nom, par son titre, à tenir sans cesse la campagne contre les huguenots ? Non, je ne puis pas croire qu'il soit coupable du déshonneur de Renée, lui à qui nous avions ouvert de si grand cœur les portes de notre maison. Dans tous les cas, si tes pressentiments ne te trompent pas, notre malheur est irréparable, car il est peut-être le seul gentilhomme dont nous ne puissions pas tirer vengeance.

— Pourquoi ? demanda Gaston.

— Parce qu'il est si haut placé que nous ne pouvons pas l'atteindre.

— Qui vous en empêche ? Quand un homme se met

hors la loi, fût-il sur les marches d'un trône, on a le droit d'aller l'y chercher.

— Sans doute, mais c'est courir à une mort certaine, pis encore, à la ruine, riposta le comte. Alors même que nous provoquerions ce prétendu M. Dubois en combat singulier et que l'un de nous laverait dans son sang l'outrage qu'il nous a fait, ce succès serait pour les autres un arrêt de mort, lequel entraînerait la perte de nos biens, l'anéantissement de notre famille.

— Qu'importe ! fit Gaston avec feu. Il y a des impossibilités qu'il faut braver, des fatalités devant lequelles on ne doit pas reculer. Disparaisse le nom, s'engloutisse la fortune, pourvu que l'honneur soit sauf ! Ah ! vous me reprochez sans cesse d'être léger, prodigue, de jeter à la tête du premier venu mon esprit, mon cœur et mon épée...

Vous avez peut-être raison, mais je n'ai du moins qu'une manière de comprendre l'honneur. Si vous tremblez pour votre fortune, si vous aimez mieux perpétuer à travers les siècles votre nom souillé, rentrez dans votre château de Narbonne dont vous n'auriez jamais dû sortir ; donnez-moi, à moi qui ne suis rien qu'un méchant rejeton de la branche cadette, la mission de vous venger, et je vous jure Dieu que duc, ou prince, ou roi, celui qui nous a outragés ne vivra en paix que le jour où six pieds de terre pèseront sur mon cadavre.

— Allons ! dit ironiquement Henri, voilà mon beau cousin parti.

— Je n'ai pas comme vous, riposta Gaston, le sang assez patient pour supporter pendant des années les affronts que j'ai reçus.

— Plaît-il ? demanda le vicomte en se redressant.

— Oh ! vous savez bien ce que je veux dire, fit le jeune gentilhomme. Pendant cinq ans déjà vous avez tremblé, vous avez fui devant le baron de Montbrun.

— J'avais pour en agir ainsi des raisons que vous ne pouvez pas apprécier, répondit gravement Henri.

— Je me plais à le croire, vicomte, car il n'a rien moins fallu pour vous forcer à vous battre qu'un soufflet appliqué sur votre noble visage en présence de tous vos amis.

— Aussi vous reconnaîtrez de votre côté, mon beau cousin, que j'ai mis M. de Montbrun hors d'état de renouveler un pareil acte de brutalité.

— C'est vrai ! répartit vivement Gaston ; mais il n'y a pas de quoi tant vous vanter, mon cher : vous vous battiez contre un cadavre.

— Que m'importe ! se défendit le vicomte. Quand on a la force de frapper, on doit avoir la force de tenir une épée.

— Et de se faire assassiner, ajouta tristement Gaston.

— Eh ! morbleu ! s'écria Henri, ne fallait-il pas en finir avec cet entêté ?

— Était-ce bien nécessaire, vicomte ? Puisque vous étiez resté cinq ans absent, ne pouviez-vous pas attendre une ou deux années encore que le chagrin l'eût tué tout à fait ? Ne saviez-vous pas bien, en agissant comme vous l'avez fait, que vous le blessiez dans ce qu'il avait de plus cher ? Vous prétendez que je ne puis pas apprécier les motifs de votre conduite. Nierez-vous cependant que votre vengeance perfide n'ait été le résultat d'un hideux calcul ? Ce duel fatal, dont je me reproche aujourd'hui d'avoir été le témoin, n'est-il pas un crime ?

— Ceci ne regarde que Dieu et moi, interrompit Henri avec hauteur.

— Oh ! cela regarde bien aussi les hommes en présence de qui cela se passe. Il m'est donc bien permis de m'étonner qu'avec un passé semblable, vous vous montriez si sévère envers cette pauvre Renée...

— Ma sœur n'avait pas le droit de disposer d'elle sans l'assentiment de mon père et le mien.

— Holà ! messieurs, dit le comte d'Espayrac, qui jugea prudent d'intervenir, assez de récriminations stériles, je vous prie. Moi seul, en ma qualité de chef de la bran-

che aînée, ai le droit de décider ce qu'il convient de faire en pareille occurrence.

A ces mots, il se tourna vers les trois gentilshommes, qui l'écoutaient avec une respectueuse attention.

— Si je vous ai consultés, reprit-il, vous, mon frère, vous, mon fils, et vous, mon neveu, c'est que j'ai pensé qu'issus de la même origine que moi vous partageriez ma manière de voir.

Le baron et Henri s'inclinèrent docilement. Seul, Gaston ne sourcilla pas.

— Quant à moi, poursuivit le comte, sans paraître remarquer cet acte de rébellion tacite, si je ne suis pas d'âge à envisager les choses au même point de vue chevaleresque que mon neveu, je ne souffrirai pas plus que lui qu'on se soit joué de ma loyauté, qu'on ait abusé de ma confiance.

En cette cause, il y a deux coupables : l'un que je puis atteindre, que j'ai le droit de juger et de punir comme et quand bon me semblera ; l'autre qui m'échappe par son illustre naissance, par le rang qu'il occupe. Ne croyez pourtant pas que je renonce à me venger de lui, que je dévore silencieusement l'outrage qu'il m'a infligé. Oh ! non. Au contraire. Depuis qu'Henri m'a si fidèlement rapporté ce qu'il a vu, ce qu'il a appris, je ne songe qu'à cette vengeance, et si je vous ai laissés tout à l'heure entamer d'inutiles discussions, c'est que je rêvais au moyen de punir le coupable plus cruellement encore que si l'épée de Gaston lui avait dix fois traversé le cœur.

— Et vous l'avez trouvé, mon frère ? demanda le baron d'Espayrac.

— Je le crois, fit le comte, en affectant le plus grand calme.

— Voyons ? dit curieusement Henri.

— Ne m'as-tu pas dit que Marthe portait un enfant dans ses bras ?

— C'est vrai.

— Eh bien ? interrogea le baron.

— Eh bien ! il faut faire disparaître le fruit de ces honteuses amours.

— Disparaître... bien ! Mais de quelle façon ?

— Disons tuer, si vous l'aimez mieux, répondit le comte avec brusquerie.

— Mais Renée... objecta son frère.

— Votre question me semble étrange, baron, fit le comte, dont le visage s'était définitivement couvert d'un masque d'impassibilité. Vous devriez depuis longtemps être fixé à cet égard. Avez-vous donc la mémoire assez courte pour oublier ce que j'ai répondu il y a dix-huit mois à ceux qui me demandaient où était ma fille ?

— Non. Vous leur avez répondu qu'elle était morte.

— Et qu'ai-je fait encore, baron ?

— Vous lui avez fait dans la chapelle du château de magnifiques funérailles.

— Alors, comment pouvez-vous admettre qu'un mort sorte de son tombeau ? Nous ne sommes plus au temps des miracles, mon frère. Si Renée est morte pour nous depuis le jour où elle a souillé notre blason d'une tache ineffaçable, il faut qu'elle soit morte aussi pour le monde.

— Que dites-vous ? fit Gaston avec un geste d'effroi. J'ai mal entendu, n'est-ce pas ? Ce n'est pas la condamnation de cette pauvre enfant que vous venez de prononcer ?

— Qu'est-ce donc ? demanda froidement le comte.

— Quoi ! vous aurez l'horrible courage de tuer votre fille, votre sœur, votre nièce ! s'écria le jeune gentilhomme épouvanté.

— Morte la vipère, mort le venin, dit le père inexorable.

— Et c'est Henri qui vous la livre ! Et il savait en venant ici qu'il la vouait à une mort certaine ! Et c'est là ce que vous appelez vous venger en gentilshommes ! fit Gaston avec horreur. Non. C'est impossible ! Je rêve. Vous voulez m'effrayer. Vous n'aurez pas cette froide cruauté !...

— Dussé-je le faire moi-même, interrompit l'impitoyable comte, j'aurai ce triste courage. Si quelque chose m'étonne, monsieur mon neveu, c'est d'entendre une voix, la vôtre, s'élever contre l'arrêt que j'ai prononcé.

— Et je ne serai pas le seul, mon oncle. Comme mon père, comme Henri, je vous aime, je vous respecte, je me soumets à votre autorité de chef de la famille ; mais je suis sûr qu'ils se joindront à moi pour implorer votre clémence en faveur de cette enfant.

— Vous croyez ? fit le comte sans se départir de sa glaciale sévérité. Eh bien ! interrogez-les, je vous le permets.

Gaston, éperdu, se tourna vers son père et son cousin, dont l'immobilité significative le fit pâlir. Cependant il ne voulut pas s'en rapporter à ce silence de sinistre augure.

— Voyons, mon père, dit-il en s'adressant au baron, prononcez-vous, je vous en conjure !

Pour toute réponse, celui-ci s'inclina respectueusement devant son frère aîné.

— Mais vous, Henri, fit Gaston, vous ne tremperez pas les mains dans votre propre sang, vous ne permettrez pas...

— Bien que mon cœur se brise, répondit hypocritement le vicomte, je ne saurais contrevenir à la volonté de mon père.

Gaston demeura foudroyé.

— Vous voyez ? monsieur, dit le comte.

— Alors, s'écria impétueusement le jeune gentilhomme saisi d'épouvante, ce sera moi, moi seul, qui protesterai contre ces assassinats. Oui, si c'est par de telles infamies que vous prétendez sauver l'honneur de la famille, je vous repousse avec horreur, je vous renie, je ne veux plus avoir rien de commun avec vous, ni le nom, ni la fortune.

II

Qui était fort embarrassé de son côté ? C'était François Fabre. Sans le vouloir, sans le savoir, il était pour quelque chose dans la tragédie qui se préparait.

Lorsque jadis il s'était décidé à louer la luxueuse maisonnette qui lui était destinée, il ne se doutait guère que cette résolution lui coûterait un beau jour son cœur, sa liberté, et l'impliquerait dans une affaire aussi grave que celle dont Henri d'Espayrac lui avait esquissé le menaçant tableau. A cette époque, il errait un soir sur les bords de l'Aude, lorsqu'un cavalier de dix-neuf ans au plus s'engagea dans le même sentier, et s'arrêta devant lui.

— Est-ce toi, demanda-t-il, qui es le meunier de ce moulin ?

— Oui, monseigneur... balbutia Fabre.

Aussitôt le jeune cavalier mit pied à terre.

Le meunier l'observa curieusement ; mais la nuit commençait à tomber, un large feutre, profondément enfoncé sur les yeux, lui cachait les traits du gentilhomme, et le manteau de couleur sombre dans lequel il était enveloppé ne laissait à découvert que l'extrémité de ses bottes de daim gris, garnies d'éperons d'argent.

— Ainsi, reprit le jeune cavalier, c'est toi qui es propriétaire de la petite maison devant laquelle je viens de passer ?

— C'est bien moi, monseigneur.

— A merveille. Est-il vrai que tu aies l'intention de la louer ?

— C'est la vérité, monseigneur.

— Eh bien ! ta maison me plaît, mon ami. Quel est le prix que tu en demandes ?

Fabre, sous cette enveloppe sévère, flaira sans doute à la fois un gentilhomme et une bonne affaire, car il répondit avec un imperturbable aplomb :

— Vingt pistoles, monseigneur.

C'était le double de ce qu'il avait demandé jusqu'à ce jour.

— C'est dit, fit le cavalier. Avant que la nuit tombe tout à fait, viens me montrer ta maison, afin que j'y envoie quelques meubles.

En même temps, il jeta au meunier une bourse pleine d'or.

— Tiens, ajouta-t-il, te voilà payé pour trois ans au moins. Que je garde ou non la maison, cet or est à toi. Marche !

Le meunier s'épanouit en un large sourire et prit les devants. Chemin faisant, il dénoua les cordons de la bourse, y plongea sa main et sentit le délicieux contact des doubles pistoles. Il y en avait bien quarante, il les compta. C'était vingt pistoles de bénéfice sur le marché qu'il avait fait. Aussi fut-ce d'un pas léger qu'il se dirigea vers la maisonnette, dont il fit visiter les moindres recoins au généreux locataire.

— Bien, dit le gentilhomme. Maintenant, qui que ce soit qui vienne habiter cette maison, ne t'avise jamais d'en franchir le seuil, ou gare à ta peau !

A ces mots, le jeune cavalier s'élança en selle avec une surprenante agilité et s'éloigna, suivi de son laquais.

Le meunier demeura ébahi. Dans le mouvement qu'avait fait le gentilhomme pour prendre sa bourse dans ses chausses, son manteau s'était écarté et avait laissé voir un ravissant costume de velours gris, crevé de satin cerise et relevé de passementeries et d'aiguillettes en argent.

— Imbécile ! murmura le meunier ; si j'avais demandé trente pistoles, il me les aurait données.

Pourtant il eut la sagesse de ne pas trop regretter l'affaire qu'il venait de conclure.

Au moment de se coucher, il était encore très intrigué de cette étrange visite.

— On me recommande de ne pas être indiscret... pensait-il. Donc il y a du mystère... Faudra voir....

Le lendemain, dans la matinée, il vit arriver un pesant chariot, chargé de meubles soigneusement enveloppés. Il eut la curiosité de soulever la toile qui les recouvrait et s'assura que ces meubles étaient luxueux. Pendant toute la journée, les cinq hommes qui étaient venus avec le chariot s'occupèrent activement de tout mettre en place.

Le soir, à sept heures, leur besogne était terminée, car le meunier les vit s'asseoir au bord de la rivière, tandis que le patron interrogeait du regard la route de Carcassonne.

— Ils attendent sans doute le maître de céans, se dit le meunier.

En effet, dix minutes plus tard, à la même heure que la veille, il entendit résonner sur le chemin le sabot de plusieurs chevaux. Il reconnut le brillant cavalier d'hier. A côté de lui chevauchait une jeune femme montée sur une blanche haquenée. Derrière eux, deux laquais, également montés, suivaient à distance respectueuse. L'un d'eux portait en croupe une jeune fille — une camériste sans doute.

Le gentilhomme et la jeune femme mirent pied à terre et pénétrèrent dans la maison, escortés d'un valet et de la femme de chambre. Le second laquais attacha les chevaux à la grille et attendit. Bientôt après, les tapissiers s'éloignèrent, largement récompensés, à en juger par leur figure souriante.

Enfin le valet qui était entré dans la maisonnette vint rejoindre son camarade. Ils se mirent en selle, et, prenant chacun un cheval en main, ils disparurent.

Après quoi le meunier entendit distinctement grincer la serrure de la grille que la soubrette fermait à clef.

— Bon ! fit-il en souriant. Nid d'amour !... Je connais ça.

Ceci se passait dans les premiers jours du printemps de l'année 1615, c'est-à-dire un peu plus d'un an avant les événements que nous allons raconter.

Rien jusqu'alors n'avait troublé la calme existence de l'heureux meunier. Il réalisait de gros bénéfices, se donnait beaucoup de mal, il est vrai, mais vivait tranquille, sans souci du lendemain, sans passions, le cœur libre et joyeux, un gai refrain sur les lèvres, n'imaginant pas qu'il y eût d'autre bonheur que de voir tourner la roue de son moulin et d'empiler les écus de six livres.

Il ne connaissait l'amour que de réputation, et l'on sait

que l'amour a fort mauvaise réputation. François avait bien coqueté çà et là avec les filles du village voisin, dont son moulin avait pris le nom ; mais il ne s'était compromis dans aucune de ces tentatives anacréontiques. Il avait gardé sa liberté, sa chère liberté, et ne songeait à l'aliéner au profit d'aucun cotillon.

C'était pourtant un bon parti et un fier homme que François Fabre ! Cinq pieds huit pouces, d'épais cheveux noirs, une moustache et une royale fièrement retroussées, de grands yeux noirs, le nez un peu fort, la bouche fraîche, les dents blanches, des épaules, des bras et des mollets robustes, vingt-six ans brochant sur le tout. Il était certainement bien taillé pour exciter l'envie des brunes fillettes de Mackens. Et point bête avec cela, le rusé compère ! Tout en paraissant ne pas prendre garde aux tendres œillades qui le poursuivaient, il en profitait le plus possible au delà de la discrétion ; mais dès que l'on prononçait ce mot, « mariage, » il s'enfuyait en riant de ce bon gros rire franc que chacun admirait en lui.

Était-ce vanité ? Était-ce indifférence ? On ne savait. Il y avait du pour et du contre parmi les envieux que sa belle prestance lui avait suscités. Aucun d'eux, il est vrai, ne le lui avait dit en face, car François était fort, et, par l'aisance avec laquelle il maniait les quintaux de farine, on pouvait juger de ce qu'il aurait fait d'un rival récalcitrant.

Donc il vivait en paix avec Dieu, avec les hommes et avec son cœur lorsqu'il loua sa maison au gentilhomme inconnu, dont il se vantait si haut d'avoir fait danser les pistoles. Cela devait lui coûter plus cher qu'il ne pensait !

S'il avait respecté soigneusement la consigne qu'il avait reçue, il serait resté ce qu'il était : un brave et honnête garçon, railleur, insouciant, chéri du sexe faible, libre surtout, mais la curiosité le perdit.

Le lendemain matin, dès l'aurore, il était aux aguets. Il vit revenir un des deux laquais, tenant en main un

magnifique cheval noir, sur lequel monta aussitôt le gentilhomme, qui s'éloigna.

Quant au valet, il demeurait sans doute, comme la soubrette, attaché au service de la jeune femme.

En effet, François le vit tous les jours aller régulièrement à la ville pour y chercher les provisions nécessaires. Naturellement, il chercha à faire causer ce domestique. Il en fut pour ses frais de vin blanc et d'amabilité. Non pas que ce laquais fût un puits de discrétion, mais il ne savait rien ou presque rien. Il confessa facilement, du reste, tout ce qu'il lui fut possible de raconter. Le nouveau maître qu'il servait se nommait Dubois. Il s'occupait beaucoup de politique, faisait de longues et fréquentes absences, et, pour que sa jeune femme ne s'ennuyât pas trop, il avait loué pour elle la maisonnette du meunier. Était-ce par jalousie qu'il avait choisi cette demeure isolée ? Voulait-il mettre sa femme à l'abri des galanteries des jeunes raffinés ? Voulait-il simplement la dérober aux recherches de personnes intéressées à la retrouver ? Le valet ne pouvait pas l'affirmer.

Selon lui, ce nom de Dubois était faux. Son jeune maître était un gentilhomme riche et de haute naissance, et sa jeune maîtresse appartenait également à une illustre famille.

— Je m'y connais, disait-il ; ces gens-là ne sont pas plus bourgeois que je ne suis gentilhomme.

Étaient-ils réellement mariés ? C'était bien difficile à préciser. A voir les soins et les prévenances dont M. Dubois entourait sa femme toutes les fois qu'il venait passer quelques heures auprès d'elle, on l'aurait certainement pris pour un amant plutôt que pour un mari. Dans tous les cas, s'ils étaient mariés, ils ne faisaient que de commencer leur lune de miel. Quant à la soubrette, elle se nommait Marthe. Le laquais ne l'avait jamais vue avant d'entrer au service de M. Dubois.

— S'il y a là-dessous un mystère, disait-il, Marthe le connaît, car on devine qu'elle est depuis longtemps atta-

chée à sa jeune maîtresse. Dans tous les cas, elle garde fidèlement le secret, puisqu'elle affecte vis-à-vis de moi de ne rien savoir, et qu'elle parle de M. et Mme Dubois comme des plus honnêtes drapiers de Carcassonne.

Voilà tout ce qu'avait recueilli François au bout de six mois de courtes conversations avec ce valet.

De son côté, il avait observé, étudié, et, tout en flânant sur les bords de l'Aude, il avait rencontré parfois Mme Dubois se promenant avec Marthe, ou cueillant un bouquet de fleurs des champs. Il avait remarqué que la jeune femme était fort jolie, un peu triste, légèrement pâle, et qu'elle était en outre dans un état de grossesse très avancé.

Quant à la soubrette, elle avait produit sur l'esprit du meunier une vive impression. Petite, brune, le regard vif et hardi, le nez quelque peu retroussé, la lèvre rouge et rebondie, le corsage opulent, la taille fine, la jambe bien tournée, elle présentait aux yeux de François Fabre un type de femme dont il ne se faisait pas encore une idée.

Lorsqu'il comparait cette nature délicate, vive, spirituelle, aux beautés massives et bronzées qui se disputaient l'honneur de devenir meunières, il ne pouvait pas s'empêcher de pousser un soupir de convoitise.

Hélas ! le malheureux François ne sentait pas qu'il était féru d'amour, et ne soupçonnait pas qu'il rivait en ce moment sa destinée à celle de cette inconnue que le hasard avait jetée en travers de sa vie paisible.

Plusieurs fois Fabre avait rencontré Marthe, seule, mouillant, le matin, son petit pied cambré dans la rosée. Il avait essayé de lui parler ; mais il perdait son temps à l'admirer, et alors il ne trouvait à lui adresser d'autres phrases que celles-ci :

— Prenez garde, mademoiselle, vous allez vous enrhumer. — Il fait bien beau, ce matin. — Vous n'avez pas encore déjeuné ?

Marthe se mettait à rire. On aurait dit qu'elle ne cherchait qu'un prétexte à montrer au meunier ses deux ran-

gées de petites dents blanches. Certes, si le trouble et l'embarras de François ne lui avaient pas échappé, elle se faisait un jeu de les augmenter.

Vers la fin de septembre 1615, Mme Dubois mit au monde une fille. Cette fois, M. Dubois demeura près de huit jours à Mackens. La chose méritait d'attirer l'attention. Jamais, depuis cinq mois, il n'avait fait auprès de sa femme un si long séjour. Mais il s'éloigna de nouveau, et, à dater de ce moment, ses absences devinrent de plus en plus prolongées.

La jeune mère n'avait plus cependant cet air triste et mélancolique qui avait d'abord frappé François. Les joies de la maternité étaient évidemment pour elle une ample compensation à l'isolement dans lequel elle vivait.

Le meunier la voyait presque tous les jours se promener sur le chemin qui serpentait le long de la rivière, accompagnée de Marthe, qui portait dans ses bras ce cher enfant, sur lequel reposaient sans doute tant d'espérances !...

Du reste, Mme Dubois s'était habituée peu à peu à la figure souriante et réjouie de l'heureux meunier. Elle daignait maintenant s'arrêter quand elle se croisait avec lui, échanger quelques phrases banales, s'informer si le moulin ne chômait pas.

Ces jours-là, François rayonnait. Tout en répondant tant bien que mal aux questions de sa locataire, il n'avait d'yeux que pour la soubrette, qui gagnait de plus en plus à la comparaison que Fabre établissait tous les jours entre elle et les lourdes beautés du village.

Quand la maîtresse donne l'exemple, les domestiques n'ont pas de raison pour ne pas le suivre. Marthe se montra donc moins froide et moins réservée que par le passé envers François. Celui-ci ne cherchait d'ailleurs par aucune question indiscrète à pénétrer le mystère dont M. et Mme Dubois paraissaient vouloir s'envelopper. Il n'avait jamais tenté de franchir le seuil de la porte. S'il avait risqué parfois un regard indiscret à travers la grille

du jardin, c'était uniquement pour entrevoir Marthe, qu'il aimait décidément à la folie.

De son côté, la camériste ne pouvait pas se boucher les yeux pour ne pas s'apercevoir que François était un gars admirablement établi. Aussi l'accueillait-elle à présent d'un air plus affable et lui riait-elle au nez moins souvent qu'autrefois.

La vie de ces quelques personnes, réfugiées dans ce petit coin isolé de la terre, tournait donc à l'idylle la plus champêtre, quand un événement insignifiant en apparence vint brusquement troubler le calme profond de cette vie paisible.

Pour la première fois depuis qu'elle habitait la maison, Mme Dubois avait eu la fantaisie d'aller à la ville pour acheter les quelques menus objets de toilette et de lingerie dont elle avait besoin. Elle était partie à pied, sans s'effrayer des trois quarts de lieue qu'elle avait à parcourir. Marthe était nécessairement avec elle et portait dans ses bras la petite fille, âgée déjà de près d'un an. François, qui les avait vues passer, leur avait offert de les conduire en voiture, mais sa proposition avait été doucement repoussée.

Quant au domestique, il était resté seul à la maison.

Deux heures après, le meunier vit revenir Mme Dubois et sa femme de chambre. Elles étaient juchées dans une sorte de patache, dont les rideaux de cuir étaient soigneusement fermés. Le cheval qui traînait ce lourd véhicule n'avait certainement jamais trotté de sa vie, car, malgré les coups de fouet qu'il recevait, il continuait à marcher avec une lenteur désespérante.

Les deux jeunes femmes excitaient pourtant de la voix et du geste le charretier qui les conduisait. Si elles cessaient un instant de le presser, c'était pour écarter légèrement les rideaux et pour jeter derrière elles un regard anxieux.

Elles étaient tellement préoccupées, qu'elles passèrent

devant le meunier sans l'apercevoir. François entendit donc distinctement les cris et les promesses alléchantes dont elles accablaient leur automédon pour qu'il hâtât le pas de son cheval, et, comme elles défilaient sous ses yeux aussi lentement que si elles n'avaient rien dit, il eut le temps de remarquer qu'elles étaient excessivement pâles, très agitées, très effrayées même.

De quoi ? Il ne put pas s'en rendre compte. Il avait surpris le mouvement par lequel elles soulevaient le rideau pour regarder en arrière. Il fit instinctivement comme elles. Mais il eut beau scruter d'un regard inquisiteur la blancheur unie du chemin poudreux, il ne découvrit pas un point noir qui indiquât sur la route la présence d'un homme ou d'un animal quelconque.

D'où venait donc la terreur qu'il avait lue sur leurs visages ? Pourquoi revenaient-elles dans cette horrible patache, traînée par une bête étique, alors qu'elles avaient refusé la carriole bien rembourrée et le vigoureux cheval qu'il avait mis à leur disposition ?

Il restait là, comme pétrifié, les yeux fixés sur cette route déserte sur laquelle il s'attendait toujours à voir paraître quelque chose qui ressemblât à une menace, lorsqu'il vit repasser cocher, cheval et voiture, cheminant du même pas qu'ils étaient venus.

— Donc, pensa le meunier, Mme Dubois et Marthe sont en sûreté.

Bien tranquille désormais, il rentra dans son moulin. Peut-être même aurait-il oublié tout à fait cet incident, si, vers la nuit tombante, il n'eût entendu devant sa porte le pas d'un cheval.

Ce fut alors qu'il sortit, heureux de penser que M. Dubois arriverait à point nommé pour dissiper la frayeur de sa jeune femme. Malheureusement cette illusion fut de courte durée. En face de lui se dressait le visage affreusement grimaçant du vicomte d'Espayrac.

François ne le connaissait pas ; mais les manières de ce gentilhomme, le ton sur lequel il lui avait parlé, les

menaces qu'ils lui avaient adressées, prouvaient suffisamment au meunier que ses pressentiments ne l'avaient point trompé. C'était bien en face d'un malheur qu'il se trouvait. Le pauvre garçon était réellement fort embarrassé. Il comprenait maintenant pourquoi Mme Dubois paraissait si effrayée. C'est qu'elle se cachait, c'est qu'elle avait peur que sa retraite fût découverte, c'est qu'elle avait probablement rencontré dans la journée quelqu'un aux yeux de qui elle avait intérêt de se dérober, — ce gentilhomme peut-être.

Ce qui demeurait certain, aux yeux de Fabre, c'est qu'il ne s'était égaré jusqu'ici dans aucune de ses suppositions. Le nom de Dubois était un pseudonyme que son locataire avait adopté, afin de se soustraire plus facilement aux recherches dont il se savait l'objet. Il était d'illustre origine, sa femme appartenait également à une famille puissante.

Fabre était très en peine. La fable du pot de terre et du pot de fer n'était pas encore écrite, mais sa moralité date de l'origine du monde. Le meunier se voyait placé, lui manant, vassal, féal et corvéable à merci, entre deux riches et aristocratiques maisons qui menaçaient d'en venir aux mains. Prendrait-il parti pour l'une ou pour l'autre, lui qui n'était pas personnellement intéressé dans la lutte ? Risquerait-il sa misérable existence dans le choc terrible qu'un conflit pouvait amener ? Braverait-il les menaces de mort que ce cavalier venait de lui adresser ? Mais M. Dubois lui avait dit aussi : « A la moindre indiscrétion, gare à ta peau ! »

Donc, tout était danger pour lui. Il lui était impossible de servir l'un sans desservir l'autre, et sans se faire un ennemi redoutable. Or François était fort, courageux même. Il aurait tenu tête à deux ou trois rivaux de son espèce, et peut-être les aurait-il battus, car il était adroit. Mais se mesurer avec un gentilhomme, de souche si obscure qu'il fût, était une témérité devant laquelle il reculait.

Il résolut donc de rester neutre. Tout le lui conseillait : sa prudence et ses intérêts. Dès qu'il eut adopté ce parti, il essaya par tous les moyens de se persuader que c'était le plus sage, et que d'ailleurs le danger n'était pas aussi grand qu'il se l'était imaginé tout d'abord, à la vue de ce cavalier de mauvais augure.

C'était un faux-fuyant dont il n'était pas dupe. Il flairait le danger comme le corbeau flaire le carnage, comme la hyène évente le cadavre. Aussi ce fut en vain qu'il regagna sa chambre et qu'il y chercha le repos.

Ordinairement le joyeux meunier se couchait avec le soleil. Ce soir-là il s'enferma plus tôt encore que d'ordinaire. Depuis longtemps sa besogne était terminée. Son garçon, Pierre Lanoux, avait déjà regagné sa mansarde et ronflait bruyamment.

François s'était bien promis de faire comme lui. Il était même si bien décidé à ne s'occuper de rien, qu'il voulait éviter toute occasion de voir et d'entendre. Sans cela, rien ne lui eût été plus facile. Il n'avait qu'à monter dans la chambre de Pierre, dont la fenêtre, juchée au faîte du moulin, enfilait juste le sentier qui conduisait à la maisonnette. C'était un observatoire tout trouvé d'où l'on pouvait tout voir sans être vu.

Fabre eut bien la tentation d'y grimper, mais il eut le courage d'y résister. Il voulait dormir. Or, quand il dormait, il dormait bien. Le canon aurait grondé à côté de lui qu'il n'aurait pas bronché. Mais il eut beau se tourner, se retourner sur son grabat, l'obscurité se peuplait de fantômes effrayants, parmi lesquels le lieutenant de police et la potence occupaient la plus belle place. Afin d'échapper à ces terribles visions, il ferma les yeux. A travers ses paupières closes, les mêmes fantômes effrayants l'obsédaient dans l'ombre. Durant cette longue et chaude journée, il avait cependant bien travaillé, l'honnête meunier ! Pourquoi donc, ce soir-là précisément, le sommeil réparateur fuyait-il sa couche ?

Pendant plus d'une heure il essaya de lutter contre

cette irritante insomnie. Malgré lui, il prêtait une oreille attentive aux moindres bruits. Assurément il n'était pas poltron, et pourtant, aujourd'hui, le plus léger craquement le faisait tressaillir. A travers le silence de la nuit, il entendit l'horloge du village qui sonnait dix heures. Presque au même instant, il lui sembla distinguer un bruit sourd semblable au roulement du tonnerre. Il se redressa vivement. Ce bruit se rapprochait de plus en plus et redoublait d'intensité. François écouta. Bientôt il reconnut positivement le galop de plusieurs chevaux. Il sauta en bas de son lit, courut à sa fenêtre et entr'ouvrit légèrement le volet massif qui s'ouvrait sur le grand chemin. Puis, l'œil appliqué sur cette fente imperceptible, l'oreille avidement tendue, il demeura immobile. Ses yeux, habitués à l'obscurité, distinguaient sans peine les moindres objets. La blancheur crayeuse de la route faisait ressortir en noir la silhouette du plus petit caillou. A peine était-il à son poste qu'il vit arriver trois chevaux lancés au grand trot. L'un des cavaliers qui les montaient, celui qui marchait en tête des deux autres, s'arrêta juste en face du moulin et étendit les bras en croix.

— C'est ici, dit-il à demi-voix.

François se croyait perdu. Il s'était imaginé tout d'abord que c'était le lieutenant de police qui venait l'arrêter ; mais, au son de cette voix, il se prit à trembler de plus belle. C'était celle du gentilhomme qui, vers la fin de la soirée, était venu prendre des renseignements sur les habitants de la maisonnette.

Dès que ses deux compagnons se furent arrêtés à leur tour, ils furent rejoints par trois autres cavaliers. Ceux-ci étaient moins élégants et moins bien montés que les premiers ; c'étaient sans doute les laquais des trois gentilshommes. Chacun mit pied à terre et prit en main sa monture. Puis la troupe des six cavaliers se dirigea vers la maisonnette.

Fabre avait bien formé la résolution de rester coi, mais il ne pouvait pas tenir en place. Malgré lui, une insur-

montable curiosité le poussait. Sans prendre le temps de s'habiller, il se dirigea vers la porte qui donnait sur les bords de l'Aude et l'ouvrit avec précaution.

A cent pas de lui il distingua le groupe des six hommes. Ils attachaient leurs chevaux aux saules qui dressaient dans l'ombre leurs troncs noueux, semblables à d'énormes poings fermés. L'un d'eux resta auprès des chevaux pour les garder. Les cinq autres se rapprochèrent de la grille.

François se décida à les suivre.

Il avait tous les avantages. Il était là comme chez lui. Il connaissait pierre par pierre les moindres sinuosités de la berge, brin par brin les plus petites touffes d'herbe. Tandis que les cavaliers s'engageaient à tâtons sur le chemin raboteux et mal tracé, il se faufilait le long de la rive, au risque de se mouiller les pieds, s'abritant derrière les arbres, les roseaux, profitant de tous les accidents du terrain, glissant inaperçu le long du talus. Le bruit de ses pas était étouffé par le piétinement des chevaux et par les cris des laquais qui s'efforçaient de les contenir. Il arriva donc presque en même temps que les cinq hommes en face de la maison. Au rez-de-chaussée, la cuisine était éclairée. Par la fenêtre ouverte, on apercevait du dehors le domestique qui rangeait la vaisselle.

— Attention, baron ! dit une autre voix; il faut avant tout s'emparer de ce misérable. S'il fait résistance, tuez-le sans miséricorde; sinon, qu'il s'en aille. Je ne tiens pas à commettre de meurtre inutile. Mon fils et moi nous prendrons d'assaut le premier étage.

On distinguait en effet une vive lumière à travers les volets de la chambre où couchait Mme Dubois.

— Je suis à vos ordres, mon frère, répondit celui qu'on avait appelé baron.

Aussitôt il s'approcha de la grille et souleva le loquet. La porte n'était pas fermée à clef. Le baron entra dans le jardin, suivi de son domestique, et se précipita dans la cui-

sine par la fenêtre ouverte. Avant même que le laquais eût le temps de se retourner, le baron lui avait appliqué son pistolet sur la tempe.

— Si tu pousses un cri, si tu fais un mouvement, tu es mort, lui dit-il.

Fabre voyait tout. Il n'entendit pas cette phrase, mais il la devina au mouvement des lèvres et au geste du gentilhomme. Le cuisinier, plus mort que vif, se laissa tomber sur une chaise sans faire la moindre résistance. Le meunier s'était couché à plat ventre sur la pente de la berge ; sa tête se perdait dans les broussailles. Rien de ce qui se passait ne pouvait lui échapper ; il suivait de l'œil chaque pas des envahisseurs.

— Courage ! mon fils, reprit celui qui paraissait avoir la haute main dans cette expédition. C'est affaire maintenant entre Renée et vous.

— Monsieur le comte, fit le cavalier qu'avait reconnu François, commandez : j'obéirai.

Le comte fit signe à son valet de le suivre, et s'élança, escorté de son fils, par le chemin que le baron lui avait montré, c'est-à-dire par la fenêtre de la cuisine. Cependant, si rapidement que ces deux opérations eussent été menées, elles avaient occasionné quelque bruit. François entendit nettement la voix de Marthe, qui sans doute était au haut de l'escalier, et s'informait de ce qui se passait.

— Eh bien ! Jean ! cria-t-elle, que faites-vous donc ? Vous n'êtes pas seul ?

Mais Jean, qui sentait sur son front le canon du pistolet, se garda bien de répondre. Il était d'ailleurs à demi-mort de frayeur.

Marthe descendit alors bravement l'escalier, dont les marches de bois criaient sous son pied léger. Au bout de quelques secondes elle entrait dans la cuisine.

— Le comte ! le baron, M. Henri ! fit-elle en joignant les mains avec épouvante.

Elle voulut fuir, car elle voyait au-devant de quel dan-

ger elle avait couru. Mais Henri lui coupa la retraite, lui couvrit la bouche d'un bâillon, pendant que le comte, aidé de son valet, la renversait sur une table et lui liait les pieds et les mains.

François crut qu'on allait l'égorger. Si la pauvre Marthe avait été sérieusement menacée, le meunier n'aurait peut-être pas eu le courage de garder la neutralité qu'il s'était imposée ; mais dès que la camériste eut été réduite au silence et à l'immobilité, le comte, son fils et leur laquais disparurent par la porte du vestibule et s'engagèrent dans l'escalier.

A dater de ce moment, François ne vit plus rien, ou du moins n'assista plus qu'aux péripéties de ce drame qui ne concernaient que les personnages accessoires. Il est vrai que, pour lui, les personnages accessoires, Marthe, par exemple, étaient les personnages principaux. Que lui importait, à lui, pauvre hère, que des gentilhommes se dévorassent entre eux ? Au contraire, il était tenté de s'en réjouir.

Il n'eut donc plus d'yeux que pour ce qui se passait au rez-de-chaussée.

Il aperçut le baron qui, après avoir prononcé quelques mots, abaissa enfin le pistolet dont il menaçait Jean. Celui-ci, de son côté, étendit solennellement la main, pour prêter sans doute le serment qu'on exigeait de lui. Puis il se leva, se dirigea vers la fenêtre qu'il enjamba, traversa le jardin, franchit la grille, et dès qu'il se sentit libre, au grand air, foulant le sol de la route, prit ses jambes à son cou et disparut en un clin d'œil dans la profondeur des ténèbres.

Restait Marthe, toujours étendue sur la table, inerte, évanouie peut-être. Le baron se pencha vers elle et tira du fourreau sa dague, dont la lame brilla d'une lueur sinistre. Fabre eut peur. Il crut que la dernière heure de la jeune fille avait décidément sonné. Mais le gentilhomme se pencha vers elle et lui parla tout bas.

François s'enhardit au point de s'aventurer dans le jar-

din et de ramper jusqu'au mur de la maison. Là il s'accroupit au-dessous de la fenêtre et prêta l'oreille.

— Choisis, disait le baron, entre la mort ou le silence.

La caméristе bâillonnée fit signe qu'elle étouffait et ne pouvait pas parler.

— Au fait, murmura le baron, tes cris ne sont plus à craindre. Il est trop tard maintenant pour donner l'alarme. Mon frère est déjà auprès de Renée; je les entends qui s'expliquent...

Sur un geste de son maître, le laquais dénoua le mouchoir sous les plis duquel râlait la malheureuse fille.

— A présent, reprit le baron, tu as le droit de te prononcer. Parle. Est-ce la vie ou la mort que tu choisis ?

Marthe hésitait.

Le baron leva son poignard.

— Dépêche-toi ! fit-il brièvement.

— Grâce ! gémit la pauvre enfant, vaincue par la terreur et brisée par la souffrance.

— Alors jure-moi sur ton salut, sur les cendres de ta mère, que jamais un mot de ce que tu as vu ou de ce que tu verras ce soir ne sortira de tes lèvres !

En même temps, le baron arrachait du cou de la caméristе une lourde croix d'or, qui était retenue par un velours et qu'il lui présentait.

— Jure ! répéta-t-il impérieusement.

— Sur mon salut éternel, sur les cendres de ma mère... balbutia Marthe, je le jure !

— Alors, à ton tour, va-t'en, et, si tu tiens à la vie, souviens-toi de ton serment !

A ces mots, il trancha d'un coup de dague les liens qui retenaient les bras et les jambes de la jeune fille, et la poussa brutalement hors de la maison. Marthe chancela comme un homme ivre, mais la frayeur lui donna des forces et l'instinct de la conservation la guida. Elle atteignit, en trébuchant à chaque pas, quoique sans tomber, le chemin qui côtoyait la rivière.

François, au risque d'être découvert, se précipita sur ses traces.

Arrivée à cinquante pas du moulin, incapable d'aller plus loin et se voyant poursuivie, elle porta la main à sa poitrine, poussa un gémissement douloureux, et tomba comme une masse.

Fabre la rejoignit aussitôt. Il avait à peu près perdu la tête. Il crut que la pauvre enfant était morte de frayeur. Il se pencha sur elle, la prit dans ses bras, l'appela des noms les plus chers, s'imaginant que tant d'amour devait la rappeler à la vie... Marthe ne bougeait pas. Elle était raide et glacée comme un cadavre.

Le meunier poussa un cri féroce, l'enleva dans ses bras et se dirigea en courant vers le moulin. Que lui importait à présent ? N'avait-il pas mis en sûreté celle qu'il aimait ? Ne savait-il pas qu'un peu de soins ranimerait la malheureuse fille ?

Il poussa derrière lui la porte, qu'il avait ouverte, et la ferma à double tour, bien résolu à ne plus bouger, dût le monde entier s'écrouler autour de lui.

Au même instant, Marthe ouvrit les yeux et promena autour d'elle un regard effaré. Pour le coup, le visage du meunier s'illumina d'une joie céleste. Quant à la soubrette, elle reconnut François et se rappela tout à coup ce qui s'était passé.

— Vite, dit-elle avec effort, si vous m'aimez, courez au secours de ma maîtresse.

Le premier mouvement de Fabre fut d'obéir, il faut lui rendre cette justice ; mais le second fut de rester auprès de Marthe, qui venait de retomber dans son immobilité première. Et cependant une insurmontable curiosité le tourmentait encore.

Marthe n'était pas morte, puisqu'elle avait parlé. Elle ne courait plus aucun danger, puisqu'elle était mollement étendue sur le lit du meunier. Aussi, c'était en vain que la prudence de Fabre lui conseillait l'inertie ; en vain, il se voyait enfermé derrière les solides murailles qui semblaient

le mettre désormais à l'abri de toute atteinte ; son imagination était surexcitée, son corps entier tressaillait de fiévreuse impatience. Il ne sut pas résister à cette impulsion involontaire. Il voulut assister jusqu'au bout au drame épouvantable dont il avait été témoin. Toujours suivant le même chemin périlleux qu'il avait pris, il atteignit de nouveau la maisonnette.

Au moment où il s'arrêtait, un cri déchirant, parti du premier étage, traversa les airs.

Presque immédiatement il entendit un pas précipité retentir dans l'escalier. Un homme se rua au dehors, traversa le jardin, la route, et s'avança sur la berge jusqu'à l'endroit précis où le meunier se tenait blotti.

— Après la louve, le louveteau, dit-il avec un rire satanique.

Au même instant, il découvrit un objet informe, qu'il avait enveloppé dans son manteau. Il le balança deux ou trois fois, et enfin, par un effort vigoureux, il le lança dans la rivière. Derrière cet homme, le comte et le baron parurent à leur tour, accompagnés de leurs valets.

— Eh bien ? demanda le comte.

— Justice est faite, mon père, répondit le jeune cavalier.

— Dieu ait leurs âmes ! fit le baron.

Une minute après, les six cavaliers s'éloignaient au triple galop de leurs montures.

PREMIÈRE PARTIE

LE BARON DE MONTBRUN

I

COMMENT FUT PRIS D'ASSAUT LE MOULIN-GALANT

Seize ans s'étaient écoulés depuis les événements qui servent pour ainsi dire de préface au récit que nous allons raconter.

Richelieu était premier ministre, et la royauté commençait à s'affermir.

Louis XIII, mal élevé par sa mère, gâté de bonne heure par la complaisance des courtisans, caractère incertain d'abord, timide et ennuyé toujours, donnait déjà cependant la mesure de ce qu'il serait un jour, et s'acheminait vers ce surnom de *Juste* que lui a décerné l'histoire.

Il est certain que ce roi austère, presque constamment vêtu de noir, privé de ces qualités brillantes qui font ressortir tant de simples mortels, disparaît un peu dans le rayonnement qui se produit aujourd'hui encore autour du chevaleresque Henri IV et du magnifique Louis XIV.

Ce qui attire le plus nos regards dans ce règne singulier, c'est la toute-puissance du cardinal de Richelieu. Quant au roi lui-même, à peine s'occupe-t-on de lui. Mais on ne saurait nier que si Louis XIII a laissé à l'Éminence rouge le pouvoir exceptionnel dont elle disposait,

c'est qu'il sentait combien était légitime et utile la lutte que son premier ministre soutenait contre la noblesse.

A ce titre, Louis XIII a plus fait que pas un autre roi pour la royauté. Si Louis XIV a trouvé les coffres si pleins, la France si florissante, l'aristocratie si docile à ses caprices, c'est à son prédécesseur qu'il le doit.

D'ailleurs on oublie trop ce que ce monarque effacé a fait par lui-même. On s'imagine que c'est par faiblesse ou par pusillanimité qu'il a conservé sa faveur à Richelieu après lui avoir retiré son amitié. C'est une grosse erreur. La vérité est que la politique et la raison d'État l'emportèrent chez lui sur toute autre considération, — et l'on peut ajouter sur toute autre affection, lorsque l'on songe à sa conduite envers la reine-mère.

Ce dont on ne se souvient pas assez, c'est qu'à l'âge de dix-huit ans, Louis XIII était à la tête de ses armées, qu'il aimait la guerre, qu'il la faisait bien, et que, dans les nombreuses circonstances où il paya de sa personne, il se montra le digne fils du belliqueux Béarnais.

Ce fut lui, et lui seul à cette époque, qui, pendant les campagnes de 1620 et de 1621, combattit les huguenots, consolida son trône ébranlé, et remporta ces triomphes décisifs qui commencèrent par la prise de Saumur, Sancerre, Nérac, Sainte-Foix, Pons, Castillon, Bergerac, Saint-Jean-d'Angély, pour se terminer par l'éclatante victoire de La Rochelle.

Ce fut lui encore, et lui le premier, qui osa s'attaquer au colosse espagnol malgré la témérité de l'entreprise, malgré les résistances qu'il rencontrait même autour de lui, chez Anne d'Autriche, chez Marie de Médicis, chez le remuant Gaston d'Orléans et chez les gentilshommes que leur ambition attachait à la fortune de ces personnages.

Il dirigea alors une des expéditions les plus glorieuses que nous ayons jamais faites en Italie. Après avoir forcé lui-même le Pas-de-Suze, en dépit des rigueurs d'un hiver exceptionnel, il chassa les Espagnols de Casal, s'em-

para de Pignerol et revint, après le traité de Quérasque, acclamé par la France et par l'Italie.

Secondé par Richelieu dans cette tâche gigantesque, qui consistait à diminuer le prestige de l'Espagne, à augmenter celui de la France, à rassembler dans une seule main l'autorité disséminée entre les mains d'une infinité de grands et de petits seigneurs, Louis XIII ne pouvait pas atteindre son but sans froisser beaucoup d'amours-propres, sans faire beaucoup de mécontents.

A leur tête, la reine-mère n'avait pas le courage de résigner le pouvoir qu'elle avait exercé pendant la régence; Gaston d'Orléans, prince débile et impuissant, brûlait sans cesse du désir d'être quelque chose ; Anne d'Autriche, dépitée de l'abandon dans lequel elle vivait, rêvait de prendre enfin sur son époux l'influence dont elle se croyait digne.

A côté de ces têtes sacrées, trop élevées pour que la hache du bourreau pût les atteindre, s'agitaient des gentilshommes non moins illustres : mais, devant ceux-là l'inflexible volonté du roi et de son premier ministre ne reculait pas.

La sanglante hécatombe dont ils devaient engraisser plus tard la consécration de l'autorité royale venait de commencer. Déjà le duc d'Angoulême, dernier rejeton des Valois, Cramail, Vitry, Bassompierre, gémissaient derrière les sombres murailles de la Bastille. Déjà le maréchal de Marillac, sous une accusation de péculat qu'il fut impossible d'établir, venait de porter sa tête sur l'échafaud...

La noblesse comprit cette fois que c'était à elle qu'on s'attaquait. Le supplice de Marillac, condamné par des juges complaisants, sous les yeux de l'implacable Richelieu, fit redresser le tête aux ennemis du cardinal.

Ils savaient bien que la véritable cause de la mort du maréchal était son dévouement à Marie de Médicis. Personne n'avait été dupe de l'absurde accusation qui avait été élevée contre lui. C'était donc contre le premier

ministre que devaient se porter tous les efforts. La puissance qu'il avait usurpée, dont il mésusait avec tant d'imprudente cruauté, il fallait la lui arracher pour la rendre à ceux qu'il en avait dépouillés.

C'était le 25 mai 1632. Le sang de Marillac fumait encore sur l'échafaud. Depuis quinze jours à peine cette première victime venait de succomber.

La reine-mère avait été la plus profondément atteinte par ce coup mortel; mais tous ceux qui se sentaient menacés par ce terrible exemple allaient se grouper autour d'elle pour engager la lutte avec Richelieu.

Dans la direction de Fontainebleau, à une demi-lieue d'Essonne, sur les bords d'un petit ruisseau paisible, étroit, ombragé, mais profond et poissonneux, qui a des prétentions au titre de rivière, et se jette dans la Seine près de Corbeil, se trouvait jadis un petit hameau de dix ou douze feux, lequel ne figurait encore sur aucune carte et ne portait même aucun nom.

Situé sur les bords de l'Essonne, qui fournissait en abondance à ses riverains du poisson et des écrevisses, perdu dans la verdure touffue des prairies, dans les massifs épais des saules, des peupliers et des arbres fruitiers qui l'encadraient, ce petit hameau existait à peine, et n'était absolument connu que des habitants du pays.

S'il avait quelque importance relative, s'il se recommandait à l'attention de quelques intéressés, si le chemin qui y conduisait était à peu près tracé et suffisamment praticable au commencement du dix-septième siècle, c'est-à-dire trente ans avant l'époque qui nous occupe, c'est que sur les rives de l'Essonne s'était installé un moulin.

Mais quel moulin ! Sur des poutres à peine équarries et profondément enfoncées dans la rivière, qui soutenaient la roue grossièrement taillée, on avait élevé à la hâte des murs en plâtras, reliés ensemble par des débris de vieux bois, uniquement pour abriter la farine et les grains de l'intempérie des saisons.

Dans ce moulin de papier mâché, il faisait chaud pen-

dant l'été, il gelait pendant l'hiver; mais le meunier n'était pas riche, encore moins difficile, et se contentait, faute de mieux, des modestes bénéfices que sa position exceptionnelle le forçait pour ainsi dire à réaliser dans cette riche et fertile contrée.

Néanmoins il végétait et menait au fond de ce nid à rats une assez triste existence, lorsque lui tomba du ciel, un beau jour, une aubaine inespérée, qui lui permit de vendre son moulin et de vivre de ses rentes.

Cette aubaine inespérée se présenta vers le commencement de l'année 1617, sous la forme d'un acquéreur qui paya, sans marchander, les deux mille pistoles que le meunier demandait timidement, dans le but d'en obtenir la moitié.

Assurément la situation était admirable et méritait bien quelques sacrifices pécuniaires; mais, sous le chaume des dix ou douze toits qui se groupaient aux alentours, l'acquéreur passa pour un fou ou pour un prince déguisé.

Qu'allait-il faire de ces vieilles poutres, de ces plâtras effondrés, à travers lesquels la pluie et le soleil avaient fini de concert par creuser de larges ouvertures? Rien apparemment, puisque, huit jours après la signature du contrat de vente, une escouade d'ouvriers se mit à l'œuvre et démolit pièce par pièce le moulin érigé par l'ancien meunier.

En moins de quinze jours, la place était nette. Mais aussitôt arrivèrent de nouveaux ouvriers, des poutres neuves, des pierres de taille, des matériaux de toute sorte.

Un mois après, les travaux avaient pris une forme: il était évident pour les habitants que l'on édifiait un nouveau moulin à la place du premier, et que ce moulin réunirait toutes les magnificences de l'art moderne. En effet, à la fin de la saison, un superbe et vaste bâtiment, admirablement et solidement construit, remplaçait la masure démantelée qui déparaît autrefois la beauté du paysage.

Pendant ce temps, les terrassiers avaient défoncé un grand arpent de terrain, y avaient tracé des allées, avaient

planté des massifs, des corbeilles de rosiers, des fleurs vivaces, tout en respectant les magnifiques peupliers qui baignaient leurs pieds dans le cristal de la rivière. Un matin, les habitants furent réveillés par un bruit dont ils étaient sevrés depuis près d'un an, et dont ils avaient fini par perdre l'habitude : c'était le bruit de la roue qui tournait et de la meule qui broyait le grain.

Pendant que travaillaient les ouvriers, un nouveau commerce avait surgi dans le hameau : celui d'aubergiste. Pour donner à boire et à manger aux maçons, charpentiers, couvreurs, peintres et autres ouvriers de toutes professions qui s'étaient succédé durant la saison, un industriel entreprenant avait loué la plus grande maison du village et y avait accroché une enseigne.

Quand un village possède une auberge, il est fondé. Les promeneurs, les voyageurs, savent qu'ils y trouveront au besoin un gîte et un souper ; cela suffit. Pour peu que l'hôte soit intelligent et allèche les premiers clients, ceux-ci le recommandent à leurs amis et connaissances, et la prospérité s'ensuit.

Aussi, lorsque, au printemps suivant, on vit affluer au moulin les fermiers et les marchands de grains des environs, quand le jardin poussa ses premières feuilles, quand les plates-bandes se couvrirent de fleurs, quand le soleil de mai vint éclairer ces blanches murailles, les habitants du hameau ne se sentirent pas de joie.

L'auberge ne désemplissait pas, les chariots se succédaient sans interruption sur la route bien entretenue. C'était un miracle ! Jamais, du temps de l'ancien meunier, pareille cohue ne s'était pressée dans ce trou perdu.

Et ce trou, qui n'avait pas de nom hier, commençait à faire parler de lui. Quand on demandait à un fermier où il allait porter son blé :

— A Moulin-Galant, repondait-il.

C'est en effet de ce nom gracieux qu'on avait baptisé la construction récente et le magnifique jardin qui l'entourait.

Moulin-Galant ! ce nom flatta les indigènes. Ils l'adoptèrent avec enthousiasme. Peu à peu, à mesure que le village s'augmenta d'une industrie nouvelle et prit de l'importance, le nom se propagea dans le pays, si bien qu'il subsiste encore aujourd'hui, sans se douter peut-être à quelle coquette origine il remonte.

Donc Moulin-Galant se développa peu à peu. Sans devenir un bourg, il posséda bientôt une église, une cure, une ou deux maisons dans lesquelles vinrent se retirer d'honnêtes bourgeois ; enfin il conquit par degrés son rang parmi les communes de France,

Ce phénomène d'accroissement s'était accompli en moins de quinze ans ! Tout cela parce qu'il avait plu à un homme, riche assurément, de venir exercer son métier dans ce coin de terre ignoré.

Les habitants n'étaient pas encore bien remis des surprises qui se succédaient chaque jour, lorsque, vers le commencement de l'année 1632, on vit tout à coup affluer au moulin, non plus seulement des fermiers et des marchands, mais des gentilshommes.

C'était le comble. Quoi ! des gentilshommes chez un meunier ! Oui, vraiment ! Il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Leurs feutres empanachés, leurs habits de velours et de satin, leurs bottes garnies de dentelles, leurs magnifiques chevaux, leurs longues rapières, ne laissaient aucun doute sur leur illustre origine.

Or, le 25 mai 1632, dans l'après-midi, l'affluence avait été plus considérable encore que d'habitude. Pourtant la porte du moulin était hermétiquement close. Chaque fois qu'un nouvel arrivé soulevait le lourd marteau de fer, un judas, pratiqué dans l'épaisseur du panneau, tournait sur ses gonds, et une tête se montrait derrière la grille.

— Que demandez-vous ? disait une voix.

— Je viens porter un sac au moulin, répondait le cavalier.

— Combien en faut-il ?

— Vingt.

A la suite de ce court et singulier dialogue, qui s'était invariablement répété tout le long de la journée, la porte s'ouvrait toute grande pour laisser passer le cheval et le cavalier, puis se refermait sur eux à grand renfort de verrous. Or, de tous les cavaliers qui étaient entrés, pas un n'était encore sorti quand la nuit vint à tomber.

Les paysans avaient bien remarqué ces allées et venues, mais n'y avaient pas fait grande attention. Pas un d'eux ne s'était même approché pour entendre les paroles qu'échangeaient à la porte les gentilshommes avec celui qui les interrogeait.

Le meunier traitait ce soir-là des grands seigneurs, pensaient-ils. Quoi de plus simple ? Depuis que ce bienfaiteur du pays y avait bâti son moulin, les habitants étaient accoutumés à bien d'autres surprises, en vérité !

Au premier étonnement que produisirent ce superbe bâtiment et la flore opulente de son jardin succédèrent d'année en année tant de stupéfactions nouvelles, qu'on finit par ne plus s'étonner de rien.

En effet, M. Barthez — c'était le nom du meunier — était venu pour la première fois vers le mois de février de l'année 1617, et avait commencé par construire son moulin, dont il avait pris possession à l'automne.

Jusqu'alors on l'avait toujours vu seul, soit qu'il vînt surveiller l'installation de la roue ou de la meule, soit qu'il corrigeât selon son goût les travaux de terrassement de son jardin ; mais, le jour où il se fixa définitivement à Moulin-Galant, il amena avec lui sa femme et sa fille.

Barthez avait alors vingt-six ans au plus ; sa femme n'en paraissait guère que vingt, et sa fille ne marchait pas encore. C'est dire qu'elle n'était âgée que de quelques mois. Le mari avait une superbe prestance. C'était un homme jeune, beau, bien bâti, et qui, au dire des ouvriers qu'il avait dirigés, connaissait parfaitement son métier. La femme était brune, petite, vive, intelligente à coup sûr, et s'occupait activement de son intérieur. Quant à l'enfant, il était impossible de préjuger ce qu'elle serait un jour.

En débutant, Barthez, qui n'avait pas encore de clientèle, n'avait pris qu'un garçon et s'était mis à moudre, pour son compte, la farine qu'il allait vendre à Corbeil avec sa voiture et ses chevaux. Mais la renommée de cet admirable moulin se propagea avec une rapidité telle, qu'au bout d'un an la meule tournait jour et nuit et ne suffisait plus aux commandes. A la fin de cette première année, le meunier, dont les spéculations avaient probablement réussi, acheta une cinquantaine d'arpents de terrain, qu'il afferma à des paysans de son choix. L'année suivante, il en acheta une quantité à peu près égale.

Décidément les affaires allaient très bien. Personne ne songea à s'en plaindre. Le hameau grossissait à vue d'œil, les terres augmentaient de valeur, tout le monde y gagnait.

Quant au meunier, toujours de plus en plus heureux, il achetait, achetait toujours. Au bout de dix ans, il possédait plus de six cents arpents d'un seul tenant, et chaque fois que l'occasion se présentait d'arrondir le véritable domaine qu'il créait, il n'y manquait pas.

M. Barthez croissait donc en richesses et en considération ; il avait des fermiers, touchait ses revenus tout comme un grand seigneur, et, comme il n'avait pas d'intendant qui le volât, il faisait de ses rentes un nouveau capital, à l'aide duquel il augmentait sans cesse celui dont il était déjà propriétaire.

Du reste, on lui rendait bien haut cette justice qu'il n'en était pas plus fier pour cela.

Il n'avait rien changé à sa manière de vivre. On le voyait, comme à l'ordinaire, couvert d'une honorable poussière, vaquer aux travaux de son moulin, donner des ordres aux trois garçons qu'il commandait.

Sa femme était toujours aussi active. C'était elle qui faisait les comptes, qui recevait l'argent, qui défendait contre l'avarice des fermiers le salaire qu'elle réclamait. Et ce n'était pas une mince besogne ! Mais elle était si calme, si polie, si ferme au besoin ; elle savait trouver de telles paroles, avait la voix si douce, le regard si futé,

que, dans ces discussions de chaque jour, elle était à peu près sûre d'avoir le dernier.

Quant à Camille, leur fille, lorsqu'elle eut atteint sa huitième année, il se fit un grand changement dans ses habitudes. Jusque-là, on l'avait vue souvent courir seule à travers les prairies ou les vergers que son père avait achetés, toujours proprement, mais simplement vêtue, soit qu'elle sortît accompagnée de sa mère, soit qu'elle allât porter des secours aux nécessiteux du village.

Cependant, malgré la surveillance incessante dont elle était l'objet, on avait remarqué parfois sur ses vêtements des traces de farine. Cela prouvait clairement qu'elle circulait sans contrôle à travers du moulin.

A dater de ce moment, sous prétexte qu'elle pouvait être victime d'un accident, l'entrée du moulin lui fut interdite. On lui assigna comme logement deux pièces contiguës, que Barthez en personne fit meubler avec beaucoup de goût, et on attacha à son service la fille d'un fermier que Mme Berthez se chargea de dresser.

Et en même temps, on fit venir de Corbeil un pauvre vieux savant, qui mourait de misère, et à qui l'on confia son éducation.

La mise de Camille fut aussi plus soignée, et ses relations de camaraderie avec les autres enfants du village furent brusquement interrompues.

A mesure qu'elle grandit, la jeune fille parut s'accommoder fort bien de ce genre de vie.

Son professeur disait à qui voulait l'entendre qu'elle était l'élève la plus intelligente qu'il eût jamais connue, et qu'on pouvait lui apprendre tout ce qu'on voulait.

Quant à Thérèse, sa femme de chambre, elle avait subi également, sous la direction de Mme Barthez, une véritable métamorphose. La chrysalide était devenue papillon, la paysanne s'était transformée en la plus habile cariériste qu'on eût rencontrée.

Bien plus, lorsque Camille eût atteint sa quinzième année, ses parents déterrèrent à Essonne un amateur de

guitare, qui consentit à venir, deux fois par semaine, enseigner le chant et la musique à la fille du meunier.

C'était une mode qui nous venait d'Espagne à cette époque. La reine avait apporté en France une foule d'usages de son pays, que l'engouement des courtisans avait promptement fait passer dans nos mœurs. Chanter en s'accompagnant de la guitare était alors chose fort rare, fort goûtée, et réservée seulement à quelques privilégiées.

On s'étonna bien un peu dans le village que Barthez donnât à sa fille une éducation si soignée, mais on crut en avoir facilement trouvé l'explication, et peu s'en fallut qu'on ne lui donnât raison.

En effet, à qui reviendrait un jour la magnifique fortune que le meunier possédait ? A sa fille, puisqu'elle était leur unique enfant. Or, pourquoi Barthez et sa femme n'auraient-ils pas eu pour leur enfant l'ambition qu'ils n'avaient pas pour eux-mêmes ? On avait vu déjà quelques exemples de riches bourgeoises apportant à des gentilshommes, en échange de leur nom, les biens dont elles disposaient.

A ce titre, pas une femme plus que Camille n'était en position de faire un semblable mariage, sans que cette mésalliance eût rien de choquant. Elle était jeune, jolie, avait reçu une éducation soignée, portait si noblement la toilette, qu'on aurait pu la croire issue de souche patricienne, et chantait à ravir.

Souvent, le soir, au sein du calme et du silence, on entendait s'élever sa voix harmonieuse et sonore. Les paysans s'arrêtaient pour l'écouter, oubliant que le travail du lendemain se ressentirait peut-être des instants précieux qu'ils dérobaient au sommeil. Mais ils étaient sous le charme ; ils restaient là, bouche béante, immobiles, presque recueillis, tant que cette voix suave et fraîche résonnait à leurs oreilles.

D'ailleurs, s'ils avaient interprété à leur manière la conduite du meunier envers sa fille, pas un d'eux n'en

avait conçu la moindre jalousie. Au contraire, Camille était adorée dans le hameau.

Grâce aux habitudes de charité dont sa mère lui avait donné l'exemple précoce, il n'y avait pas un seul mendiant à Moulin-Galant. Quant aux malheureux, aux malades, ils n'avaient jamais besoin de demander pour obtenir. Camille savait à point nommé quel accident venait d'arriver, de quelle maladie souffrait le père ou la mère de famille. Elle se rendait, seule ou accompagnée de Thérèse, chez ceux que le malheur recommandait à sa bienveillance. Secours en nature, linge, sucreries, tout arrivait à point chez ceux qu'un revers avait atteints.

Dans cette humble bourgade, aujourd'hui érigée en village, il n'y avait pas une famille que ses aumônes n'eussent soutenue, pas une maison dans laquelle elle ne fût entrée. Quant à ceux que leurs affaires, leur parenté, leurs relations, amenaient au hameau, ils la connaissaient tous de vue, ou bien ils en avaient entendu faire l'éloge ; et, comme ils ignoraient son nom, toutes les fois qu'ils parlaient d'elle ils la désignaient ainsi : la Meunière de Moulin-Galant.

Pas un mot d'envie n'élevait sa note discordante lorsqu'il était question d'elle. Aussi pouvait-elle circuler seule, à toute heure du jour ou de la nuit, sans que personne manquât au respect sympathique qu'elle inspirait, et malheur à celui qui aurait mal parlé d'elle, ou qui aurait osé toucher à un de ses cheveux !

Telle était l'honnête famille qui avait opéré à Moulin-Galant un bouleversement si complet.

Quant à la foule de gentilshommes qui se pressait depuis quelque temps au moulin, cela coulait de source, si réellement le riche meunier désirait marier sa fille à un grand seigneur. Si l'affluence avait été plus grande encore aujourd'hui qu'à l'ordinaire, c'est que l'on fêtait quelque chose au moulin. Et qui sait ?... se disait-on à voix basse, Peut-être les fiançailles de Camille...

On n'était pas au bout. Au moment où la nuit com-

mençait à tomber, on vit déboucher de la grande route un jeune cavalier, escorté de son laquais. Ils étaient couverts de poussière, et leurs chevaux, fatigués, semblaient avoir fourni une longue traite.

Le maître paraissait âgé de vingt-trois ans environ. Il était brun, grand, élancé, et s'avançait, d'aplomb campé sur sa monture, relevant la soyeuse moustache noire qui ombrageait sa lèvre. En même temps, il promenait autour de lui un regard inquiet, comme s'il ne trouvait pas ce qu'il cherchait. Il arriva ainsi au milieu de la place du village. Les paysans curieux le regardaient et avaient l'air un peu surpris.

— Tiens ! il ne va donc pas au moulin, celui-là ? murmuraient-ils.

Quant à lui, il s'arrêta.

— Dites-moi, fit-il en s'adressant à celui dont il était le plus rapproché, on m'a affirmé que je trouverais une auberge à Moulin-Galant. Où donc est-elle ?

— Là, monseigneur.

Le cavalier jeta un regard dans la direction qu'on lui indiquait, et fit une grimace dédaigneuse.

— Çà ! s'écria-t-il. C'est à peine si Jacques et son cheval pourraient y tenir.

Et, du geste, il montra celui qui l'accompagnait et qui venait de le rejoindre.

Chacun se tourna de ce côté et demeura stupéfait. Sur un cheval anglo-normand de taille si élevée, si fortement râblé, si bien planté sur des jambes fines et nerveuses, qu'on n'avait jamais vu le pareil, était juché une espèce de colosse, âgé d'une quarantaine d'années, et dont la seule vue provoqua immédiatement un respect salutaire.

— Comment ! fit le gentilhomme, il n'y a pas ici une maison convenable qui veuille bien nous donner asile !

— Dame !... hasarda le paysan, il y a bien le moulin, mais je ne sais pas trop...

— Ah ! fit le cavalier avec une vivacité toute juvénile,

il y a un moulin et vous ne le disiez pas ! Où donc est-il, ce moulin ?

— Derrière vous, monseigneur.

— Merci, dit le gentilhomme qui fit aussitôt volte-face et se dirigea vers les bâtiments qu'on lui avait signalés.

Jacques suivit sans se permettre la moindre observation. Arrivé devant la porte, le cavalier souleva le lourd marteau d'un bras fatigué.

Le judas s'ouvrit et la même voix se fit entendre.

— Que demandez-vous ? s'informa-t-elle.

— L'hospitalité pour cette nuit, mon ami...

Sans doute ce n'était pas une réponse devant laquelle la porte devait céder, car le judas se referma brusquement.

— Allez au diable ! fit brutalement la voix.

Le jeune cavalier devint pourpre de colère.

— Si tu n'ouvres pas, mécréant, dit-il d'un ton menaçant, je te préviens que je vais enfoncer ta porte !

Au lieu de trembler devant cette menace, la voix intérieure s'éloigna au bruit d'un éclat de rire.

— Jacques ! cria le gentilhomme, qui du doigt montra silencieusement la porte à son laquais.

— S'il plaît à monsieur le baron, nous l'enfoncerons, répondit docilement le colosse.

Rien qu'à le voir, on devinait que ce Jacques était d'une force herculéenne. Sa tête mâle et énergique, que supportait un col nerveux et puissant, reposait sur des épaules carrées, qui s'effaçaient légèrement, comme pour laisser plus de développement à une large poitrine. Les membres étaient proportionnellement courts, trapus, et se reliaient par des attaches solides à de larges extrémités.

Il ne paraissait guère âgé de plus de quarante ans. Pas un poil blanc ne tachait sa moustache épaisse ni ses cheveux noirs et crépus. Il portait un justaucorps de buffle, retenu à la taille par un ceinturon large et fort, au bout

duquel pendait une admirable rapière, lourde et longue à ce point, qu'il aurait été impossible à tout autre homme que lui de la manier. La poignée de cette rapière était fort belle. Elle était d'acier ciselé, et d'un travail excessivement délicat. On reconnaissait, en l'examinant, un de ces chefs-d'œuvre merveilleux, tels qu'en fabriquaient Milan, Pise ou Florence, à cette époque où nous venaient d'Italie les plus belles armes et les plus habiles maîtres d'escrime. Ce pourpoint de buffle et cette épée attiraient principalement l'attention, car jamais laquais ne revêtait alors cet attirail guerrier. Mais on en trouvait l'explication dans l'attitude impassible et un peu raide de Jacques. Évidemment cet homme avait été soldat, et peut-être quelque chose de mieux. En effet, avait-on jamais vu semblable rapière battre les flancs d'un simple lansquenet ?

La surprenante docilité dont il avait fait preuve envers son jeune maître, le ton humble et doux sur lequel il lui avait répondu, démontraient cependant que le gentilhomme exercait sur lui une autorité suprême.

Lorsque celui-ci lui avait silencieusement montré la porte du moulin, Jacques ne s'était effrayé ni de l'épaisseur des panneaux, ni des ferrures qui les attachaient, ni des verrous qu'il avait entendus grincer.

Le baron avait menacé d'enfoncer la porte et l'avait regardé, cela suffisait. Jacques n'attendait qu'un geste pour se mettre à l'œuvre. Le jeune cavalier hésita quelques instants.

— Je ne puis cependant pas coucher à la belle étoile... Nos chevaux sont bien fatigués, murmura-t-il.

Aussitôt il releva la tête, mit pied à terre, et prononça ce simple mot :

— Va !

Jacques descendit de cheval, étira ses bras et ses jambes, et jeta un regard autour de lui.

Devant le moulin se trouvaient cinq ou six troncs d'arbres, encore recouverts de leur écorce, et destinés cer-

tainement à devenir poutres ou solives, dès que le besoin s'en ferait sentir.

Il s'approcha, choisit le plus léger, qui n'avait guère plus de six pouces de diamètre, et le chargea sur son épaule comme il aurait fait d'un mousquet. Puis il s'avança vers la porte, s'arc-bouta sur ses jambes et, se servant de son tronc d'arbre comme d'un bélier, il porta le premier coup.

La porte gémit, cria, rendit un bruit sourd, mais résista.

Jacques renouvela sa tentative sans beaucoup plus de succès.

— Fameuse porte ! fit-il d'un air connaisseur.

Alors il rassembla ses forces, se pencha plusieurs fois en arrière, en avant, et enfin, par un formidable effort, dirigea son tronc d'arbre juste sur la fente de la porte.

Cette fois, un énorme morceau du panneau fut effondré, et un verrou démantelé montra sa ferrure tordue par la violence du choc.

A ce bruit, les paysans accoururent.

Quant ils virent que le moulin était menacé, ils murmurèrent et manifestèrent des dispositions hostiles.

Jacques se retourna à peine.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-il, sans même changer de posture.

Quant au baron, il ne sourcilla pas.

Après l'avarice, ce qui domine chez les paysans, c'est la prudence.

Quand ils virent avec quelle facilité cette manière d'Alcide mettait en mouvement ce tronc d'arbre, que six d'entre eux auraient soulevé à grand'peine, ils se turent, mais ne se retirèrent pas.

Peu importaient à Jacques les sentiments plus ou moins affectueux qu'il leur inspirait. Son premier succès l'avait encouragé, son maître ne lui avait pas dit de s'arrêter, il allait recommencer.

— Encore deux ou trois coups, dit-il froidement, et tout sera fini.

Mais, au moment où il se préparait à porter le quatrième, un pas précipité se fit entendre, les verrous grincèrent, la porte s'ouvrit, et le meunier parut sur le seuil.

— Ah ça ! dit-il en se croisant les bras, croyez-vous que vous allez prendre mon moulin d'assaut ?

— Ce ne serait pas le premier, répliqua Jacques.

— Savez-vous, reprit le meunier, que, sans me compter, j'ai trois garçons qu'il me suffira d'appeler pour qu'ils viennent à mon aide ?

— Appelez-les, fit le gentilhomme avec dédain.

— Ne voyez-vous pas que ces braves gens qui nous écoutent sont tout prêts à me défendre ? dit Barthez d'une voix de plus en plus saccadée.

Cette fois encore, les paysans, encouragés par la présence du meunier, prirent une attitude agressive.

— Qu'ils viennent, fit le jeune cavalier qui les toisa d'un regard de défi.

— Ainsi, demanda Barthez, un peu déconcerté par tant de sang-froid et d'audace, vous êtes décidé à pénétrer de force chez moi !

— Monsieur, dit le gentilhomme, je suis le baron Remy de Montbrun. Je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vu, j'ignorais même il y a dix minutes qu'il y eût ici un moulin, et que vous en fussiez propriétaire. Mais on m'avait affirmé que je trouverais une auberge à Moulin-Galant, et je n'ai aperçu qu'un chenil, qui peut tout au plus servir d'écurie. Nos chevaux ont fourni aujourd'hui une traite de plus de vingt lieues ; il leur est impossible d'aller plus loin. Il faut donc que je loge quelque part.

— Mais, monsieur, ma maison n'est point une hôtellerie, fit observer Barthez.

— Je le sais, mon ami. Aussi est-ce à titre de service que je venais vous demander l'hospitalité. J'aurais fait largesse à vos garçons, je serais reparti demain matin, et il n'en aurait plus été question. Bien plus, j'aurais peut-être poussé tout à l'heure jusqu'à Essonne, si vous aviez été plus poli.

— Moi ! se défendit le meunier.

— Oui, vous : je reconnais parfaitement le timbre de votre voix. C'est vous qui m'avez interpellé quand je me suis présenté, vous qui m'avez envoyé à tous les diables. Eh bien ! mon ami, j'ai fort mauvaise tête. Je tiens à vous apprendre que le baron de Montbrun ne va pas au diable, comme le premier éclopé venu de la Cour des Miracles. Je vous préviens donc que, de gré ou de force, eussiez-vous à m'opposer une armée, je coucherai chez vous cette nuit, et voilà Jacques, que je vous présente, qui est exactement dans les mêmes dispositions que moi.

Barthez était stupéfait. Ces explications catégoriques ne permettaient plus un refus, plus même une excuse.

A son tour, il jeta les yeux sur Jacques et demeura ébahi. Lui, qui était grand, robuste, qui passait pour fort, il se trouva petit, malingre et chétif, à côté du colosse qui se dressait devant lui, et qui tenait encore le tronc d'arbre dont il s'était servi.

Le meunier comprit que toute collision avec des hommes si résolus et si bien doués de la nature amènerait des conséquences terribles. Il essaya de capituler.

— Soit ! dit-il, vous coucherez au moulin, mais à une condition...

— Laquelle ? demanda fièrement le baron.

— C'est que sous aucun prétexte vous ne sortirez de la chambre que je vous donnerai.

— Oh ! fit le gentilhomme en riant bruyamment, je ne demande pas mieux, je tombe de sommeil.

— Alors, veuillez entrer, dit Barthez. Puis s'adressant aux paysans, qui se tenaient à distance, prêts à le secourir :

— Merci, mes amis, dit-il. Ce gentilhomme s'est fait connaître. Je sais à qui j'ai affaire. C'était une erreur.

Et il les congédia, en leur adressant de la main un salut amical.

Jacques laissa tomber son tronc d'arbre, prit les deux chevaux en main et pénétra sous la porte cochère, que le meunier referma de son mieux.

— Où faut-il conduire nos montures ? demanda Jacques.

— Ah ! ma foi ! dit le meunier, pour aujourd'hui il m'est impossible de les mettre à l'écurie, mais voici un bûcher que je tiens à votre disposition. Vous trouverez sous ce hangar de la paille, du foin, de l'avoine, de l'orge même, si vous en voulez.

— A la bonne heure ! fit le baron. Vous voilà tout à fait raisonnable, mon ami. Pour peu que vous puissiez nous servir un bon morceau de pain et une bouteille de vin passable, vous trouverez désormais en moi l'hôte le plus accommodant qui existe.

— Suivez-moi, monseigneur, dit Barthez avec un peu de raideur.

Il gravit le premier étage d'un large escalier, et introduisit le jeune cavalier dans une vaste pièce, autour de laquelle étaient disposés d'énormes dressoirs.

Au même instant, une porte latérale s'ouvrit, et une femme de trente-cinq ou trente-six ans, brune, fraîche encore, s'avança timidement.

C'était la meunière. Elle paraissait légèrement inquiète ; mais, en apercevant la jeune et jolie figure de l'étranger, ses craintes se dissipèrent.

— Comment ! s'écria-t-elle, c'est ce jeune seigneur qui faisait tant de vacarme à notre porte !

— Pardonnez-moi, madame, répondit Remy, si j'entre ici comme en pays conquis, mais la faute en est à votre mari. S'il s'était montré tout d'abord aussi aimable qu'il l'est devenu et que vous paraissez l'être, ma présence aurait passé inaperçue.

— Mais il n'est rien arrivé de fâcheux ? interrogea Mme Barthez avec un reste de frayeur.

— Rien qu'un petit éclat de bois, madame, fit Remy. Si j'avais eu le bonheur de m'adresser à vous quand je me suis présenté, je ne doute pas que votre petit cœur de femme aurait eu pitié de deux voyageurs qui tombent de sommeil, qui meurent de faim, et de deux pauvres chevaux qui n'en peuvent plus.

— N'est-ce que cela ? demanda joyeusement la meunière.

— Pas autre chose, madame.

Aussitôt elle offrit une chaise au jeune gentilhomme. Avec une agilité merveilleuse, elle courut ensuite vers les buffets, vers les dressoirs, mit deux couverts, couvrit la table de viandes froides, de pain, de vin... En moins de cinq minutes, elle avait apporté de quoi rassasier dix appétits de premier ordre.

Quant à Barthez, il surveillait ces préparatifs d'un œil oblique, et se promenait lentement, en proie à une préoccupation visible.

— Ne me tiendrez-vous pas compagnie ? fit le baron en s'adressant alternativement au meunier et à la meunière.

— Non, merci, répondit Barthez ; mais, si vous le permettez, je vous rappellerai la parole que vous m'avez donnée en entrant.

— Volontiers ! mais à quoi bon, puisque je vous l'ai déjà donnée ?

Le meunier fit signe à sa femme de s'éloigner, et se rapprocha de la table.

— Quand je vous ai prié, monseigneur, de ne sortir de votre chambre sous aucun prétexte, j'ai voulu dire : quoi qu'il arrive, quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez.

— Diable ! fit Remy en se redressant. Nous ne sommes donc pas dans un moulin, ici ?

— Si, monseigneur, mais...

Avant que le meunier eût achevé sa phrase, une porte s'ouvrit, et un cavalier de haute mine pénétra dans la salle.

— Ah çà ! que se passe-t-il donc ? demanda-t-il sévèrement.

Remy, qui se disposait à souper, releva la tête, et jeta sur le meunier un regard étonné.

Quel était ce personnage ? D'où venait-il ?

Cependant il ne broncha pas. Les recommandations qu'on lui avait faites, la parole qu'on avait exigée de lui, lui défendaient déjà la moindre indiscrétion. Il se contenta d'adresser un léger salut au nouveau venu, bien qu'il eût remarqué le regard que cet homme faisait peser sur lui.

Barthez paraissait fort embarrassé.

— Répondrez-vous ? insista le cavalier.

— Mon Dieu ! monseigneur, balbutia le meunier, c'est un gentilhomme qui venait me demander l'hospitalité, et qui, trouvant que je n'ouvrais pas ma porte assez vite, s'est mis à l'enfoncer.

— Et quel est ce gentilhomme ? C'est monsieur ? fit le cavalier en désignant Remy d'un geste dédaigneux.

— Oui, monseigneur.

— Et il a enfoncé votre porte ?

— Pas tout à fait, mais peu s'en faut.

— Vos valets n'étaient donc pas là pour l'en empêcher ?

Remy tressaillit et devint pâle de colère.

— Des valets ! fit-il d'une voix tremblante. Est-ce donc à coups de bâton, monsieur, qu'on reçoit d'ordinaire les gentilshommes dans votre maison ?

Comme début de conversation, les paroles du cavalier et la réponse qu'il s'était attirée n'étaient pas faites pour calmer les esprits.

Remy et l'inconnu se défiaient déjà du regard et portaient la main à leur épée.

— De grâce, messieurs ! fit le meunier qui crut devoir intervenir, pas d'explication violente ! Songez que ma femme et ma fille sont dans la pièce voisine...

— Mon cher Barthez, répondit le gentilhomme, en toute circonstance, vous le savez, nous avons respecté l'hospitalité que vous nous accordiez ; mais aujourd'hui le cas est différent. Nous ne pouvons pas souffrir qu'un intrus...

— Décidément, interrompit Remy avec un sourire qui déguisait mal la colère qu'il ressentait, c'est une rencontre que vous désirez avoir avec moi.

— Vous avez été bien long à le comprendre.

— Oh ! vous êtes dans l'erreur, monsieur. Je vous jure que je n'ai pas l'esprit paresseux en pareille matière ; mais je suis l'hôte de quelqu'un, ici. Toute la question est là : suis-je chez un meunier ? suis-je chez vous ?

— Vous êtes chez moi, monseigneur, dit catégoriquement Barthez.

— Alors que me veut ce personnage ? répliqua Remy. Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu.

— Monsieur, je suis le vicomte d'Espayrac, dit le cavalier avec hauteur.

— Vous ! s'écria Remy qui fit un pas en avant.

De pâle il était devenu livide. Un éclair de haine féroce brilla dans ses yeux.

— Oui, monsieur, moi. Quoi qu'en dise Barthez, par le fait, nous sommes chez nous ici tout aussi bien que lui. Aussi ne souffrirons-nous pas qu'un étranger s'impose par la violence dans une maison que notre seule présence devrait suffire à protéger.

— Et c'est vous qui comptez m'en empêcher ? demanda Remy avec un éclat de voix terrible.

— Moi et les dix-huit gentilshommes qui m'ont envoyé vers vous, oui, monsieur.

— Ah ! le ciel m'est témoin que jamais duel ne me sera plus agréable, pourvu que ce soit par vous que je commence, misérable ! s'écria le jeune baron, incapable de se contenir. Et vous le comprendrez quand vous saurez qui je suis. Je me nomme le baron de Montbrun, entendez-vous ?

Le vicomte pâlit, recula de deux ou trois pas et tira son épée.

Remy ne se fit pas prier pour l'imiter.

Un choc terrible allait certainement s'ensuivre, si deux portes ne s'étaient ouvertes à la fois : l'une, celle de l'escalier, par laquelle entra Jacques, qui avait achevé de panser les chevaux ; l'autre, celle de la pièce voisine, par laquelle la meunière et sa fille pénétrèrent dans la salle.

D'un coup d'œil, ils aperçurent tous les trois la lame nue des rapières et les deux gentilshommes qui allaient en venir aux prises.

Camille, par un mouvement plus rapide que la pensée, se précipita entre les deux combattants.

— Je vous en supplie, messeigneurs, dit-elle, remettez au fourreau votre épée. Il y a certainement ici quelque horrible malentendu. Vous ne vous connaissez pas, vous ne vous êtes jamais vus ; il ne peut donc y avoir entre vous aucun motif de haine.

— Aucun motif! s'écria Remy. Ah! si vous saviez, mademoiselle...

— Quoi! vous avez déjà rencontré M. d'Espayrac?

— Jamais, mademoiselle.

— Eh bien! alors...

— Tenez, mademoiselle, fit Remy, regardez bien cet homme. C'est l'assassin de mon père, et je ne viens à Paris que pour le tuer.

Camille recula d'horreur.

— Je n'ai pas assassiné M. de Montbrun, se défendit le vicomte ; je l'ai tué à la suite d'un combat loyal.

— Vous mentez! Ce combat n'était pas loyal, puisque du même coup vous avez assassiné ma mère, morte de douleur, et que vous avez fait de moi un orphelin. D'ailleurs, vous ne l'ignoriez pas, mon père était souffrant et hors d'état de tenir une épée.

— Aussi n'est-ce pas moi qui l'ai provoqué.

— Oui, c'est lui, on me l'a dit ; mais tous ceux qui connaissaient de longue date le baron de Montbrun m'ont dit également que, pour en venir à cette extrémité, il fallait que vous lui eussiez fait une injure mortelle. D'ailleurs, toute explication à cet égard est inutile, vous le comprenez bien. Je vous trouve enfin, c'est tout ce que je demandais au ciel. Mais comme je ne veux pas souiller cette maison du sang d'un misérable tel que vous, suivez-moi.

A ces mots, Remy fit un pas vers la porte.

— Encore ce mot ! rugit le vicomte.

— Oui, misérable, je le répète, dit le jeune cavalier d'une voix stridente, car, s'il faut en croire les bruits du pays, le meurtre de mon père n'est pas le seul que vous ayez à vous reprocher... Vous savez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? Allons ! suivez-moi donc, monsieur !

— C'est donc vous qui l'aurez voulu ! s'écria le vicomte d'un ton menaçant.

Camille s'était jetée au-devant de Remy, la meunière s'efforçait d'arrêter le vicomte : mais, en dépit de leurs tentatives, les deux gentilshommes allaient les repousser, quand une troisième porte s'ouvrit, celle du fond, et un nouveau visage parut sur le seuil.

Jacques, dont personne n'avait remarqué la vive émotion, on pourrait dire même la véritable terreur, poussa un soupir de soulagement, et leva les yeux au ciel pour lui adresser un remerciement.

En même temps, profitant de la surprise causée par l'arrivée de ce personnage, il se glissa derrière le vicomte et murmura rapidement quelques mots à son oreille. M. d'Espayrac se retourna pour le dévisager, comme s'il ne pouvait pas ajouter foi à ce qu'il venait d'entendre. Pour toute réponse, Jacques baissa affirmativement et gravement la tête.

A son tour, le vicomte prononça deux ou trois mots, et s'enfuit en se voilant le visage de ses deux mains.

Personne ne s'en aperçut sur le moment, tant était profonde l'impression produite par l'entrée de ce gentilhomme.

Barthez s'était pour ainsi dire incliné jusqu'à terre ; sa femme et sa fille terminaient à peine une longue révérence, lorsque Jacques revint sans affectation se placer derrière son maître.

Remy était légèrement étonné. D'après ces témoignages de respect, il jugea qu'il était en présence d'un personnage de qualité.

Dans ce moulin, du reste, tout lui paraissait étrange, sinon suspect, depuis qu'il y avait mis les pieds.

Ce meunier dont on était obligé d'enfoncer la porte, qui n'était pas maître chez lui, dans la maison de qui se trouvaient vingt gentilshommes... tout cela avait un air de mystère qui mit instinctivement le jeune cavalier sur ses gardes.

Aussi examina-t-il curieusement celui qui venait d'entrer. C'était un homme de trente-huit ans environ, à la stature élevée, à la démarche noble et fière, qui portait admirablement le costume dont il était revêtu. Sur le feutre noir qui ombrageait sa figure d'une longue plume de même couleur brillait une large agrafe de diamants. Ses habits de velours noir, crevés de satin noir, enrubannés de noir, relevés d'une passementerie de jais et d'aiguillettes semblables, étaient merveilleusement coupés et dessinaient à ravir sa taille élégante et bien prise. Sur ce costume sévère, que complétaient des bottes de castor noir, la seule chose qui tranchât franchement, c'était un col de guipure en point de Venise, des manchettes semblables, et une chemise de fine batiste, aux plis artistement disposés. La poignée de la dague, celle de l'épée elle-même, étaient en acier bleui.

Le plus méticuleux des raffinés du temps n'aurait pas trouvé un reproche à adresser à cette sombre, simple et riche toilette.

Il avait de grands yeux, dont le regard clair se reposait avec calme sur les personnes qui l'entouraient. De toute sa personne, sans que, par ses gestes ou son attitude étudiée il fît rien pour l'augmenter, s'exhalait comme un parfum d'aristocratie et de haute distinction. Ses traits étaient beaux; l'expression en était douce et affable. Pourtant cette simplicité, derrière laquelle il semblait vouloir s'effacer, lui donnait au contraire un cachet de grandeur que Remy n'avait encore remarqué chez aucun des gentilshommes qu'il avait connus.

Il s'avançait lentement vers le jeune cavalier, répondant par une légère inclinaison de tête et par un geste bienveillant aux saluts qu'il recevait.

— Que vient-on de m'apprendre, monsieur ? dit-il sans colère et même sans la plus petite apparence d'aigreur. Vous avez pris d'assaut le moulin de mon ami Barthez ?

— Il est vrai, monsieur, répondit Remy sur le même ton. S'il ne s'était agi que de moi et de Jacques, j'aurais poussé probablement jusqu'à Essonne ; mais nos chevaux étaient fourbus, ils ont eu grand'peine à nous conduire jusqu'ici, et vous savez, monsieur, que, sans parler même de l'attachement qu'elle peut inspirer à son maître, la monture est chose indispensable au cavalier.

— Je le sais, monsieur.

— En outre, reprit le jeune baron en montrant Jacques, j'ai un compagnon de route qu'il est assez difficile d'équiper, ainsi que vous pouvez vous en convaincre. Que je crève mon cheval demain, je puis le remplacer ; mais quant à celui de Jacques, cela me serait plus difficile. Il m'a fallu faire venir à grands frais du Nord celui qu'il monte et qu'il a voulu choisir lui-même.

— En effet, dit le gentilhomme en souriant. Vous avez auprès de vous un magnifique échantillon de la race humaine. Je comprends qu'il ait fait ce que l'on vient de me raconter.

— Oh ! c'est un jeu d'enfant pour lui, répondit Remy avec la même modestie que s'il se fût agi de lui-même.

— Vraiment ? fit le gentilhomme avec une arrière-pensée évidente.

Il se tut pendant quelques instants, comme pour mieux étudier les proportions du colosse.

— Est-il Français ? demanda-t-il ensuite.

— Oui, monsieur ; c'est un enfant de mon pays, un montagnard, ainsi que nous les appelons là-bas.

— Là-bas ? c'est donc loin ?

— Deux cents lieues environ.

— Et du Midi, je gage ?

— Vous l'avez dit, monsieur ; je suis de Montbrun, à six lieues nord-ouest de Narbonne.

— Je m'en doutais, fit le gentilhomme en souriant.

— Oui, j'ai un peu d'accent, dit Remy avec le même sourire.

— Oh ! très-peu, s'empressa de répliquer son interlocuteur. Vous ne serez pas le seul à Paris, croyez-moi, car c'est à Paris que vous allez, je pense ?

— Vous l'avez deviné, monsieur.

— Et — pardonnez-moi toutes ces questions — y a-t-il indiscrétion à vous demander dans quel but vous y venez ?

— Aucune, monsieur ; je l'ai dit tout à l'heure devant les personnes qui nous écoutent.

— C'est probablement pour y chercher fortune ?...

— Non, monsieur. Sans être précisément riche, j'ai une trentaine de mille livres de revenus, qui me permettent de vivre en grand seigneur au fond de mon petit castel.

— Alors, c'est pour tenter aventure ?...

— Pas davantage, monsieur; je vais à Paris pour y tuer un homme, fit Remy avec un accent de résolution farouche.

— Quel homme ? interrogea l'étranger un peu surpris.

— Le vicomte d'Espayrac.

— C'est donc pour cela que vous lui cherchiez querelle il n'y a qu'un instant ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai provoqué, monsieur. Je ne connaissais le vicomte que de nom. C'est lui qui m'a menacé de me mettre à la porte du moulin, assisté au besoin de dix-huit gentilshommes qui sont de sa compagnie.

— Et vous vous disposiez à partir quand je suis entré ?

— Moi ! se défendit vivement Remy ; je me disposais à tuer le vicomte, que la Providence jetait à point nommé sur la pointe de mon épée.

— Et les dix-huit gentilshommes ?...

— J'aurais fait de mon mieux, répondit le jeune cavalier, mais je serais mort tranquille, pourvu que M. d'Espayrac eût succombé le premier : car je n'ai aucun doute,

à cet égard, ajouta-t-il avec feu, je le tuerai ; j'en suis certain, je le sens.

— Il vous a donc grièvement offensé ?

— Je vous en fais juge, monsieur ; il a tué mon père et fait mourir ma mère de chagrin.

L'inconnu tressaillit, et regarda d'un air de tendre pitié ce bel et courageux jeune homme.

Puis s'adressant au meunier :

— Barthez, dit-il, faites-moi mettre un couvert à cette table. Je m'aperçois que monsieur n'a pas encore soupé. S'il consent à me faire cet honneur, je lui tiendrai société.

— Très-volontiers... balbutia Remy ébahi.

Il lisait, en effet, sur le visage du meunier, de sa femme, de sa fille, de Jacques lui-même, la profonde stupéfaction qu'ils éprouvaient.

— Maintenant, laissez-nous, dit le gentilhomme en les congédiant du geste.

Mais Jacques trouva le moyen de se rapprocher de son maître avant de sortir.

— Attention ! lui glissa-t-il à l'oreille, c'est le maréchal !

II

LA NUIT AU MOULIN

Remy ne parut pas avoir entendu la phrase que Jacques venait de lui lancer, car il ne sourcilla pas.

Dès que tout le monde se fut retiré, il invita du geste son convive à prendre place, ce à quoi celui-ci se prêta de fort bonne grâce.

— Ah ! dit-il avec un soupir de soulagement en s'asseyant à son tour, vous ne sauriez croire, monsieur, combien je suis heureux de la diversion que vous avez faite. Je meurs littéralement de faim. Depuis huit heures du matin

je n'ai rien pris. Aussi, je l'avoue, la perspective de me battre à jeun avec dix-neuf adversaires ne me souriait qu'à moitié. La seule chose que je regrette, c'est que le vicomte ait profité de votre arrivée pour s'éclipser ; mais celui-là... je le retrouverai.

Tout en disant ces mots, il avait attaqué un poulet rôti, qu'il découpait avec l'habileté d'un veneur de premier ordre.

— Ainsi, dit le gentilhomme en faisant tomber une aile de volaille dans son assiette, vous n'auriez pas reculé devant cette perspective d'avoir dix-neuf adversaires sur les bras ?

— Vous en doutez ? fit Remy. Vous auriez donc reculé, vous, monsieur ?

— Pourquoi pas ? répondit froidement celui que Jacques venait d'appeler le maréchal. Croyez-vous qu'il y ait moins de noblesse à reconnaître ses torts qu'à se faire tuer ou à tuer par entêtement ?

— Ainsi, monsieur, à votre avis, je suis dans mon tort ?

— Je ne sais pas pourquoi vous me le demandez. Interrogez tout simplement votre conscience, elle vous répondra !

— Eh bien !... oui, c'est vrai, dit Remy, vaincu du moment qu'on faisait appel à sa loyauté ; mais aussi pour quoi ce satané meunier m'envoie-t-il à tous les diables ?

— C'est un peu loin, je le reconnais ; pourtant je vous ferai observer que Barthez ignorait qui vous étiez et qu'après tout il était le maître chez lui. Vous êtes jeune, je le vois ; courageux, vous l'avez prouvé ; bon, je le crois également, mais vous êtes pour le moins aussi étourdi, mon jeune ami. Vous pénétrez de force dans une maison où l'on refuse de vous recevoir... Soit ! comme satisfaction d'amour-propre, c'est très bien ; seulement comme résultat, c'est absurde.

— Pas tant, riposta Remy, puisque je recueille un bon lit, une bonne table et un charmant convive.

— Grâce à qui ? grâce à moi, dit le maréchal. Vous avez

pu vous convaincre par vous-même du danger que vous avez couru. Dix-neuf duels sur les bras pour la fantaisie de coucher dans un lit plutôt que dans un autre, c'est un peu cher, vous en conviendrez. Je serais désolé de couper votre magnifique appétit en vous disant que tout danger n'a pas disparu, et cependant c'est l'exacte vérité.

— Oh ! ne vous gênez pas, dit tranquillement Remy ; quand j'ai faim je n'entends rien.

Le gentilhomme ne put s'empêcher de sourire. Remy dévorait, en effet, avec la même insouciance que s'il eût été chez lui.

— Il est évident, reprit le maréchal, que vous vous demandez, à l'heure qu'il est, pourquoi on vous a refusé la porte, et pourquoi il y a tant de gentilshommes dans un moulin ?

— Je ne vous le cache pas, dit le jeune cavalier sans perdre un coup de dent.

— Donc, c'est un secret que vous avez surpris, et, pour peu que ces gentilshommes aient intérêt à le cacher...

— Ce qui est probable, ajouta Remy.

— Vous voyez, continua le maréchal, que ce secret peu vous coûter la vie.

— Je commence pourtant à me sentir mieux en état de la défendre.

— Oui, vous êtes à un âge où l'on ne doute de rien. J'ai été comme vous, mon cher baron, mais aujourd'hui j'ai moins de confiance. Vous comptez beaucoup sur vous-même, et surtout sur votre valet pour vous défendre, n'est-ce pas ? Vous ne réfléchissez donc pas qu'un morceau de plomb, gros comme une noisette, peut ne plus faire de votre colosse qu'un cadavre embarrassant ? Quant à vous, admettez-vous un seul instant que vous pourriez tuer successivement dix-neuf adversaires ?

— Je sais, répondit Remy, que j'aurais beaucoup de chances contre moi ; cependant...

— Vous l'entreprendriez sérieusement ?

— S'il s'agissait de défendre ma peau, je ne profite-

rais pas, comme M. d'Espayrac, de la première porte ouverte...

— Je vous crois, fit le maréchal avec un peu d'impatience ; mais enfin, ne fût-ce qu'à l'état d'hypothèse, vous admettez bien que vous pourriez être tué ?

— A la rigueur, je l'admets, fit Remy. Tout est possible.

Mais il prononça ces paroles d'un ton qui signifiait : Tout, excepté cela !

— Eh bien ! continua le maréchal, voilà le cas dans lequel vous vous êtes mis.

— Je ne vais pas à l'encontre, répliqua le jeune cavalier ; mais alors cela me ferait supposer que les gentilshommes qui se trouvent dans ce moulin n'y sont réunis que dans un but difficile à avouer. Or j'ai de la peine à m'imaginer que des gentilshommes commettent des actions que le grand soleil ne puisse pas éclairer.

— Cette noble générosité prouve en faveur de votre caractère ; mais que savez-vous de la vie, mon pauvre ami ? dit le maréchal avec une nuance de tristesse. Rien, ou presque rien.

Vous ne soupçonnez pas les souffrances, les déceptions qu'elle vous prépare ! Vous vous figurez que tout le monde est comme vous, que tous les cœurs sont aussi grands, que tous les instincts sont aussi élevés. Vous vous trompez, mon cher. A côté du gentilhomme, il y a l'homme ; — l'homme avec ses passions, ses ambitions, ses haines. Et, parmi ces hommes, il y en a qui deviennent si dangereux pour la société, que, dans l'intérêt de son salut même, elle doit rassembler toutes ses forces pour se défendre.

— Contre un homme ! fit dédaigneusement Remy.

— Oui, lorsque dans sa main sont réunis tous les pouvoirs.

— Mais il n'y a que le roi, en France, qui soit dans cette situation exceptionnelle !

— Ah ! vous croyez cela ?... dit le maréchal avec une tendre commisération.

Il se tut quelques instants.

— Tenez, reprit-il enfin, écoutez bien cet apologue.

Remy prêta une oreille attentive.

— Jadis vivait au désert un lion. C'était le roi de la contrée. Il avait écrasé ou soumis tous ses rivaux. Il était redouté et aimé tout à la fois, lorsque la mort vint le surprendre.

Le lionceau à qui revenait ce lourd héritage n'était malheureusement pas de taille à le porter. Pendant quelque temps, sa mère, son frère et leurs amis l'empêchèrent de succomber sous cet écrasant fardeau. Ils avaient admis parmi eux un tigre, qui, sous une apparence débonnaire et docile, cachait ses instincts sanguinaires. Il dissimulait si habilement, que peu à peu il s'insinua dans les bonnes grâces du lionceau, et acquit sur son esprit une influence pernicieuse.

Quand les parents du lionceau s'en aperçurent, il était trop tard pour sauver les victimes que la cruauté du tigre avait déjà faites.

Alors ils se réunirent, décidèrent que le tigre serait chassé, et que l'on rendrait au lionceau et à sa famille le pouvoir dont ils s'étaient laissé dépouiller.

— Et qu'advint-il ? demanda Remy, en voyant que le maréchal s'arrêtait.

— Je ne connais pas la suite de l'apologue, répondit le gentilhomme, mais je ne doute pas qu'avec l'aide de Dieu, la justice et le droit n'aient fini par triompher. Eh bien ! pensez à ce qu'il leur a fallu de prudence, d'astuce, de courage même pour y parvenir ! Savez-vous qu'ils risquaient leur tête ? Et cependant, eux aussi, tant que le tigre était tout-puissant, ils étaient obligés de se cacher.

— Ainsi, résuma froidement Remy, le lionceau se nomme Louis XIII, le tigre, c'est le cardinal, et c'est lui que vous voulez renverser ?

— Taisez-vous, malheureux ! s'écria le maréchal. Si d'autres que moi vous entendaient, ce ne serait plus l'épée

qui vous menacerait, ce serait le poignard. Et cette fois, fussiez-vous brave et fort comme Roland, vous finiriez comme lui. C'est que vous ne vous figurez pas combien sont nombreux les ennemis du cardinal ! Il n'y a pas dans cette maison un seul homme, noble ou non, qui ne travaille à sa ruine.

— Quoi ! le meunier aussi ?

— Barthez est tout à ma dévotion.

— Et sa femme ?

— Également.

— Et cette adorable jeune fille qui s'est jetée si imprudemment au-devant de mon épée ?

— Ah ! vous la trouvez jolie ? fit le maréchal en souriant.

— Jolie ! dites ravissante, monsieur ! s'écria Remy avec feu. Que Satan m'emporte, ainsi que le souhaite le meunier, si je m'attendais à trouver dans ce moulin une telle perfection ! Ne serait-ce que pour l'avoir vue, je ne regrette pas l'escapade que vous me reprochiez tout à l'heure. Est-elle donc aussi du complot ?

— La pauvre enfant ne se mêle pas encore de choses aussi graves, répondit le maréchal ; mais il est certain que ses souhaits et ses prières accompagneront toujours ses parents.

— C'est juste, dit Remy pensif.

Il garda un long silence, qui, au grand étonnement de son interlocuteur, se termina par un grand éclat de rire.

— Mais, au fait, reprit-il, vous devez être fort embarrassé de moi, à présent ?

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai découvert l'un après l'autre tous vos secrets. Or ils sont d'une telle importance, que je ne comprends même pas que vous m'ayez aidé à les pénétrer.

— Que voulez-vous ?... J'ai mieux aimé agir ainsi que de vous voir mourir, — ce qui vous serait infailliblement

arrivé, quoi que vous disiez. Il est évident que vous aviez déjà des soupçons, du moment que M. d'Espayrac était venu si maladroitement vous provoquer. Vous laisser passer la nuit et repartir demain matin dans ces dispositions d'esprit eût été grandement imprudent. J'ai préféré m'ouvrir franchement à vous, car alors ma confidence me donne le droit d'exiger une garantie.

— Laquelle ?

— Votre parole.

— Ma parole, soit ! mais que vaut-t-elle à vos yeux ? Vous ne me connaissez pas.

— Elle vaut pour moi autant que celle d'un roi, mon jeune ami. Vous croyez que je ne vous connais pas ? vous vous trompez. Vous êtes le fils d'un gentilhomme dont la réputation de bravoure et de loyauté est passée pour ainsi dire à l'état de légende au pays de Narbonne.

— Quoi ! s'écria Remy, vous avez connu mon père, monsieur ? Oh ! parlez-moi de lui, je vous en conjure !

— Je ne l'ai pas connu, hélas ! J'étais trop jeune à cette époque. Mais j'ai habité quelque temps chez un gentilhomme de votre voisinage, et je sais que le baron de Montbrun, votre aïeul, a été le plus fidèle et le plus héroïque soldat de cette invincible armée qui posa la couronne de France sur la tête du Béarnais ; je sais encore que votre père avait hérité de toutes ces brillantes qualités, qu'il était aimé, adoré, presque vénéré...

— Oui, on me l'a dit aussi, soupira Remy.

— Or, il m'a suffi de vous voir pour juger que vous étiez le digne fils de ce vaillant soldat. Voilà pourquoi vous sortirez d'ici sain et sauf, dès que vous m'aurez donné votre parole de ne trahir aucun des secrets que vous avez surpris.

— Monsieur, balbutia Remy, s'il ne s'agissait que de sauver la tête du vicomte d'Espayrac, je vous jure Dieu que je ne m'engagerais à rien ; mais vous m'avez témoigné une telle confiance, vous avez été si paternellement indulgent pour mon étourderie, qu'en vérité vous avez boule-

versé toutes mes idées de résistance. Aussi j'ai presque envie de vous refuser ma parole...

— Par exemple ! fit le maréchal en se redressant.

— Oui, monsieur, j'aí cette envie, et aussi celle de m'enrôler sous votre bannière : d'abord parce que je serai plus près de M. d'Espayrac, qu'il faut que je tue ; ensuite parce que j'y rencontre cette adorable enfant, qui m'est apparue tout à l'heure, et enfin parce que vous-même vous vous rangez sous ses plis.

— Que dites-vous? s'écria le maréchal enchanté.

— La vérité, monsieur. Quand je vois des personnages de votre qualité et de votre valeur embrasser une telle cause, je me dis qu'un pauvre hère comme moi, qui n'a pas grand'chose à perdre et qui peut beaucoup gagner, ne court pas grand risque en sacrifiant à ce résultat un temps dont il ne fait absolument rien et que l'ennui dévore.

— Mais vous ne savez pas qui je suis ! se défendit le gentilhomme.

Remy se leva de table, et s'inclinant profondément :

— Pardonnez-moi, monseigneur, d'avoir feint de l'ignorer jusqu'à présent : vous êtes le duc Henri de Montmorency, amiral et maréchal de France, et je suis votre plus humble serviteur.

Le duc se leva à son tour et salua courtoisement le jeune cavalier.

— Vous voyez bien que j'avais raison, dit-il. La preuve que vous aviez des soupçons et que vous vous teniez sur vos gardes, c'est que, sachant qui j'étais, vous avez feint de ne pas me connaître. Mais pardon, encore une question : qui vous a dit mon nom? Est-ce que le vicomte d'Espayrac se serait permis de l'invoquer?

— Non, monseigneur. Je regrette de n'avoir pas ce nouveau grief à ajouter à ceux que j'ai déjà contre lui, mais je dois à la vérité de dire que, pendant notre courte explication, votre nom n'a pas même été prononcé.

— Alors, qui donc ?...

— Ne cherchez pas, monseigneur : c'est Jacques, répondit Remy.

— Qui, Jacques ? votre valet ?

— Lui-même, monseigneur. Mais puisque le hasard nous amène sur ce terrain, permettez-moi de vous faire observer que Jacques n'est pas mon valet.

— Vraiment ? Qu'est-il donc ?

— Il en a l'obéissance passive, je dois le déclarer ; mais c'est plutôt un compagnon, je dirais presque un ami, qu'un laquais ordinaire.

— Comment ! ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que Jacques était un montagnard de votre pays ?

— C'est vrai, mais il a depuis longtemps quitté la montagne pour habiter le château de Montbrun. Son père était le plus ancien et le plus fidèle serviteur du mien.

— C'est un dévouement héréditaire, alors ? fit le maréchal.

— Vous avez dit le mot, monseigneur. Seulement, dans celui que m'a témoigné Jacques, il y a quelque chose qui ressemble à de la sollicitude. Si j'ai jamais l'occasion de vous revoir, et si vous avez du temps à perdre, je vous conterai cela quelque jour.

— Bref, comment me connaît-il ?

— Monseigneur, Jacques est un ancien soldat. Ceci explique tout ; car y a-t-il en France un soldat qui ne connaisse pas le maréchal de Montmorency ?

— A-t-il donc servi sous mes ordres ?

— Oui, monseigneur. Il a fait avec vous toutes les campagnes contre les huguenots. Il était également avec vous en Italie. C'est lui qui m'a raconté avec quelle valeur impétueuse vous aviez déterminé la victoire au combat de Veillane ; c'est lui qui m'a répété cette phrase significative de la lettre que vous écrivit Louis XIII à la suite de cette affaire : « Je vous suis obligé autant qu'un roi peut l'être. »

— Dans quel régiment était-il ?

— Il était sergent aux gardes wallones, monseigneur.

— Un fier régiment, je m'en souviens ! fit le duc avec orgueil. C'est celui qui m'a le mieux soutenu à Veillane.

— Je voudrais que Jacques vous entendît, monseigneur. Rien ne saurait lui faire plus grand plaisir ; car, malgré les cinq blessures qu'il avait reçues, il s'est battu toute la journée, m'a-t-on assuré.

— Vous lui en ferez mes compliments, si je n'ai pas l'occasion de les lui adresser moi-même. Dans tous les cas, je m'aperçois que ses blessures ne le gênent guère.

— Aujourd'hui, monseigneur ; mais à cette époque il souffrait assez pour demander un congé définitif, qu'il n'obtint qu'avec de grandes difficultés.

— Pourquoi ? N'avait-il pas servi un temps suffisant ?

— Oh ! pardon. Tel que vous le voyez, Jacques a vingt années de service. Seulement il était très aimé et surtout très utile au régiment. En même temps que sergent, il était prévôt d'armes.

— Lui ! c'est donc une fine lame ?

— La plus fine que j'aie jamais rencontrée, monseigneur.

— Et qui lui a enseigné cet art difficile ?

— Son père, qui s'était formé à la cour d'Henri IV et de Marie de Médicis, auprès des Italiens que la reine-mère avait amenés à sa suite, et qui, au dire du feu baron de Montbrun, était le plus habile en cet état qu'il eût connu.

— Et sans doute vous êtes l'élève de Jacques ?

— Naturellement, monseigneur ; l'élève de Jacques, qui, pendant ses vingt années de service, a étudié tous les perfectionnements de l'escrime, afin de les enseigner plus tard.

— Je m'explique alors l'imperturbable confiance dont vous faisiez preuve en présence de tant d'adversaires.

— Vous avez raison, monseigneur. Jacques a su m'inspirer une confiance aveugle dans le succès de mon épée.

— Alors vous serez pour notre parti une des plus pré-

cieuses recrues que j'aie jamais faites, dit le duc en souriant. Et cependant...

Il s'arrêta et hocha gravement la tête.

— Tenez, mon jeune ami, reprit-il avec un peu de mélancolie, écoutez-moi bien. Vous vous demandez peut-être pourquoi je vous ai livré un si gros secret, pourquo je vous témoigne tant d'intérêt. En effet, cela doit vous surprendre. Mais je vous ai dit que j'avais habité quelque temps le pays de Narbonne. Or votre nom, ou du moins celui de votre père, se trouve mêlé dans mon esprit à de si chers et de si tristes souvenirs, qu'il résonne à mon oreille comme un écho de ce passé lointain. Oui, je me sens attiré vers vous par une sorte d'affection paternelle.

Aussi, avant de vous entraîner dans la voie que je vais suivre, mon devoir est de vous dire : « Prenez garde, mon cher Remy ! Si le sort nous favorise, c'est très bien ; vous aurez part aux récompenses selon que vous aurez pris part à la peine ; mais si nous échouons, c'est la prison, que dis-je ? la mort peut-être qui nous attend... Réfléchissez-y bien, afin que je n'aie pas un jour à me reprocher de vous avoir imprudemment précipité au fond du gouffre qui peut vous engloutir. Vous êtes jeune, vous avez un avenir brillant ; vous pouvez vivre tranquille à l'abri des orages ; vous aimez, vous êtes aimé sans doute... »

— Non, monseigneur, non, interrompit vivement Remy, je n'aurais du moins pas cette douleur de faire pleurer deux beaux yeux sur ma tombe. Je suis orphelin, indépendant, seul au monde. Aucun lien ne m'attache à la famille ou à l'amour. Je puis disposer de moi sans qu'un cri s'élève pour me retenir, sans qu'une larme se répande pour me regretter...

— Ainsi, c'est sans regret que vous embrassez notre cause ? insista le duc.

— Sans regret, monseigneur.

Le maréchal frappa sur un timbre qui se trouvait sur la table.

Barthez parut.

— Donne-moi ce qu'il me faut pour écrire, lui demanda le duc.

Le meunier alla chercher dans un bahut du papier, de l'encre, des enveloppes et un gros bâton de cire.

Aussitôt le maréchal traça rapidement quelques lignes, glissa le papier sous l'enveloppe, la cacheta avec le pommeau de sa dague, et se releva.

— Appelle M. de Puylaurens, dit-il ensuite à Barthez.

Celui-ci sortit par la porte du fond, et revint bientôt après, accompagné d'un gentilhomme dont le visage franc et ouvert plut sur-le-champ à Remy.

Le duc entraîna M. de Puylaurens à l'écart, et lui glissa quelques mots à l'oreille. Le gentilhomme s'inclina.

— Surtout, recommanda le maréchal à voix haute, que ce soit à l'instant et qu'il se garde bien d'ouvrir la dépêche avant d'être arrivé à destination !

Puylaurens s'inclina une seconde fois et disparut.

Alors le duc se tourna vers le meunier.

— Barthez, dit-il, il n'y aura rien de changé au nombre de sacs qui doivent entrer au moulin. M. le baron de Montbrun remplacera le courrier que je viens d'expédier à Toulouse.

Le meunier parut légèrement surpris, mais ne hasarda pas la moindre observation.

Quant à Remy, il ne comprenait rien à ce qu'il venait d'entendre. Quelle corrélation y avait-il entre lui et le nombre de sacs qui devaient entrer au moulin ?

Le duc remarqua cet étonnement et se prit à sourire.

— Je vous donnerai plus tard le mot de cette énigme, dit-il.

Mais on voyait qu'il était distrait. Il semblait prêter l'oreille aux bruits du dehors, quoique rien ne troublât le silence de la nuit. Enfin la porte du moulin s'ouvrit, le sabot d'un cheval frappa la terre durcie, et son galop, retentissant d'abord, se perdit promptement dans l'espace.

Le maréchal parut respirer plus librement.

— Maintenant, dit-il, aux affaires !

Puis, s'adressant au jeune cavalier :

— Suivez-moi, monsieur le baron, dit-il avec une exquise urbanité. Pour aujourd'hui je n'abuserai pas de vos instants. Je veux seulement vous présenter à nos amis.

Remy avait copieusement soupé ; son appétit satisfait laissait un peu plus d'essor à sa curiosité. Il suivit le maréchal avec empressement.

Après avoir ouvert la porte et traversé un spacieux corridor, il pénétra enfin dans une vaste pièce autour de laquelle étaient assis dix-huit gentilhommes.

Cette pièce n'avait rien qui fût digne d'attirer particulièrement l'attention. Les murs disparaissaient sous des boiseries fort simples, les meubles de chêne étaient garnis de cuir cordouan. Au milieu, on apercevait une large et lourde table, recouverte d'un épais tapis de velours rouge à franges de même couleur, semblable aux rideaux qui pendaient de chaque côté des deux fenêtres. Cependant, en dépit de cette simplicité, Remy s'étonna un peu de rencontrer chez un meunier de telles magnificences.

Dès que le duc entra, tous les gentilshommes se levèrent et jetèrent sur le jeune baron un regard défiant.

— Messieurs, dit le maréchal pour couper court à toute interprétation, permettez-moi de vous présenter M. le baron de Montbrun, qui sollicite l'honneur de partager nos dangers. Quelques-uns d'entre vous ont pu connaître son père à la cour du roi Henri. Si pourtant personne ne se rappelait le nom de ce courageux serviteur du feu roi, je puis vous affirmer de bonne source que le baron de Montbrun appartenait à la meilleure noblesse du Languedoc, et que le fils est digne de porter le nom sans tache que le père lui a transmis.

Ces paroles chaleureuses déridèrent tous les visages. On savait déjà par quel prodige de force et de témérité le jeune néophyte avait forcé l'entrée du moulin. Or un tel exploit n'était pas fait pour nuire à la valeur et au mérite du baron, auprès de gentilshommes toujours disposés aux plus folles entreprises.

Remy reçut donc aussitôt un chaleureux accueil de tous ceux que le maréchal lui présenta à leur tour.

Mais il avait beau chercher, parmi ces dix-huit visages inconnus il ne retrouvait pas le vicomte d'Espayrac.

Soudain un souvenir vint traverser sa mémoire. Cette lettre que le duc avait écrite, ce courrier qu'il avait expédié, ce galop de cheval qu'on avait entendu... Plus de doute ! Pour éviter une collision imminente, le maréchal avait éloigné le vicomte !

— Ah ! monseigneur, fit Remy, ce n'est pas bien.

— Patience ! répondit le duc, vous le retrouverez.

— Où ? à Paris ?

— Oh ! non, à Narbonne.

— Mais j'en arrive tout exprès pour le chercher ! s'écria Remy désappointé.

— Je le sais, mais nous y retournerons peut-être plus tôt que vous ne pensez.

— Dieu vous entende, monseigneur ! car je ne dormirai pas tranquille tant que cet homme sera de ce monde.

— Messieurs, fit le duc en s'adressant à ses amis, M. de Montbrun me demande pour aujourd'hui la permission de se retirer. Il est excessivement fatigué, et je lui ai promis de ne ne pas le retenir trop longtemps.

— En ce cas, bonne nuit à M. le baron, fit gaiement Puylaurens en lui serrant la main.

Après avoir rendu cette cordiale étreinte, Remy salua profondément et regagna la salle à manger, où il trouva Jacques qui se réconfortait à son tour.

Barthez l'attendait. Il alluma une cire, le conduisit dans sa chambre et se retira. Dès qu'il fut seul, Remy ne perdit pas de temps. Il se déshabilla à la hâte et se mit au lit.

Dieu, le bon lit ! Et qu'il eut de plaisir à s'y étendre, après tout ce qu'il avait fait pour le gagner ! Comme il s'enveloppa douillettement de ces bons draps blancs et de cette chaude couverture ! Quelle délicieuse nuit il allait passer !...

Mais à peine avait-il fermé les yeux qu'une voix lim-

pide et mélodieuse s'éleva tout auprès de lui. Remy tressaillit. Quels sons admirables ! Mais toutes les surprises lui étaient donc réservées, dans ce moulin féerique !

Barthez avait naturellement mis sa femme et sa fille au courant de ce qui venait de se passer. Or sa femme partageait sa colère et son indignation au sujet de la manière un peu brutale dont le jeune cavalier avait forcé l'entrée du moulin ; mais Camille ne paraissait pas animée du même courroux envers le téméraire gentilhomme.

Au contraire, à en juger par l'expression de ses traits, elle n'était pas loin de ressentir quelque admiration pour une entreprise aussi hardie.

Lorsque Barthez vint lui annoncer ensuite que le duc connaissait Remy et l'avait présenté après souper à ses amis, Camille se dérida tout à fait, et put, sans arrière-pensée fâcheuse, se rappeler la figure et le costume de celui que le hasard avait mis si singulièrement en sa présence.

Quand elle était entrée dans la salle à manger, au bruit de la querelle qui venait de s'élever entre le vicomte et le baron, elle n'avait tout d'abord vu qu'une chose : c'est que l'un des deux adversaires était vieux et que l'autre était jeune. Son instinct l'avait poussée à se précipiter au-devant du plus jeune, sans qu'elle se rendît même compte de la préférence tacite qu'elle accordait à Remy.

Le vicomte d'Espayrac n'était cependant pas encore vieux, puisqu'il n'avait que quarante ans ; mais on sait que pour les petites filles tout ce qui dépasse trente ans n'est plus jeune, et qu'au delà de la quarantaine l'homme n'existe plus guère que de nom.

Quant à Remy, il avait vingt-trois ans. Ses longs cheveux noirs retombaient sur ses épaules en boucles soyeuses et ondulées. Son front large et légèrement bombé, soigneusement dégagé vers les tempes, dénotait une intelligence dont ses regards clairs et brillants accusaient la vivacité. Sous des sourcils noirs finement arqués, ses yeux bleus, frangés de longs cils, étaient cal-

mes, profonds, véritable miroir d'une conscience tranquille et d'une irréprochable droiture.

Le nez droit, dont les narines mobiles se dilataient à la moindre contrariété, retombait sur une bouche un peu large, dont les lèvres rouges et charnues laissaient voir en s'écartant deux rangées de dents blanches solidement plantées.

La moustache soyeuse relevée selon la mode du temps donnait à la physionomie un cachet de crânerie, dont le menton, très accusé malgré la petite royale qui l'ombrageait, relevait encore l'expression hardie.

A voir cette figure paisible et souriante, ces maxillaires développés, ce menton saillant, ce regard ferme et limpide, on devinait que l'on se trouvait en face d'un caractère vigoureusement trempé.

Mieux que personne, Camille avait vu ses yeux animés par la colère, et avait été effrayée des terribles lueurs qui s'en échappaient.

Remy était d'une taille au-dessus de la moyenne et merveilleusement proportionnée. Son cou nerveux était planté d'aplomb sur de larges épaules.

Sa poitrine s'effaçait gracieusement, sa taille était flexible, bien cambrée, sa jambe admirablement prise, ses attaches fines, ses extrémités petites.

Au premier aspect, rien qu'à la souplesse des mouvements, on voyait que les membres avaient été rompus de bonne heure à tous les exercices du corps.

Il portait avec une aisance parfaite le costume simple et de bon goût dont il était revêtu. C'était une veste de drap marron, rehaussée de bandes de velours et crevée de satin de même couleur, gracieusement découpée autour de la taille, afin de mieux faire ressortir l'éclatante blancheur d'une chemise de fine batiste. Les chausses, d'étoffe semblable, agrémentées de la même manière, retombaient sur des bottes de ce cuir jaune, souple, mince et résistant à la fois, tel qu'on en trouve dans le midi de la France. Un col et des manchettes de malines, un feutre gris em-

panaché d'une plume marron et garni d'un bourdaloue de velours pareil à celui du vêtement, complétaient l'ensemble du costume. .

Quant à l'épée, elle était excessivement simple, car la poignée était d'acier bruni; mais la lame en était un peu plus longue et un peu plus large que ne la portaient alors les raffinés de la cour, même lorsqu'il s'agissait de ces rencontres dont le Pré-aux-Clercs monopolisait la triste célébrité. Pour manier cette épée, il fallait certainement un bras robuste et exercé.

Camille avait eu le temps de remarquer tout cela, pendant l'interrogatoire préliminaire que le maréchal avait fait subir au jeune gentilhomme.

Quand elle vit le duc s'asseoir à la même table, quand elle apprit par son père que le baron faisait cause commune avec les ennemis du cardinal, l'estime qu'elle avait conçue pour lui tout d'abord ne fit que s'accroître. Cette fois, elle pouvait admirer sans réserve celui que jusqu'alors on lui avait représenté comme un intrus.

Elle ne s'en fit pas faute. Jamais cavalier plus accompli en tous points n'avait attiré ses regards.

Elle savait que la chambre qu'on lui réservait n'était séparée de la sienne que par une cloison de briques. Aussi, dès qu'elle fut seule, elle prêta une grande attention à tous les bruits du moulin.

Pour regagner sa chambre, Remy était obligé de suivre le même corridor qui conduisait à la sienne et de passer devant sa porte. Il ne pouvait donc pas rentrer sans qu'elle l'entendît.

En effet, une demi-heure après, le jeune cavalier s'acheminait vers l'appartement que Barthez lui destinait, et remerciait son hôte, qu'il saluait d'un bon soir sonore.

Plus que jamais, Camille écouta. Évidemment, c'était pure curiosité de jeune fille.

Le baron savait-il que cette chambre touchait à la sienne ? Avait-il daigné remarquer la meunière de Moulin-Galant ? Qu'allait-il faire ?

. . .

Afin de mieux s'en assurer, elle colla son oreille contre la cloison. Horreur ! Celui qu'elle n'était pas loin de comparer tout à l'heure à un héros du moyen âge venait de se coucher trivialement ! Elle avait entendu distinctement le craquement du lit et le soupir de béatitude que Remy avait poussé.

Pourquoi cette indifférence bien naturelle fit-elle monter le rouge de la colère au front de la jeune fille ? Elle aurait été elle-même fort en peine de le dire. Elle ne s'en était peut-être pas aperçue.

Cependant elle aurait voulu par un moyen quelconque provoquer l'attention de son voisin, lui faire savoir qu'elle était là, près de lui. Elle chercha mille combinaisons, toutes plus folles les unes que les autres. La plus naturelle fut justement celle qui se présenta la dernière à son esprit.

Il lui arrivait souvent, le soir, quand elle était seule, de prendre sa guitare et de chanter, en s'accompagnant, tous les airs qui lui passaient par la tête. Or elle n'était plus si naïve que d'ignorer qu'elle avait une jolie voix. Son professeur le lui avait dit, — ce qui n'est pas précisément une raison, — et elle savait que les habitants du village passaient des heures entières à l'écouter.

Jamais encore elle n'avait chanté devant un étranger, si ce n'est devant le duc : mais le duc était un familier de la maison ; il avait toutes les indulgences pour la fille du meunier. Son approbation n'était donc pas une preuve bien concluante aux yeux de Camille.

Sur qui pouvait-elle mieux faire l'essai du charme et de la puissance de son talent que sur un inconnu ? Plus il était fatigué, plus elle aurait de mérite à le tenir éveillé.

Elle résolut donc de tenter sur-le-champ l'expérience.

Elle saisit sa guitare, et, donnant libre carrière à sa voix splendide, elle commença un rondeau de Clément Marot, qui était fort en vogue à cette époque. Jamais elle n'avait dit avec tant d'âme, jamais sa voix n'avait eu d'inflexions si tendres. On aurait dit que, pour la première fois, elle

comprenait le sens de ces paroles naïves et touchantes.

A la fin de chaque strophe, et tout en exécutant sur sa guitare la ritournelle qu'on lui avait apprise, elle écoutait.

Elle n'avait pas encore fini ce morceau qu'elle entendit le jeune baron se lever de son lit, et se diriger vers la fenêtre, qu'il ouvrit, sans doute pour chercher d'où venaient ces sons harmonieux.

Encouragée par ce premier succès, elle égrena successivement plusieurs airs, et termina par une romance espagnole qu'on lui avait enseignée tout récemment. Malheureusement, si elle avait la puissance de l'organe, elle n'avait pas l'accent espagnol, de sorte qu'elle dénaturait les paroles, ou qu'elle les prononçait mal. Aussi fut-elle interrompue par deux coups de poing frappés précipitamment sur la cloison, tandis que Remy criait :

— Ce n'est pas ça ! ce n'est pas ça !

Elle s'arrêta aussitôt.

— Qui donc est là ? demanda-t-elle avec une surprise admirablement jouée.

— Moi, le baron Remy de Montbrun.

— Oh ! pardon, monsieur, fit Camille avec un sourire espiègle, je ne savais pas que vous fussiez si près de moi, sans cela...

— Ne regrettez rien, mademoiselle, — car vous êtes la fille du meunier, je vous reconnais à présent ; — vous m'avez fait entendre la voix la plus fraîche et la plus étendue que je connaisse ; aussi, c'est grand dommage de lui faire estropier les délicieuses paroles que j'ai arrêtées sur vos lèvres.

— Vous connaissez donc cette romance, monsieur ?

— Oui, mademoiselle.

— Est-ce que vous chantez ?

— Un peu.

— En vous accompagnant de la guitare ?

— J'en gratte passablement, oui, mademoiselle.

— Ah ! monsieur, que ne l'avez-vous dit plus tôt au lieu

de chercher querelle à toute la maison ? je vous aurais prié de me chanter cette romance.

— Rien n'est plus facile, mademoiselle. Votre fenêtre donne-t-elle sur la place ?

— Oui, monsieur.

— Est-elle à côté de la mienne ?

— Elles se touchent.

— Alors ouvrez; je vais vous passer mon épée, vous y accrocherez votre guitare ; je chanterai, et je vous renverrai l'instrument par la même voie. Est-ce convenu ?

— Très volontiers ! fit joyeusement Camille.

En effet, elle exécuta ponctuellement les recommandations de Remy.

Aussitôt elle l'entendit qui préludait avec une habileté dont son professeur n'approchait même pas. Puis il chanta à son tour, mais en donnant aux paroles le sens et l'accent qu'elles demandaient.

Camille ne se rendit pas compte de ce qui se passait en elle. Elle avait voulu attirer l'attention de Remy, et c'était elle qui restait sous le charme. Cette voix sonore et bien timbrée, cette prononciation correcte, l'expression qu'il donnait à la musique, exerçaient sur ses nerfs une véritable fascination.

— Ah ! quel dommage qu'il s'en aille demain ! soupira-t-elle à voix basse.

Remy se taisait.

— Voilà qui est fait, mademoiselle, dit-il; ayez la bonté de reprendre votre guitare.

Et l'instrument repassa sans encombre par le même chemin périlleux qu'il avait déjà suivi. Mais les deux fenêtres étaient ouvertes, et ils se penchaient au dehors.

— On ne vous a donc jamais traduit en français les paroles de cette romance ? demanda Remy.

— Jamais, monsieur.

— Désirez-vous que je vous l'écrive ?

— Avec plaisir, monsieur; mais je crains réellement d'abuser.....

— Oh ! ne craignez pas ! protesta vivement Remy; je suis tout à votre dévotion, mademoiselle.

— Eh bien ! j'accepte, monsieur.

— Dans un quart d'heure, ce sera fait, mademoiselle.

A peine ces mots étaient-ils prononcés, qu'on frappa à la porte de la chambre de Camille. Cette conversation à travers le mur d'une cloison, cet échange de rondeaux et de romances avaient fini par réveiller le meunier. Il venait voir ce que cela signifiait.

Sa fille lui avoua franchement ce qui s'était passé. Barthez se fâcha tout rouge et la menaça de l'envoyer coucher avec sa mère. Camille s'excusa de son mieux. Elle avait oublié que le baron était dans la pièce voisine.... elle ne l'avait pas entendu rentrer.... elle avait cru pouvoir se livrer à sa distraction favorite. Mais elle promit de se taire, d'autant plus qu'elle tombait de sommeil, ajouta-t-elle.

Le meunier se retira, bien convaincu que sa fille était blanche comme l'agneau pascal. Mais dès qu'il eût refermé la porte, elle poussa le verrou et courut à la fenêtre. Elle supposait bien que, de son côté, Remy agirait avec plus de prudence.

Elle ne se trompait pas. Au bout de quelques minutes, il lui passait silencieusement un papier qu'il avait piqué sur la pointe de son épée.

Camille se rapprocha de la lumière, ouvrit le papier, y jeta les yeux et devint rouge comme une cerise.

Assurément Remy, lorsqu'il avait regagné sa chambre, ne s'attendait guère à chanter quelque chose comme un duo à travers le mur, ni à correspondre à la pointe de l'épée par les fenêtres ouvertes. Il ne songeait qu'à se coucher et à dormir, ce qui avait si fort indigné Camille. Quand cette voix suave était parvenue à son oreille, il s'était levé, poussé par une invincible curiosité. Tant de surprises l'avaient tellement tenu en éveil, depuis qu'il avait mis les pieds dans ce moulin, qu'il était sans cesse sur le qui-vive.

Celle-ci n'avait heureusement rien que de fort agréable, malgré l'excessif besoin qu'il avait de sommeil. L'idée lui était venue sur-le-champ que c'était à la fille du meunier qu'appartenait cette voix charmante. Plus il avait écouté, plus il avait acquis la conviction que, de toutes les personnes qu'il avait vues, elle seule était assez jeune pour avoir un organe si frais et si mélodieux.

Il est vrai que ce n'était pas une raison. La voix pouvait appartenir à une dame de qualité, — car, puisqu'il y avait des gentilshommes, il pouvait bien se trouver des dames au moulin. Ce fut surtout pour s'en assurer que Remy interrompit la romance. Plus de doute! C'était bien Camille qui lui répondait.

— Camille! Parbleu! voilà une meunière assez bizarre! pensa-t-il.

Déjà il avait été frappé de sa beauté, de sa grâce, de sa distinction. — Il en avait même touché quelques mots au duc; — mais cette fois, c'était le comble. Comment! la meunière de Moulin-Galant avait appris la musique et le chant!

Une imagination de vingt-trois ans, surexcitée par la fatigue, habituée aux innombrables péripéties de la route, va vite en besogne en pareille circonstance.

Remy résolut de profiter d'une si rare occasion.

La naïveté de la jeune fille se prêtait admirablement au projet qu'il avait conçu.

Aussitôt il déchira une feuille de ses tablettes, sur laquelle il écrivit, en les espaçant mot par mot, les paroles de la romance espagnole; puis, quand il eut achevé ce premier texte, il se mit en devoir de placer la traduction dans les interlignes qu'il avait ménagés.

Sans doute, il possédait à fond son sujet, puisque sa main courait sur le papier avec une rapidité vertigineuse. Lorsqu'il eut rempli tous les blancs, il fit passer cette élucubration à Camille, qui l'attendait avec impatience.

La jeune fille lut avidement; mais, dès les premiers mots, une pudique rougeur lui monta au visage.

Voici, en effet, quelle était la traduction de la romance :

« C'est la première fois que je vous vois, mademoiselle, et cependant mon cœur se sent entraîné vers vous par je ne sais quelle attraction magique. Je n'essaie pas de me soustraire à la douce tyrannie que je subis. Je trouve à vous aimer, à vous le dire, un charme que je ne soupçonnais pas encore. Ce sentiment inconnu qui me domine, je ne saurais le définir. Est-ce de l'amour ? Je le crois, mais qu'importe le mot, pourvu que j'aie le bonheur de savoir que vous partagez cette impression. Oui, ma toute belle, vous voir, vous aimer, sera désormais le but unique de toute ma vie, et je me sens capable, pour vous posséder, de braver tous les dangers, de triompher de tous les obstacles. Pour peu que vous vouliez m'y aider un peu, la victoire me sera facile. »

C'était impossible ! la romance espagnole ne pouvait pas s'appliquer si merveilleusement à la situation.

Pour la première fois, Camille sentit l'étourderie qu'elle avait commise. Aussi, alors même que la traduction serait fidèle, elle résolut de couper court à la correspondance que Remy avait organisée, et à laquelle elle s'était prêtée si naïvement. Prudemment, elle referma sa fenêtre, ses volets qu'elle barricada. Encore n'était-elle pas tranquille. Un cavalier qui avait pris d'assaut un moulin défendu par un meunier, trois garçons et vingt gentilshommes, y compris le duc !...

Elle se mit au lit et ne bougea pas plus qu'une marmotte, fermement décidée à dormir. Mais, en dépit de tous ses efforts, elle ne parvint pas à trouver le sommeil qu'elle cherchait. Elle saisit de nouveau le papier que lui avait fait passer Remy et l'étudia avec soin.

Au bout de quelques minutes d'examen sérieux, elle put se convaincre que le français n'était pas du tout la traduction de l'espagnol. En effet, dans le texte espagnol, elle avait remarqué trois ou quatre mots qui se représen-

taient à plusieurs reprises, et, dans la prétendue traduction, ces mots étaient interprétés chaque fois d'une manière différente. Il n'y avait donc pas d'erreur possible.

Les petites narines roses de Camille se dilatèrent. L'impertinence de cette déclaration la révolta. Elle s'accusa bien un peu de légèreté, mais ne pouvait pas s'imaginer qu'elle eût autorisé tant d'indiscrétion. Aussi ce fut en vain qne Remy fit grand bruit à sa fenêtre, et chantonna derrière la cloison. Aucune voix ne répondit à la sienne. De guerre lasse, il se coucha et dormit d'un profond sommeil.

Pendant ce temps, le duc et ses amis délibéraient dans la grande salle où les avait laissés Remy.

Chacun d'eux apportait son contingent de nouvelles, ou produisait les noms de nouveaux affiliés à la conspiration qui s'organisait. La liste allait toujours grossissant. Les mécontents étaient nombreux à la cour et se recrutaient surtout parmi les ambitions déçues.

Sans parler de la reine-mère et d'Anne d'Autriche, Gaston d'Orléans, relégué au dernier plan par la toute-puissance de Richelieu, se remuait fort en ce moment pour obtenir quelque chose. Louis n'avait pas encore d'enfant. Or le trône de France valait bien la peine que Gaston s'en occupât.

Quant au maréchal de Montmorency, il n'était pas non plus très satisfait de la manière dont le roi et le cardinal avaient agi envers lui,

Né à Chantilly, en 1595, d'une famille tellement attachée à la royauté qu'elle en était pour ainsi dire inséparable, le duc avait eu pour parrain Henri IV, qui ne l'appelait que son fils.

Créé amiral en 1612 par Louis XIII et chevalier du Saint-Esprit cinq ans plus tard, il était en ce moment investi du gouvernement du Languedoc, dont le roi lui avait promis la survivance.

Sa carrière militaire avait été remplie jusqu'alors avec un éclat sans égal. Après avoir repris plusieurs places aux

huguenots, combattu devant Montauban et Montpellier, il avait été investi du commandement de la flotte que les Hollandais envoyaient à la France, et avait rendu au roi les îles de Ré et d'Oléron.

Pendant que Louis et le cardinal attaquaient La Rochelle, Montmorency tenait la campagne en Languedoc contre les protestants et terminait cette lutte sanglante par la pacification d'Alais.

Enfin, lorsque le roi rentra en Piémont, le duc fut si héroïquement brave et contribua si fort au succès de l'expédition, que Louis XIII lui écrivit cette lettre demeurée célèbre, dont Remy avait relevé le soir même le passage le plus saillant.

Bien plus, atteint d'une maladie dangereuse au milieu de ses victoires, sachant que Richelieu était haï, et inquiet sur le sort du cardinal dans le cas où la mort viendrait à le surprendre, le roi avait fait appeler Montmorency, à qui il avait donné le bâton de maréchal.

— Promettez-moi, lui dit-il, et donnez-moi votre parole d'honneur qu'à la première demande de M. le cardinal vous prendrez une bonne escorte et le conduirez vous-même à Brouage.

Or Brouage était une petite ville de la Charente, à six lieues nord de Marennes, en face d'Oléron, dans laquelle, avec l'autorisation royale, le cardinal entretenait une assez forte garnison.

Montmorency avait donné sa parole ; Richelieu lui en avait alors exprimé sa reconnaissance en termes chaleureux. Pourtant le duc n'avait pas à se louer du cardinal. Fidèle à la conduite qu'il s'était tracée en arrivant au pouvoir, décidé à abaisser et à amoindrir la puissance des seigneurs, Richelieu avait forcé Montmorency à se démettre de sa charge d'amiral et lui avait donné un million d'indemnité.

Le million importait peu au représentant de cette famille opulente. Le titre d'amiral n'était pas non plus celui qu'il ambitionnait ; mais le grade de connétable était

héréditaire chez les Montmorency, et le duc se flattait de l'obtenir tôt ou tard. Un instant il espéra que la reconnaissance du cardinal lui conférerait cette dignité ; mais elle se borna à des paroles flatteuses, qui ne coûtaient rien au premier ministre, et qui n'ajoutaient rien à la gloire du maréchal.

Plus de trois années s'étaient écoulées, et le duc, confiné dans son gouvernement du Languedoc, se voyait condamné à végéter dans l'oubli, sans recueillir jamais la récompense à laquelle il aspirait.

Indigné d'une si criante injustice, révolté de la félonie de ce méchant évêque (ainsi qu'il appelait Richelieu) qui avait l'audace de toucher aux plus nobles têtes du royaume, douloureusement atteint par le supplice de l'infortuné Marillac, le maréchal ne se sentait plus le courage de contenir l'indignation dont son cœur débordait. Sa fierté ne voulut pas se courber plus longtemps devant l'odieuse cruauté de ce serpent, qui commençait à se tourner contre ceux-là mêmes qui l'avaient réchauffé dans leur sein.

Toute la noblesse française s'indigna et se souleva avec lui. L'ingratitude de Richelieu envers Marie de Médicis dépassait toutes les bornes ; la déférence ironique qu'il témoignait au frère du roi, tout en l'éloignant des affaires, révoltait tous les amours-propres ; l'hostilité qu'il montrait envers la reine froissait l'orgueil et la délicatesse de tous les gentilshommes.

Aussi le duc fut promptement entouré de tout ce que l'aristocratie comptait de plus noble et de plus élevé. Chaque jour ses amis lui apportaient un contingent formidable à la liste des mécontents.

Gaston avait pris la fuite et s'agitait en Lorraine, où il recrutait une armée.

Richelieu le savait-il ? Ne les laissait-il faire que pour frapper plus sûrement quand le moment serait venu ? On l'ignorait encore.

Le moulin choisi par le duc était si bien perdu dans le délicieux pays où il était situé, que depuis plusieurs jours

il avait pu recevoir impunément les chefs de l'active conspiration qui se tramait contre le cardinal.

Les nouvelles étaient bonnes ce soir-là ; les visages étaient animés de la même haine, ou épanouis par la même joie. Aussi le maréchal crut-il devoir communiquer à ses amis l'important message qu'il avait reçu dans la journée.

— Messieurs, dit-il, le bruit que nous avions recueilli ces jours-ci se confirme. J'ai reçu de Monsieur un courrier dans lequel il m'apprend que son armée se recrute, s'organise, et qu'il sera bientôt en état de la conduire en Languedoc. Or le jour où le concours de Gaston nous sera définitivement acquis....

— Je voudrais le voir, ce jour-là, interrompit Puylaurens avec incrédulité.

— Eh quoi ! vous doutez encore ? fit le duc.

— Oui, monseigneur, parce que je suis un ami intime de Gaston, que je crois le connaître à fond, et qu'un tel courage m'étonnerait fort de sa part.

— Cependant la dépêche que j'ai reçue aujourd'hui est bien explicite.

— Tant mieux, monsieur le maréchal. Nul ne sera plus satisfait que moi de voir Monsieur embrasser résolument notre cause.

— Je le désire d'autant plus que, s'il le fait comme il le promet, le succès est infaillible. Moi aussi j'ai dans le Languedoc une armée qui s'accroît tous les jours. C'est pour en accélérer la formation que j'ai expédié ce soir même à Toulouse ce gentilhomme que M. de Mailly nous a présenté, il y a quinze jours, et que je n'ai admis à nos réunions que contre mon gré.

— Le vicomte d'Espayrac ! se récria Mailly. Je ne sais, monsieur le maréchal, si vous avez contre lui quelque grief personnel, mais nous le connaissons tous, et nous n'avons qu'à nous louer de lui.

— Aussi est-ce à vous que je m'en suis rapporté, messieurs, afin de vous prouver que l'obéissance est la première vertu du soldat.

— Et nous l'avons si bien compris, répliqua de Mailly, que ce soir même nous avons admis sans discussion le gentilhomme que vous nous avez amené.

— Et vous avez sagement fait, messieurs, dit le duc; car, sans parler de ce que le baron de Montbrun a de mérite par lui-même, il est suivi d'une façon d'écuyer qui a déjà fait ses preuves, et dont la force est telle que je ne craindrais pas de l'opposer à une compagnie.

— C'est drôle, fit Puylaurens. Il me plaît à moi, ce petit garçon-là, avec sa mauvaise tête et son immense rapière.

Aussitôt, joignant l'action à la parole, il sortit et alla remettre à Jacques, qui achevait enfin son souper, un billet ainsi conçu :

« Demain soir, à neuf heures, rue Culture-Sainte-Ca-
» therine, numéro 7. Je vous attends. Soignez votre toi-
» lette.

« *Signé :* PUYLAURENS. »

III

SUR LA ROUTE DE PARIS

On prétend que la nuit porte conseil.

Cela doit être, car lorsque Remy se réveilla, le lendemain matin, et lorsqu'il passa en revue les événements de la veille, il trouva qu'il s'était tiré d'affaire à bien meilleur compte qu'il ne le méritait.

Enfin, lorsque l'image de Camille vint se présenter à sa mémoire, il s'avoua sans détour qu'il avait agi bien légèrement envers la jeune fille.

Évidemment elle n'était pas dupe de la ruse à laquelle il avait eu recours, sous prétexte de traduction.

Le silence qu'elle avait gardé prouvait qu'elle était offensée de l'impertinence que Remy avait commise.

En toute autre occasion, il n'y aurait pas pris garde. Trois ou quatre fois, pendant le long voyage qu'il avait entrepris, il s'était trouvé dans des circonstances à peu près analogues, et il était parti le lendemain sans se reprocher la moindre chose.

— Autant de pris sur l'ennemi, se disait-il en s'éloignant.

Cette fois, il avait presque des remords. La façon cavalière dont il était entré au moulin, la déloyauté avec laquelle il avait abusé de la candeur de Camille, lui pesaient sur la conscience.

Aussi, au moment de sortir, il déchira une seconde feuille de ses tablettes, sur laquelle il traça deux mots. Puis, comme il était obligé de passer devant la chambre de Camille pour gagner la cour, il glissa le morceau de papier sous la porte et continua son chemin.

La jeune fille avait mal dormi. Malgré le légitime courroux dont elle était animée, la figure du jeune baron l'avait poursuivie jusque dans les courts instants de sommeil qu'elle avait goûtés. Elle entendit Remy se lever, procéder à sa toilette et ouvrir sa porte.

— Que va-t-il faire ? se demandait-elle.

A peine avait-elle achevé de se poser cette question énigmatique, qu'elle aperçut le papier que le jeune gentilhomme introduisait sous la porte.

— Encore ! fit-elle en fronçant terriblement les sourcils.

Aussitôt le bruit des pas de Remy se perdit dans les profondeurs du corridor et de l'escalier.

C'est un être bizarre que la femme.

Camille était furieuse de l'audace du gentilhomme, et elle aurait été plus furieuse encore s'il était parti sans lui donner signe de vie.

Elle s'était bien juré de ne pas ramasser le billet qu'elle

ne quittait pas des yeux ; mais, à mesure que Remy s'éloignait, elle sentait se fondre cette grande colère, et s'évanouir cette héroïque résolution.

Bientôt, obéissant à une impulsion plus forte que sa volonté, elle se leva et se dirigea pieds nus vers la porte. Alors, après avoir ramassé avec la précipitation d'un voleur le papier qui lui brûlait les doigts, elle revint se pelotonner dans son lit, comme si elle devait y trouver un abri contre l'inconséquence qu'elle venait de commettre. Elle ouvrit le billet, le lut, et son visage rayonna.

Il ne contenait pourtant que ces deux mots :

« Pardonnez-moi ! »

Mais il sembla à Camille que ces deux mots renfermaient toute une longue série d'excuses et de protestations nouvelles.

En effet, si Remy n'avait pas eu pour elle un certain respect et une certaine amitié, rien n'était plus simple que de s'en aller sans mot dire. Au contraire, la noblesse avec laquelle il reconnaissait ses torts dans ce billet laconique prouvait son vif désir de conserver les bonnes grâces de la jeune fille, et annonçait même l'intention de la revoir.

Aussi Camille ne se sentit plus le courage de lui en vouloir. Elle regretta même qu'il partît si tôt. Que de progrès elle aurait faits avec un tel maître de chant et un si expert joueur de guitare !

Elle suivait pour ainsi dire de l'oreille tous les bruits qu'elle entendait. Peut-être nourrissait-elle le secret espoir que son père essayerait de retenir un jour ou deux le jeune cavalier ; mais elle fut promptement détrompée.

La porte du moulin venait de s'ouvrir et le pas de deux chevaux parvint jusqu'à elle.

Elle se leva de nouveau, courut à la fenêtre et entr'ouvrit les volets. Au moment où elle hasardait un regard par la fente discrète qu'elle s'était ménagée, elle aperçut Remy qui se retournait.

Avait-il surpris l'imperceptible mouvement qu'elle venait de faire ? Elle n'en était pas sûre. Pourtant Remy se décou-

vrit courtoisement et adressa à la fenêtre close son plus gracieux salut. Puis il fit de la langue un léger appel à sa monture et se perdit bientôt sous les arbres qui ombrageaient la route.

Camille s'habilla. Elle était triste. Elle ne se rendait pas compte de ce qui se passait en elle, mais il lui sembla que quelque chose lui manquait.

Lorsqu'elle alla rejoindre ses parents, elle était rêveuse.

Son père était cependant de meilleure humeur que la veille. Avant de se mettre en selle, le jeune baron de Montbrun s'était vivement excusé du sans-façon avec lequel il s'était imposé, et avait exigé que le meunier lui tendît la main, afin de lui prouver qu'il ne lui gardait pas rancune.

Barthez y avait consenti de bonne grâce. Il suffisait que le gentilhomme fût connu du maréchal, et que celui-ci le prît sous sa protection, pour que le meunier ne se montrât pas hostile à une réconciliation si galamment sollicitée.

— J'espère, monseigneur, avait-il même ajouté, que vous reviendrez nous voir dans de meilleures conditions.

Remy s'y était volontiers engagé et avait enfin pris congé.

Quand Barthez raconta à sa femme et à sa fille la scène qui avait précédé le départ du gentilhomme, Camille ne se sentit pas de joie. Un secret pressentiment lui disait qu'elle reverrait Remy.

Pendant ce temps, notre héros avait gagné la grande route et avait dépassé Essonne. Lui aussi cheminait silencieux et mélancolique. De cette nuit, passée si singulièrement, il lui restait un délicieux souvenir : celui de Camille.

— M'a-t-elle pardonné ? se demandait-il.

Alors, songeant à cette persienne entr'ouverte, et sachant bien que, quand il ne fait pas de vent, les volets ne s'ouvrent pas tout seuls, il se rassurait. Certainement Camille l'avait vu partir, avait lu son billet, était désarmée...

Il fut distrait de ces pensées par le bruit du galop d'un cheval. Il leva les yeux. C'était un cavalier qui se dirigeait de son côté.

La bête qu'il montait paraissait assez difficile. Elle secouait la tête, faisait des bonds de côté, et supportait impatiemment le mors qui la retenait.

— A la bonne heure! se dit Remy. Voilà un gentilhomme dont le cheval n'est pas aussi fatigué que le mien ; sans cela il le ménagerait davantage. En effet, le cavalier s'avançait avec une rapidité incroyable.

Soudain, d'une maisonnette qui bordait la route, s'élança un énorme chien noir, qui, le poil hérissé, avec des aboiements furieux, sauta aux naseaux du cheval.

Bien qu'elle n'eût pas été atteinte, la noble bête se cabra, et refusa de passer outre. Le cavalier avait beau lui rendre la main, l'attaquer de l'éperon, l'animal se défendait de plus en plus, et le chien ne cessait de l'effrayer par ses bonds et ses aboiements.

Remy vit bien que le cavalier ne ferait rien de son cheval tant que ce chien continuerait à le tourmenter. Il tira de ses fontes un pistolet, et se rapprocha pour brûler trivialement la cervelle au malencontreux bouledogue. Mais avant qu'il eût le temps de mettre à exécution cette bonne pensée, le cheval, qui ne cessait de se cabrer et qui croyait se soustraire à la main de fer qui le contenait, fit un terrible tête-à-queue, perdit l'équilibre, manqua des quatre pieds et se renversa si malheureusement qu'il tomba sur son cavalier.

Remy mit pied à terre, fit signe à Jacques de prendre sa monture en main, sauta à la bride du cheval, qui s'efforçait de se relever, et essaya de dégager le gentilhomme.

Il n'y parvint qu'à grand'peine. La victime de cette chute, étourdie par la violence du choc, meurtrie de contusions, ne se releva qu'avec d'excessives difficultés.

Attiré par ce vacarme, le propriétaire vint chercher son chien et le reconduisit à grands coups de houssine, mais

l'accident n'en était pas moins arrivé. Le cavalier avait enfin réussi à se remettre debout sur ses jambes.

— Vous n'êtes pas blessé ? lui demanda Remy.

— Non, je ne crois pas, mais je suis brisé.

— Pouvez-vous gagner Essonne ?

— En sommes-nous bien éloignés ?

— Je quitte à l'instant le village. A peine y a-t-il cinq minutes de chemin,

— Alors j'irai, mais non pas sur cette maudite bête, répondit le gentilhomme. Je ne serais plus en état de la maintenir.

— Qu'à cela ne tienne, fit Remy. Prenez mon cheval, je prendrai le vôtre. Jacques vous tiendra l'étrier et vous aidera.

Sur un signe du baron, Jacques s'approcha et, sans effort, saisit dans ses bras le cavalier, qu'il déposa doucement sur la selle.

— Holà ! s'écria le gentilhomme stupéfait, quel est cette nourrice qui m'emporte comme un enfant ?

— C'est mon compagnon de route, monsieur, ne craignez rien ! Et maintenant, en avant, au pas. C'est bien le diable si nous ne trouvons pas à Essonne une auberge pour vous recevoir, et un chirurgien-barbier pour vous panser.

Aussitôt il s'élança sur la monture du gentilhomme.

Soit que l'animal fût calmé par la chute qu'il venait de faire, soit qu'il fût fatigué de la lutte qu'il avait soutenue contre son maître, il se montra docile et soumis, au point que Remy lui fit exécuter toutes les évolutions qu'il lui demanda.

— Tudieu ! monsieur, fit le gentilhomme, vous êtes donc un centaure ?

— Pas plus que vous, monsieur. Je vous ai vu tout à l'heure vous débattre contre cette bête, et ce n'est certainement pas de votre faute si elle a manqué des quatre pieds à la fois.

— C'est vrai, mais je n'en ai jamais fait ce que vous en faites.

— Rien n'est capricieux comme un cheval, si ce n'est l'âne et le mulet, monsieur.

— Ou la femme, ajouta le gentilhomme.

— Je n'aurais pas osé la mettre en si mauvaise compagnie, répondit Remy en souriant, Allons ! je m'aperçois que vous allez mieux, l'esprit vous revient ; donc le corps est sain et sauf.

Ils atteignaient précisément les premières maisons d'Essonne.

Le jeune baron s'informa. On lui indiqua du même coup l'auberge et la demeure du barbier.

C'était plus qu'il n'espérait.

Il accompagna le gentilhomme jusque dans la chambre qu'on lui donna, et assista à l'examen que le minutieux barbier lui fit subir.

Il ne s'agissait que de contusions ne présentant aucune gravité. Quelques heures de repos suffiraient.

— En vérité, mon cher monsieur, fit le gentilhomme dès que le chirurgien fut parti, je vous ai une obligation infinie. Sans vous, je risquais fort de perdre mon cheval et de rester étendu en travers du chemin.

— Il est vrai, monsieur, que vous aviez des chances pour qu'un de ces malheurs vous arrivât, sinon les deux. Aussi suis-je très heureux d'avoir pu vous rendre le léger service dont vous daignez me remercier. Cependant, n'y attachez pas plus d'importance qu'il n'en mérite. C'est bien le moins qu'on se prête assistance entre gentilhommes, car vous êtes gentilhomme, n'est-ce pas ?

— Je le suis si vous y tenez, répondit le cavalier avec une indifférence dédaigneuse.

— Comment si j'y tiens ! fit Remy interdit. Mais ce n'est pas moi, monsieur, c'est vous qui devez y tenir.

— Moi ! répliqua son interlocuteur. Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? A quoi cela sert-il d'être gentilhomme ? Où cela mène-t-il ? Quelle vanité peut-on tirer d'un titre qui vous vient de naissance, comme une bosse ou toute autre infirmité ?

— Ah! par exemple! s'écria Remy de plus en plus surpris, vous êtes le premier, monsieur, de la bouche de qui j'entends tomber de telles paroles!

— Je reconnais que c'est un préjugé fort enraciné parmi nous; mais, quant à moi, qui ai beaucoup étudié les hommes, je vous jure que, vilains ou gentils, ils se ressemblent déplorablement.

— Mais qui donc êtes-vous? demanda Remy.

— On me nomme le chevalier Sylvain, monsieur.

— Sylvain... Sylvain... et pas d'autre nom?

— Pas d'autre; non, monsieur. Et vous?

— Je suis le baron Remy de Montbrun.

— De Narbonne? dit vivement le chevalier.

— Oui, monsieur, répondit Remy.

Et tout bas il ajouta:

— Mais tout le monde me connaît donc, dans ce pays-ci?

Remy considéra alors attentivement celui qu'il venait de tirer d'un assez mauvais pas.

C'était un homme de trente-sept ans, élégant, beau, bien tourné, et auquel on n'aurait même pas donné son âge. Ses traits réguliers, dont aucun excès ne semblait avoir altéré la pureté, avaient un grand caractère de dignité. Son visage impassible et froid ne reflétait aucune émotion. Il était difficile, non seulement d'y lire sa pensée, mais encore d'y deviner ses impressions.

Était-ce un de ces hommes éprouvés par un malheur précoce, et cuirassés depuis lors contre les simples accidents de la vie? Était-ce tout bonnement un philosophe?

Remy inclinait pour cette dernière supposition.

Un malheur laisse toujours des traces sur celui qu'il frappe au point de le détacher des choses de ce monde. Or le chevalier n'avait pas une ride, pas un cheveu blanc. Il n'était pas triste et mélancolique, il n'était que froid. Rien n'aurait animé cette figure de marbre, si elle ne s'était éclairée quelquefois d'un sourire sceptique et railleur.

L'accident dont il avait été victime ne l'avait nullement ému. Il avait remercié le baron poliment, mais simple-

ment, sans recourir à ces phrases ampoulées ou à des démonstrations bruyantes dont on se sert assez souvent en pareil cas.

Remy avait fait toutes ces remarques successives à mesure qu'il avait étudié ce nouveau visage.

— Vous me connaissez ? reprit-il sans dissimuler son étonnement.

— Je ne vous ai jamais vu, monsieur.

— Pourtant vous m'avez demandé si j'étais de Narbonne.

— C'est que j'ai longtemps habité ce pays, et que les noms des principales familles ne me sont pas étrangers.

— Vous avez peut-être connu mon père ?...

— Un peu, très peu.

— Et il y a-t-il longtemps que vous avez quitté le pays ?

— Seize ans bientôt.

— Êtes-vous originaire de Narbonne ?

— A peu près, dit évasivement le chevalier.

— Pourtant, fit Remy en rassemblant ses souvenirs, je ne connais pas de Sylvain dans la noblesse d'alentour.

— Oh ! ne vous occupez pas de mon nom, monsieur, il ne vous apprendra rien.

— Ce nom n'est donc pas le vôtre ?

— Il est à moi autant que celui de Remy est à vous.

— Ah ! je comprends ! fit le baron. C'est votre nom de famille que vous cachez.

— Peut-être, répondit négligemment le chevalier.

— Il est certain, continua Remy avec une sourde colère, qu'il y a certains noms qu'on verrait disparaître avec plaisir.

— Ah ! vous en connaissez, de ceux-là ? fit Sylvain en clignant des yeux.

— Hélas ! oui, monsieur.

— Du pays de Narbonne même ?

— Oui, monsieur.

— Y a-t-il indiscrétion à vous les demander ?

— Je m'en cache d'autant moins, monsieur, que j'ai pris moi-même à tâche d'anéantir un de ces noms abhorrés.

— Lequel ? interrogea le chevalier.

— Celui d'une nichée de bourreaux et d'assassins qu'on appelle les comtes d'Espayrac, répliqua Remy qui ne pouvait prononcer ce nom sans qu'il allumât sa colère.

— Ah ! fit le gentilhomme impassible.

— Oui, monsieur, continua Remy. Autrefois la famille d'Espayrac se composait de deux frères qui avaient chacun un fils. Les deux frères sont morts récemment, à peu d'intervalle l'un de l'autre. Quant aux deux fils...

Le baron s'arrêta et hocha la tête d'une façon menaçante.

— Ils vous ont offensé tous les deux ? demanda le chevalier.

— Non, monsieur, répliqua vivement Remy. Je n'ai à me plaindre que du vicomte Henri d'Espayrac ; quant à son cousin, je ne sais même pas s'il existe.

— Comment ! on ne sait donc pas ce qu'il est devenu ?

— Non, monsieur, il a disparu vers l'année 1616... il y a seize ans environ.

— Tiens ! s'écria le chevalier ; à la même époque à peu près que j'ai quitté le pays.

— Aussi, poursuivit Remy, je ne m'occupe pas de lui. Il y a du reste fort à parier qu'il n'est plus de ce monde.

— Pourquoi ?

— Parce que, quand son père est mort, il y a un an, Gaston ne s'est pas présenté pour revendiquer sa succession.

— En effet, dit le chevalier avec un sourire, voilà une preuve.

— De sorte, continua Remy, que de cette bande de bourreaux il ne reste plus que le vicomte Henri d'Espayrac, devenu comte par la mort de son père, en la personne de qui j'ai résolu de détruire ce nom maudit.

— Et celui-là, vous savez où il est ?

— Je l'ai rencontré hier.

— Alors, il est mort.

— Non, monsieur, il vit encore. Au moment où nous mettions l'épée à la main, on est venu nous séparer, on l'a éloigné, et lui, prudemment, s'est laissé faire ; mais je le retrouverai.....

— Vous le haissez donc bien ?

— Je le hais autant que j'aimais mon père qu'il a assassiné.

— Que dites-vous ! s'écria le chevalier.

— Je dis assassiné, monsieur, répéta Remy ; car mon père était atteint d'une sorte de consomption et déjà hors d'état de tenir une épée, quand le vicomte l'a tué en combat singulier.

— Le vicomte le savait-il ?

— Tout le pays savait déjà que mon père était condamné par les docteurs. Le vicomte ne pouvait pas l'ignorer.

— Alors c'est de votre part une affaire de vengeance personnelle ? fit observer le chevalier.

— Vous avez raison, monsieur, c'est surtout cela. Cependant le grief qui m'anime n'est pas le seul qu'on reproche aux d'Espayrac.

— Que leur reproche-t-on donc encore ?

— D'avoir violemment fait disparaître Renée d'Espayrac, leur fille, nièce et sœur.

— Dans quel but ?

— Il court à ce sujet plusieurs versions dans le pays. Les uns affirment qu'ils ont vu Renée s'enfuir avec un gentilhomme. Il s'est trouvé même des gens qui ont prétendu l'avoir rencontrée à Limoux et à Carcassonne, bien que son père l'eût fait passer pour morte et lui eût fait de magnifiques funérailles. C'est même la version la plus accréditée ; car personne de leurs parents ou de leurs amis n'a vu la jeune fille malade ou morte. Dans ce cas-là disent certains esprits exaltés, les d'Espayrac ont voulu venger leur honneur, et ils ont bien fait. En effet, ajouta Remy, cela se comprendrait jusqu'à un certain

point, s'il s'agissait d'une autre famille que celle-là. Mais il court aussi un autre bruit...

— Lequel ?

— Ceux qui connaissent l'avarice et la rapacité des d'Espayrac affirment qu'ils n'ont tué cette pauvre enfant que pour ne pas lui donner la dot à laquelle elle avait droit. Si bien qu'alors même que la première version serait vraie, ils auraient avidement saisi ce prétexte pour conserver les biens qu'ils possédaient.

Le chevalier ne répondit pas. Il leva les yeux au ciel et joignit les mains, comme pour le prendre à témoin de tant d'infamie. Puis il laissa tomber sa tête dans ses mains et se voila le visage.

Remy le regarda curieusement. C'était le premier signe que le chevalier eût donné devant lui d'une émotion quelconque.

Mais le gentilhomme se releva soudain.

— Je vous demande pardon, monsieur le baron, dit-il, de vous avoir fait si longtemps bavarder sur un pays auquel rien ne me rattache plus depuis des années ; mais, vous le savez, par un vieux reste d'habitude, on aime de temps à autre à causer de ces choses-là... Aussi j'avais oublié en vous écoutant que je vous ai dérangé de votre route, que je vous ai même forcé de revenir sur vos pas, et que je gaspille peut-être un temps précieux.

— Oh ! quant à cela, monsieur, n'ayez aucun scrupule, fit Remy. Je n'ai guère plus de sept lieues à faire pour atteindre Paris, et je n'ai rendez-vous qu'à neuf heures du soir.

— Vraiment ! Alors voulez-vous me faire un grand plaisir ?

— Je ne demande pas mieux.

— C'est de déjeuner avec moi. Je me sens tout à fait mieux, je suis à jeun, rien ne me presse non plus : je serais enchanté de passer deux bonnes heures en votre aimable compagnie.

— Et moi, qui comptais déjeuner seul, riposta Remy,

je serai ravi d'avoir pour convive un compatriote, presque un ami.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le chevalier donna des ordres, recommanda à l'hôte de servir son meilleur vin et de préparer ses plats les plus fins.

Pendant ce temps Remy alla prévenir Jacques, s'assurer que les chevaux ne manquaient de rien, et que celui du chevalier ne se ressentait pas de son algarade.

Le chevalier fit signe au baron de prendre place.

— Ainsi, dit-il, vous allez à Paris ?

— Oui, chevalier.

— Est-ce la pure curiosité qui vous y conduit ?

— Hier, c'était l'unique désir de me venger ; aujourd'hui, que ma vengeance est forcément ajournée, c'est la pure curiosité.

— Et pourquoi votre vengeance est-t-elle forcément ajournée ?

— Parce que, je vous l'ai dit, le vicomte d'Espayrac a pris la fuite.

— Et vous ignorez où il est ?

— Oh ! si je l'ignorais, je ne serais pas si tranquille.

— A la bonne heure ! fit le chevalier avec un sourire étrange. Eh bien ! puisque vous allez à Paris, je me félicite de vous avoir rencontré, car vous n'y connaissez personne, sans doute ?

— Oh ! j'y ai déjà des relations, dit Remy.

— C'est juste, puisque vous y avez un rendez-vous, s'écria le chevalier. Alors il est probablement inutile que je vous fasse mes offres de service pour vous présenter au roi, à la reine, au cardinal ?...

— Je pense, en effet, que je verrai quand bon me semblera Leurs Majestés et Son Éminence. Cependant, si j'avais besoin de vous, chevalier, je suis heureux de savoir que je peux compter sur vous.

— Et comptez-y d'autant plus que je ne suis pas homme à oublier ma parole. Au contraire, je me ferai honneur de la tenir, quoique je sois un peu discrédité pour le moment.

— Vous, chevalier, vous êtes en disgrâce!

— Naturellement, je suis un des plus zélés serviteurs du cardinal.

— Mais vous êtes tout-puissant, alors!

— C'est ce qui vous trompe, baron. Sans doute le cardinal a encore quelque autorité et quelque influence sur son maître; mais il n'a jamais été si près de les perdre.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Depuis le supplice de Marillac, il règne une grande agitation parmi tous ces grands seigneurs, jaloux de leurs droits et de leurs prérogatives. Toute la noblesse ou à peu près fait cause commune avec eux et se rallie à leur drapeau, sans voir qu'elle grossit sottement le troupeau à la tête duquel se trouvent les ambitieux qui la grugeront.

— Oh! qui la grugeront... répéta Rémy avec incrédulité.

— Oui, baron, qui la grugeront, insista le chevalier. A quoi cela vous avancerait-il, par exemple, vous, baron de Montbrun, que Marie de Médecis fût reine de France, que Monsieur fût régent ou même roi de France, que les maréchaux de Bassompierre et de Montmorency fussent connétables, que les autres se disputassent et obtinssent les divers gouvernements de province, etc., etc.? Cela vous rendrait-il plus riche?

— Non, mais cela me permettrait d'aspirer plus tard aux mêmes honneurs.

— Qui vous en empêche aujourd'hui? Rien, si ce n'est que vous considérez le cardinal comme un ennemi, parce qu'il vous mesure parcimonieusement ces dignités. Pourtant, que lui importe à lui? Est-ce dans son intérêt qu'il agit?

— Ma foi! fit observer Remy, il a le pouvoir, il tient à le conserver.....

— C'est possible, je vous accorde cela, dit le chevalier en s'animant; mais ce n'est pas la puissance dont il jouit

qu'il faut voir, c'est le but qu'il poursuit. On prétend aujourd'hui qu'il y a deux partis en France, celui du roi et celui du cardinal. C'est une dérision amère !

Oui, il y en a deux, mais je vais vous les nommer : le premier est celui qui aime son roi et sa patrie, qui les sert aveuglément, quoi qu'il arrive ; le second est celui des mécontents, qui sont bien moins jaloux de l'autorité de Richelieu que de la souveraineté royale, qui fomentent des rébellions en province, où ils sont plus rois que le roi, et qui, par conséquent, ruinent et amoindrissent la royauté sous prétexte de la défendre. Là sont les véritables ennemis de la France. Eh bien ! voilà les hommes auxquels le cardinal s'attaque et s'attaquera toujours impitoyablement. L'œuvre que Louis XI a commencée, que ses successeurs n'ont pas eu le courage de poursuivre, Richelieu entreprend de l'achever, afin que, réunissant enfin dans une seule main tous les pouvoirs de la nation, il donne à cette main le droit et la force d'empêcher ce que les d'Espayrac et tant d'autres ont pu faire impunément jusqu'ici.

Remy écoutait silencieusement et examinait le chevalier. Ce n'était plus ce visage impassible et glacial qu'il avait eu d'abord sous les yeux ; c'était l'homme convaincu, qui soutenait et défendait même avec un certain feu la cause qu'il avait embrassée.

— Hélas ! baron, poursuivit le chevalier, vous savez mieux que personne ce qu'est devenue notre pauvre noblesse française. Divisée par des ambitions mesquines, dissolue, dépravée, insouciante, sinon inconsciente du bien ou du mal, n'obéissant qu'à ses caprices, satisfaisant ses haines, assouvissant ses vengeances sans aucune notion de ce qui est le droit ou la loi, elle en est arrivée à ce point qu'elle est pour la royauté, qu'elle dépopularise, l'ennemi le plus redoutable, le danger le plus imminent. Par son insolence, par son injustice, par ses exactions, elle indigne et révolte le malheureux peuple, qu'elle tond jusqu'au sang, et c'est au roi qu'en remonte la res-

ponsabilité. Supposez que cet état de choses se prolonge savez-vous ce qui arrivera?...

— Non, fit Rémy surpris de ce langage si nouveau pour lui.

— Il arrivera que le peuple se lèvera comme un seul homme. Plus longtemps il aura souffert, plus terrible sera sa colère. Alors il se déchaînera et se précipitera comme un torrent dans lequel noblesse et royauté périront engloutie.

— Par exemple ! ricana Remy.

— Oh ! je sais bien que vous ne me croyez pas, fit le chevalier. Vous n'êtes pas le seul, mon cher baron D'ailleurs vous êtes jeune encore, vous; vous êtes reste bon ; vous croyez à l'honneur, à la loyauté, au dévouement à la patrie. Vous ne sacrifieriez aucun de ces sentiments à la tyrannie d'une ambition mesquine. Mais regardez autour de vous. Que voyez-vous ?

Depuis la reine-mère et Gaston qui s'insurgent avec Anne d'Autriche, — et qui s'insurgent contre le roi, quoi que vous en disiez, puisque le cardinal est le plus acharné défenseur des privilèges royaux, — tous les gentilshommes qui se rallient à eux sont mûs par une ambition quelconque. Citez-m'en un, un seul, qui ne soit pas guidé par ce mobile égoïste de toutes les passions humaines, et je m'avoue vaincu. Ceux-là mêmes que vous croyez les plus désintéressés sont les plus à craindre, car ceux-là sont des fourbes et des hypocrites.

— Ainsi vous partagez la haine de Richelieu contre la noblesse ! demanda Rémy.

— Encore un mot inepte que les ennemis du cardinal ont inventé pour attiser contre lui plus de colères. Qui voulez-vous que Richelieu haïsse, et pourquoi les haïrait-il? N'est-il pas duc et riche tout autant que le premier d'entre eux ? Une haine a un motif et un but. Vous, vous haïssez d'Espayrac, parce qu'il a assassiné votre père, et vous voulez le tuer.

A la bonne heure ! Voilà un motif de haine et un but

bien déterminés. Mais le cardinal, quel motif voulez-vous qu'il ait? Croyez-vous qu'il soit altéré de sang, comme le tigre, et qu'il tue pour le plaisir de tuer? Non, vous n'oseriez pas le soutenir. Eh bien! moi, je me suis attaché à Richelieu, parce que je suis convaincu que je sers mieux la noblesse en la domptant qu'en la laissant livrée aux stupides instincts de la force et du bon plaisir. Si je succombe avec lui dans la lutte, tant pis! Un autre fera ce que nous n'aurons pas pu faire, car il faut que cela soit fait. Dans tous les cas, je n'y perdrai rien que ma liberté ou ma tête, dont je n'ai pas grand souci. Si je réussis, tant mieux! non pas que j'en retire quelque chose, puisque je ne veux rien, mais ma conviction aura triomphé.

Ici le chevalier s'arrêta pour remplir les verres.

— Maintenant, reprit-il, excusez-moi de vous avoir ennuyé si longtemps de mes commérages, mais j'ai cherché à vous éclairer. Vous êtes sans expérience, vous arrivez à Paris pour la première fois, vous irez sans doute à la cour... Eh bien! il est impossible, dans de telles conditions, avec un nom, qui, comme le vôtre, a laissé quelques souvenirs, il est impossible, dis-je, que vous ne soyez pas forcé de prendre parti pour ou contre le cardinal.

Remy se prit à sourire.

Le chevalier ne croyait pas dire si vrai.

— Aussi, continua Sylvain, j'ai voulu vous endoctriner contre les paroles dorées qu'on ne manquera pas de vous tenir, et les belles promesses dont on vous accablera. Vous, dans votre sagesse, vous choisirez. Moi, je bois à votre santé et à la joie de vous devoir quelque chose.

A ces mots, le chevalier tendit son verre plein, contre lequel Remy choqua le sien sans hésitation.

— Au moins, dit-il au chevalier, vous êtes franc, monsieur.

— Je le serais trop, si j'étais courtisan, mon cher baron; mais je ne le suis pas. Aussi, si vous avez besoin de moi, ne vous gênez pas. Je suis d'autant mieux placé pour obtenir, que je n'ai jamais rien demandé, et que j'ai refusé même ce que l'on m'offrait.

— Merci, répondit Remy avec effusion; mais j'espère bien n'avoir pas besoin de vous.

— Je le souhaite de tout mon cœur.

Le déjeuner s'acheva gaiement. Ces deux caractères loyaux et ouverts étaient faits pour s'entendre.

Quand Remy se leva de table pour prendre congé, le chevalier l'arrêta.

— Un instant encore, dit le chevalier. Vous n'êtes jamais venu à Paris, n'est-ce pas?

— Non, chevalier.

— Alors vous ne savez pas où aller loger?

— C'est vrai.

— Eh bien! allez de ma part à l'auberge de l'*Arbre sec* : vous y serez bien reçu et bien traité, je vous le garantis.

— Parbleu! ce n'est pas de refus, s'écria joyeusement Remy. Je vous avoue que j'étais fort en peine à ce sujet. Aussi je vais vous quitter. Le billet qui me donne rendez-vous ne laisse pas que de m'inquiéter... Il me recommande de soigner ma toilette, et j'ai bien peur que mes habits de province...

— Vous serez justement dans le quartier des drapiers et des passementiers.

— Croyez-vous que j'y trouverais un costume à ma taille?

— C'est possible.

— Alors j'essaierai de m'en procurer un.

— Peut-être n'est-ce pas indispensable. Chez qui allez-vous, s'il n'y a pas d'indiscrétion?...

— Il y en a d'autant moins que je ne le sais pas moi-même. On me dit de me trouver à neuf heures rue Culture-Sainte-Catherine...

— Numéro sept? demanda le chevalier.

— Précisément.

— Alors, c'est chez Marion.

— Chez Marion! répéta Remy surpris.

— Marion Delorme, oui, mon cher baron. Corbleu! pour un provincial, c'est heureusement débuter! Vous avez raison, mon ami. Soignez votre toilette, soignez-la bien même.

Et le chevalier se prit à sourire.

Puis, sans autre explication il reconduisit Remy jusque sur le palier.

— Dès que je serai de retour à Paris, dit-il, j'irai vous voir.

— Vous absentez-vous pour longtemps?

— Je ne sais pas au juste. Je puis rester deux ou trois jours à Fontainebleau, comme je puis n'y rester qu'une heure.

— Espérons que ce ne sera qu'une heure, dit courtoisement Remy.

A ces mots, ils se séparèrent.

Le baron descendit dans la salle commune et y aperçut un gentilhomme qui vidait une bouteille en compagnie de quatre individus à la mine peu avenante, vêtus des costumes les plus divers et les plus fanés, mais aux flancs desquels pendaient de formidables rapières. C'étaient bien certainement des souteneurs de tripot, ou tout au moins des aventuriers, sinon de véritables spadassins.

Remy les toisa d'un air dédaigneux et passa outre.

— Où est Jacques? demanda-t-il à l'aubergiste.

— Monseigneur, il est dans la salle voisine, répondit l'hôte en montrant une porte vitrée qui se trouvait à côté de lui.

Comme il tournait le dos au groupe de buveurs qui avaient tout d'abord attiré son attention, Remy ne remarqua point ce qui s'était passé. Le gentilhomme qui paraissait leur commander le désigna d'un regard à ses compagnons.

— C'est lui, dit-il à voix basse.

— Ce gringalet? fit piteusement un de ses acolytes.

— D'après le signalement qu'on m'a donné, c'est bien lui, j'en suis sûr. Ainsi, attention! et, au besoin, couvrez notre retraite!

Pendant ce temps, Remy s'était approché de la porte vitrée, derrière laquelle pendait un rideau d'étoffe légère.

Au moment où il mettait la main sur le bouton de la serrure, il vit distinctement, à travers le rideau, s'ouvrir, au fond de la salle où se tenait Jacques, une autre porte par laquelle disparaissait précipitamment un cavalier.

Remy tressaillit. Ce n'était pas possible! Il était le jouet d'une erreur... Dans ce cavalier, qui s'enfuyait à son approche, il lui avait semblé reconnaître l'homme à la poursuite duquel il s'était mis depuis trois semaines, qu'il avait résolu d'atteindre et de punir, pour lequel uniquement il avait entrepris le long voyage de Paris : le vicomte d'Espayrac!

Remy entra dans la salle comme un ouragan.

Jacques, qui achevait de déjeuner, fut réellement effrayé sans doute, car il était ému, troublé, même après qu'il eut reconnu son jeune maître.

— Qui était là? lui demanda Remy d'une voix brève.

— Où, là? fit Jacques avec une profonde surprise.

— Nieras-tu qu'à l'instant même il y avait ici un gentilhomme? Je l'ai vu, c'est par là qu'il est sorti.

— Ah! bien, balbutia Jacques. Oui, en effet, je l'ai vu aussi...

— Qui est-il? Que venait-il faire?

— Ma foi, monseigneur, je serais fort embarrassé de vous dire. J'ai à peine entrevu la figure de ce gentilhomme, et je crois qu'il venait tout simplement prendre son manteau qu'il avait oublié.

— Ainsi tu ne le connais pas?

— Non, monseigneur. C'est sans doute un habitant de la maison.

— C'est singulier... fit Remy qui n'était pas convaincu; il m'avait semblé...

— Quoi donc? demanda Jacques, tout à fait remis de sa frayeur.

— Que c'était le vicomte.

— M. d'Espayrac?

— Précisément.

— Lui! Est-ce que c'est possible? Monseigneur ne m'a-t-il pas dit que le vicomte était parti pour Toulouse hier soir?

— C'est la vérité.

— Alors, comment monseigneur peut-il admettre que M. d'Espayrac soit ce matin à Essonne? Ce n'est pas la route de Toulouse.

— Je le sais bien, mais le vicomte aurait pu se raviser, revenir à Paris...

— Malgré les ordres qu'il avait reçus? Ce serait jouer sa tête, fit observer Jacques.

— Enfin, dit Remy avec impatience, as-tu bien vu le visage de ce cavalier? T'a-t-il parlé? Peux-tu m'affirmer que ce n'est pas M. d'Espayrac?

— Non, monseigneur, balbutia Jacques. Je ne peux rien affirmer. Ce gentilhomme n'a fait qu'entrer et sortir; il a pris sur cette chaise un objet que je n'ai pas même regardé, mais que je crois être un manteau. Quant à moi, loin de lui avoir adressé la parole, je serais fort en peine de dire quel âge il a, de quelle couleur sont ses cheveux et sa barbe, et si son nez est bien au milieu de son visage.

— Alors, cours seller les chevaux, je vais m'en assurer, moi; car il ne sera pas dit que cet homme échappera deux jours de suite à ma vengeance.

Malgré l'ordre qu'il venait de recevoir, Jacques ne se pressait pas.

— M'entends-tu? fit le baron en frappant du pied avec colère.

Le vieux soldat se décida enfin à obéir et s'éloigna.

Quant à Remy, il se dirigea vers la porte par laquelle

s'était éclipsé l'invisible gentilhomme; mais quand il voulut la tirer à lui, il sentit une résistance étrange. On aurait dit que la porte était maintenue en sens inverse par un ou plusieurs hommes.

Au même instant, il entendit dans la cour de l'auberge, sur laquelle donnait cette arrière-salle, le piétinement de deux chevaux.

Remy lâcha la porte et courut à la fenêtre, qu'il ouvrit. Au même instant, il vit passer devant lui deux cavaliers. L'un était celui qu'il venait d'apercevoir dans la salle commune en compagnie de quatre coupe-jarrets; l'autre avait si bien ramené son manteau sur son visage, et si profondément rabattu son chapeau sur ses yeux, qu'il fut impossible à Remy de distinguer ses traits.

Persuadé que c'était le vicomte d'Espayrac, qui seul pouvait avoir intérêt à se cacher de lui, Remy s'élança par la fenêtre du rez-de-chaussée et sauta dans la cour.

Mais quatre longues épées nues se dressèrent devant lui, et une voix goguenarde cria :

— On ne passe pas!

Malgré cette prohibition armée, le jeune baron, entraîné par son propre élan, non moins que par son avide désir de rejoindre l'énigmatique gentilhomme, essaya de faire quelques pas en avant; mais les quatre épées nues se rapprochèrent en un cercle si étroit, qu'il devint impossible de le franchir.

Afin de ne pas s'enferrer lui-même, Remy fut contraint de reculer et de s'adosser contre le mur pour dégaîner.

— Comment! on ne passe pas! dit-il. Par ordre de qui?

— Ordre de M. de Laffeymas, répondit une voix enrouée.

— Mais je ne connais pas M. de Laffeymas! se récria le baron.

— Il vous connaît, lui; cela nous suffit.

Pendant ce court dialogue, les deux cavaliers avaient quitté la cour de l'auberge. Remy entendit au dehors le bruit du galop retentissant de leurs montures.

— Ah! misérables, rugit-il, il vous en coûtera cher de vous être mis en travers de mon chemin.

Aussitôt il se précipita en avant et chargea ses quatre adversaires avec une furie sans égale.

Du premier coup de pointe qu'il porta, un des spadassins, celui qui jusqu'alors avait pris la parole, roula sur le pavé, atteint d'une blessure qui, après avoir traversé le bras, avait légèrement pénétré dans la poitrine. Les trois coquins jouèrent alors un jeu serré et se pressèrent les uns contre les autres, afin de présenter moins de surface, puis, à leur tour, ils attaquèrent vigoureusement.

Au bruit des épées qui se choquaient, des gémissements du blessé, l'hôte, ses garçons, ses servantes accoururent et remplirent la cour de leurs cris perçants.

Jacques, qui était dans l'écurie, sortit pour connaître la cause de ce vacarme assourdissant.

Il tenait à la main une fourche de fer, avec laquelle il venait sans doute de faire la litière des chevaux.

D'un coup d'œil il vit ce qui se passait.

Il s'avança lentement, s'approcha, et se mit à examiner curieusement le combat dont il était témoin.

— Haut la main! monsieur le baron, disait-il. Effacez-vous mieux que cela. Si j'étais à la place d'un de ces tripaudiers, je vous aurais certainement fort endommagé. A la bonne heure ! c'est mieux ainsi. Dites à l'aubergiste de faire flamber un grand feu et de préparer sa rôtissoire : ces trois poulets-là ne seront pas longs à saigner. Bravo! en voilà encore un de touché à l'aile. Ce n'est pas trop mal, mais trop d'écart, monsieur le baron, trop d'écart !

— Comment! monsieur, dit l'hôte, en s'avançant timidement, vous allez laisser ces cinq hommes s'égorger sous nos yeux.

— Retournez donc à vos fourneaux, mon brave, répondit Jacques qui ne perdait pas une botte, pas une attaque, pas une parade.

Quant à Remy, il se serait bien gardé de demander du

secours. Il s'escrimait gaillardement, mais il s'animait. Le vieux soldat s'en aperçut.

— Du calme, monsieur le baron, recommanda-t-il. Imaginez-vous que vous êtes dans votre château de Narbonne et que je vous fais tirer au mur. Ne vous emportez pas, que diable!

Tenez, monsieur, dit-il en se tournant vers l'aubergiste, croiriez-vous, à le voir tirer si mal, que M. le baron, quand il est de sang-froid, boutonne une pistole huit fois sur dix.

— Mais il ne tire pas si mal, répliqua l'hôte, puisqu'il en a déjà blessé deux et qu'il n'a pas encore été touché.

— Sans doute, ce n'est pas trop mal, fit Jacques avec condescendance; mais M. le baron se sert encore du bras, tandis qu'il ne faut faire agir que le poignet. Ah! cependant, voici un joli dégagé!

En effet, le dégagé était si joli, qu'un second adversaire roula à côté du premier, et que les servantes, les valets et l'aubergiste se mirent à hurler de plus en plus fort.

— Allons, calmez-vous! fit le vieux soldat. Aussi bien, ces malandrins-là ne savent pas tenir une épée, et ne méritent pas de mourir de la main d'un gentilhomme, ce qui leur arriverait infailliblement.

— Que faire, alors? gémit l'aubergiste tout en larmes.

— Attendez! j'ai un moyen, répondit Jacques.

Aussitôt il saisit sa fourche, et, prenant à revers les ennemis de son maître, il leur appliqua sur le bas de l'échine une volée de coups de bâton terribles.

Surpris par cette attaque imprévue, étrillés par la main impitoyable du soldat comme ils ne l'avaient jamais été, les deux spadassins, fous de douleur, laissèrent tomber leurs rapières et poussèrent des cris atroces. Le baron remit son épée au fourreau.

— Allons! à cheval! dit-il à Jacques.

L'aubergiste et ses valets relevèrent les blessés, tandis que les deux survivants se jetaient aux genoux de Remy.

Quant à Jacques, satisfait de ce dénouement, il se dirigea en sifflottant vers l'écurie.

Le baron fit signe aux vaincus de le suivre dans la salle basse.

— Donnez un verre de vin à ces pauvres diables, dit-il à l'aubergiste.

Du moment que l'affaire se terminait par une bouteille, l'hôte s'épanouit en un large sourire.

— Qui êtes-vous? demanda Remy à ces deux coquins.

— Monseigneur, répondit d'un ton plaintif celui qui avait été touché au bras, nous sommes des agents de M. de Laffeymas.

— Qu'est-ce que ce M. de Laffeymas?

— Un ami du cardinal.

— Et quel rapport peut-il y avoir entre ce monsieur et moi?

— Je l'ignore, monseigneur.

— Enfin, pourquoi m'avez-vous arrêté au moment où j'essayais de rejoindre le gentilhomme qui est parti d'ici avec votre Laffeymas?

— Parce que nous en avions reçu l'ordre.

— De qui?

— De notre maître.

— Mais je ne le connais pas! je ne l'ai jamais vu! se récria Remy.

— Je ne crois pas non plus qu'il vous ait jamais vu, monseigneur.

— Alors pourquoi a-t-il donné cet ordre?

— Je l'ignore, monseigneur. On nous paie pour obéir, nous obéissons.

— Bref, fit Remy, de plus en plus intrigué, que supposez-vous personnellement? Ne craignez pas de me dire la vérité: je récompenserai votre franchise, comme j'ai puni votre audace.

— Monseigneur, répondit le blessé, je puis d'autant plus vous dire la vérité que je ne sais rien, et que, par conséquent, je ne risque pas de me compromettre.

Jacques ne répliqua pas. Il savait bien qu'en pareil cas mieux vaut attendre que l'orage soit passé.

Ils suivirent donc la route de Paris, sur laquelle Remy ne manqua pas de s'informer si l'on avait pas vu passer deux gentilshommes. Si vague que fût le signalement qu'il en donnait, car ils avaient glissé devant lui comme une flèche, il acquit la certitude que M. de Laffeymas et son mystérieux compagnon l'avaient précédé sur ce même chemin.

Enfin, vers quatre heures, il arriva à Paris et se rendit à l'auberge que le chevalier Sylvain lui avait indiquée.

Le maître de céans le dévisagea d'un œil défiant et déclara qu'il avait du monde : il lui était donc impossible de disposer d'aucune chambre... Mais aussitôt que Remy eut prononcé le nom du chevalier, l'aubergiste changea de ton, fit donner aux voyageurs sa plus belle chambre et se mit à ses ordres.

Le baron jugea alors de quelle valeur était la recommandation qu'il avait d'abord négligé de produire.

Il accepta franchement et sur-le-champ les services de l'hôtelier, et le mit à contribution en le priant de lui indiquer un marchand chez lequel il pût trouver un habit convenable.

L'aubergiste le fit conduire par son gâte-sauce chez un fripier voisin. Celui-ci se désola, s'arracha les cheveux, tant il était aux regrets de ne pouvoir satisfaire M. le baron; mais il n'avait qu'un costume qui fût à peu près de la taille de Remy, et il l'avait fait pour un jeune seigneur de la cour, lequel l'avait payé d'avance.

— Combien ? demanda Remy.

— Quinze pistoles, monseigneur.

— Eh bien ! je vous en donnerai vingt, si vous m'apportez cet habit ce soir, à huit heures.

Le fripier n'hésita plus. Il essaya le costume, promit qu'il y ferait à l'instant les retouches indispensables, et qu'à l'heure dite il serait chez M. le baron.

— Et je n'ai qu'une parole, ajouta-t-il avec le plus grand sérieux du monde, en voyant que son jeune client hésitait à le croire.

IV

COMMENT REMY PASSA LA PREMIÈRE SOIRÉE A PARIS

Cependant Remy n'était pas tranquille.

Ce fripier, qui prétendait n'avoir qu'une parole, lui avait bel et bien cédé l'habit destiné à l'un de ses clients, ce qui ne prouvait guère en faveur de son exactitude et de sa loyauté. Pour peu qu'un autre gentilhomme aussi pressé que Remy et encore plus généreux se présentât, il était certain que le marchand ne se ferait pas faute de réaliser un troisième bénéfice.

Après avoir fait dans Paris, en compagnie de Jacques, un premier tour de promenade, le baron revint à l'auberge, soupa bien, monta dans sa chambre, s'étendit dans un fauteuil et attendit. Comme il était seul, il songeait.

Paris ne lui avait pas causé l'impression qu'il croyait ressentir. Il s'imaginait rencontrer à chaque pas tant de magnificences, que son œil ébloui aurait peine à en supporter l'éclat... Pas du tout! Çà et là quelques monuments, quelques morceaux d'architecture, mais partout d'horribles maisons, voire même des masures, des rues étroites, puantes; et, dans certains endroits, le spectacle d'une hideuse misère.

— Eh quoi! se disait Remy. Est-ce bien la ville dont on m'a tant de fois vanté les merveilles? Mais c'est Narbonne un peu plus grand et beaucoup plus sale!

Cette phrase de Remy est à peu de chose près celle que prononcent, même de nos jours, les provinciaux qui viennent à Paris pour la première fois.

C'est qu'il n'avait pas encore goûté de cette vie agitée,

fiévreuse, qui se glisse insensiblement dans les veines comme le poison, qui vous enivre comme les fumées de l'opium, et qui vous ruine ou vous tue, si vous n'avez pas la sagesse ou le courage de la régler selon votre fortune ou votre santé.

Aussi notre héros oublia-t-il rapidement cette première déception pour se rappeler un à un les événements qui se multipliaient autour de lui depuis deux jours. Il se passait en lui un phénomène assez bizarre.

Hier il était encore altéré de vengeance. Il n'avait qu'un but : retrouver et tuer le vicomte d'Espayrac. Précisément le hasard avait jeté sur sa route cet homme qu'il haïssait de toutes les forces de son âme, et voilà qu'aujourd'hui cette pensée opiniâtre, qui l'avait poursuivi pendant si longtemps, qui était la cause unique de son voyage, s'effaçait peu à peu devant une autre pensée, plus douce, plus riante, qui avait pris un corps, celui d'une femme, et un nom, celui de Camille.

Camille ! C'en était fait ; ce nom semblait devoir dominer désormais en lui toute autre préoccupation, tout autre sentiment de haine et d'affection.

Remy avait pensé à cette belle enfant à toute heure de cette longue journée qu'il avait passée sur la route de Paris.

Sans doute le visage impassible du chevalier Sylvain, son originalité, sa franchise, ses offres de services, avaient produit sur le jeune baron une fort agréable impression ; mais elle n'avait laissé dans son cœur ni dans son esprit rien de semblable à ce qu'il éprouvait pour la meunière de Moulin-Galant. Et pourtant le chevalier lui plaisait beaucoup, l'intéressait même, en raison de ses idées et de son caractère étrange.

Évidemment, malgré l'humilité de son titre de noblesse et l'obscurité du nom qu'il portait, cet homme-là n'était pas le premier venu.

Quant à Camille, autre mystère. Qu'était-ce que cette fille de meunier qui était si belle, si parfaitement distin-

guée, si admirablement élevée, qui avait une si belle voix, un talent musical si rare, tant de naïve innocence et de dignité ? Telle était l'énigme que se posait Remy, au moment même où il allait entrer dans cette vie nouvelle que les caprices de la destinée lui réservaient.

Il allait chez Marion Delorme. Le chevalier avait même dit : chez Marion — tout court.

Cela supposait entre cette femme et le gentilhomme une grande intimité.

Quelle était donc cette inconnue, à qui le chevalier n'avait donné aucun titre, dont il n'avait fait suivre le nom d'aucun commentaire.

La célébrité de la spirituelle courtisane n'avait pas encore franchi les solitudes pudibondes de la province. Remy n'y avait jamais entendu parler d'elle. Il ignorait donc absolument où il allait, et même il était persuadé qu'il s'agissait d'une dame de qualité, du moment que le chevalier la connaissait, et que Puylaurens, l'ami de Monsieur, lui donnait rendez-vous chez elle.

Dans tous les cas, Remy était de ceux qui pensent que la première impression a son importance. Il était assez riche pour faire dignement figure à Paris. Il savait, car il avait déjà pu le remarquer la veille au moulin, que ses habits n'étaient pas à la dernière mode, et il avait trop d'amour-propre pour permettre qu'on se moquât de sa personne.

C'est donc avec une certaine impatience qu'il attendait l'arrivée du fripier. Déjà huit heures venaient de sonner, et personne n'était encore venu.

Jacques avait éventré la valise de son maître et avait achevé sa toilette, lorsque enfin une main timide frappa discrètement à la porte de sa chambre.

O bonheur! c'était l'honnête marchand, portant précieusement enveloppé le costume qu'il avait promis de livrer. Il s'excusa d'avoir fait attendre monsieur le baron, mais il voulait que l'habit fût irréprochable, afin de conserver la pratique d'un si généreux seigneur.

En effet, il mit à habiller Remy toute la complaisance imaginable.

Quand il vit quel magnifique cavalier sortait de ses mains habiles, il ne put s'empêcher de s'admirer lui-même dans l'œuvre qu'il avait faite. Ce fut presque avec un soupir de regret qu'il reçut son argent en échange des vêtements qu'il avait fournis. On aurait dit qu'il avait de la peine à s'en séparer.

Il est certain que Remy était méconnaissable sous ce nouveau costume, qu'il portait du reste avec beauconp de grâce et d'aisance.

La veste et les chausses étaient de velours épinglé gris-perle, crevées de satin cerise, enrubannées de même couleur, avec galons et aiguillettes en argent fin. Un feutre gris, garni d'une longue plume cerise, des bas de soie assortis et des souliers en peau de daim grise complétaient cet harmonieux ensemble.

Jacques qui assistait à cette transformation et qui s'étonnait généralement peu, ne put à son tour retenir un cri d'admiration, lorsqu'il vit son jeune maître si galamment accoutré. Il avait revêtu lui-même ses plus beaux habits pour accompagner le baron, de sorte que gentilhomme et écuyer pouvaient affronter sans rien craindre l'examen le plus minutieux.

Un seul détail avait un instant arrêté Remy. Il avait de la peine à se séparer de la magnifique, mais lourde épée à laquelle il était habitué. Celle que le fripier lui avait apportée lui faisait l'effet d'une aiguille à tricoter; cependant, lorsque le marchand lui eut affirmé que les seigneurs ne les portaient pas autrement, et que son interminable rapière ferait un contraste ridicule avec son costume, il se décida.

A neuf heures moins un quart, guidé par Jacques, qui connaissait son Paris sur le bout du doigt, Remy, drapé dans un long manteau, se dirigeait vers la rue Culture-Sainte-Catherine, où il arrivait cinq minutes après l'heure qu'on lui avait fixée.

Naturellement, ce fut M. de Puylaurens qu'il demanda.

Un des laquais de la maison lui répondit que M. de Puylaurens n'était pas encore arrivé. Remy allait se retirer, quand une accorte soubrette entra dans l'antichambre.

— Oh! le joli seigneur! s'écria-t-elle.

Pourtant, malgré cette exclamation naïve, elle le regardait d'un air surpris. Elle n'avait jamais vu ce gracieux cavalier.

Le laquais lui confia la difficulté qui se présentait.

— N'est-ce que cela? dit la camériste. Comment! vous souffrez qu'un gentilhomme de si haute mine fasse antichambre quand il se recommande de M. de Puylaurens!

Elle haussa des épaules et frappa du pied avec impatience. Puis, s'adressant à Remy, avec son sourire le plus ouvert et sa plus belle révérence:

— Suivez-moi, monseigneur, fit-elle en poussant la porte.

Le baron la remercia d'un regard, et se laissa conduire.

Elle l'introduisit dans un petit boudoir tendu de satin bleu et le pria d'attendre quelques secondes.

Remy était un peu ébloui. Il avait traversé déjà deux pièces meublées avec un luxe du meilleur goût. Ce boudoir, magnifiquement tendu, discrètement éclairé, dans lequel étaient entassées tant de superfluités coûteuses, avait un air de mystère et respirait un parfum qui troublèrent un peu le pauvre provincial.

Évidemment il était chez une femme jeune, riche, et souverainement élégante. A quoi le devina-t-il? Il aurait été lui-même fort embarrassé de le dire, et pourtant il était certain de ne pas se tromper.

En effet, à peine avait-il terminé le rapide inventaire auquel il se livrait, qu'il entendit le frôlement d'une robe de soie. Presque immédiatement parut une femme âgée de vingt-cinq ou vingt-six ans, si admirablement

belle, si merveilleusement habillée, que Remy demeura interdit. Jamais créature semblable ne s'était offerte à ses regards.

Marion Delorme, car c'était elle, resplendissante alors de tout l'éclat de son incomparable beauté, surprit cet étonnement naïf et laissa échapper un sourire.

Cette femme rassasiée de compliments et d'adulations, fut plus sensible à cet hommage muet qu'aux écœurantes fadeurs qu'on lui débitait tous les jours.

Elle jeta sur le baron un regard qui parcourut en un instant dans les moindres détails de sa personne celui sur lequel il s'abaissait.

Sous ce coup d'œil connaisseur, Remy frissonna; mais il recouvra aussitôt sa présence d'esprit, dès qu'il reconnut à certains signes imperceptibles que cet examen ne lui était pas défavorable.

— Madame, dit-il, daignez excuser la gaucherie d'un malheureux gentilhomme de province qui se trouve subitement en face d'une perfection telle que vous. Depuis que vous êtes entrée, je cherche en vain un mot agréable à vous adresser, l'admiration paralyse en moi jusqu'à la parole.

Marion trouva sans doute que le compliment n'était ni gauche ni mal tourné, car un sourire bienveillant erra de nouveau sur ses lèvres.

— C'est moi, monsieur, répondit-elle, qui dois vous demander pardon de vous avoir fait attendre. La faute en est à Puylaurens, qui n'est pas là, et qui ne m'a pas même prévenue que je recevrais votre visite ; mais, si vous voulez bien m'offrir votre bras, je vais vous conduire auprès de quelques amis...

— Je n'aurais pas osé solliciter de vous une pareille faveur, madame. Mais vous avez oublié une chose, assez importante cependant...

— Laquelle ?

— C'est de me demander mon nom.

— Ah ! c'est juste, fit Marion en riant.

— Permettez-moi donc, madame, de vous présenter le baron Remy de Montbrun, qui n'est pas tout à fait Gascon, puisqu'il est du Languedoc, mais qui est méridional et qui possède nécessairement tous les défauts de son pays, défauts pour lesquels il sollicite humblement toute votre indulgence.

— Et je vous l'accorde d'autant plus volontiers, répliqua Marion, que quand on se vante d'avoir tant de défauts, c'est que l'on est riche au moins d'une qualité.

— Qui est ?... demanda Remy.

— La franchise, monsieur le baron. Ainsi, en l'honneur de cette qualité, je vous promets de ne m'arrêter à aucun de vos défauts.

— Décidément, madame, j'ai été plus heureux que je ne le croyais d'abord. J'ai dit que vous étiez une perfection, je m'en tiens là.

— On voit bien que vous ne me connaissez pas, fit Marion en posant sa main sur le bras du baron.

Elle l'entraîna alors et l'introduisit dans un immense salon, au milieu duquel une vingtaine de gentilhommes étaient réunis.

L'entrée de Remy donnant le bras à la maîtresse de céans, le riche costume dont il était revêtu, firent positivement sensation.

— Mes amis, fit Marion, je vous amène le baron Remy de Montbrun, qui pense de lui le plus grand mal, et dont je pense, moi, le plus grand bien.

A ces mots elle se dirigea vers un groupe de sept ou huit seigneurs qui faisaient cercle autour d'une autre personne.

Remy les vit s'écarter respectueusement, et aperçut alors une femme qui avait dépassé la trentaine, mais qui était pour ainsi dire plus belle, plus richement mise que Marion et qui avait surtout un cachet de haute aristocratie dont n'approchait pas la coquette élégance de la courtisane.

— Tenez-vous bien, monsieur le baron, dit Marion ; je vais vous présenter à la plus grande dame de France, à madame la duchesse de Chevreuse.

Cette fois, Remy n'était pas trop dépaysé. S'il n'avait pas encore ouï parler de Marion, il avait entendu prononcer souvent le nom de la duchesse de Chevreuse. Il n'ignorait rien de la vie aventureuse de cette femme, remuante qui osait tenir tête à Richelieu, et que l'on retrouvait infailliblement dans tous les complots qui se tramaient contre le cardinal.

Il s'inclina devant elle avec la plus respectueuse déférence, tandis que la duchesse se soulevait sur son fauteuil et se penchait légèrement en avant pour lui rendre son salut.

— Monsieur le baron est récemment arrivé à Paris ? demanda-t-elle.

— Aujourd'hui, à quatre heures, madame la duchesse.

— Et d'où venez-vous ?

— Du Languedoc, madame.

— Ah ! du Languedoc... fit la duchesse pensive.

Elle garda le silence pendant quelques instants ; puis elle releva la tête et, de même qu'avait fait Marion, elle enveloppa le jeune cavalier d'un regard scrutateur.

Remy baissa modestement les yeux, mais soutint bravement ce nouvel examen.

Quant à la duchesse, elle fut probablement satisfaite de cette inspection sommaire, car elle fit signe aux gentilshommes qui l'entouraient de s'écarter.

— Pardon, mes amis, dit-elle, voudriez-vous me permettre de causer un instant avec le baron de Montbrun ?

Les gentilshommes s'éloignèrent docilement.

La duchesse fit signe à Remy de s'asseoir sur le tabouret qui se trouvait à ses pieds.

— Qui vous a conduit chez Marion ? demanda-t-elle à demi-voix.

— C'est M. de Puylaurens qui m'y a donné rendez-vous, répondit Remy sur le même ton.

— Quand donc ?

— Hier soir.

— Mais il n'était pas à Paris.

— Moi non plus, madame.

— C'est juste. Vous l'avez donc rencontré en route ?

— Oui, madame.

— A quel endroit ?

— Dans un moulin où j'étais allé mendier l'hospitalité.

— A Moulin-Galant ? fit vivement la duchesse.

— Oui, madame.

— Alors vous êtes des nôtres, monsieur, et c'est de vous que le duc de Montmorency me parlait aujourd'hui, en m'annonçant qu'il avait fait une excellente recrue.

— Monsieur le duc est bien bon, dit humblement Remy. Je n'ose pas croire que ce soit moi qu'il ait voulu désigner.

— Si, si ! fit vivement la duchesse. C'est bien vous qui, accompagné d'une sorte d'hercule, avez enfoncé la porte du moulin ?

— C'est moi qui suis coupable de cette folie, oui, madame.

— Alors, approchez-vous et parlons bas, car nous sommes ici en pays ennemi, vous le savez ?

— Je ne sais rien du tout, madame.

— Quoi ! vous ignorez que Marion... en habit de page...

— Songez que j'arrive de Narbonne, duchesse.

— Apprenez donc que Marion a des bontés pour le cardinal, qu'elle se rend chez lui déguisée en page deux ou trois fois par semaine...

— Elle aime donc Richelieu ?

— Elle ne l'aime pas, et c'est pour cela qu'elle est moins dangereuse ; mais son amour-propre est flatté d'attacher à son char une Éminence.

Remy fit tout son possible pour dissimuler la stupéfaction qu'il éprouvait.

— Ah ! balbutia-t-il, cette dame...

— Est avant tout une excellente fille, qui a déjà rendu à la reine et à moi quelques services. Son intimité avec le cardinal lui permet de solliciter et d'obtenir certaines choses que nous n'aurions pas daigné demander nous-mêmes. Aussi l'aimons-nous bien, Anne d'Autriche, nos amis

et moi. D'ailleurs elle ne s'occupe de politique que si ses amours l'exigent absolument. Pour moi, je suis convaincue qu'elle n'a cédé à Richelieu qu'afin d'obtenir de lui l'élargissement de Bassompierre.

— Celui-là, elle l'aime donc? fit naïvement Remy.

— Non, mais c'est lui qui l'a consolée lors de sa rupture avec son premier amant, le chevalier des Barreaux. Il n'est plus jeune, du reste; seulement il lui a témoigné tant d'affection, qu'elle en a gardé une reconnaissance infinie. Tant que Bassompierre a été libre, il a joui chez Marion de ses petites entrées. Jusqu'ici elle n'a obtenu encore que la permission d'aller le voir à la Bastille; mais elle ne désespère pas de lui en faire ouvrir les portes. C'est une illusion que je cherche vainement à lui ôter. Richelieu lui laissera peut-être cette espérance, afin de la conserver plus longtemps, mais il ne lui rendra pas son Bassompierre.

— Ainsi Marion n'est pas un agent avoué du cardinal?

— Elle, la pauvre enfant! Assurément, non; sans cela nous ne serions pas ici. Cependant il n'est pas utile de lui jeter nos secrets à la tête. Il y a des moments où les confidences s'échappent des lèvres de certaines femmes sans qu'elles s'en aperçoivent... c'est ce qu'il importe d'éviter, aujourd'hui surtout que nos affaires sont en bonne voie. Le duc vous a-t-il dit hier que Gaston d'Orléans lève une armée en Lorraine?

— Oui, madame.

— Il affirme de son côté qu'il est maître du Languedoc, reprit la duchesse. C'est précisément à ce sujet que je désirais me renseigner auprès de vous.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Combien y a-t-il de temps que vous avez quitté cette province?

— Trois semaines environ, madame.

— Et le duc a-t-il dans le pays une aussi grande influence qu'il le dit?

— Je ne sais pas ce que dit M. le Maréchal, mais je puis vous affirmer qu'il fait chez nous la pluie et le beau temps.

— Ainsi il est aimé ?

— Vous pouvez dire adoré, madame. Sans parler de son courage et de ses grandes qualités militaires, M. de Montmorency passe pour le meilleur et le plus juste des gentilshommes.

— Alors vous croyez qu'il lèvera sans peine une armée en Languedoc ?

— J'en suis convaincu, madame.

— Merci, monsieur le baron, c'est tout ce que je voulais savoir, fit la duchesse en se renversant dans son fauteuil.

Remy se leva et s'inclina. Il allait se retirer, quand la duchesse le rappela.

— Un mot encore, dit-elle. Vous avez passé la nuit au moulin ?

— Oui, madame.

— Avez-vous vu le meunier... sa femme ?...

— Je les ai vus.

— Et leur fille ?

— J'ai eu également ce plaisir, madame, répondit Remy dont les joues s'empourprèrent.

— Est-elle toujours aussi jolie ?

— Elle est ravissante, madame.

— Oh ! mais vous en parlez avec une vivacité... fit la duchesse en souriant. Elle a donc laissé en vous une impression favorable ?

— Il est vrai, madame, dit Remy. J'ai été très étonné de rencontrer chez une meunière tant de beauté, de grâce, de distinction, une voix si fraîche...

— Vous l'avez donc entendue chanter ?

— Par hasard, madame. J'étais son voisin de chambre, elle l'ignorait sans doute...

— Et elle chante avec goût ?

— Avec beaucoup de goût, oui, madame.

— Elle a donc fait de grands progrès !

— Je l'ignore, madame. Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue ?

— A peu près un an.

— Alors il n'est pas douteux qu'elle vous surprendrait, madame.

— Tant mieux ! fit la duchesse. A la première occasion je me procurerai ce plaisir. Merci encore, baron ; je ne vous retiens plus. Justement j'aperçois M. de Puylaurens à l'entrée du salon ; vous pouvez le rejoindre si cela vous convient.

En effet Puylaurens venait d'arriver, et avait appris dans l'antichambre qu'un gentilhomme l'avait demandé.

Il s'excusait donc, auprès de Marion, de n'avoir pas été là pour lui présenter son protégé.

— Me le présenter ! s'écria-t-elle. Oh ! n'ayez aucune inquiétude, il se présente bien tout seul. Tenez, ajouta-t-elle en le désignant de son doigt mignon, le voilà qui cause avec la duchesse.

— Déjà ! dit Puylaurens. Tant mieux ! Il vous a donc plu, mon Gascon ?

— Peste ! fit Marion. Il faudrait être bien difficile...

Au même instant survint Remy.

Puylaurens lui serra fortement la main.

— Corbleu ! dit-il en le voyant, vous voilà mis avec autant de goût et d'élégance que le plus raffiné de nos seigneurs de la cour. Il n'y a ici que deux femmes, et elles n'ont d'yeux que pour vous. Vous en doutez ? Regardez : Marion, qui s'y connaît, ne vous perd pas de vue, et la duchesse, qui s'y connaît aussi, suit de l'œil le moindre de vos mouvements. A la bonne heure ! Vous faites honneur à vos parrains.

A ces mots, il lui prit le bras et l'introduisit dans le groupe des gentilshommes que Remy n'avait pas encore abordé.

Le baron reconnut parmi eux cinq ou six seigneurs qu'il avait vus la veille au moulin.

La conversation à laquelle il assista était du reste fort animée, fort instructive. Elle roulait exclusivement sur les scandales de la cour et sur le bal que la reine devait

donner trois jours après. De politique il n'en était même pas question.

Marion, avec beaucoup de grâce et de charme, la duchesse, avec l'esprit le plus fin et le plus mordant, plaçaient çà et là quelques phrases, dans lesquelles personne n'était épargné, pas plus le cardinal que le roi.

Remy écoutait. Le salon de Marion Delorme était pour ainsi dire l'antichambre de la vie dans laquelle il allait entrer. Pendant les deux heures qu'il y passa, il vit défiler sous ses yeux les personnages les plus connus, les noms les plus illustres.

Le jeune provincial parcourait peu à peu, ce soir-là, la gamme de tous les étonnements.

D'après ce que lui avait dit la duchesse, d'après la familiarité avec laquelle il voyait certains seigneurs s'adresser à la maîtresse de la maison, il ne pouvait plus se faire illusion sur le compte de Marion Delorme.

Il était chez une femme galante, il n'en doutait plus, Et c'était justement ce qui le surprenait davantage. Quoi! une duchesse ne craignait pas de se commettre en si mauvais lieu! Quoi! la reine ne dédaignait pas de recourir à l'influence de cette sirène! Quoi ! tout ce que la noblesse française comptait de familles illustres était représenté dans ce salon!

Puylaurens l'observait attentivement et lisait, comme dans un livre ouvert, sur ce visage franchement naïf les impressions qui s'y reflétaient.

— Un de ces jours lui dit-il, je vous mènerai chez Ninon.

— Chez Ninon! fit Remy abasourdi.

— Ninon de Lenclos, oui, mon cher, la rivale et l'amie de Marion. Vous connaîtrez ainsi l'Aspasie de notre époque comme vous en connaissez maintenant la Phryné. Et n'en faites pas fi, mon cher, quand je vous aurai ouvert ces deux portes-là, nulle autre ne restera fermée devant vous, car je vous aurai mis en relation avec ce que la France possède de plus brillant en fait de noms et d'intelligences.

— C'est plus que je n'aurais jamais espéré, répondit Remy.

— Quant au cercle de la reine, continua Puylaurens, si Monsieur était ici, je le prierais de vous y faire inviter, et rien ne serait plus facile ; mais, en son absence, je n'oserais pas me permettre de le faire. Cependant...

— Ne l'essayez pas, je vous en conjure, interrompit Remy. Je ne veux pas que vous usiez tout votre crédit en ma faveur.

— Mon cher, répliqua Puylaurens, ce que j'ai fait pour vous jusqu'ici n'a aucun rapport avec mon crédit. J'ai des amis ou des amies, je vous amène chez eux ou chez elles, rien de plus simple. Et ne croyez pas que j'agirais ainsi envers le premier venu ! Non, je vous le jure ! Seulement le duc m'a parlé de vous en termes si flatteurs, et je vous ai vu moi-même enlever si bravement son moulin à la barbe du meunier, que j'ai conçu pour vous une amitié réelle. C'est bien le moins que je vous en donne des preuves.

— Vous êtes mille fois trop bon, fit le baron avec effusion.

— Donc, acheva Puylaurens, passons à Paris, le plus gaiement possible le peu de temps que nous avons à y rester. Vous y êtes arrivé sans encombre, je le vois, c'est déjà beaucoup : — car vous n'avez fait en route aucune rencontre fâcheuse, n'est-ce pas ?

— Au contraire, j'ai fait la connaissance d'un des plus courtois gentilshommes que j'aie jamais vus.

— Et il se nomme ?...

— Le chevalier Sylvain.

— Un homme dangereux ! s'écria Puylaurens en hochant la tête ; un de nos ennemis les plus acharnés, mais un loyal adversaire, vous l'avez dit. Est-ce tout ?...

— Oui. Cependant il m'avait semblé reconnaître à Essonne... Mais je me suis trompé sans doute...

— Qui donc ?

— Le vicomte d'Espayrac.

— Le vicomte à Essonne ! fit Puylaurens avec une grande agitation. En êtes-vous bien sûr ?

Puylaurens paraissait sérieusement alarmé et jetait sur Remy un regard interrogateur.

— Voyons, dit-il vivement, racontez-moi où et dans quelles circonstances vous avez revu le vicomte ; car je ne puis croire à ce que vous m'annoncez, à moins qu'il ne s'agisse de quelque amourette...

— Vous allez en juger, répondit Remy.

A ces mots, il fit à Puylaurens un récit détaillé des événements qui l'avaient rapproché d'abord du chevalier Sylvain, et qui l'avaient mis en présence du personnage énigmatique dans lequel il avait cru reconnaître le vicomte d'Espayrac.

Il raconta même exactement la conversation qu'il avait eue avec l'aventurier Joseph.

De cette conversation résultait clairement une sorte de complicité entre Laffeymas, l'agent du cardinal, et l'indéchiffrable gentilhomme. Donc, si c'était bien réellement M. d'Espayrac qui se cachait avec tant de soin, c'est qu'il trahissait.

Remy l'avait pensé, Puylaurens ne craignit pas de l'affirmer hautement et résolut d'en informer le maréchal à l'instant même, afin qu'il pût prendre les mesures nécessaires.

— Voulez-vous m'accompagner ? demanda-t-il à Remy. Votre témoignage sera précieux.

— Volontiers, répondit le baron.

Puylaurens se dirigea alors vers la duchesse de Chevreuse, de laquelle il prit congé.

— Et vous emmenez votre protégé ? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Mais nous le reverrons ?

— Quand il vous plaira, madame.

— Faites-en sorte qu'il assiste demain à la réunion intime que donne la reine.

— Voulez-vous vous charger de le présenter ? dit Puylaurens.

— Je ne demande pas mieux. Je parlerai de lui dès demain à Sa Majesté.

— Sur mon âme ! fit Puylaurens, voilà un garçon qui, s'il continue, me fera mourir de jalousie.

— Heureusement que vous avez bon caractère et qu'un tel malheur n'est pas à redouter, dit la duchesse en souriant.

Puylaurens s'inclina et se rapprocha de Marion, qu'entourait un cercle d'adorateurs.

— Comment ! s'écria-t-elle, vous partez !

— Oui, ma toute belle !

— Avec le baron ?

— Sans doute.

— Vous avez donc besoin de lui ?

— Absolument.

— Que le ciel vous confonde ! fit Marion. A peine ai-je eu le temps de savoir comment il se nommait. La duchesse a commencé par l'accaparer, puis votre tour est venu... Oh ! mais je ne vous tiens quittes ni l'un ni l'autre à si bon marché.

Aussitôt elle se leva et marcha rapidement vers Remy, qui se tenait discrètement à l'écart.

— Monsieur le baron, lui dit-elle, je viens vous prier de vouloir bien considérer cette maison comme la vôtre. Vous y serez donc le bienvenu, toutes les fois que vous daignerez me consacrer le temps dont vous ne saurez que faire.

— Je suis infiniment flatté, madame, répliqua Remy, du gracieux accueil que je reçois, et je suis très embarrassé, je le confesse, pour y répondre. Il est évident que votre aimable insistance mériterait un compliment bien tourné. Malheureusement je n'ai pas encore mis le pied à la cour et je suis fort inexpérimenté en matière d'adulation. Aussi, puisque vous le permettez, j'essaierai de me former à votre école.

— J'y compte, monsieur le baron, fit Marion en accompagnant sa révérence de son sourire le plus provoquant.

Puylaurens l'entraîna.

— Vous le voyez, mon cher, dit-il en lui prenant familièrement le bras, on se dispute vos faveurs.

Ils prirent en passant dans l'antichambre leurs manteaux, qu'on leur jeta sur les épaules, puis ils sortirent, suivis de leurs laquais.

— Je vous proposerais bien, reprit Puylaurens, de venir tirer quelques manteaux sur le Pont-Neuf, afin de vous récréer de la piteuse mine des bourgeois, mais, outre que nous n'avons pas le temps, je trouve que pour se livrer à ce divertissement il faut avoir un peu de vin dans la tête.

— En effet, dit Remy. Je ne vois dans cette distraction rien qui me séduise beaucoup.

— Alors, comme nous sommes assez loin de l'hôtel du maréchal, causons un peu de ce qui vous intéresse. Je vous offrais, il n'y a qu'un instant, de vous présenter au cercle de la reine, et je craignais que ma recommandation ne fût pas suffisante...

— Aussi nous avions dit qu'il n'en serait plus question, interrompit Remy.

— Au contraire, mon cher baron, il en est plus question que jamais.

— Comment ?

— La duchesse m'a prié de vous y conduire.

— Quand ?

— Demain soir. Et elle se charge de vous présenter.

— C'est infiniment d'honneur qu'elle me fait, dit Remy.

— C'est vrai, fit Puylaurens, et pourtant..

— Quoi ? demanda Remy en voyant que son ami s'arrêtait.

— La duchesse, mon cher, poursuivit le gentilhomme avec expansion, est la femme la plus jolie, la plus séduisante que l'on puisse imaginer, mais elle a le cœur presque aussi tendre et aussi feuillu qu'un artichaut. Ce n'est point de la médisance, je vous le jure ! Tout le monde le

sait. Anne d'Aûtriche, qui est sa meilleure amie, ne l'ignore pas plus que les autres.

Aussi ne prête-t-elle pas grande attention aux favoris du moment que la belle duchesse lui recommande. Elle a pour son amie une grande estime, mais cette estime ne va pas jusqu'à la complaisance. Marie de Chevreuse lui rend de grands services, lui est excessivement attachée, la sert plus qu'aucun homme ne pourrait le faire, en harcelant sans cesse le cardinal. De cette haine insatiable, de ces ressources inépuisables, de cet esprit ingénieux, Anne d'Autriche est très reconnaissante envers la duchesse, et, par cela même, est remplie d'indulgence pour les capricieuses fantaisies de la grande dame, mais elle n'en prend pas une au sérieux. C'est pour cela que je n'aimerais pas entrer dans le cercle de la reine par cette porte-là.

— Alors je n'y entrerai pas, fit docilement le baron.

— Si fait, vous y entrerez, mais sous un autre parrainage.

— Lequel ?

— Mon cher ami, répondit Puylaurens, il n'y a peut-être au monde qu'un homme qui soit assez bien vu de Sa Majesté pour qu'un cavalier comme vous, présenté par lui, reçoive d'elle un accueil moins banal que celui dont elle honore chaque jour les gentilshommes que l'on fait défiler sous ses yeux.

— Et cet homme, je le connais ? interrogea Remy.

— Vous le connaissez.

— Quel est-il ?

— C'est le duc.

— Monsieur de Montmorency ?

— Lui-même.

— En effet, dit Remy un peu étonné, c'est un nom illustre, un vaillant soldat, un homme aimé et estimé de tous ceux qui l'approchent, mais il vient si rarement à Paris...

— Parce qu'il ne veut pas.

— Pourquoi ?

— Vous me demandez là, mon cher, de vous révéler un grand secret. Quand je dis secret, j'ai tort, puisque ce n'en est un pour personne. On se le chuchote à voix basse, mais il ne s'est pas encore trouvé de conteur assez hardi pour le répéter hautement.

— Et ce secret, c'est...

— Le duc a une passion.

— Eh bien ! où est le mal ? fit naïvement Remy.

— Je n'ai pas dit qu'il y avait du mal, se récria vivement Puylaurens ; j'ai parlé de passion, — passion sérieuse, ardente, mais chaste, je le crois, comme celle qui en est l'objet, bien que pas un mot, pas un aveu, n'aient peut-être jamais été risqués.

— De la pure adoration, alors, ricana Remy.

— Vous riez, dit gravement Puylaurens. Eh bien ! regardez-moi. Voilà près de quinze ans que je vis à la cour, que j'y assiste à toutes les comédies, à tous les drames, à toutes les tragédies de l'amour, et je ne ris pas, moi.

— Comment ! fit le baron. Le mari est donc un tigre de jalousie ?

— J'en ai bien peur, répondit le gentilhomme en hochant gravement la tête. Et pourtant il fait si peu de cas de sa femme, que ce serait pain bénit qu'il se trouvât un mortel assez audacieux...

— Audacieux, dites-vous ? Cette femme est donc vieille et laide ?

— Elle est jeune et belle, au contraire.

— Alors je ne comprends plus, fit Remy. Ou bien il faut que cette femme soit si haut placée que... Pourtant, se reprit-il aussitôt, un duc et maréchal de France...

— Mon cher, au-dessus de quelqu'un, il y a toujours quelqu'un ou quelque chose. Au-dessus des ducs, il y a les princes, au-dessus des princes, il y a les rois, au-dessus des rois, il y a Dieu.

— De sorte que la passion de M. de Montmorency est nécessairement une princesse, une reine, ou... une déesse.

— Vous l'avez deviné.

— Et ne peut-on connaître ce nom qui n'est un secret pour personne ?

— Rien n'est plus facile.

— Enfin ! soupira Remy.

— Si le duc consent à vous présenter demain au cercle de la reine, répondit évasivement Puylaurens, examinez son attitude, ne perdez pas un tressaillement des muscles de son visage, cherchez sur quelle femme il dirige sans cesse des regards, tantôt brillants d'amour, tantôt voilés de tristesse, et vous en saurez aussi long que moi.

— Ah ! fit Remy désappointé. Et si je ne vais pas au cercle de la reine ?

— Vous aurez tort, mon cher. La faveur est assez haute pour que l'on ne craigne pas de la solliciter d'abord et d'en profiter ensuite. Non pas qu'Anne d'Autriche ait le moindre pouvoir ou la plus petite influence : tant s'en faut ; mais, par cela même, elle mérite les sympathies et le respect de tout ce qui porte un nom de gentilhomme.

A peine Puylaurens avait-il achevé cette phrase, qu'on entendit dans la rue le galop d'un cheval. Il se dirigeait vers eux avec une telle rapidité, en dépit de l'ombre épaisse de la nuit, que Remy et son compagnon furent contraints de se ranger pour le laisser passer.

Bientôt, en effet, le cavalier glissa rapidement devant eux. Un boutiquier curieux, dont ce bruit avait sans doute attiré l'attention, ouvrit sa porte, par laquelle filtra un rayon de lumière incertaine, qui se refléta pendant une demi-seconde sur le cheval et son cavalier.

Remy saisit vivement le bras de Puylaurens.

— Avez-vous vu ? dit-il à demi-voix.

— Non. Quoi donc ?

— Ce cavalier.

— Eh bien ?

— Il m'a semblé que c'était M. d'Espayrac.

— Vous croyez ? demanda Puylaurens.

— Je n'en suis pas sûr, mais... attendez !

A ces mots. il fit de ses deux mains un porte-voix.

— Jacques ! cria-t-il, Jacques ! arrête ce cheval et ce cavalier.

Le vieux soldat suivait, en effet, à quelque distance.

Sur l'ordre du baron, il se précipita à la bride du cheval, qu'il fit littéralement plier sur ses jarrets.

— Halte-là ! dit-il. On ne passe pas.

— Courrier du roi ! répondit fièrement le cavalier en se penchant sur sa selle.

Jacques s'imagina que le gentilhomme cherchait un pistolet dans ses fontes et lui serra le poignet avec force.

— Imbécile ! fit le cavalier à voix basse, tu ne me reconnais donc pas ? Tu veux donc absolument que l'un de nous deux soit tué ?

Jacques laissa aussitôt le gentilhomme et rendit la liberté à la monture.

Ils disparurent tous deux en un clin d'œil, avant que Remy et Puylaurens eussent eu le temps d'arriver.

Lorsque le baron rejoignit Jacques, cheval et cavalier étaient déjà hors d'atteinte.

— Eh bien, qu'as-tu fait ? demanda Remy furieux.

— Morbleu ! monseigneur, répondit Jacques, fallait-il risquer ma tête en arrêtant un courrier de Sa Majesté.

— Eh ! qu'en sais-tu, imbécile ?

— Je m'en rapporte au laquais de M. de Puylaurens, qui était à côté de moi. Ce cavalier l'a dit assez haut.

— C'est vrai, je l'ai entendu, affirma le valet.

— Fort bien, fit Remy en s'efforçant de se contenir, demain tu retourneras à Narbonne. Je n'admets pas qu'on discute mes ordres.

Le jeune provincial était en proie à une violente colère. Sans aucun doute, tout autre que Jacques en aurait immédiatement ressenti les effets.

Quant à Puylaurens, il était un peu déconcerté.

— Voyons, dit-il en prenant le bras de Remy, qu'il entraîna, êtes-vous certain que ce cavalier soit M. d'Espayrac ?

— Non, mais j'aurais voulu m'en assurer.

— Moi aussi; mais votre Jacques connaît-il les motifs de haine que vous avez contre le vicomte?

— Il les connaît mieux que moi.

— Comment! mieux que vous!

— Oui, car c'est lui qui a reçu les dernières confidences de mon père mourant.

— Mais alors il y a longtemps qu'il est au service de votre maison?

— Depuis qu'il est né.

— Et vous a-t-il donné, depuis que vous êtes homme, des preuves de son dévouement?

— Des preuves irrécusables, mille fois.

— Dans ce cas, fit Puylaurens étonné, comment pouvez-vous douter de lui?

— C'est ce matin à Essonne, que ce doute est entré pour la première fois dans mon esprit. Je me figure qu'il a vu le vicomte, qu'il lui a parlé et qu'il a favorisé sa fuite.

— Quelle apparence! Eh quoi! Voilà un homme qui depuis quarante ans vous est attaché par les liens de la reconnaissance, qui, vous le confessez vous-même, s'est mille fois dévoué pour vous, et vous admettez que ce pauvre diable soit mieux disposé envers votre ennemi qu'envers vous-même!

— Oui, balbutia Remy, je sais bien que c'est invraisemblable, mais je le crois.

— Mon cher ami, fit Puylaurens avec incrédulité, permettez-moi de vous dire que c'est absurde.

— Par exemple! s'écria le baron que ce mot fit tressaillir.

— Oui, absurde, continua Puylaurens. N'avouez-vous pas vous-même que ce matin, à Essonne, vous n'avez pas pu voir le visage du compagnon de M. de Laffeymas?

— J'en conviens.

— Pensez-vous avoir de meilleurs yeux que les miens?

— Je n'ai pas cette prétention.

— Eh bien ! je regardais aussi attentivement que vous, lorsque ce cavalier a passé devant nous tout à l'heure, et soutiens qu'à la lueur indécise de cette lumière, il était impossible de reconnaître qui que ce fût. J'ai vu cent fois M. d'Espayrac; ses traits me sont par conséquent beaucoup plus familliers qu'à vous, qui l'avez rencontré hier pour la première fois, et je déclare que je n'ai pas même aperçu son profil.

— Certainement, fit Remy avec impatience, vous avez raison, je ne dis pas le contraire; mais vous ne m'ôterez pas de l'idée...

— Savez-vous ce que je crois, moi ? interrompit Puylaurens avec un sourire.

— Non.

— Je crois que, poursuivi par une pensée opiniâtre, possédé d'une soif immodérée de vengeance, vous vous figurez voir partout celui que vous haïssez si fort. Cette disposition de l'esprit n'est pas chez vous un cas isolé ; les hallucinations sont plus fréquentes que vous ne le pensez.

— Oh ! je n'ignore pas que tout me condamne, fit Remy avec amertume.

— Pour ma part, reprit Puylaurens, je me refuse à admettre que le vicomte d'Espayrac pût être à Essonne ce matin et ce soir à Paris.

— Écoutez, dit confidentiellement le baron, je ne discute pas avec vous la question de possibilité ni même de probabilité. J'avoue que mes soupçons sont purement instinctifs, que rien ne les justifie, mais il me semble que je ne me trompe pas.

— Ainsi vous accusez formellement Jacques d'être de connivence avec M. d'Espayrac ?

— Non, je n'accuse même pas Jacques, qui, j'en suis sûr, est bon, et m'est dévoué au point qu'il se ferait tuer pour moi.

— Alors je n'y comprends plus rien, dit Puylaurens en souriant.

— Et j'aurais certainement les mêmes doutes, si j'étais à votre place, répliqua le baron; mais vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir de quel mystère impénétrable reste voilée pour moi la mort de mon père.

— N'a-t-il pas été tué en duel par le vicomte, ainsi que me l'a dit M. de Montmorency?

— Si, mais c'est là justement ce que je ne puis pas m'expliquer. Comment se fait-il que mon père, atteint depuis près de quatre ans d'une sorte de consomption inconcevable, languissant, condamné déjà par les docteurs, aux yeux de qui sa robuste constitution rendait cette maladie incompréhensible, comment se fait-il, dis-je, que cet homme débile, ruiné par la souffrance, incapable de tenir une épée, soit allé, lui, provoquer le vicomte d'Espayrac ?

— Et pourquoi a-t-il attendu pour le faire qu'il fût à deux doigts de la mort?

— Parce que le vicomte, absent du pays depuis cinq ans, n'y est revenu qu'à cette époque.

— Et celui-ci a osé accepter le combat?

— Il y a bien été forcé, puisque mon père l'a souffleté.

— Il refusait donc de se battre?

— Sans doute. Il voyait bien en quel état déplorable de santé se trouvait son adversaire. Tout cela est comme un rêve, n'est-ce pas ? Vous n'avez jamais connu le doux et digne homme qui se nommait le baron de Montbrun; vous ignorez combien il était estimé et aimé, quelle réputation de bravoure et de loyauté il a laissée dans le pays.

— Le duc m'en a touché quelques mots, dit Puylaurens...

— Et pourtant vous n'êtes pas loin de lui donner tort en cette affaire. C'est qu'en effet rien n'est plus obscur. Pour moi, il n'est pas douteux que M. d'Espayrac avait fait à mon père une sanglante injure, à la suite de laquelle il avait quitté Narbonne, et dont le baron n'a pu lui demander raison qu'à son retour. De quelle nature était

cet outrage? Je me le demande encore; — car, je rougis de l'avouer et j'espère que Dieu me pardonnera ce blasphème, — j'avais même accusé ma mère!

— Est-il possible! s'écria Puylaurens.

— Oui, mon cher. Perdu dans un dédale de conjectures sans fin, je n'avais trouvé à cette provocation, à cette mort, qu'une explication: ma mère avait trompé le baron, et le vicomte avait été son amant. C'est horrible, n'est-ce pas, d'en arriver là? Cependant, c'est avec cette idée enracinée que je me suis informé partout des motifs qui avaient pu amener cette rencontre. Partout, entendez-vous bien? partout, chez mes amis, chez mes ennemis, chez les indifférents, chez les gens qui ne m'avaient jamais vu, qui ne savaient pas ce que j'étais, qui n'avaient par conséquent aucun intérêt à me déguiser la vérité, je n'ai recueilli sur celle que j'étais seul à calomnier qu'un tribut unanime de regrets et de louanges.

Non pas de ces phrases banales qu'on récite sur toutes les tombes, mais une sorte de concert pieux, qui s'élevait vers le ciel, comme pour mieux me faire sentir la honteuse indignité de mes soupçons. Sainte elle avait vécu, sainte elle était morte, estimée de ses égaux, pleurée par ses serviteurs, bénie des malheureux, qui l'appelaient « l'ange de charité ».

Du jour où se termina enfin cette longue et douloureuse enquête, où j'acquis la certitude que, pour les autres comme pour moi, ce duel *in extremis* entre un moribond et le vicomte avait une source inexplicable, se dressa devant moi cet insoluble problème : pourquoi le baron de Montbrun avait-il provoqué M. d'Espayrac?

A force de m'informer, j'avais bien appris qu'autrefois le vicomte avait prétendu à la main de ma mère, alors qu'elle était jeune fille; qu'elle l'avait dédaigné pour épouser le baron de Montbrun: mais c'est un de ces faits insignifiants qui se reproduisent tous les jours. Si tous les rivaux préférés étaient obligés de se battre contre ceux qu'ils éconduisent, les deux tiers du genre humain se-

raient en lutte perpétuelle contre l'autre tiers. D'ailleurs mon père ne pouvait qu'être flatté de cette préférence; le vicomte était plus à plaindre qu'à punir. Les causes de ce duel ne dataient donc pas d'une rivalité sur laquelle avaient passé sept années de félicité quand il eut lieu. N'êtes-vous pas de mon avis, à présent? Ne trouvez-vous pas qu'il y a au fond de ces ténèbres un impénétrable mystère?

— En effet... balbutia Puylaurens devenu sérieux. Je vous demande pardon, j'ignorais... Mais au fait, reprit-il, ne m'avez-vous pas dit que Jacques avait reçu les dernières instructions du mourant?

— C'est la vérité.

— Et il ne sait rien?

— Absolument rien.

— Quel âge avait-il à cette époque?

— Il avait vingt-trois ans, le même âge que j'ai aujourd'hui.

— C'est cependant un âge où l'on est capable de recevoir et de garder un secret.

— Aussi l'ai-je interrogé, pressé, supplié; je n'ai pu rien en tirer que cette monotone et invariable réponse: « Je ne sais pas. »

— N'y avait-il personne autre auprès de votre père quand il est mort?

— Personne que ma mère et Jacques, qui l'avait rapporté dans ses bras.

— Il avait donc été témoin de ce duel?

— Tellement qu'il avait les mains en sang, à force de se mordre les poings pour ne pas désobéir aux ordres que mon père lui avait donnés.

— Et ces ordres, quels étaient-ils?

— De n'intervenir dans aucun cas, quelles que fussent les chances du combat, et de n'exercer aucune représaille, quelle qu'en fût l'issue.

— Mais alors le baron comprenait donc qu'il allait se faire tuer?

— Probablement.

— Et il n'hésitait pas à se sacrifier, sachant d'avance qu'il laissait sans appui une femme qu'il adorait, sans protecteur votre berceau ?

— Il hésitait si peu, qu'il contraignait M. d'Espayrac à se battre malgré lui.

— Alors, c'est qu'il était las de la vie.

— Lui ! Que lui manquait-il ? Il était riche, aimé, honoré ; il aurait atteint le faîte des grandeurs, s'il avait voulu s'attacher à la fortune du roi, qu'il avait vaillamment servi. Il avait un héritier mâle, à qui léguer cette magnifique succession. Que pouvait-il souhaiter de plus ?

— En effet, dit Puylaurens décontenancé.

— Vous le voyez bien, continua Remy, il y a dans cette lugubre tragédie une complication qui vous échappe, comme elle a échappé à tout le monde, même à moi.

— Je commence à le croire. Et cependant il me paraît presque impossible que le baron, avant de mourir, ne vous ait pas placé sous la tutelle protectrice d'un homme énergique, sur lequel il pût compter.

— Il l'a fait.

— Eh bien ! à cet homme, il a dû dire tout ou partie de la vérité.

— C'est ce que je croyais fermement.

— Et cet homme, quel est-il ?

— Jacques.

— Quoi ! c'est à lui que votre père vous a confié ?

— Et je vous jure qu'il s'est fidèlement acquitté de cette mission. C'est lui qui a choisi et placé près de moi les serviteurs, les maîtres qui ont veillé sur ma jeunesse. C'est lui qui, tous les ans, en quelque pays qu'il fût, à quelque distance qu'il se trouvât, est venu débattre avec mes tenanciers les questions d'intérêt. C'est lui enfin qui, me jugeant homme, quand j'atteignis ma dix-huitième année, quitta le service, rompit avec ses amis, renonça à sa vie active, pour se consacrer à mon éducation militaire.

— Mais c'est admirable, cela! s'écria Puylaurens. Et c'est un pareil homme que vous accusez, que vous chassez!

— Oui, car je suis irrité de me heurter sans cesse à des énigmes ou à des impossibilités, toutes les fois que je crois tenir enfin cet insaisissable d'Espayrac. Je ne sais quel démon le protège, mais vous avez beau me soutenir le contraire, Jacques a beau protester qu'il ne l'a pas vu ce matin, que c'est un courrier du roi qu'il vient d'arrêter, je suis persuadé, je suis convaincu, je sens, je devine que mon inconnu d'Essonne et de tout à l'heure n'est autre que le vicomte d'Espayrac.

Remy avait prononcé ces dernières paroles avec un tel accent de conviction, que Puylaurens en fut ébranlé.

— Nous allons nous en assurer, répondit-il en s'arrêtant, car nous voici devant la porte du maréchal; mais croyez-moi: quelques motifs qu'ait Jacques d'éviter toute rencontre entre le vicomte et vous,— si toutefois vos pressentiments ne vous ont pas égaré,— ne vous privez jamais des services d'un homme qui vous a donné tant de preuves d'un inaltérable dévouement. Me le promettez-vous?

Remy hésitait. Puylaurens en profita pour appeler Jacques, qui les avait rejoints.

— Mon ami, lui dit-il, je viens de plaider votre cause auprès de M. le baron de Montbrun, et je crois que j'ai gagné mon procès. Vous resterez auprès de lui.

A ces mots, le colosse s'agenouilla et saisit la main du gentilhomme.

— Que Dieu vous entende, monseigneur! dit-il d'une voix étranglée.

Nul ne vit ce qui se passait en lui, puisque la plus profonde obscurité le protégeait, et pourtant Puylaurens était profondément ému.

Il avait senti rouler sur sa main une grosse larme tombée des yeux de ce géant.

V

DE QUELLE FAÇON REMY FIT SON ENTRÉE A PARIS

Puylaurens souleva le marteau de la lourde porte.

Aussitôt elle tourna sur ses gonds, et un suisse, armé d'une hallebarde, se présenta. Dès qu'il reconnut Puylaurens, il s'effaça pour le laisser passer. Puis il l'accompagna jusqu'au pied du grand escalier, au bas duquel attendait un laquais portant à la main une cire allumée dans un flambeau d'argent massif.

Remy suivait son compagnon, sans beaucoup prendre garde à toutes ces formalités. Les souvenirs qu'il venait d'exhumer l'avaient rendu triste.

Le laquais les introduisit dans une vaste salle, remplie d'armures, dont les murailles étaient couvertes de portraits. Là un valet de chambre survint et pria les gentilhommes d'attendre.

La décoration de cette magnifique galerie, la richesse des armures, les noms et les dates inscrits au bas des portraits, furent les premiers objets qui détournèrent l'attention du baron de sa préoccupation habituelle.

C'était comme un résumé vivant de l'histoire de France, à laquelle le nom des Montmorency se trouvait alors inévitablement mêlé.

Au bas du portrait du duc actuel, on lisait cette inscripion, disposée de la manière suivante :

HENRI II, DUC DE MONTMORENCY,

Né en 1595, amiral en 1612, chevalier du Saint-Esprit en 1619, maréchal de France en 1629, connétable en........ mort le......

Remy remarqua que ce portrait était fait depuis peu de temps, car il reproduisait très exactement les traits du ma-

réchal. Ce qui le frappa ensuite, ce fut cette lacune : « connétable en... » Donc le duc s'attendait déjà, lorsqu'il fit faire ce portrait, à recevoir ce titre que ses ancêtres avaient porté avant lui. Mais le titre n'était pas venu, et le maréchal s'était mis à la tête des mécontents.

Le baron se rappela alors les paroles du chevalier Sylvain, et un sourire sceptique erra sur ses lèvres.

— Il avait bien raison, pensa-t-il. L'intérêt et l'ambition, voilà la base de toutes nos actions.

En ce moment le valet de chambre revint et pria les deux gentilhommes de le suivre.

Ils pénétrèrent dans une grande chambre, entièrement tendue de damas de soie vert, dont les rideaux étaient bordés de lourdes et longues franges de soie. Le lit de chêne, savamment sculpté, datait de la Renaissance, ainsi que les meubles qui l'accompagnaient. Sur la cheminée brûlaient deux candélabres en argent, garnis de cires, auprès d'une large et haute pendule en marqueterie de bois, agrémentée d'ornements en fer forgé et doré.

Le maréchal allait se mettre au lit. Il était en déshabillé de velours noir, assis devant une table sur laquelle se trouvaient du papier, une écritoire et une plume encore humide. Il venait probablement de terminer sa correspondance.

Puylaurens lui communiqua les soupçons que Remy avait conçus relativement à la présence du vicomte d'Espayrac à Essonne d'abord, puis à Paris le soir même.

Le duc pâlit affreusement.

— Mon cher ami, dit-il à Puylaurens avec un doux sourire, je ne vous crois pas. Évidemment le baron de Montbrun a cru voir, mais il a mal vu. Cependant cela serait vrai que cela ne m'étonnerait pas.

— Que dites-vous ! Et sur quel ton tranquille le dites-vous ! dit Puylaurens.

— Vous avez été témoin, mon cher ami, de la répugnance avec laquelle j'ai accueilli parmi nous le vicomte d'Espayrac. Il m'a été pour ainsi dire imposé, sinon par

vous, du moins par vos amis, qui firent de cette présentation une question d'amour-propre, et menacèrent de se retirer si je refusais d'agréer leur protégé. J'ai dû céder devant cette pression ; mais, poursuivit le duc en s'animant, je vous prends encore à témoin que je n'ai jamais fait au vicomte la moindre avance, que je ne lui ai jamais adressé la parole, si ce n'est pour les besoins de notre cause, qu'en un mot je n'ai jamais rien eu de commun avec lui, rien, rien !

Le ton sur lequel le maréchal acceptua ces dernières paroles surprit Puylaurens et Remy. Dans l'énergie avec laquelle il les prononça on devinait plus que du mépris, presque de l'horreur et du dégoût.

— Vous comprenez donc bien, poursuivit le duc avec plus de calme, que je n'aurais pas confié à un homme contre lequel je suis si prévenu une mission de la moindre importance. Que le vicomte se figure avoir entre les mains une lettre de quelque valeur, qu'il essaie de s'en servir contre nous, qu'il espère en tirer profit, je l'admets. Pour moi, je suis tranquille et je vais vous rassurer. La lettre dont il est porteur est adressée au comte de Moret, et ne contient que ces mots intelligibles pour lui seul, mais insignifiants pour les autres :

« Comment va notre armée ? »

Il est évident, continua le duc, qu'en ma qualité de maréchal de France, de gouverneur du Languedoc, de représentant de l'autorité royale en province, je dispose d'une armée. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que j'en demande des nouvelles.

Puylaurens poussa un long soupir de soulagement.

— Alors, demanda-t-il, pourquoi avez-vous fait partir si brusquement M. d'Espayrac ?

— Parce que votre enragé compagnon voulait absolument se battre avec lui.

Remy comprit que c'était de lui qu'il s'agissait. En effet le maréchal se tourna de son côté.

— Or, mon cher baron, reprit-il, je m'intéresse à vous

bien autrement qu'au vicomte. Ce n'est pas moi qui vous empêcherai de le tuer, je vous le jure! mais au moins faut-il que je vous aie vu à l'œuvre et que j'aie la certitude que vous le tuerez.

Puylaurens examinait attentivement le duc, tandis que celui-ci s'adressait à Remy. Aussi il devint évident pour lui que le maréchal avait également contre le vicomte un motif secret de haine. C'était avec une joie bien manifeste qu'il parlait de livrer M. d'Espayrac à l'épée du jeune baron.

— Ainsi, acheva le duc, dans le cas même où M. de Montbrun ne se serait pas trompé, n'ayez aucune crainte. Cependant, comme il est bon de s'assurer que le vicomte n'est pas un traître, je vais expédier à l'instant même un courrier sur la route de Toulouse.

A ces mots, le maréchal frappa sur un timbre qui était placé sur sa table. Son valet de chambre accourut.

— Faites prier François de venir prendre mes ordres, dit le duc.

Trois minutes après, celui qu'il avait fait demander se présentait, botté et éperonné.

— Tu vas monter à cheval à l'instant, ordonna le maréchal ; tu suivras la route de Toulouse, et tu ne t'arrêteras que quand tu auras rejoint le vicomte d'Espayrac. Dès que tu l'auras rattrapé, tu reviendras m'informer en quelle ville tu l'as rencontré. Il est inuttile que tu parles au vicomte. J'aime mieux qu'il ignore que je t'ai lancé à sa poursuite. M'as-tu compris ?

— Parfaitement, monseigneur.

— Va ! fit le duc en lui jetant une bourse remplie d'or.

François disparut comme par enchantement.

Cinq minutes après, la porte de l'hôtel tournait en grinçant sur ses gonds, et le courrier s'éloignait.

— Maintenant, dit le maréchal, je suis tout à vous, messieurs. Vous n'avez pas d'autres communications à me faire ?

— Non, monseigneur, répondit Remy qui se leva pour prendre congé.

— Pardon, fit Puylaurens en le forçant à se rasseoir, j'ai une faveur à vous demander, monsieur le maréchal.

— Parlez, fit le duc avec bienveillance.

— J'ai conduit ce soir M. de Montbrun chez une de mes amies...

— Chez Marion, je gage ?

— Vous l'avez deviné, monseigneur. Nous avons rencontré chez elle une dame de vos amies, sur qui notre jeune ami a certainement produit une impression favorable, car elle a manifesté le désir de le revoir demain au cercle de la reine.

— De la reine ! fit le maréchal qui devint affreusement pâle.

— Oui, monseigneur ; elle s'est même offerte à le présenter à Sa Majesté.

— Vraiment ! dit le duc, qui cette fois rougissait jusqu'aux oreilles. Quelle est donc cette protectrice ?

— C'est madame la duchesse de Chevreuse.

— Ah ! très bien, fit le maréchal avec un sourire imperceptible.

— Mais, reprit Puylaurens, j'ai pensé que, pour un gentilhomme comme le baron de Montbrun, une présentation plus sérieuse serait d'un meilleur effet auprès de Sa Majesté, et j'ai songé, en l'absence de Monsieur, à vous prier de lui accorder votre précieux parrainage.

— Moi, se défendit vivement le duc, en proie à une émotion et à une agitation visibles ; mais vous savez bien que je vais très peu... que je ne vais même pas chez la reine.

— C'est ce dont elle se plaint, monseigneur.

— Qui vous l'a dit ? Qu'en savez-vous ? interrogea le maréchal de plus en plus troublé.

— Sa Majesté elle-même, monseigneur. Je l'ai entendue se plaindre de la rareté de vos visites.

— Quoi ! Sa Majesté aurait été assez bonne pour s'informer...

— Il y a trois jours, monseigneur, je vous l'affirme.

— Et à qui a-t-elle fait part de ces regrets ?

— A moi-même, monseigneur.

« — Puylaurens, m'a-t-elle dit, est-il vrai, comme on le prétend, que M. de Montmorency soit à Paris ?

» — Oui, Votre Majesté.

» — Alors, pourquoi ne vient-il pas me voir ? Est-ce parce que je ne suis rien en France, ni reine, ni épouse, ni mère ?... »

— Par exemple ! s'écria le maréchal indigné. Elle a dit cela ! Elle l'a pensé !

— Je ne crois pas qu'elle l'ait pensé, répondit Puylaurens, mais je vous répète ses propres paroles, monseigneur.

« — Je le croyais de mes amis, — et des meilleurs, — a-t-elle ajouté en appuyant sur la fin de cette phrase. »

M. de Montmorency s'était levé. Il arpentait à grands pas la vaste chambre, espérant calmer ainsi la surexcitation dont il était possédé, sans songer à Puylaurens qui l'observait d'un regard fin, ni à Remy interdit, qui jetait les yeux tour à tour sur le duc et sur son ami comme pour leur demander s'il devait comprendre.

Cependant le maréchal recouvra peu à peu son sang-froid et revint prendre la place qu'il occupait.

— Il suffit, dit-il. Je ne me pardonnerais pas de n'avoir pas satisfait à un désir si formellement exprimé. Demain soir j'irai au cercle de la reine.

— Et vous y présenterez le baron ? interrogea Puylaurens.

— Pour peu que cela lui fasse envie, je m'en ferai un plaisir.

— Je ne sais en quels termes vous remercier, monseigneur, fit Remy avec effusion. En vérité, vous me comblez !

— Donc c'est promis, fit le duc. Venez me prendre demain, à huit heures, je vous attendrai.

Il était en ce moment véritablement transfiguré. Une joie immense se reflétait sur son visage, à la pensée qu'Anne d'Autriche avait daigné s'occuper de lui.

Si inexpérimenté que fût Remy, tant de preuves d'un amour sans espoir ne pouvaient pas lui échapper.

Aussi, lorsqu'il se retrouva dans la rue avec Puylaurens :

— Comment ! fit-il à voix si basse, qu'à peine il fut entendu du gentilhomme, c'est la reine que le maréchal...

— Pas un mot de plus, interrompit Puylaurens en lui serrant la main. Si vous croyez avoir découvert un secret, gardez-le si profondément enfoui dans votre cœur, que votre langue ne puisse jamais le retrouver.

Minuit sonnait quand ils se séparèrent.

Remy se dirigea vers la rue de l'Arbre-Sec, en compagnie de Jacques, qu'il boudait encore, car il ne lui adressa pas la parole. Il n'était du reste pas fâché de s'isoler enfin des événements auxquels il avait pris part, pour se recueillir un instant.

Dès qu'il fut seul avec sa pensée, l'image qui se présenta à lui fut celle de Camille.

— Si j'allais demain à Moulin-Galant ?... se dit-il. Oui, mais sous quel prétexte ?... Comment serais-je accueilli ?... Non, mieux vaut attendre.

Il supposait à juste raison que le moulin de Barthez servant de rendez-vous aux amis du maréchal, il aurait prochainement l'occasion d'y retourner. Mais quand ?... Ah ! qu'il tardait à son impatience de voir luire cet heureux jour ! Pourquoi ? Jamais il n'avait éprouvé semblable sentiment !... Allait-il aimer la meunière ? Ce fut sur cette effrayante découverte qu'il s'endormit.

Le lendemain, après avoir erré de nouveau dans Paris, il revint s'habiller. A huit heures moins cinq minutes, il arrivait chez le maréchal.

— Partons, fit le duc, sans lui laisser même le temps de saluer.

Remy n'avait aucune idée des mœurs de son temps.

Il était quelque peu étonné de ce que lui avait dit Puylaurens, et de ce qu'il croyait avoir découvert lui-même. Élevé par un digne abbé du diocèse de Narbonne suivant

rency et votre popularité ne vous désignent pas plus sûrement aux persécutions du cardinal qu'à ses faveurs? Eh bien! admettez que l'on trouve ce portrait : non seulement vous aurez brisé les derniers liens par lesquels je me rattache encore à l'estime du roi, mais vous aurez risqué votre tête. Vous le voyez donc bien, monsieur le maréchal, outre qu'il faut renoncer à un sentiment que rien de ma part n'autorise ni ne justifie, il faut encore renoncer à conserver plus longtemps contre mon gré cette image stérile, qui entretient follement dans votre cœur une amitié sans issue. Croyez qu'il m'a fallu du courage, à moi femme, à moi reine, pour aborder une pareille question; mais j'y ai été forcée, de peur que ces sourdes rumeurs, dont l'écho est venu jusqu'à moi, ne finissent par prendre une consistance qui serait ma condamnation et la vôtre.

A ce moment, Remy, qui n'avait pas quitté son poste, entendit un pas furtif et une voix déjà connue de lui.

— Ils sont là, vous dis-je, murmura la voix.

— Alors, courons chercher Sa Majesté, répondit une autre voix.

Remy se pencha. Il vit s'éloigner un gentilhomme tout habillé de velours noir. C'était M. de Laffeymas. Auprès de lui marchait rapidement un personnage vêtu d'une simarre rouge éclatante.

— Le cardinal! fit Remy épouvanté.

Il se fit un mouvement de silence dans la pièce voisine. Remy fut sur le point d'en profiter pour se montrer, pour rompre, ne fût-ce que par sa présence, ce dangereux tête-à-tête. Sa timidité l'en empêcha. Pourtant c'était le seul moyen d'écarter de la reine et du maréchal le danger qui les menaçait.

Remy s'y décida enfin; mais, au même instant le duc reprenait la parole.

— Votre Majesté a douloureusement raison, dit-il d'une voix attristée. Rien de sa part n'a jamais encouragé cette amitié — pour me servir de la même expression

qu'elle. — Le culte que j'avais pour elle était une passion sans issue, je ne l'ignore pas. C'est justement pourquoi je la caressais avec plus de charme, sinon avec plus d'ardeur. Mon pauvre cœur, depuis longtemps détaché des choses de ce monde, s'était réfugié dans cet amour comme dans un cilice. Il se complaisait dans cette douce et perpétuelle souffrance de contempler tous les jours les traits de celle qu'il aimait...

— Monsieur le maréchal ! fit la reine en se redressant fièrement.

— Oh ! que mon amour ne vous offense pas, madame, répondit mélancoliquement le duc. Je vous ai dit que c'était un culte. Or, le culte a ses adorations quotidiennes. Je m'imaginais que de tels sentiments passeraient inaperçus, que je pourrais m'absorber dans ces sortes d'extases, comme le croyant qui va s'agenouiller dans une église. Je me suis trompé, je le vois. La calomnie a défloré mon amour, ou plutôt ma piété. Comment a-t-on pu lire sur mon visage, dans mes regards, un sentiment que j'étouffais avec tant de soin, que je croyais profondément enfoui dans les replis les plus secrets de mon âme ? Je ne me l'explique pas. Mais puisqu'il blesse Votre Majesté, puisqu'il choque les mesquines considérations humaines qu'elle a fait valoir et auxquelles je n'avais même pas songé, je m'efforcerai d'oublier, dussé-je en mourir, et je rendrai à la reine le portrait qu'elle me réclame, seule consolation qui restât cependant à mon désespoir.

Anne d'Autriche vit rouler une grosse larme dans les yeux du maréchal. Elle était émue, troublée.

— Monsieur le duc, fit-elle d'une voix altérée, je vous sais gré d'un dévouement si absolu, j'apprécie à sa juste valeur le sacrifice que vous me faites, et, pour vous prouver que je ne garde contre vous aucune colère, voici ma main...

A ces mots, elle tendit au maréchal sa main, sur laquelle il se précipita pour y déposer un baiser brûlant.

— A une condition, poursuivit la reine, c'est que vous

me donnerez ce portrait le plus tôt qu'il vous sera possible.

— J'y engage ma parole de gentilhomme.

— Et ce sera... quand ?

— A mon premier voyage à Paris.

— Faites-en sorte qu'il ne soit pas trop différé. Et maintenant, reprit Anne d'Autriche avec une joie manifeste, causons un peu des affaires de l'État, des vôtres. Ce changement de conversation amena une nouvelle pause.

Remy avait quitté la fenêtre pour jeter dans les salons un regard inquisiteur. Il aperçut le cardinal qui s'avançait rapidement, à côté d'un homme entièrement vêtu de noir et couvert d'un large feutre de même couleur.

— Le roi ! pensa Remy.

En effet, quel autre que le roi pouvait rester couvert dans les appartements de la reine ?

Le baron sentit l'imminence du danger. Résolu de le conjurer à tout prix, bravant toutes les convenances, il fit irruption dans le boudoir de velours bleu, posa un doigt sur sa bouche comme pour recommander au maréchal de ne pas l'interrompre, et, se tenant debout et découvert devant Anne d'Autriche :

— Oui, Majesté, dit-il en forçant le son de sa voix, c'est ainsi que j'ai fait la connaissance de M. de Montmorency. Assurément je ne m'attendais pas à l'honneur insigne qui m'était réservé de me trouver face à face et presque seul avec Votre Majesté...

En même temps qu'il parlait bien haut, afin que ses paroles fussent entendues de plus loin, Remy écoutait. Un bruit de pas précipités lui fit comprendre que le cardinal et le roi entraient dans la pièce voisine.

— Aussi, continua-t-il sans s'interrompre, je ne puis que remercier humblement Votre Majesté d'avoir voulu consacrer un quart d'heure à la présentation d'un si mince gentilhomme que moi.

Remy n'avait pas encore achevé sa phrase, quand

Louis XIII, sévère et irrité, pénétra dans le boudoir. Instinctivement, le maréchal avait pressenti un danger. Il s'était donc levé, et se tenait également debout devant Anne d'Autriche.

Le roi parut un peu déconcerté.

— Eh bien ! monsieur le cardinal, que me disiez-vous donc ? fit-il d'une voix saccadée.

Richelieu se mordait les lèvres de dépit.

— Sire, répondit-il en jetant sur Remy un regard terrible, j'affirme à Votre Majesté que je lui ai dit la vérité.

— Mais vous voyez bien que non, monsieur. La reine n'est pas seule avec le maréchal, puisque monsieur...

Il s'interrompit et dévisagea Remy, qui soutint sans frayeur apparente cet examen soupçonneux.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Louis.

Le maréchal jugea à propos d'intervenir.

Il comprenait maintenant de quel péril Remy venait de sauver la reine et lui-même.

— Que Votre Majesté me pardonne, dit-il. Je ne m'attendais pas à l'honneur de la rencontrer ce soir au cercle de la reine : sans cela, c'est à elle avant tout que j'aurais présenté le baron Remy de Montbrun.

— De Montbrun... fit le roi en consultant ses souvenirs. Attendez donc... N'est-ce pas un baron de Montbrun qui commandait à la porte Saint-Honoré cette brillante attaque qui décida pour ainsi dire la prise de Paris par mon auguste père ?

— Lui-même, Majesté, répondit le maréchal. Aussi je vous donne son fils Remy comme le plus loyal et le plus dévoué gentilhomme que je connaisse. J'ai pour lui une affection sincère, et je suis heureux de lui rendre en présence de mon roi cet hommage mérité.

— Fort bien, monsieur le duc, dit Louis enchanté de prendre le cardinal en défaut.

A ces mots, il se tourna vers Remy.

— Ainsi, monsieur le baron, reprit-il, vous êtes ici depuis longtemps ?

— Depuis un quart d'heure au moins, Sire.

— En effet, je vous entendais, il me semble, vous excuser d'avoir si longuement abusé de la bonté de la reine.

— Je sollicite toute l'indulgence de Votre Majesté, balbutia Remy avec un embarras parfaitement joué. Je ne savais pas que le roi fût si près de moi...

— Remettez-vous, monsieur le baron, fit Louis avec bonté. Vous n'avez manqué de respect ni à la reine ni à moi, puisque vous ignoriez que je vous entendais.

— Il est heureux pour moi, dit Anne d'Autriche avec amertume, que j'aie des témoins pour me défendre contre les insinuations perfides de M. le cardinal. De quel nouveau crime étais-je donc encore accusée ?

— Ce n'était point d'un crime, madame. Tout au plus était-ce d'une imprudence... d'une légèreté.

— Si j'ai deviné juste, dit la reine, on supposait que j'étais seule ici avec M. le maréchal. Eh bien ! où est le crime, l'imprudence, la légèreté de quelque nom que vous vouliez l'appeler ? Depuis quand une reine n'a-t-elle plus le droit de donner audience à ses sujets ? Si Votre Majesté avait en moi plus de confiance qu'elle n'en accorde à mes ennemis, de telles puérilités n'éveilleraient pas sa jalousie, ou du moins n'inquiéteraient pas sa sollicitude.

— Vous venez de prononcer là un bien vilain mot, madame, fit Richelieu d'une voix doucereuse. Votre ennemi ! moi ! Vous savez bien le contraire, madame. Nul n'est plus soumis que moi à vos volontés, à vos caprices, nul ne vous aime et ne vous respecte davantage.

— Oui, interrompit Anne d'Autriche avec une ironie sanglante, j'apprécie comme elles le méritent vos preuves de respect et de sympathie, soyez tranquille. Mais, lorsque je les vois s'oublier au point de me mettre en suspicion auprès de mon royal époux, je ne puis m'empêcher de penser et de dire que vos actes sont en singulière contradiction avec vos paroles.

— Il est vrai, madame, lui répondit Richelieu avec un sourire félin, pour aujourd'hui je n'ai pas été heureux.

— Que signifie ce « pour aujourd'hui ? » demanda la reine avec vivacité.

— Assez, de grâce ! dit le roi. Monsieur le cardinal, ajouta-t-il en se tournant vers son ministre, je vous serai obligé que vos rapports soient plus exacts.

Il offrit la main à la reine et l'entraîna.

Richelieu, furieux et humilié, jeta sur Remy un nouveau regard chargé de haine. Il ne s'y méprenait point. C'était le baron de Montbrun qui avait détourné l'orage.

Par quelle habileté ou par quel hasard ? Comment s'était il trouvé là juste à point pour donner le change au roi ? Comment ce provincial novice, ce débutant sans expérience, avait-il dérouté les finesses d'un ministre, la jalousie de Louis XIII ? Veillait-il donc, sentinelle invisible, sur l'entretien de la reine et du maréchal ? Était-il leur complice ?

Non. Il était impossible qu'Anne d'Autriche eût choisi un confident aussi jeune, qu'elle se fût livrée en sa présence à des épanchements compromettants.

Quelle fatalité avait donc jeté Remy au milieu de cette intrigue ? Laffeymas avait pourtant bien vu la reine et le maréchal disparaître dans le boudoir ; il était sûr que personne n'y était entré derrière eux.

Le regard dont le cardinal enveloppa le jeune baron signifiait tout cela. Il y avait du désappointement, de la colère, de la curiosité.

Remy s'en aperçut, mais ne parut pas y prendre garde ; et, pendant que le ministre courroucé s'éloignait, il le désigna des yeux en souriant à M. de Montmorency.

Il allait sortir à son tour, quand le maréchal l'arrêta et lui saisit vivement la main.

— Monsieur le baron, dit-il avec effusion, c'est désormais entre nous à la vie à la mort. Le service que vous avez rendu à la reine et à moi est de ceux que rien ne saurait récompenser. Je ne puis donc vous offrir en échange que mon inaltérable amitié ; mais par quel miracle avez-vous conjuré ?...

Remy lui raconta comment il avait été le confident involontaire de cette conversation.

— Alors, reprit le duc, après ce que vous avez fait pour nous, je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion la plus absolue.

— Oh ! monseigneur, dit Remy d'un ton de reproche.

— Merci, fit le duc en accompagnant ce mot d'une vigoureuse étreinte.

Ensemble ils regagnèrent les appartements de la reine. Anne d'Autriche causait avec Marie de Chevreuse, qui riait aux éclats et dévisageait insolemment le cardinal. Lorsque la duchesse vit arriver Remy, elle se leva et marcha à sa rencontre. Puis lui prenant familièrement le bras, elle le poussa tout doucement dans l'embrasure d'une croisée.

— Oh ! dit-elle gaiement, contez-moi donc cela : il paraît que vous venez de jouer un tour délicieux au cardinal.

— Moi ? fit Remy de son air le plus naïf.

— Allons ! ne prenez pas votre petit air innocent. La reine vient de me tout raconter.

— Alors, madame, il est inutile que je recommence.

— Sans doute, mais pour être tombé si juste, vous avez donc tout vu, tout entendu ?

— Vu quoi ? Entendu quoi ? demanda Remy, si sincèrement étonné en apparence que la duchesse faillit s'y laisser prendre.

Mais cette crédulité se dissipa aussitôt. Elle couvrit le jeune gentilhomme d'un regard chargé de reconnaissance et d'admiration.

— Ah ! tenez, baron, s'écria-t-elle sincèrement touchée, vous êtes adorable !

Et elle s'enfuit. Peut-être avait-elle peur d'en dire davantage.

Pendant ce temps, la reine avait organisé autour d'elle un divertissement musical, et réunissait tous les chanteurs et les chanteuses dont elle pouvait disposer.

Remy se rapprocha curieusement.

— Comment ! disait la reine, il n'y a donc pas une âme en France qui puisse me chanter cette romance d'*el Coscone* ?

Et elle promenait autour d'elle un regard désappointé.

— Pardon, Majesté, hasarda timidement Remy subitement inspiré, je connais quelqu'un...

— Vous, monsieur le baron ! s'écria joyeusement Anne d'Autriche. Qui est-ce donc ?

— C'est la meunière de Moulin-Galant.

La reine se prit à sourire.

— La meunière de Moulin-Galant ! fit-elle. Sur mon âme, voilà pour une meunière un titre tout à fait galant. Et elle chante, cette meunière ?

— Admirablement, Majesté, répondit Remy.

— Et elle a une voix passable ?

— Magnifique.

— Qui sait ?... dit Anne d'Autriche avec incrédulité. Cette merveille a peut-être appris à chanter...

— Votre Majesté ne se trompe pas.

— Comment ! s'écria la reine, qui ne croyait pas si bien dire, une meunière !

— J'en ai été tout aussi étonné que Votre Majesté, répondit Remy.

— Eh bien ! reprit Anne d'Autriche, pour la curiosité du fait, je veux m'assurer de ce que vous avancez, monsieur le baron.

— Rien n'est plus facile, madame.

— Vous connaissez cette jeune femme ?

— C'est une jeune fille, Majesté.

— Femme ou fille, peu importe. Vous la connaissez ?

— Je l'ai à peine vue.

— Alors comment se fait-il ?...

— Le hasard m'a conduit avant-hier soir au moulin. J'y ai demandé l'hospitalité, qu'on m'a généreusement accordée, et, comme ma chambre était voisine de celle de la meunière, je l'ai entendue chanter... par hasard.

— Et pas autre chose ?

— Absolument, Majesté.

— En ce cas, vous n'avez aucune autorité pour me présenter cette jeune fille, fit la reine visiblement contrariée.

— C'est vrai, dit Remy, mais elle a l'honneur d'être connue de madame la duchesse...

— De Marie ! s'écria joyeusement Anne d'Autriche.

Elle se tourna vers madame de Chevreuse.

— Est-il possible ? demanda-t-elle.

— M. le baron de Montbrun a dit la vérité, répondit la duchesse. Aussi, pour peu que cela soit agréable à Votre Majesté, je ferai atteler mon carrosse dès demain et je lui amènerai Camille.

— C'est le nom de la meunière ?

— Oui, madame.

— J'accepte, ma bonne Marie, dit Anne d'Autriche avec empressement. Et, s'il était possible, dès demain soir...

— Ce serait peut-être un peu tôt, mais nous tâcherons, fit la duchesse.

— Alors j'y compte, ajouta la reine avec empressement.

— Pardon, Majesté, hasarda timidement une voix, mais j'ai, moi aussi, l'honneur de connaître la meunière de Moulin-Galant, et je crains bien...

Anne d'Autriche se retourna vivement et reconnut le maréchal de Montmorency.

— Que craignez-vous ? interrogea-t-elle en fronçant les sourcils.

— Je crains, fit le duc en baissant les yeux avec embarras, que cette pauvre enfant ne soit bien dépaysée à la cour...

— Nous l'acclimaterons, maréchal.

— Songez, madame, que Camille n'a jamais quitté son village, qu'elle ignore le monde, qu'elle fera triste figure au milieu de votre magnifique entourage.

— Elle est donc laide ?

— Au contraire, repartit vivement le duc, elle est fort belle.

— Alors, soyez sans inquiétude. Une jeune et jolie fille sait toujours se tirer d'affaire.

— Votre Majesté est l'indulgence même ; je l'en remercie ; mais elle ne réfléchit pas que la fille du meunier n'a aucunes relations à Paris, qu'elle n'y possède pas un parent, pas un ami...

— Nous y pourvoirons, monsieur le maréchal, répliqua la reine.

— Soit ; mais est-il possible que cette enfant débute à la cour dans de pareilles conditions ? Elle n'a que son père et sa mère, la pauvre petite ! Or ni son père ni sa mère ne peuvent quitter leur moulin sans compromettre gravement leurs intérêts...

— Mais, en vérité, monsieur le duc, fit Anne d'Autriche en dardant sur le maréchal son regard clair, on croirait que vous vous souciez peu que la meunière vienne auprès de moi. Ne suis-je pas pour elle une égide suffisante ?

— Je n'ai rien dit de semblable, madame, fit M. de Montmorency en courbant la tête.

— En ce cas, monsieur le maréchal, permettez-moi de me passer une fantaisie si innocente, ou je croirai que votre zèle et votre dévouement reculent devant le premier obstacle qu'ils rencontrent.

— Oh ! dit le duc sur un ton de reproche amer, Votre Majesté ne peut pas penser...

— Eh bien ! brisons là, interrompit Anne d'Autriche avec impatience.

Et se tournant vers la duchesse :

— Marie, dit-elle, n'oublie pas ce que tu m'as promis.

A ces mots, elle s'éloigna, sans daigner jeter un regard de pitié sur le maréchal, qui s'inclinait devant elle pour dissimuler sa pâleur.

Quant à Remy, il était stupéfait. Évidemment il venait, sans le vouloir, de commettre une maladresse. Ainsi

que l'avait dit la reine, le duc aurait désiré que cette proposition n'eût pas de suites.

Le baron s'approcha du maréchal.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-il. J'éprouve un regret sincère de l'étourderie que j'ai commise. Je serais désolé que vous m'en gardassiez rancune. En effet, un sot provincial comme moi ne pouvait faire qu'une bévue...

— Mais vous vous trompez, mon ami ! se défendit vivement M. de Montmorency. Ce que vous avez fait est tout naturel. A votre place, j'aurais très probablement agi comme vous.

— Vraiment ? demanda naïvement Remy. Vous ne m'en voulez pas, monseigneur ?

— Pas le moins du monde, répondit le maréchal d'un air dégagé. Je connais Barthez depuis fort longtemps, je m'intéresse à lui, à sa famille, à Camille par conséquent ; voilà pourquoi je me suis permis de présenter à Sa Majesté quelques légères observations... La reine s'est méprise, comme vous, au sens et à la portée qu'elles devaient avoir ; je le regrette, mais voilà tout.

— Ah ! tant mieux ! s'écria Remy visiblement soulagé. Je ne me serais pas pardonné d'avoir désobligé un homme auquel j'ai déjà tant de reconnaissance.

— Que ce remords ne pèse point sur votre excellent cœur, fit le maréchal.

Il le salua d'un geste bienveillant, qu'il accompagna d'un sourire, et se perdit dans la foule des gentilshommes.

Remy le regarda s'éloigner. Malgré les protestations du duc, il n'était pas tout à fait convaincu. Il lui avait semblé lire une certaine contrainte sur les traits du maréchal. Son sourire d'adieu n'était pas si franc que celui qui s'épanouissait ordinairement sur ses lèvres.

Aussi notre jeune héros se creusait la tête et se demandait :

— Qu'est-ce que cela peut bien faire à M. de Montmorency, que la fille du meunier Barthez vienne à la cour

Au contraire, s'il est sincèrement son ami, comment n'en est-il pas enchanté ?

Il fut tiré de ces réflexions par une main qui s'appuya doucement sur son épaule.

Remy fit volte-face.

— Le chevalier Sylvain ! s'écria-t-il sans dissimuler sa satisfaction.

— En personne, monsieur le baron.

— Quoi ! vous êtes déjà revenu de Fontainebleau ?

— J'en suis arrivé ce matin.

— Tant mieux ! dit Remy ; seriez-vous par hasard allé ce soir à mon hôtellerie ?

— Non, pas encore. Je n'en ai pas eu le temps.

— Tant mieux encore. Alors éloignons-nous, et causons.

— Non pas, fit le chevalier. J'ai une faveur à vous demander.

— Vous vous moquez ! se récria Remy.

— N'en croyez pas un mot, mon cher. Depuis une grande demi-heure que je vous observe, je vous vois causer tantôt avec la reine, tantôt avec le maréchal, ce qui me fait supposer d'ores et déjà que vous avez pris ou que vous allez prendre parti contre le cardinal.

— Ah ! ricana Remy avec effort.

— Je ne vous interroge pas, baron, reprit le chevalier avec vivacité, je tire une simple induction. D'ailleurs il n'est question de rien de semblable. Je viens vous adresser une requête, et encore n'est-ce pas en mon nom.

— Une requête ! Décidément vous raillez, mon ami.

— Pas le moins du monde.

— De la part de qui, alors ?

— D'une demoiselle à qui je vais vous présenter, si vous le voulez bien.

— Si cela peut vous obliger, je me laisserai faire, accorda Remy surpris ; car, ajouta-t-il, je ne puis croire de votre part à une mystification.

— Et vous faites bien, dit Sylvain.

A ces mots, il prit la main du baron, et le conduisit dans un angle du salon, devant un fauteuil au milieu duquel trônait une femme âgée de soixante ans environ, mais sur le visage de qui s'épanouit un sourire affable du plus loin qu'elle aperçut les deux gentilshommes.

— J'ai l'honneur de présenter à mademoiselle de Pressac le baron de Montbrun, dit le chevalier.

Remy s'inclina courtoisement ; mais, en se relevant, il glissa ces quelques mots à l'oreille de Sylvain :

— Soixante ans ! mon cher. J'avais raison, c'était bien une mystification.

Le chevalier ne parut pas avoir entendu, car il ne sourcilla pas, et continua :

— Et j'ai l'honneur de présenter à monsieur le baron mademoiselle Élisabeth de Grandpré, nièce de mademoiselle de Pressac.

Remy vit alors, assise sur un tabouret, à côté de sa tante, une délicieuse jeune fille, aux cheveux noirs comme l'ébène, qui le regardait avec deux grands yeux bleus limpides et un peu étonnés. Un maintien modeste, un corps souple, gracieux, bien formé, des extrémités aristocratiques, voilà ce qui frappa le baron du premier coup d'œil. Il salua de nouveau et, cette fois, avec moins de raideur.

— Ah ! je comprends, dit-il au chevalier.

— C'est mademoiselle Élisabeth de Grandpré, fit imperturbablement Sylvain, qui va vous demander elle-même la grâce qu'elle sollicite.

— Mademoiselle ! s'écria Remy; mais que peut-elle attendre d'un inconnu, d'un provincial tel que moi ?

— Beaucoup, monsieur dit Élisabeth.

— Alors, parlez, mademoiselle. Si c'est possible, c'est déjà fait; si ce n'est pas possible, je tâcherai de le faire tout de même.

— Oh ! monsieur, rien ne vous est plus facile, répliqua la jeune fille d'une voix câline. Je vous ai vu causer tout à l'heure avec la reine devant qui vous avez prononcé le nom d'une de mes amies intimes...

— Qui? fit Remy surpris. La meunière de Moulin-Galant?

— Camille, oui, monsieur.

— Eh bien? interrogea curieusement Remy.

— Eh bien, monsieur le baron, Sa Majesté a manifesté le désir de faire venir Camille auprès d'elle.

— C'est la vérité, mademoiselle.

— De son côté, poursuivit Élisabeth, M. de Montmorency qui est un ami de Camille, a fait observer que la chère enfant n'avait à Paris ni parents ni amis...

— Et il s'est trompé, voulez-vous dire?

— Précisément, monsieur. Aussi, la faveur que je me permets de briguer auprès de vous serait de demander à la reine que Camille demeurât avec moi, chez ma tante, la vicomtesse de Pressac.

— Je le lui demanderai, mademoiselle, promit le baron. Ensuite?

— Mais, monsieur, c'est tout... balbutia Élisabeth confuse.

— Pardon, fit la vicomtesse de Pressac, ce n'est pas tout.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle, dit galamment Remy.

— J'oserai donc prier monsieur le baron de Montbrun de vouloir bien nous honorer de ses visites pendant son séjour à Paris. Il rencontrera parfois le chevalier Sylvain, ce qui le dédommagera des ennuyeux commérages de deux femmes comme Élisabeth et moi.

— Comment! s'écria Remy transporté, mademoiselle la vicomtesse me fait l'honneur... et il me sera permis de voir Camille, de l'entretenir?

— Ainsi que ma nièce Lisbeth, oui, monsieur, répondit mademoiselle de Pressac; car, si vous tenez de votre père, je vous considère déjà comme un digne et loyal gentilhomme, incapable de toute mauvaise action.

— Mon père! fit le baron, interdit. Vous avez connu mon père, mademoiselle?

— Et votre mère, monsieur Remy. Je me flatte même d'avoir compté au nombre de leurs meilleurs amis.

— Oh ! alors, mademoiselle, vous me parlerez d'eux, n'est-ce pas ? Vous me le promettez ?

— Sans doute, mais hâtez-vous, baron, fit la vicomtesse; il me semble que la reine va se retirer.

— En effet, Anne d'Autriche se levait de son siège, et faisait à la duchesse ses dernières recommandations.

Remy eut le courage, dont il ne se serait pas cru capable, de l'approcher, et lui présenta la requête d'Élisabeth de Grandpré.

— Monsieur de Montbrun, dit la reine à voix basse et avec le plus gracieux sourire, vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser.

VI

COMMENT LA MEUNIÈRE DE MOULIN-GALANT VINT A PARIS

Remy demeura confondu.

Tout lui avait réussi comme à miracle pendant cette heureuse soirée. Il avait rendu à Anne d'Autriche et au maréchal un service de haute importance ; il était maître d'un secret de grande valeur ; enfin il avait reçu de tous, du roi lui-même, l'accueil le plus flatteur.

Seul, le cardinal faisait ombre à ce tableau séduisant.

Le regard que le premier ministre avait jeté sur le baron n'annonçait rien de bon. Remy s'en était aperçu, mais ne s'en était pas inquiété.

Il est vrai que si ce regard avait laissé en lui quelque fâcheux souvenir, cette impression se serait promptement dissipée devant la perspective enchanteresse de revoir Camille.

Aussi ce fut le cœur plein de joie qu'il se rapprocha de mademoiselle de Pressac, afin de lui transmettre la réponse favorable de la reine.

Mais il n'était pas encore au bout de ses étonnements. Il était écrit que, ce soir-là, les alouettes lui tomberaient toutes rôties dans la bouche. En effet, au moment où il allait rendre compte de sa mission à la vicomtesse, il sentit sur son bras le contact délicat d'une main mignonne.

Il leva les yeux. C'était la duchesse !

— Un mot, dit-elle, monsieur de Montbrun ?

— Tant qu'il vous plaira, madame.

— Que faites-vous demain ?

— Rien que je sache, duchesse.

— Ne trouvez-vous pas qu'il est bien triste de faire seul huit ou dix lieues dans un carrosse ? demanda-t-elle d'un charmant petit air ennuyé.

— Si vraiment, madame. Je trouve un tel voyage odieux, répondit docilement Remy.

—Est-ce que, par aventure, vous vous sentiriez le courage de l'entreprendre, en compagnie d'une femme qui pourrait presque être votre mère ?

— Oh ! duchesse, riposta vivement Remy, ma sœur, tout au plus.

— L'un vaut l'autre en pareil cas, baron. Eh bien ! répondez : vous sentez-vous ce courage ?

— Madame, je suis presque Gascon. C'est vous dire que je me crois tous les courages.

— Ainsi vous acceptez ?

— Avec enthousiasme.

— Et, j'en suis sûre, vous êtes homme à être sur pied vers six heures du matin ?

— Je ne suis point paresseux, duchesse.

— De sorte que, si je venais vous prendre dans mon carrosse, vous seriez prêt ?

— N'en doutez pas, madame ; mais ne serait-il pas plus simple que je me rendisse chez vous à l'heure que vous avez fixée ?

— Non, riposta vivement Mme de Chevreuse, je préfère suivre ma première idée.

— Qu'il soit fait selon votre désir, madame.

— Et vous demeurez... où, baron ?

— Rue et auberge de l'*Arbre sec*, duchesse.

— Je ne vous retiens plus, monsieur de Montbrun, fit Mme de Chevreuse avec une profonde révérence.

Aussitôt elle s'éloigna.

La vicomtesse, Élisabeth, le chevalier, n'avaient pas perdu de vue un seul des faits et gestes de leur ambassadeur.

D'avance, ils savaient à peu près à quoi s'en tenir.

Le sourire avec lequel Anne d'Autriche avait accueilli la requête de Remy leur avait paru de bon augure.

Cependant ce fut avec une indicible satisfaction qu'ils apprirent de la bouche de Remy que le souhait d'Élisabeth avait été exaucé. Mais ce fut bien pis encore, lorsque le baron leur annonça que la duchesse l'avait prié de lui servir de cavalier.

— Oh ! que vous êtes heureux, monsieur ! s'écria naïvement Élisabeth.

Cette exclamation fit sourire la vicomtesse, Remy et le chevalier lui-même.

— Dites bien à Camille qu'elle ne se préoccupe de rien, poursuivit Mlle de Grandpré. Nous sommes à peu près de la même taille, nous pouvons en un clin d'œil ajuster pour elle une de mes robes sans qu'il y paraisse. Et puis je serai si heureuse de la revoir, de la garder auprès de moi !

— Je lui répéterai mot pour mot vos propres paroles, mademoiselle, promit le baron.

— Vous vous en allez ? demanda le chevalier.

— Oui, dès que j'aurai salué monsieur de Montmorency.

— Eh bien ! dépêchez-vous, je vous attends.

— Avez-vous quelque autre faveur à me demander ? fit Remy en souriant.

— Peut-être, dit le chevalier sur le même ton.

— Alors je suis à vous dans l'instant.

En effet, Remy se hâta de rejoindre le duc et de prendre congé de lui.

Celui-ci le reçut avec son affabilité ordinaire. Le baron eut beau l'examiner avec attention, il ne découvrit rien sur ce bel et bon visage qui ressemblât à de la rancune.

— Ainsi, lui dit Remy, vous ne m'en voulez pas de mon étourderie, monseigneur?

— Moi! non, se défendit le maréchal. D'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton mélancolique, peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi.

Et il laissa le jeune baron très surpris.

— Mais qu'a donc monsieur de Montmorency? pensait-il. N'est-ce pas un grand honneur pour le meunier d'avoir une fille à la cour? En quoi cet honneur alarme-t-il l'amitié du maréchal? Camille n'est-elle pas femme à se conduire comme une personne bien élevée?... Décidément, je n'y comprends rien.

Aussi, sans chercher plus longtemps à s'expliquer ce phénomène bizarre, il alla rejoindre le chevalier.

Sylvain lui prit le bras.

— Si cela ne vous contrarie pas, lui dit-il à l'oreille, nous allons reconduire chez elle la vicomtesse de Pressac.

— Et sa nièce? ajouta Remy en souriant.

— Naturellement, répondit l'impénétrable gentilhomme avec la plus grande froideur.

En effet, ils firent escorte aux deux dames, ou plutôt aux deux demoiselles.

Remy, qui d'abord avait fait la grimace en apercevant le visage un peu fané de la vicomtesse, avait tout à fait changé d'avis depuis qu'elle lui avait parlé.

Il avait vu cette figure osseuse et rigide s'animer et s'éclairer d'un bon sourire. En outre mademoiselle de Pressac lui avait parlé de son père et de sa mère, pour lesquels il avait un culte religieux, mêlé d'une superstitieuse curiosité.

Lorsqu'il quitta la noble demoiselle, Remy ne manqua pas de lui rappeler qu'elle lui avait permis d'être importun.

Deux choses allaient désormais l'attirer dans cette maison : la présence de Camille, sans doute ; mais par-dessus tout le vague espoir de recueillir de nouveaux renseignements sur ses parents, et de pénétrer le mystère qui recouvrait leur mort inexplicable.

Mademoiselle de Pressac se mit gracieusement à sa disposition.

Sur un dernier remerciement, Remy s'inclina; mais, comme ses regards ne se fixaient pas obstinément sur la douairière, il lui sembla voir le chevalier échanger avec Élisabeth un serrement de main furtif.

— Bon ! pensa-t-il. Le chevalier Sylvain, dit l'homme de bronze, a des yeux et un cœur comme les autres. Il aime Mlle de Grandpré.

Il garda pour lui cette découverte, et n'en ouvrit pas la bouche au chevalier qui l'entraînait.

— A présent, causons, dit Sylvain.

— Je le veux bien, fit Remy.

— Ah çà ! mon cher, qu'avez-vous fait au cardinal ? demanda brusquement le chevalier.

— Moi ? dit le baron, avec une surprise admirablement jouée.

— Oui, vous.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, mon ami. Qu'est-ce qui peut vous faire supposer que j'aie fait quelque chose au cardinal ?

— Je suis de ses amis, vous ne l'ignorez pas.

— Je me souviens, en effet, que vous me l'avez dit. C'est donc lui qui...

— Non, ce n'est pas lui; mais ses amis sont mes amis, reprit le chevalier, et je les ai entendus ce soir vous envoyer à tous les diables.

— A quel sujet ?

— Au sujet de certaine surprise que le ministre ména-

geait au roi, et que vous avez fait tourner, je ne sais comment, à sa confusion.

— Ah! fort bien, fit Remy en riant. Je vois ce que vous voulez dire. J'ai entendu, en effet, le roi morigéner M. le cardinal à propos de renseignements inexacts que ses créatures lui avaient fournis.

— Inexacts! interrogea le chevalier. Vous en êtes certain?

— Personne ne peut l'être plus que moi, puisque j'étais avec la reine et le maréchal, pendant que le cardinal les croyait seuls.

— Ils l'étaient en effet, baron, personne ne le sait mieux que vous non plus.

— Et lors même que ce serait vrai, quel mal y aurait-il à ce que la reine et le maréchal allassent se reposer un instant dans un boudoir?

— Personnellement, je n'en vois aucun, répondit le chevalier; ni vous non plus, n'est-ce pas? ajouta-t-il avec une fine raillerie. Cependant, poursuivit-il, il faut croire que ce tête-à-tête ne laissait pas que d'intriguer le roi et le cardinal, puisqu'ils venaient le troubler.

— Et en grande agitation, fit Remy, mais ceci les regarde. Pour ma part, en quoi suis-je cause de l'humiliation du cardinal? J'accompagnais la reine, à qui monsieur de Montmorency me faisait l'honneur de me présenter. Est-ce ma faute si Sa Majesté et son ministre ont chois pour envahir le boudoir ce moment inopportun?

— Assurément, dit le chevalier avec une onction ironique. Je vous crois. Vous n'êtes pour rien dans cette affaire; vous n'avez pas quitté Anne d'Autriche; vous êtes resté près d'elle pendant son entretien avec le duc, et le duc n'a fait que lui parler de vous...

— Eh bien! alors? s'écria Remy triomphant.

— Oui, répliqua le chevalier, tout cela est vraisemblable pour moi, qui vous crois; mais cela n'est pas aussi évident pour Richelieu.

— Il vous l'a dit?

— Non pas lui, vous dis-je, mais ses amis.

— Que suppose donc le cardinal ? interrogea Remy d'un air de défi.

— Comme on n'a pas quitté des yeux la porte du boudoir de satin blanc depuis l'instant où la reine et le maréchal y sont entrés jusqu'à celui où Louis et son premier ministre y ont pénétré, on est sûr que vous n'y êtes venu ni avec eux ni après eux.

— En vérité ! fit le baron avec un sourire contraint.

— On suppose donc — et remarquez que ce n'est pas moi — continua le chevalier, que vous étiez caché, à dessein ou par hasard, dans le boudoir blanc, que vous y avez vu venir Richelieu, accompagné de M. de Laffeymas, que vous avez entendu les deux ou trois mots qu'ils ont échangés, que vous avez deviné quel danger menaçait la reine et le maréchal, et qu'enfin, pour les sauver de la colère royale, vous avez donné le change à Sa Majesté.

Si la nuit n'avait pas été si épaisse, le chevalier aurait vu pâlir Remy, que ce trouble aurait trahi. L'obscurité le préserva.

— Parbleu ! s'écria-t-il en riant de plus en plus fort, ce n'est pas mal imaginé.

— N'est-ce pas ? fit Sylvain. Maintenant, reprit-il d'une voix posée, ne croyez pas que je cherche pour mon compte à débrouiller la vérité, ni à vous arracher un aveu. Bien plus, je trouve que, si le cardinal ne s'est pas trompé dans ses conjectures, ce que vous avez fait est de bonne guerre, car alors vous êtes son ennemi, et vous avez le droit de vous défendre par la ruse contre la ruse.

— Prenez garde ! l'arrêta Remy. Ma vanité va presque regretter que le cardinal ait fait fausse route.

— Ne regrettez rien, répondit le chevalier en hochant gravement la tête. Si peu de chose que soit Richelieu selon vos idées, je vous défie de contester qu'il soit un homme habile et un adversaire dangereux. Ne serait-ce que par la toute-puissance dont il dispose, il est plus à redouter que le plus terrible de vos ennemis. Si donc je

vous ai longuement entretenu de cet incident, c'est pour vous montrer dans quel péril vous vous êtes volontairement jeté et pour vous dire ceci : — Prenez garde, mon cher baron ! Ne sortez plus à l'avenir sans vous assurer que votre épée joue bien dans son fourreau. Si l'on vous cherche quelque querelle, évitez-la. Défiez-vous de tout, de tous, de votre ombre même.

— Oh ! ricana Remy, de quel ton grave vous me débitez ces prétendues recommandations !

— Riez tant que vous voudrez, mon ami, mais, croyez-en mon expérience, on n'offense pas impunément un homme comme Richelieu ; or, s'il acquiert la certitude que les choses se sont passées comme je viens de vous les raconter, si c'est par vous qu'il a été bafoué, si c'est vous qui avez attiré sur lui l'ire du roi et le mépris d'Anne d'Autriche, Richelieu ne vous le pardonnera pas.

— Et que fera-t-il ? demanda ironiquement Remy.

— Je ne sais ce qu'il fera, répondit Sylvain sans se départir de sa gravité ; mais si j'ai tenu à vous accompagner ce soir, c'est que je craignais que vous n'arrivassiez pas à bon port, et mon amitié ne pouvait pas le permettre.

Remy devint sérieux à son tour.

Sur ces paroles grosses de menaces dans l'avenir, Sylvain serra la main du baron et s'éloigna.

Malgré l'apparente tranquillité qu'il s'était efforcé de montrer, Remy était loin de ressentir l'ironique dédain dont il avait fait preuve envers le cardinal.

Richelieu ne s'était trompé dans aucune de ses conjectures. Les choses s'étaient bien passées ainsi que le chevalier et les amis du premier ministre les avaient interprétées.

Donc toutes les craintes que Sylvain avait conçues étaient fondées. Donc, à partir de ce jour, Remy devait s'attendre à tout. De quelque façon que l'atteignît la vengeance du cardinal, elle demeurait suspendue sur sa tête comme l'épée de Damoclès. Cette perspective ne laissa

pas que de refroidir les juvéniles enthousiasmes qui avaient fait battre dans la soirée le cœur de notre héros.

Tout allait trop bien jusqu'ici. En effet, Remy n'avait eu que la peine de paraître. Les événements l'avaient servi et pour ainsi dire porté.

Mis tout à coup en lumière par un concours de circonstances que lui-même était à cent lieues de prévoir avant de s'y trouver mêlé, il avait recueilli les fruits de son audace : l'amitié des uns, la haine des autres.

Malheureusement, dans le système des compensations, l'amitié du maréchal et celle de la reine étaient loin de faire équilibre à la haine de Richelieu.

Le cardinal était tout-puissant.

Le duc était un des plus grands gentilshommes du royaume, c'est vrai ; mais on le laissait croupir dans l'oubli au fond de son gouvernement du Languedoc.

Quant à la reine, harcelée par le cardinal, qui ne pouvait lui pardonner ses rigueurs, délaissée par un roi trop crédule, perfidement calomniée par les innombrables créatures que le premier ministre multipliait chaque jour autour de lui, elle ne courbait pas la tête, mais, en songeant au sort de sa belle-mère, elle ne pouvait s'empêcher de frémir et de trembler pour elle-même.

Remy ne voyait pas luire bien clairement ces déplorables vérités. Il était encore de ceux qui croyaient qu'un Montmorency était quelque chose, et qu'une reine disposait à son gré de toutes les faveurs, sinon de tous les pouvoirs.

Aussi commença-t-il par se rassurer à l'idée qu'il pouvait s'appuyer sur ces deux colosses protecteurs ; puis il finit par oublier tout à fait les sinistres prophéties du chevalier, dès que sa pensée se reposa sur Camille.

Cette fois encore, il pouvait se flatter d'avoir été l'enfant gâté du hasard.

Non seulement il avait trouvé le moyen de se rapprocher d'elle et de la faire venir à la cour, — ce qui lui eût semblé l'instant d'avant la chose la plus irréalisable du

monde ; — mais c'était à lui qu'on s'était adressé pour solliciter la grâce de fixer la résidence de la meunière à Paris, dans une maison dont on lui ouvrait les portes à deux battants,

C'était plus que du prodige, c'était un vrai conte de fées. Pas n'est besoin de dire de quels rêves enivrants son sommeil fut bercé. C'était demain, oui, demain, que ce miracle allait s'accomplir !

A quatre heures il était sur pied. A cinq, il descendait dans la rue. Fort heureusement, si la matinée était fraîche, elle était belle. Son impatience arpenta pendant une heure l'étroit espace sur lequel s'étendait la façade de l'hôtellerie. A six heures précises, exacte comme une reine, la duchesse arriva.

Remy la devina plutôt qu'il ne la reconnut, car elle avait le visage et les épaules couverts d'une mantille de dentelle noire, qui ne permettait pas de distinguer ses traits. Il monta dans le carrosse, dont un laquais lui ouvrit silencieusement la portière, et remarqua que les valets ne portaient point de livrée.

Tant que la voiture roula dans Paris, Mme de Chevreuse ne daigna pas rompre le silence qu'elle avait gardé, mais, dès que l'on fut en rase campagne, elle se dépouilla rapidement de la mantille qui l'enveloppait et se pencha au dehors pour aspirer à pleins poumons les parfums printaniers de cette délicieuse matinée.

— Décidément, baron, dit-elle en frissonnant d'aise sous les rayons du soleil, vous valez votre pesant d'or.

— Encore ! dit Remy qui se prit à sourire.

— Toujours, baron, toujours. C'est que réellement vous avez tout pour vous : l'exactitude, la discrétion...

— Décidément, madame, vous voulez que je me cache ou que je m'en aille.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne décoche pas de tels éloges à la face d'un gentillâtre de mon espèce.

— Ne les méritez-vous pas ?

— Tant s'en faut, madame !

— Alors prouvez-moi le contraire.

— De quelle façon ?

— En me racontant ce qui s'est passé entre la reine, le duc et vous.

— Rien que de très simple, madame. M. le maréchal m'a présenté à Sa Majesté...

— Que me contez-vous là, baron ! Vous imaginez-vous que je sois une créature du cardinal ?

— A Dieu ne plaise, duchesse !

— Alors refusez tout simplement de me répondre. J'aime mieux cela. C'est moi, entendez-vous bien ? c'est moi qui, de la part de la reine, ai prié le maréchal de se rendre dans le boudoir bleu. Donc, je sais fort bien que ce n'est pas pour une présentation banale qu'il s'y trouvait. Ce qui s'y est passé, vous ne voulez pas me le dire, c'est très bien, je ne vous en veux pas. Au contraire, je suis trop l'amie d'Anne d'Autriche pour ne pas comprendre que vous lui garderez le secret, et pour ne pas vous remercier en son nom. Seulement, c'est peine inutile.

— Comment ? demanda Remy un peu déconcerté.

— Parce qu'un jour ou l'autre, la reine me racontera ce que vous me cachez avec tant de soin, et ce que je saurais déjà, si j'avais eu le temps de recevoir ses confidences.

— Sa Majesté a le droit de faire toutes les confidences qu'il lui plaît, répondit Remy en s'inclinant.

— Ce qui revient à dire que vous vous garderiez bien de les faire pour elle, répliqua vivement Mme de Chevreuse. Donc j'avais raison en disant que vous étiez un puits de discrétion...

Et elle partit d'un frais éclat de rire.

— Voulez-vous, poursuivit-elle, m'entendre ajouter que le duc aime la reine, que ce bruit est venu aux oreilles de Sa Majesté, qu'elle a voulu s'en expliquer avec lui et lui réclamer certain portrait...

Remy devint horriblement pâle.

— Vous le voyez, reprit-elle avec un fin sourire, pour peu que je sache encore que le cardinal voulait les surprendre et que vous avez fait échouer ce projet, il ne me reste plus à deviner qu'une énigme...

— Laquelle ? interrogea Remy troublé.

— C'est d'imaginer comment vous êtes intervenu si à propos dans un entretien que vous avez certainement entendu.

— Moi ! se défendit énergiquement le baron.

— Sans doute, car alors comment auriez-vous su quel danger menaçait la reine ? fit la duchesse triomphante.

Remy ne trouva pas un mot à répondre.

Il souffrait visiblement. Il lui semblait monstrueux que la duchesse parlât si légèrement d'un secret d'État. Involontairement, il promenait autour de lui des regards effrayés, comme s'il avait redouté que quelqu'un pût surprendre cetre conversation.

Quant à Mme de Chevreuse, elle le contemplait d'un air finement ironique. On aurait dit d'un chat qui joue avec une souris.

— Allons ! reprit-elle avec bonté, rassurez-vous, charmant cavalier. Personne ne peut nous entendre, et je possède plus de secrets du même genre que vous n'avez de cheveux sur la tête. J'ai même une qualité assez rare, ajouta-t-elle d'un ton plus sérieux, c'est que je sais les garder.

Remy respira plus librement. Ces paroles et la façon dont elles avaient été prononcées lui rendirent sa tranquillité.

— Donc, fit la duchesse, puisque vous ne voulez pas vous confesser à moi, parlons d'autre chose ; de la meunière, si cela vous plaît, puisque nous allons chez elle. Est-il bien vrai que vous ne l'ayez vue qu'une fois, et dans les circonstances que le duc m'a racontées ?

— Oui, madame.

— C'est-à-dire en prenant d'assaut le moulin de Barthez ?

qui a fait bâtir ce magnifique moulin, est arrivé dans le pays qu'il habite avec un magot déjà honorable.

— C'est possible, accorda Remy. Pourtant, quelle apparence qu'un homme déjà riche hasarde son argent sur les éventualités d'un commerce qui pouvait aboutir à une catastrophe ?

— C'est ce que je me suis dit, fit la duchesse. Aussi la deuxième hypothèse que je vais vous soumettre m'est venue tout aussitôt.

— Et quelle est-elle ?

— Ne vous êtes-vous pas étonné, comme moi, qu'un duc et maréchal de France fût l'ami intime d'un meunier ?

— En effet, duchesse, mais j'avais pensé qu'en échange de certaines complaisances... d'un moulin prêté à propos... monsieur le maréchal, que l'on dit excessivement généreux...

— Il y a certainement du vrai dans ce que vous croyez ; mais, si royale que soit cette libéralité, je n'y vois pas la source d'une fortune de cette importance. Aussi n'est-ce pas à cette idée que je m'étais arrêtée.

— Ah ! fit Remy très attentif.

— Avez-vous bien examiné Mme Barthez ?

— Oui.

— Comment la trouvez-vous ?

— Charmante, jolie même. Des traits fins, une taille ravissante, des yeux spirituels...

— Précisément. Eh bien ! j'avais supposé que le duc... autrefois...

— C'est juste ! s'écria Remy, étonné de n'avoir pas eu plus tôt la même pensée.

Mme de Chevreuse secoua négativement la tête.

— Eh bien ! pas du tout, fit-elle. Je m'étais trompée comme vous. Le duc n'a jamais été l'amant de madame Barthez.

— Vous croyez ? demanda Remy.

— J'en suis sûre.

— Qui vous a dit le contraire ?

— Monsieur de Montmorency lui-même.

— Bon ! Quelque défaite sans valeur...

— Mieux que cela, baron, sa parole de gentilhomme.

— Ah! fit Remy, qui cette fois ne conserva aucune arrière-pensée..

— Aussi, reprit la duchesse, j'ai été forcée de revenir à ma première idée.

— C'est-à-dire que Barthez avait déjà sa fortune faite quand il est venu s'établir à Moulin-Galant ?

— Précisément.

— Mais comment l'aurait-il gagnée ? car il devait être jeune à cette époque. Barthez ne paraît guère avoir plus de quarante ans.

— Assurément. Ce point seul demeure donc obscur. Mais une fois l'hypothèse admise, le reste va de soi. Avec ce qu'il possédait, Barthez a acheté quelques terres. Puis il en a accumulé les revenus, y a joint ses bénéfices, et comme, d'année en année, ces revenus et ces bénéfices ont été sans cesse grossissants, il en est résulté que les terres du meunier sont devenues une véritable seigneurie.

— En effet, dit Remy, de cette façon tout s'explique; tout, jusqu'à l'éducation exceptionnelle qu'à reçue la meunière et qui m'avait si fort étonné tout d'abord. Mais comment se fait-il que Barthez, riche au point de faire envie à la plupart de nos gentilshommes, continue à mener cette vie de galérien ?

— Oh ! vous m'en demandez trop, répliqua la duchesse en riant. Je ne le comprends pas plus que vous.

Remy ne pouvait plus insister. Il garda le silence, mais il était facile de voir que ces renseignements étaient loin de lui suffire, et que la vie du meunier restait voilée pour lui d'une mystérieuse obscurité.

Pendant ce temps, le carrosse roulait au trot de deux chevaux vigoureux. Les mille incidents qui surgissent à chaque pas dans un voyage de ce genre détournèrent bien-

tôt l'attention de la duchesse et celle de son cavalier du sujet qu'ils avaient abordé.

Pourtant, vers dix heures, comme ils venaient de dépasser Essonne, Mme de Chevreuse étendit la main dans la direction d'un bouquet d'arbres qu'elle désigna.

— C'est là, dit-elle.

En même temps, elle rajusta sa coiffure et ramena sur son visage la mantille qu'elle avait laissée tomber sur ses épaules. Involontairement la pensée de Remy se reporta sur le meunier et sur l'inconcevable fortune dont Camille serait un jour l'unique héritière. Maintenant il se défiait presque de ces fausses bonnes gens, et se promettait de les étudier plus sérieusement qu'il ne l'avait fait.

La porte du moulin était toute grande ouverte. Le carrosse de la duchesse n'eut donc que la peine de pénétrer dans la cour. Barthez accourut à ce bruit et s'informa.

Mme de Chevreuse déclina son nom. Aussitôt le meunier se découvrit avec empressement, ce qui ne l'empêcha point de froncer ses énormes sourcils noirs. Remy s'en aperçut.

— Donc, pensa-t-il, cette visite ne plaît point à M. Barthez. En aurait-il été informé déjà ?

Il fut tiré de ces réflexions par l'indicible étonnement que le meunier manifesta, en reconnaissant dans le cavalier de la duchesse ce même baron de Montbrun qui, trois jours auparavant...

Barthez demeura littéralement cloué au sol.

Évidemment, si la visite de la duchesse avait été annoncée, il n'en était pas de même de celle de Remy.

Mme de Chevreuse remarqua la surprise du meunier.

— Eh bien ! fit-elle avec un peu d'impatience, ne reconnaissez-vous pas monsieur le baron ?

— Au contraire, madame... balbutia Barthez, mais je m'attendais si peu... N'importe ! ajouta-t-il en recouvrant sur-le-champ son urbanité, que madame la duchesse et monsieur de Montbrun soient les bienvenus au moulin.

Aussitôt il les conduisit dans la grande salle du pre-

mier. Sur une large table un couvert appétissant était dressé. Du linge immaculé, des verres étincelants, de l'argenterie massive et luisante, des volailles froides, du pâté de venaison : tels furent les objets qui saisirent agréablement les yeux et l'odorat de la duchesse.

— A la bonne heure ! dit-elle. C'est plaisir que de venir au moulin ! Eh bien ! mettons-nous à table, car j'ai un appétit de croquant. Nous causerons, en déjeunant, du sujet qui m'amène.

Barthez la fit asseoir à la place d'honneur et fit signe à Remy d'occuper sa droite.

Presque aussitôt, sans qu'aucun ordre eût été donné, sans qu'elles eussent même été appelées, Camille et sa mère firent leur apparition.

Cette fois, il n'y avait plus à en douter, la duchesse était attendue.

En effet, Mme Barthez avait mis ses plus beaux atours. C'était un costume de riche paysanne, sans aucune prétention aux souveraines élégances que sa fortune lui aurait permises.

Sous ces habits coquets et simples à la fois, la femme du meunier avait véritablement très bon air, ou plutôt très bonne tournure.

Quant à Camille, sa toilette était un peu plus recherchée. Elle se composait d'une robe longue de soie noire, crevée de satin bleu de ciel et agrémentée de rubans de même couleur. Un col et des manchettes en guipure de Venise dessinaient sur le fond noir de la robe leurs capricieuses arabesques. Un nœud de satin bleu retenait ses admirables cheveux blonds, qui retombaient autour de son front et de son visage en vaporeuses et innombrables frisures.

Comme son mari, comme son père, Mme Barthez et Camille ne purent retenir un geste de surprise en apercevant Remy.

Chez la mère, ce fut une visible expression de contrariété ; chez la jeune fille, ce fut une expression non moins

visible de joyeux étonnement, suivie d'une brusque coloration des joues et d'un embarras qu'elle ne parvint pas à surmonter immédiatement.

La duchesse était trop fine pour ne pas saisir au passage ces nuances, presque aussi rapides cependant que la pensée.

— Allons ! fit-elle avec une feinte bonhomie, je vois que mon arrivée avait été signalée, mais que celle du baron n'a pas eu le même honneur. C'est égal, j'espère que nous finirons par nous entendre.

A ces mots, avec une grâce enchanteresse, elle fit signe à Mme Barthez de s'asseoir et plaça Camille à sa gauche.

— Maintenant, poursuivit-elle, causons.

Puis, s'adressant au meunier, qui se trouvait juste en face d'elle :

— Qui vous a prévenu, mon ami ? demanda-t-elle. C'est le maréchal ?

— Oui, madame.

— Il avait donc expédié un courrier ?

— Il a eu cette bonté.

— Décidément, reprit la duchesse, M. de Montmorency attache à la démarche dont je suis chargée une importance que je ne conçois pas très bien. Vous a-t-il dit de quoi il s'agissait ?

— Il m'a écrit que, sur la proposition de M. de Montbrun, Sa Majesté la reine avait manifesté le désir d'entendre chanter par Camille certaine romance espagnole...

— En effet, voilà tout simplement de quoi il est question, dit Mme de Chevreuse.

— Je conçois, madame, que vous trouviez la chose toute simple ; pourtant vous me permettrez de ne pas être tout à fait de votre avis, répondit Barthez d'une voix humble, mais ferme. Camille est notre unique enfant ; nous n'avons ni le désir ni la possibilité de nous séparer d'elle sans compromettre de graves intérêts....

— Mon ami, interrompit la duchesse, je n'ignore rien

de votre position. Je sais à n'en pas douter que vos intérêts ne souffriraient que médiocrement d'une perte de temps et d'un déplacement insignifiants. L'excuse que vous invoquez n'a donc aucune valeur à mes yeux. D'ailleurs, à supposer qu'elle soit valable, votre femme pourrait sans danger s'absenter quelques jours.

— Permettez-moi, madame, de vous faire observer que la présence de ma femme au moulin est aussi indispensable que la mienne. C'est elle qui tient tous les comptes, qui règle avec tous nos fermiers, nos clients...

— Alors, répliqua froidement la duchesse, nulle mieux qu'elle ne pourra m'apprendre si vous avez parfait, cette année, votre million.

Barthez baissa la tête et perdit contenance.

— Ceci, répondit-il pourtant, ne regarde que moi, madame...

— Aussi ne vous demandé-je pas de comptes, l'arrêta fièrement Mme de Chevreuse. Je voulais vous faire sentir que Sa Majesté sera peu sensible aux doléances d'un millionnaire, quand il s'agit de satisfaire un caprice aussi peu coûteux que le sien.

Le ton sur lequel avaient été prononcées ces paroles déconcerta tout à fait Barthez.

Remy se pencha légèrement pour observer Camille. Elle émiettait son pain sur la nappe avec une sorte de crispation fiévreuse, et tenait les yeux obstinément fixés sur son assiette. On aurait juré que les objections élevées par son père n'étaient pas de son goût.

Quant au meunier, il ne se découragea pas.

— Je conçois, reprit-il après un court silence, que la reine se soucie peu des affaires d'un pauvre diable comme moi ; mais elle n'ignore pas que je suis père et qu'à ce titre j'ai le droit et le devoir de veiller sur mon enfant. Or, en admettant que je m'incline devant ce caprice royal, croyez-vous, madame, que j'aie lieu de me rassurer à la pensée que Camille sera seule à la cour, sans protecteur, sans amis, logée sans doute dans les combles du

Louvre, en compagnie de filles ou femmes de chambre dont la conduite n'est pas toujours irréprochable ? Non, madame, non, ajouta-t-il avec feu, cela ne se peut pas ; vous le comprendrez vous-même, et vous voudrez bien le faire comprendre à Sa Majesté.

— Tant de mauvais vouloir me surprend de votre part, fit la duchesse avec un sourire de pitié. Comment osez-vous dire que Camille n'aura pas de protecteur, lorsque a main de sa souveraine se sera étendue sur elle ? En connaissez-vous une plus respectable, plus respectée ?

— Non, sans doute ; mais mon enfant n'a pas d'amies, et l'isolement m'effraie pour elle autant que le fracas de la cour.

— Vous oubliez, monsieur, fit observer Remy, que votre fille a au moins une amie à Paris.

— Qui donc ? demanda vivement Barthez.

— Mademoiselle de Grandpré.

— Lisbeth ! s'écria joyeusement Camille en joignant les mains de plaisir.

Le meunier laissa échapper une grimace de désappointement.

— Certainement, dit-il, je n'ai pas oublié que mademoiselle de Grandpré a daigné témoigner beaucoup d'amitié à ma fille ; mais elles ne sont point du même monde, et rien ne prouve que cette jeune personne serait aussi bien disposée envers elle à Paris qu'elle l'était à Essonne, au sein du désœuvrement et de la solitude.

— Si tel est le seul scrupule qui vous arrête, répondit Remy, je puis réduire à néant d'un seul mot toutes les impossibilités que vous avez essayé de faire valoir auprès de la duchesse.

— De quelle façon ? interrogea Barthez, que l'inquiétude commençait à gagner.

Quant à la duchesse, elle regardait curieusement Remy, en qui elle ne s'attendait pas à rencontrer un auxiliaire aussi puissant.

— Mademoiselle de Grandpré était hier au cercle de la reine, lorsque Sa Majesté a manifesté le désir dont madame de Chevreuse se fait l'interprète, continua Remy. Elle a entendu s'agiter cette question, elle n'a perdu aucune des objections que M. de Montmorency a soulevées avant vous devant Anne d'Autriche, et elle s'est offerte aussitôt de les combattre. C'est moi que cette jeune personne a député auprès de la reine pour obtenir la faveur de loger Camille. Sa Majesté y a consenti de la meilleure grâce du monde, et, à moins que vous ne taxiez d'indignité Mlle de Grandpré ou Mlle de Pressac, sa tante, je ne vois pas...

— Mais, en effet ! s'écria la duchesse, rien n'est plus simple. Que ne le disiez-vous plus tôt, baron ?

A ces mots, elle se tourna vers le meunier.

— Eh bien ? fit-elle. Qu'avez-vous à répondre, maintenant ?

— Rien, madame, confessa Barthez. Je me rends à tant de bonnes raisons.

— Mais non sans quelque effort, dit Mme de Chevreuse avec un sourire.

— J'en conviens, madame. Un père ne se sépare jamais volontiers de son enfant.

Mme Barthez ne jugea pas à propos de placer la moindre observation. Elle se contenta d'adresser à Remy un regard chargé de dépit, sinon de haine.

Quant à Camille, bien qu'elle affectât la plus parfaite indifférence, il était aisé de voir qu'elle était ravie de ce dénoûment. Ses grands yeux noirs lançaient des éclairs de joie, mal éteints par les cils longs et soyeux qui frangeaient ses paupières.

Le déjeuner se ressentit des dispositions contraires qui animaient chacun des convives.

La duchesse l'abrégea en se levant.

— Allez, mon enfant, dit-elle à Camille, nous vous attendons.

— Et surtout pas de paquets embarrassants, ajouta

Remy. Mlle de Grandpré m'a bien recommandé de vous le dire.

Un quart d'heure après, la fille de Barthez prenait place auprès de Mme de Chevreuse, dont le carrosse s'éloignait bruyamment.

Le meunier et sa femme se regardaient d'un air attristé.

— Du moins, fit Barthez, nous n'aurons rien à nous reprocher. Nous avons fait ce que nous avons pu.

Remy pressentait de plus en plus un mystère.

Évidemment, entre les raisons présentées par le duc et celles alléguées par Barthez, il y avait une corrélation frappante. Ni le maréchal ni le meunier, ne voyaient partir la jeune fille avec plaisir.

De la part de Barthez, c'était excusable, car enfin Camille était son enfant; mais de la part du duc?... Et le duc avait pris la peine d'expédier un courrier! de donner ses instructions! Pourquoi? Quelle sollicitude le poussait à s'inquiéter du sort d'une jeune fille à laquelle rien ne le rattachait ostensiblement?

A force de songer à ces bizarreries, Remy en arriva à supposer plus d'absurdités que de vraisemblances.

En dernier lieu, celle qui se présenta à son esprit le fit rougir de honte.

— Peut-être, se disait-il, Camille est-elle la maîtresse du maréchal...

Aussitôt il leva les yeux sur ce jeune et joli visage, comme pour y trouver la réponse qu'il cherchait. Il était assis en face d'elle et pouvait la contempler à l'aise. La première fois qu'il l'avait vue, elle portait une simple robe de laine grise, longue et fort élégamment coupée, c'est vrai, mais vierge de tout ornement.

La simplicité de ses vêtements n'avait pas empêché le jeune baron de remarquer toutes les perfections qu'ils recouvraient; mais aujourd'hui il lui semblait que ces trésors étaient plus en relief, que ces formes étaient plus pures, que ces beautés étaient plus éclatantes.

La toilette de Camille était cependant sévère plutôt que voyante, mais elle était si complète et d'un goût si parfait, qu'elle faisait admirablement ressortir les moindres avantages de la jeune fille.

Ses cheveux blonds, crêpelés, presque rebelles, dont un ruban bleu entourait, bien plus qu'il ne retenait les nattes opulentes et dorées, formaient autour de sa figure une sorte de broussaille nuageuse, dans laquelle se jouaient capricieusement les rayons du soleil.

Sur son teint de lis, sur cette peau transparente et nacrée, si fine, qu'elle laissait deviner le réseau de veines qui l'irisait de lignes bleuâtres, ses sourcils, ses yeux et ses cils noirs formaient un contraste singulier, et donnaient un caractère étrange de vi rilité à la physionomie.

Le nez correct, petit, aux narines roses et mobiles, surmontait une bouche divine, véritable nid de grâces, de gaieté et de fine ironie.

Les lèvres, pleines, rouges et rebondies comme la pulpe d'une cerise, laissaient voir en souriant une rangée de dents semblable à un collier de perles. Le menton, rond, un peu saillant, creusé d'une fossette adorable, dénotait une volonté ferme et complétait l'ensemble énergique de cet irréprochable visage.

Sur les épaules arrondies qui s'effaçaient pour mieux faire ressortir une gorge bien placée, le col, un peu long, flexible, gracieux, se prêtait avec une élégance indicible aux moindres mouvements du corps.

La taille, fine et souple, admirablement cambrée, dissimulait mal, sous les plis qui l'emprisonnaient, une opulence et une correction de formes que le statuaire eût enviées.

La main, blanche, longue, aux doigts fuselés, dénotait une pureté de race que la cambrure du pied et la finesse des attaches venaient encore confirmer.

— Est-ce bien une meunière?... se demandait Remy à mesure qu'il détaillait ces perfections. Existe-t-il au monde une patricienne aussi heureusement douée?

Tout, en effet, achevait, non pas seulement de l'étonner, mais encore de le confondre.

Quelle école avait donné à Camille cette distinction suprême, qui était pour ainsi dire à cette époque un privilège de naissance ? Quelle main expérimentée avait présidé à l'ajustement de ses habits ? Quelle intelligente fée avait dirigé son éducation ?

N'étaient-ce pas autant de problèmes, lorsqu'on savait de quelle souche vulgaire était sorti ce magnifique rejeton ?

Aussi Remy ne cessait de fouiller des yeux chacune des lignes de ce charmant visage, d'interroger chacun des gestes et des mouvements de ce corps merveilleux. Mais il n'y découvrait rien qu'un embarras pudique, un cachet d'innocence et de naïveté qui le déroutaient.

Jamais, non, jamais cette chaste enfant n'avait été souillée par de révoltantes caresses ! Non, elle n'était la maîtresse ni de M. de Montmorency ni d'aucun autre ! Ces profanations laissent des traces. Elles se révèlent par la hardiesse du regard, par l'aplomb du corps, par ces mille riens intraduisibles qui ont pourtant une si dangereuse éloquence auprès du connaisseur.

Au contraire, Camille, qui sentait peser sur elle le regard investigateur et presque courroucé du baron, baissait les yeux pour ne pas voir, et s'agitait avec un malaise évident, comme si elle avait espéré s'y soustraire. La position n'était pas tenable pour elle.

La duchesse de son côté se livrait au même examen sur sa personne. Elle la couvait de ce terrible regard de femme qui découvre chez une rivale plus de qualités qu'elle n'en possède, et plus de jeunesse, ce qu'elle pardonne plus difficilement encore.

Remy comprit la délicatesse de cette situation, et, comme ses absurdes suppositions s'étaient entièrement évanouies, il résolut d'épargner à la jeune fille un plus long supplice.

— Vous connaissez intimement Mlle de Grandpré ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit Camille d'une voix si douce, qu'elle vibra comme une musique délicieuse à l'oreille et au cœur du gentilhomme.

— Et aussi Mlle de Pressac ? ajouta-t-il.

— Oui, monsieur.

— Pourtant, vous n'êtes jamais allée à Paris ? reprit-il.

— Deux ou trois fois seulement, monsieur.

— Avec vos parents ?

— Non, monsieur, avec Lisbeth et sa tante.

— Alors, si j'ai bien compris les deux ou trois mots que votre père a laissé échapper, c'est à Moulin-Galant que vous avez connu ces deux dames ?

— A Essonne, oui, monsieur.

— Elles ont donc une propriété dans les environs ?

— Très belle, et qui touche un coin de terre dont mon père s'est rendu acquéreur quelque temps après son arrivée dans le pays.

— Ah ? fit Remy, qui vit que la duchesse ne l'avait pas trompé.

— Oui, monsieur, c'est même ce qui m'a procuré l'honneur de faire leur connaissance.

— Vraiment !

— Il s'agissait de... Ah ! mon Dieu, fit Camille, en riant, je ne sais si je me rappellerai ce gros vilain mot de procureur.... Ah ! oui. Il s'agissait d'établir entre mademoiselle de Grandpré et nous, une délimitation de propriété. Le vendeur prétendait posséder certains droits qu'on lui contestait au nom de Lisbeth, alors âgée de sept ou huit ans. Mon père se rendit chez ces dames, et leur déclara qu'il était prêt à faire toutes les concessions imaginables. L'affaire n'eut donc pas de peine à s'arranger. Cependant, comme elle était dirigée par des hommes de chicane, on mit plus d'une grande heure à rédiger un acte, et à faire signer par mon père l'abandon de droits qu'il ne réclamait pas.

— Et vous assistiez à ces débats ? interrogea Remy.

— Non, pas précisément. Mon père m'avait laissée

dans le jardin. Je folâtrais à travers la pelouse, poursuivant je ne sais quel papillon capricieux, lorsque j'aperçus une petite fille qui accourait au-devant de moi. C'était Élisabeth, celle au nom de qui s'agitaient en ce moment de si graves questions. Ah ! je vous jure qu'elle ne s'en doutait guère, monsieur; car, pendant tout le temps qu'on nous laissa seules, nous brisâmes une superbe poupée, et nous dévastâmes une ou deux corbeilles de fleurs.

— Ce dont vous fûtes sévèrement réprimandées, j'en suis sûr, dit Remy en souriant.

— Pas trop, répondit Camille sur le même ton, car on ne s'en aperçut qu'au moment où il fallut nous séparer; et, à ce moment-là, Lisbeth éprouva un si profond chagrin, jeta des cris si perçants, qu'on dut lui promettre que je reviendrais et que, si je ne revenais pas, on irait me chercher.

C'est donc à cette époque, déjà éloignée, puisque treize années ont passé sur notre amitié, sans l'amoindrir, que remontent mes relations avec Mlle de Grandpré.

Malgré la différence d'âge qui nous séparait, — car Lisbeth a trois ans au moins de plus que moi, — nous continuâmes régulièrement à nous voir. En grandissant, les sentiments de sympathie qui nous unissaient l'une à l'autre ne firent que s'accroître.

Pendant les sept mois d'été que Mlle de Grandpré demeure dans sa propriété d'Essonne, il n'est presque pas de jour où je n'aille passer quelques instants auprès d'elle, et où elle ne daigne venir elle même au moulin. Quant aux cinq mois d'hiver pendant lesquels elle séjourne régulièrement à Paris, ils étaient pour nous tous les ans une source de larmes, quand Mlle de Pressac, sa tante, proposa d'atténuer cette longue et douloureuse séparation en m'emmenant avec elle.

Mon père ne voulut pas y consentir. L'abîme que la naissance, sinon la fortune, a creusé entre Lisbeth et moi, lui faisait craindre que je ne prisse au contact de

cette société des goûts peu en harmonie avec notre humble position.

Cependant, je vous l'ai dit, monsieur, l'insistance de la vicomtesse de Pressac, les supplications de Mlle de Grandpré, triomphèrent quelquefois des scrupules de mon père. C'est ainsi que j'ai passé déjà chez elles près de trois mois à Paris.

— Mais vous n'êtes jamais venue à la cour ? demanda la duchesse.

— Jamais, madame. La vicomtesse avait offert de m'y présenter, malgré mon peu de naissance, mais mon père s'y est toujours obstinément opposé.

— Et vous êtes bien certainement désireuse d'y débuter, mon enfant ?

— Pas trop, madame, avoua timidement Camille.

— Pourquoi donc ? n'est-ce pas une précieuse faveur et un terrain curieux à connaître ?

— Au contraire, madame. C'est précisément ce qui m'effraie. J'ai peur d'y être gauche, empruntée, ridicule.

— Oh ! ne craignez rien, fit vivement Remy, Mlle de Grandpré m'a chargé de vous dire que vous ne vous inquiétiez d'aucun de vos ajustements.

— Je l'en remercie, répliqua la jeune fille avec une nuance de fierté. Je m'estimerai heureuse de consulter son goût, son expérience; mais, en se résignant à me laisser partir, mon père a voulu que je ne fusse à la charge de personne, et a mis dans la valise que j'emporte de quoi suffire amplement à mes besoins.

— A la bonne heure ! s'écria la duchesse. Barthez est devenu raisonnable. Et... sans indiscrétion, savez-vous combien il a glissé dans votre bourse de jeune fille ?

— Un millier de doubles pistoles, m'a-t-il dit.

— Savez-vous, fit Mme de Chevreuse interdite, qu'il vous a fait un cadeau princier ?

— Vous croyez ? demanda Camille étonnée.

— J'en sais quelque chose, moi qui suis femme.

— Tant mieux alors. Cela m'évitera de m'adresser de nouveau à sa générosité.

— Craignait-il donc qu'une pareille somme ne vous suffît pas ?

— Probablement, madame, puisqu'il m'a priée de lui faire savoir deux ou trois jours d'avance si j'aurais de nouveau besoin d'argent.

— Allons, fit la duchesse, voilà qui me réconcilie un peu avec Barthez. Je vois qu'il est prodigue au moins envers vous des biens dont il est si sobre pour sa femme et pour lui.

— Ah ! madame... soupira Camille en levant les yeux au ciel, que me dites-vous-là !... C'est ma querelle de chaque jour avec mon père et ma mère. Quand je les vois si rudement mettre la main à la besogne, alors que je les sais riches, que je ne fais rien, que je suis bonne tout au plus à dépenser en partie leurs économies, je me demande à quoi ils songent, à quelle œuvre inimaginable ils consacrent leur existence, dans quel but ils entassent ainsi tant de trésors inutiles ?

— Ah ! fit vivement Mme de Chevreuse. Cette idée-là vous est venue aussi ?

— Et je leur en ai fait part.

— Que répondent-ils alors ?

— Que cela ne me regarde pas, que leur seule distraction, leur seul bonheur est de travailler, qu'ils mourraient de chagrin le jour où ils n'auraient plus rien à faire...

— Et vous le croyez ?

— Sans doute, dit naïvement Camille, puisqu'ils me l'affirment.

La duchesse et Remy n'ajoutèrent pas un mot ; mais ils échangèrent un regard d'intelligence.

Ainsi voilà une enfant, la propre fille de Barthez, qui se posait à elle-même identiquement la même question que la grande dame et le gentilhomme avaient agitée en venant au moulin !

Le reste du voyage s'accomplit sans autre incident qui mérite d'être cité. A quatre heures, le carrosse de la duchesse s'arrêtait devant l'hôtel de la vicomtesse de Pressac, et Lisbeth sautait au cou de Camille. Remy qui ne pouvait en faire autant, regagna son auberge de l'*Arbre sec,* où l'attendait une lettre du chevalier.

« Le cardinal a manifesté le désir de vous voir, écrivait Sylvain, et m'a chargé de vous en informer. Vous pouvez *sans crainte* accéder à sa demande. »

— Le cardinal ! murmura le baron stupéfait. Que me veut-il ?

VII

DANS LEQUEL NOTRE HÉROS FAIT DE LA POLITIQUE MALGRÉ LUI.

Richelieu ne faisait alors que commencer cette lutte terrible contre la noblesse, qui laissa sur son chemin tant de taches sanglantes.

Dans l'accomplissement de cette œuvre difficile, il s'était adjoint certaines individualités qui jouèrent à ses côtés un rôle assez important pour que l'histoire nous ait transmis leurs noms. Parmi ceux-là, deux figures se détachent bien nettement des comparses de toute espèce au milieu desquels elles s'agitaient : de Laffeymas et le père Joseph.

Ce de Laffeymas était un méchant gentilhomme ruiné, peu scrupuleux sur les moyens de refaire sa fortune, une façon d'aventurier, qui remplit auprès de Richelieu la place qu'occupait autrefois Tristan l'Hermite auprès de Louis XI. En un mot, c'était l'homme d'action, chargé des missions brutales et, au besoin, des exécutions sommaires; personnage sans valeur, bien entendu, dont le

seul mérite consiste à s'être fait l'instrument du bras qui le dirigeait.

Quant au père Joseph, plus connu encore sous le nom de l'Éminence grise, il était l'homme de conseil. Celui-là n'était point un homme ordinaire.

Doué d'une intelligence hors ligne, d'une santé de fer, d'une énergie indomptable, il était le véritable ressort qui faisait mouvoir à la fois le corps et la pensée du maître souffreteux qu'il s'était donné.

Aussi, non seulement le cardinal en faisait grand cas, mais encore il en avait peur. A ce moine austère, dont la figure anguleuse et macérée ne vivait pour ainsi dire que par le regard, il enviait cette exubérance de vie, cette force matérielle qui lui manquait.

Nul doute que, si le père Joseph avait été dévoré de la même ambition qui animait Armand Duplessis, il n'eût fini par supplanter le débile et maladif Richelieu. Il ne daigna pas le faire, il osa le lui dire et le lui prouver, sans que le cardinal se sentît le courage d'exercer contre lui les farouches représailles dont il était si prodigue envers ses ennemis.

Autour de ces deux personnalités gravitaient une foule d'étoiles secondaires, diversement poussées par leur intérêt, leur cupidité, leur haine, leur ambition, vil troupeau qu'un regard du maître faisait trembler, qu'un geste suffisait à conduire.

De cette tourbe immonde se dégage un seul type intéressant : le chevalier Sylvain.

Celui-là n'était guidé par aucune passion vulgaire ; il agissait par conviction. Or, ce n'était pas une physionomie banale que celle d'un gentilhomme de cette époque se liguant avec le plus redoutable ennemi de la noblesse dont il faisait partie.

Aussi fut-il un des rares privilégiés que le premier ministre honorait d'une estime voisine du respect.

Seul, il jouissait de cette exorbitante faveur, que ne partagèrent ni Laffeymas, ni le père Joseph lui-même,

d'entrer à toute heure et sans se faire annoncer, chez le cardinal, faveur qu'aurait pu lui envier Louis XIII en personne, alors qu'il venait plus tard abaisser sa majesté devant le lit d'agonie sur lequel râlait son premier ministre.

Le chevalier Sylvain était bien connu à la cour. Le nom obscur qu'il portait fut pour les gentilshommes vaniteux au milieu desquels il vivait un premier sujet de curiosité.

Lorsque, quinze ans avant l'époque qui nous occupe, on vit paraître sous ce pseudonyme insignifiant ce jeune homme simple, mis avec une sorte de sévérité puritaine qui n'excluait cependant pas une incontestable élégance, on se demanda pourquoi cet homme dissimulait son nom véritable. On le prit d'abord pour le bâtard de quelque capricieux grand seigneur, puis pour un aventurier, et enfin pour un ambitieux, visant par l'originalité à satisfaire les passions qu'il savait dissimuler sous le masque d'une savante impassibilité.

Le chevalier ne parut se soucier d'aucune des interprétations fâcheuses auxquelles donnait lieu son obscurité volontaire ou forcée. A ceux qui lui témoignèrent de l'indifférence et du dédain, il répondit par un silence plus dédaigneux encore. A ceux qui s'aventurèrent jusqu'à mettre en doute son honneur et à le lui dire, il riposta par l'argument le plus convaincant de son temps, c'est-à-dire par des coups d'épée.

Quant à lui, il continua de mener sa vie austère et irréprochable.

Lorsqu'on s'aperçut au bout de quelques années que cet homme impénétrable restait le même, lorsqu'on acquit la preuve qu'il ne cherchait à accaparer aucun lambeau du pouvoir, qu'il ne sollicitait aucun grade, qu'il ne disputait à personne ni emplois, ni dignités, ni fortune, l'envie fut désarmée, la médisance ne sut plus qu'inventer. Apôtre d'une réforme sociale, prêchant aux autres gentilshommes — et prêchant d'exemple — la modestie, la bonté, la pu-

reté des mœurs, il aurait fini presque par passer pour un rêveur, sinon pour un fou peu dangereux, si d'incontestables vérités n'étaient tombées de ses lèvres, et si sa conduite n'avait été en parfaite harmonie avec ses paroles.

Il n'était pas pétri de cette pâte inerte des martyrs, que soutient la force de la résistance plutôt que l'énergie de l'initiative. Il avait conscience de l'époque à laquelle il vivait, de la stérilité de son évangile; mais comme il était convaincu de l'efficacité de ses doctrines, comme il voulait sauver la noblesse, malgré la noblesse, de l'effroyable catastrophe qu'il pressentait à plus d'un siècle et demi de distance, il fut un des premiers à embrasser la cause que personnifiait Richelieu, et à s'enrôler sous sa bannière.

On crut encore à ce moment que son ambition s'éveillait, qu'il ne s'attachait pas sans arrière-pensée au rayonnement de cet astre nouveau; mais il resta ce qu'il était et força l'estime à s'incliner devant lui.

Pour ses amis aussi bien que pour ses ennemis, il demeura l'irréprochable gentilhomme qu'il s'était toujours montré. Quelques écervelés essayèrent de le railler, et, comme il avait une belle figure, plusieurs coquettes entreprirent de le séduire; mais il eut assez d'esprit dans le premier cas pour mettre les rieurs de son côté, et, dans le second, assez de pouvoir sur lui-même pour résister à ces tentatives banales.

Tel était le personnage que le hasard avait jeté sur la route de Remy, et qui devait exercer sur sa destinée une influence dont les événements feront mieux apprécier l'importance.

Le lendemain du jour où il avait écrit au baron cette lettre qui intriguait si fort notre héros, le chevalier se présentait chez le cardinal. Il était dix heures à peine, et pourtant une nuée de gentilshommes encombrait déjà l'antichambre du premier ministre. En vertu du privilège dont il jouissait, il traversa les groupes qui se trouvaient sur son passage, poursuivi par les saluts obséquieux des

solliciteurs, et pénétra dans le cabinet de Richelieu, dont un huissier lui ouvrit la porte.

Le cardinal était en train de dépouiller sa correspondance. Il mettait de côté avec soin les lettres ou les rapports qui offraient à son point de vue un intérêt particulier, et donnait les autres à son secrétaire, qu'il chargeait d'y répondre dans le sens qu'il indiquait.

Dès qu'il vit entrer le chevalier, il s'arrêta.

— Eh bien! demanda-t-il, avez-vous écrit?

— Et je suis allé porter la lettre moi-même, monseigneur.

— A qui l'avez-vous remise?

— A son domestique.

— Et vous êtes certain qu'elle lui parviendra?

— Aussi sûr que si je la lui avais remise en mains propres.

Le cardinal poussa un léger soupir et continua son travail.

— Ainsi il n'est pas venu? fit le chevalier.

— Pas encore. Espérez-vous donc qu'il viendra?

— Pourquoi non?

— Ma foi! puisque vous l'avez prévenu qu'il se défie de moi...

— C'est vrai, mais comme vous m'avez donné votre parole qu'il ne courait aucun danger, je lui ai dit qu'il pouvait se présenter sans crainte, et j'ai souligné ces deux derniers mots.

— Ainsi vous croyez qu'il viendra?

— Oui, ne fut-ce que par nécessité. Mais souvenez-vous bien de ce que vous m'avez promis, monseigneur.

— Quoi donc?

— C'est que vous n'entreprendrez rien contre lui sans m'avoir averti.

— Oui, je me rappelle... j'ai eu cette faiblesse... Ah! vous pouvez vous vanter d'être un homme singulier, chevalier.

— En quoi donc, monseigneur?

— En ce que vous avez une manière de me servir qui n'appartient qu'à vous. Comment! voilà un petit Gascon qui se permet de déjouer mes projets les plus chers, qui me fait honnir du roi, mystifier par Anne d'Autriche, et vous l'avertissez de se tenir sur ses gardes! Et vous voulez encore que je vous prévienne, si, à la suite de l'entretien que je vais avoir avec lui, je le condamne à la prison ou à la mort! Et vous avez l'audace de m'avouer que, si vous exigez de moi cette promesse, c'est afin de lui fournir les moyens de se soustraire à ma vengeance! Et j'ai la sottise de consentir à ce marché!

— Que voulez-vous, monseigneur? je ne sais pas mentir, fit le chevalier... Et puis ce que je vous demande est si peu de chose!...

— Peu de chose! interrompit le cardinal en s'animant. Que ne me demandez-vous donc un régiment une bonne fois? J'aimerais mieux cela.

— Vous savez bien que je n'en veux pas, monseigneur.

— Oui, je le sais. Ah! morbleu! vous me l'avez assez répété, que vous ne vouliez rien. C'est bien justement ce qui m'enrage; car, avec votre manie de ne rien demander, vous obtenez de moi ce que je ne voudrais pas vous accorder.

— Allons, calmez-vous, monseigneur! fit Sylvain en souriant. Pour une faveur minime, qui concerne un jeune homme obscur, inconnu, sans valeur...

— Sans valeur! un monsieur qui m'a bafoué! Mais il vous a donc ensorcelé, cet inconnu!

— Point, monseigneur, mais il m'a rendu service, je vous l'ai dit.

— En vous ramassant sur la grande route? La belle affaire! S'il ne s'était pas trouvé là, vous ne vous seriez donc pas relevé tout seul?

— J'y aurais bien été contraint, mais ce n'est pas une raison pour oublier la générosité avec laquelle il s'est précipité à mon secours.

— Allons donc ! fit le cardinal en haussant les épaules. Si je ne vous connaissais pas, chevalier, je pourrais supposer que c'est cette puérile reconnaissance qui vous anime; mais je sais que vous avez l'esprit froid et juste, que vous ne vous laissez déborder par aucune exagération de sentiments, que vous appréciez les choses à leur mérite. Voilà précisément pourquoi il m'est impossible de croire que ce soit une gratitude enfantine qui vous inspire tant d'intérêt pour ce jeune cavalier.

— Que supposez-vous donc, monseigneur?

— Eh ! le sais-je ? fit Richelieu avec véhémence. Tout est mystère en vous: votre nom, votre conduite, votre pensée.

— Ma pensée n'est pas un secret pour vous, monseigneur. Je vous l'ai livrée tout entière le jour où je me suis mis à vos ordres.

— C'est juste, répondit plus doucement le premier ministre, et j'apprécie tous les jours davantage cette preuve de confiance et de loyauté, que vous n'avez donnée peut-être à nul autre que moi...

— Vous l'avez dit, monseigneur.

— Mais cela n'empêche pas, poursuivit le cardinal, qu'il doit y avoir entre le baron de Montbrun et vous un autre lien que celui de la reconnaissance...

— Admettons-le, monseigneur, répondit froidement le chevalier.

— C'est donc vrai ? interrogea vivement Richelieu.

— Je n'ai pas dit que ce fût vrai, monseigneur, j'ai dit que je l'admettais.

— Donc j'ai deviné juste, conclut le cardinal. Oh ! rassurez-vous. Je ne veux point vous arracher votre secret, ajouta-t-il. Et il examina de ce regard profond qui lui était particulier son impassible interlocuteur.

Le chevalier ne sourcilla pas.

Le premier ministre lui tourna le dos avec une humeur manifeste, acheva de dépouiller sa correspondance, et congédia son secrétaire.

Pendant ce temps, le chevalier s'était dirigé vers la fenêtre, dont il avait soulevé les rideaux pour mieux voir ce qui se passait au dehors.

— Décidément, fit le cardinal, je me trompais tout à l'heure en disant que le baron vous avait ensorcelé. C'est moi qui le suis.

— Et par qui, monseigneur ?

— Par vous, morbleu ! car vous avez refusé de me répondre...

— Oh ! monseigneur, je n'ai pas refusé...

— Parce que j'ai eu le bon esprit de ne pas vous interroger, sans cela...

Le chevalier garda le silence.

— Vous le voyez bien, fit le cardinal. Et cependant je ne vous en veux pas. Il est vrai que je vous connais depuis trop longtemps pour ne pas être habitué à votre fantasque manière d'agir. Et tenez, sans aller plus loin, croyez-vous que je ne me sois pas demandé pourquoi vous avez brusquement quitté mon cabinet, quand, avant-hier soir, on a annoncé devant vous le vicomte d'Espayrac ?

Malgré toute sa force de volonté, le chevalier pâlit d'une manière visible, en entendant prononcer ce nom.

— Je vous y prends, cette fois, dit vivement le cardinal. Vous avez pâli, mon cher. Vous le voyez... encore un mystère...

Richelieu se prit à sourire. C'était une indicible satisfaction pour lui d'avoir troublé, ne fût-ce qu'un instant, cet homme de bronze qui se nommait le chevalier Sylvain.

— La visite du vicomte d'Espayrac avait pourtant du bon, ricana le cardinal.

— Je suis loin de dire le contraire, répondit le chevalier; mais monseigneur n'ignore pas que je méprise de tels hommes et de tels moyens.

— Vous avez tort, mon cher. En politique, il ne faut rien mépriser.

— Vous voulez dire qu'on doit se servir de toutes les armes, monseigneur, même de celles que vous fournissent vos ennemis ? Oui, je sais que la politique fait avec la conscience des pactes honteux. Mais moi qui ne suis pas un homme politique, j'écoute avant tout la voix de ma conscience. Voilà pourquoi, lorsqu'on a annoncé devant moi le vicomte d'Espayrac, mon cœur s'est soulevé de dégoût, et je suis parti. Tout le mystère est là.

— Mauvaise excuse, chevalier. Vous ignoriez alors pourquoi le vicomte venait ici.

— Pardon, monseigneur, je le savais.

— Vous ! se récria le cardinal. Mais je l'ignorais moi-même.

— Vous le saviez, monseigneur, ou plutôt vous vous en doutiez si bien que, malgré l'heure avancée, vous avez reçu le vicomte à l'instant. D'ailleurs, quelle profonde diplomatie était nécessaire pour deviner les motifs qui conduisaient chez vous M. d'Espayrac ? Ne l'avions-nous pas toujours compté au nombre de nos ennemis ? Pouvions-nous admettre qu'il osât solliciter la plus petite faveur ? Non, monseigneur. Moi qui vous observais, je ne m'y suis pas trompé. Vous avez accueilli sa visite avec la même joie que vous accueilleriez en ce moment celle du baron de Montbrun,— parce que vous espériez en tirer quelque chose.

— Je ne m'en cache pas, fit vivement le cardinal. Ainsi, c'est l'unique raison qui vous a fait quitter mon cabinet ?

— La seule, oui, monseigneur.

— Qu'auriez-vous donc dit, si vous aviez trouvé à Fontainebleau l'homme au-devant de qui je vous envoyais ?

— Quoi ! cet individu avec qui Laffeymas devait me mettre en relations, qui devait nous fournir des renseignements si précieux, qui était déjà parti pour Paris quand je suis arrivé à Fontainebleau, c'était...

— Le vicomte d'Espayrac, oui, chevalier.

— Eh bien ! monseigneur, fit Sylvain, sans cacher le dégoût qu'il ressentait, je vous serai obligé, une autre fois, de ne plus me confier de missions semblables.

— Décidément, vous êtes trop délicat, dit le cardinal en haussant les épaules ; car savez-vous ce que cet homme m'a appris ?

— Vous m'en avez touché quelques mots hier.

— Mais je ne vous ai pas tout dit, chevalier. J'attendais, pour entrer dans de plus longues explications, le courrier que je viens de recevoir. Eh bien ! tout est vrai, chevalier, tout ! Oui, Gaston d'Orléans lève une armée en Lorraine; oui, le maréchal de Montmorency fait cause commune avec lui, avec la reine-mère; et savez-vous en quel lieu le duc tient ses réunions ?

— Non, fit Sylvain étonné.

— Dans un moulin situé près d'Essonne.

— A Moulin-Galant ? demanda le chevalier stupéfait.

— Précisément. Vous le saviez donc aussi ?

— Non, monseigneur; mais on m'a beaucoup parlé, hier, de ce village dont j'ignorais l'existence.

— Alors on a dû vous dire que le moulin était depuis quelque temps le rendez-vous d'une foule de grands seigneurs ?

— En effet, je crois me rappeler...

— C'est un nid de conspirateurs, chevalier, pas autre chose. A leur tête figure M. de Montmorency, qui, de son côté, lève une armée en Languedoc.

— Ah ! dit Sylvain en hochant gravement la tête.

— Je vous disais hier que la missive dont le vicomte d'Espayrac était porteur n'avait pas à beaucoup près l'importance qu'il y attribuait lui-même, reprit le cardinal. J'étais dans l'erreur. Ces mots insignifiants en apparence, que le duc adressait au comte de Moret: « Comment va notre armée ? » ont une bien autre valeur que nous ne le croyions. Ce n'est pas de l'armée que le maréchal commande pour le roi qu'il est question, mais bien de celle qu'il lève pour son propre compte.

— Contre le roi ? demanda le chevalier interdit.

— Non pas contre le roi, répondit Richelieu avec un sourire étrange. Vous savez bien que personne n'est censé se révolter contre le roi. C'est contre moi que s'organise la défense. M. de Montmorency ne peut pas me pardonner de laisser depuis si longtemps en blanc la lacune qui figure au bas de son portrait : « Connétable en... »

Il ne le sera jamais, poursuivit le cardinal en brandissant son bras amaigri. Qu'il y prenne garde ! ou je le draperai comme Marillac, dans un manteau de pourpre si éclatant, que personne n'osera le regarder en face.

— Et c'est le vicomte d'Espayrac qui vous a révélé tout cela ?

— Oui, chevalier. Quand il s'est présenté, j'ai cru d'abord avoir devant moi, ainsi que vous le supposiez, un traître de bas étage. Nous n'avions pas complètement fait fausse route, car il a mis à ses délations des conditions pécuniaires auxquelles j'ai dû satisfaire séance tenante, sous peine de ne rien apprendre. Mais, rapportez-vous-en à mon expérience, il y avait dans la démarche du vicomte, dans le ton avec lequel il me parla du maréchal, un accent de haine ou de vengeance inassouvie, qui me frappa au point que je lui demandai s'il avait contre le duc quelques griefs personnels.

— Ah ! fit le chevalier qui se prit à tousser légèrement. Et que vous a-t-il répondu ?

— Qu'en effet le maréchal l'avait profondément humilié en refusant de le recevoir au nombre des chefs du complot qu'il organisait. Il fallut, m'a assuré M. d'Espayrac, que ses amis intervinssent chaleureusement en sa faveur, et fissent même de son admission une question d'amour-propre.

— Je comprends, dit le chevalier qui respira plus librement.

Ainsi tout ce qu'il affirme est vrai ? La conspiration existe, la noblesse se révolte contre l'autorité royale ? Vous en avez des preuves ?

— Des preuves, pas encore, répondit le cardinal ; mais des indices infaillibles.

— Ces gens-là sont donc fous ! fit Sylvain en frappant du pied avec colère.

— Fous ! Ah ! que vous avez bien trouvé le mot ! s'écria Richelieu sur un ton dans lequel il y avait plus de pitié que de colère.

— Et vous allez sans doute faire jeter à la Bastille les principaux meneurs ?

— Moi ! ricana le premier ministre. Pas si sot ! On ne manquerait pas de dire encore que j'ai saisi le premier prétexte venu pour me défaire du maréchal.

— Qu'allez-vous faire ? interrogea le chevalier effrayé.

— Je vais laisser couver l'œuf, grandir la conspiration, répondit le cardinal d'une voix sourde. Je veux qu'ils lèvent leurs armées, qu'ils déploient leur étendard, car alors j'aurai bien incontestablement le droit et le devoir de faire éclatante justice. Jusque-là, qu'ils s'endorment dans leur sécurité, qu'ils se bercent de l'espoir du triomphe, qu'ils caressent toutes les chimères ; je ne demande pas mieux, je le désire, je le veux même. Mais quand mon tour viendra...

Sa voix s'était élevée par degrés. Il se tenait debout, dardant sur le chevalier son œil brillant de lueurs sinistres. Il n'acheva point la phrase menaçante qu'il avait commencée, mais il parcourut à grands pas son cabinet, comme s'il avait peine à renfermer dans cet étroit espace l'impatience qui le dévorait.

Le chevalier frissonna malgré lui et se dirigea vers la porte.

— Vous m'entendez, chevalier ? reprit le cardinal, pas d'indiscrétions ! Vous êtes le seul à qui je me sois livré.

— Ne craignez rien, monseigneur. Nous poursuivons le même but, vous le savez. Ah ! les aveugles et les entêtés ! Pourquoi faut-il que ce soit la violence qui ait raison de leur vanité ?

Il allait sortir, lorsque la porte s'ouvrit d'elle-même.

— Le baron de Montbrun ! annonça l'officier de service en personne.

Par un mouvement plus rapide que la pensée, le cardinal se jeta au-devant du chevalier, lui saisit le bras avec force et lui désignant la porte par laquelle s'était retiré son secrétaire :

— Par là ! dit-il avec vivacité.

— Soit, fit froidement le chevalier ; mais souvenez-vous que j'ai votre parole, monseigneur.

— N'ayez crainte, chevalier, répondit le cardinal avec un clignement significatif.

Il le regarda s'éloigner d'un œil défiant. Enfin, quand la porte intérieure se fut fermée sur le gentilhomme, il se tourna vers l'officier.

— Faites entrer, ordonna-t-il avec le plus grand calme apparent.

Presque aussitôt apparut Remy. Il se découvrit par un mouvement gracieux, et s'inclina devant le cardinal avec une courtoisie aussi exempte de frayeur que d'arrogance.

Il avait hésité longtemps avant de se rendre à l'invitation que le chevalier lui avait transmise.

Dans quel but le premier ministre le faisait-il appeler ? Sans doute il voulait avoir des explications au sujet de la scène dans laquelle Remy avait joué la veille le principal rôle. Or le baron était bien décidé à se renfermer dans le même silence absolu qu'il avait gardé envers Sylvain et envers Mme de Chevreuse elle-même.

Dès lors, à quoi bon aller chez le cardinal ?

Cependant, à force de réflexions, Remy pensa que l'abstention serait une sorte d'aveu, ou tout au moins une preuve de pusillanimité.

A la seule idée qu'on pourrait l'accuser d'avoir peur, le rouge de la colère et de la honte lui monta au front.

— J'irai, murmura-t-il résolûment. Et, qui sait ?... cette preuve de confiance donnera peut-être le change à Richelieu.

D'ailleurs, depuis sa seconde visite au moulin, depuis

qu'il avait amené Camille à Paris, malgré le meunier et M. de Montmorency lui-même, Remy nageait en plein océan de félicités. Il reprenait courage, et se sentait renaître à la vie.

Le matin, il avait été envers Jacques aussi bon, aussi affectueux que d'ordinaire. Il avait presque oublié ce qu'il reprochait la veille à ce fidèle serviteur, c'est-à-dire d'avoir deux fois dans la même journée favorisé la fuite du vicomte d'Espayrac.

Il est vrai qu'il n'en était plus si intimement persuadé. Les raisonnements de Puylaurens avaient quelque peu ébranlé sa conviction. Ses pressentiments l'avaient cependant merveilleusement servi. C'était bien le vicomte qui, revenant de Fontainebleau en compagnie de Laffeymas, avait passé par Essonne, et avait habilement jeté dans les jambes de Remy les quatre spadassins qui avaient arrêté sa poursuite.

C'était bien le vicomte qui se rendait à Paris, toujours en compagnie de Laffeymas, pendant que, retardé par son accident, le chevalier Sylvain se dirigeait vers Fontainebleau, où il comptait rejoindre l'agent de Richelieu.

C'était bien le vicomte qui, le soir même de son arrivée à Paris, avait sollicité du cardinal l'audience qu'il avait obtenue aussitôt.

C'était bien le vicomte enfin, qui, à la suite de cette audience, remontait immédiatement à cheval, reprenait à toute bride la route de Toulouse, et longeait la rue Saint-Honoré, dans laquelle l'œil perçant de Remy avait cru le reconnaître.

Ainsi que l'avait redouté le baron, que l'avait prévu le maréchal, le traître était allé vendre à l'ennemi les secrets dont il était maître.

Il est vrai que son espoir fut cruellement déçu. La dépêche dont il était porteur, à laquelle il attachait une énorme importance, ne signifiait rien ou presque rien. Ainsi le maréchal s'était joué de sa crédulité ! Ainsi c'était uniquement pour l'éloigner qu'il l'envoyait à Toulouse !

Avec quel plaisir il livra au premier ministre tout ce qu'il plut à celui-ci de lui arracher! Mais aussi quel désenchantement fut le sien, quand, forcé de se soumettre aux instructions qu'on lui donnait, il reçut du cardinal même l'ordre de repartir sur-le-champ et de faire telle diligence, que pas un courrier lancé sur ses traces ne fût en état de le rattraper!

Une seule chose le consolait un peu : les cinq mille pistoles qu'il avait arrachées à Richelieu, qu'il emportait dans sa valise, et grâce auxquelles il comptait agrandir son domaine d'Espayrac. Mais Remy ne savait rien de cela. Bien plus, il en était arrivé, comme Puylaurens, à croire que de telles monstruosités étaient impossibles.

C'est pourquoi, oubliant momentanément le vicomte, il avait oublié sa haine pour ne songer qu'à son amour, sans tenir compte du mystère dont l'existence de Camille semblait enveloppée.

Que lui importait, en effet, que Camille fût riche ou pauvre, pourvu que son honneur ne fût atteint par aucun soupçon? Elle était fille d'un meunier, c'était son plus grand crime. Que lui importait encore? Qui donc, au fond de son manoir de Montbrun, aurait la pensée de s'informer si Camille était de noblesse ou de roture, en la voyant si belle, si distinguée, si bien élevée, si parfaite?

Tel était l'état d'esprit dans lequel se trouvait Remy lorsqu'il se présenta chez le cardinal.

Tout en lui faisant signe de prendre place, Richelieu examinait de son regard d'aigle ce mâle et beau visage, ces membres robustes, cette contenance assurée, et se promettait de tout tenter pour attacher un pareil homme à sa fortune.

— Monsieur, commença le cardinal, vous vous demandez probablement dans quel but je vous ai prié de venir ici?

— Il est vrai, monseigneur.

— Et vous ne vous en doutez pas!

— Peut-être.

— Tant mieux. Cela me prouve, ainsi que je m'en étais déjà douté, que vous n'avez pas l'intelligence paresseuse.

Remy s'inclina froidement.

— Monsieur, reprit le cardinal, l'un de nous deux, dans l'affaire d'hier, a joué un rôle de dupe...

— Ce doit être moi, fit modestement Remy.

— Voulez-vous me permettre de vous adresser à ce sujet quelques questions ?

— Tant qu'il vous plaira, monseigneur.

— A quel moment êtes-vous entré dans le boudoir bleu ?

— Je vous avoue, monseigneur, que je n'ai pas songé à regarder l'heure.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, monsieur. Je veux dire : est-ce avant ou après que la reine s'y est rendue ?

— C'est nécessairement avant, monseigneur, puisque vos espions ne m'y ont pas vu entrer après, répondit Remy.

— Mes espions ! fit le cardinal offensé.

— Ou tout autre mot qu'il vous plaira, monseigneur, pourvu qu'il serve à qualifier des gens qui s'occupent, pour le compte d'un autre, de ce qui ne les regarde pas.

— Hum ! toussa le cardinal. Ceci est une affaire d'appréciation. Donc, vous êtes entré le premier dans le boudoir bleu ?

— Oui, monseigneur.

— Qui vous l'avait désigné ?

— M. de Montmorency.

— Vraiment ! il savait donc que la reine devait s'y rendre ?

— Sans doute, puisqu'elle le lui avait fait dire par madame de Chevreuse.

— Ah ! la duchesse se trouve encore mêlée à ce scandale ! murmura Richelieu ; je devais m'y attendre, parbleu !

— Quel scandale ? demanda Remy.

— Nierez-vous, monsieur, qu'entre la reine et le duc il y ait eu une de ces explications pour lesquelles la présence d'un tiers est généralement importune ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monseigneur.

— Vous étiez là, pourtant, dites-vous ?

— Oui, monseigneur.

— Et vous n'avez rien entendu de semblable ?

— Non, monseigneur.

— C'est-à-dire, reprit Richelieu en se levant et se promenant de nouveau avec impatience, que vous refusez de me répondre.

— Je ne sais pas pourquoi monseigneur a de pareilles idées en tête, quand je mets au contraire à lui répondre une docilité qui n'est pas dans mon caractère.

— En vérité ! ricana le cardinal.

— Certes, affirma Remy. A tout autre qu'à Votre Éminence j'aurais déjà tourné le dos, sans plus me soucier que d'une croquignole de ce qu'il en penserait.

— Je m'estime heureux et flatté d'une telle préférence, fit Richelieu en continuant sa promenade saccadée. Alors, puisque je n'ai pas à craindre d'être indiscret, je vous demanderai pourquoi Sa Majesté vous avait donné rendez-vous dans son boudoir, quand il s'agissait d'une cérémonie si simple que celle de votre présentation ?

— Ah ! voilà ! fit mystérieusement Remy.

— Il s'agissait donc d'autre chose ?

— C'est vrai, monseigneur.

— Enfin ! vous l'avouez donc ? s'écria le cardinal triomphant.

— Mais je ne m'en suis jamais défendu.

— Et c'était...

— Oh ! monseigneur, cela ne vous intéressera guère, j'en suis sûr.

— Au contraire, baron, au contraire.

— Mon Dieu ! monseigneur... balbutia Remy en baissant les yeux, c'est une histoire...

— Ah ! une histoire ! fit Richelieu visiblement intrigué.

— Qui me concerne, monseigneur ; et vous comprenez que ma modestie...

— Qui vous concerne ? interrompit le cardinal désappointé, en s'arrêtant brusquement. Vous, personnellement ?

— Oui, monseigneur.

— N'importe ! dit le ministre en reprenant sa promenade avec plus d'impatience que jamais. Puisque la reine y a pris tant de plaisir, je m'en amuserai peut-être.

— J'en doute, monseigneur. Il s'agit de certaine aventure, dont le duc avait parlé à madame de Chevreuse, et dont madame de Chevreuse avait touché quelques mots à la reine, avant que je lui fusse présenté.

— Elle est donc bien amusante, cette aventure ?

— Point, monseigneur, elle n'est que folle ; mais comme Sa Majesté tenait à en connaître les détails, elle m'a fait prier par la duchesse...

— De vous rendre dans le boudoir bleu, vous me l'avez déjà dit. Allez, baron, allez !

— J'obéis, monseigneur. La reine désirait donc apprendre de ma propre bouche comment, moi et mon domestique, nous avions fait pour prendre d'assaut un moulin.

— Un moulin ? fit le ministre qui s'arrêta brusquement.

— Celui de Moulin-Galant, oui, monseigneur.

— Moulin-Galant ?... répéta le cardinal en se rapprochant. Où diable prenez-vous Moulin-Galant ?

— Près d'Essonne, monseigneur.

— Ah ! bien. Je sais... dit Richelieu qui s'assit en face de son interlocuteur.

— Je vois avec plaisir, fit Remy en souriant, que mon histoire vous intéresse en effet, monseigneur, puisque tout à l'heure vous me tourniez le dos, et qu'à présent vous voici tout près de moi.

Le cardinal se mordit les lèvres.

— Oui, dit-il avec une feinte bonhomie. Ce nom de village vous a un parfum pastoral qui séduit. Continuez, je vous prie, baron.

— Ainsi soit-il, monseigneur. Donc j'arrivais, il y a deux jours, exténué de fatigue, devant ce moulin, dont on refusait de m'ouvrir la porte, lorsque l'idée me vint de l'enfoncer et de m'y installer à la barbe du meunier.

— Il y a deux jours, dites-vous?

— Oui, monseigneur.

— Vous n'étiez donc pas attendu?

— Naturellement, monseigneur. Sans cela je n'aurais pas été forcé de donner l'assaut.

— C'est juste. Et vous avez livré bataille?

— Dieu merci, non, monseigneur, grâce à M. de Montmorency.

— Comment? le maréchal vous accompagnait donc?

— Non, monseigneur, il était au moulin.

— Par exemple!

— Aussi, dès que je prononçai mon nom, continua Remy, il se souvint de mon père qu'il avait connu, et me fit donner une chambre.

— Que me dites-vous là! se récria le cardinal avec un étonnement parfaitement joué. Quoi! M. le duc dans ce moulin, à pareille heure!

— Je m'en suis étonné comme vous, monseigneur, mais j'ai vu promptement qu'il était fort lié avec Barthez...

— Barthez, qu'est cela?

— C'est le meunier.

— Ah! Barthez est son nom? articula nettement Richelieu.

— Et j'ai appris hier que depuis près de dix-sept ans le maréchal est un des hôtes les plus assidus du moulin, acheva Remy. C'est du reste la fable du pays.

— Que diantre un maréchal va-t-il faire dans un moulin depuis dix-sept ans? demanda le premier ministre.

— Quant à cela, monseigneur, je ne le sais pas plus que vous, dit Remy.

— Au fait, cela le regarde, fit le cardinal en riant. Il faut croire que la meunière est jolie...

Le baron ne répondit pas. Au contraire, il préférait à toute autre cette interprétation, qui ne faisait qu'un tort médiocre à la réputation de Mme Barthez.

— Ainsi, reprit Richelieu, voilà ce que la reine avait si grande envie de savoir?

— Oui, monseigneur. Si vous désirez comme elle que j'entre dans plus de détails, je suis tout prêt à vous les donner. Ce sera la quatrième ou cinquième fois depuis hier; mais, pendant que j'y suis...

— C'est inutile, interrompit vivement l'Éminence. Mais à qui donc avez-vous déjà tant raconté cette histoire?

— Au chevalier Sylvain, à la duchesse, à Marion, à la reine, à vous...

— Ah! vous connaissez Marion?

— J'ai eu le plaisir de lui être présenté le soir même de mon arrivée à Paris.

— Par qui?

— Par le vicomte de Puylaurens.

— Ah! fit le cardinal. Cette Marion fréquentera donc toujours la mauvaise société! Et elle vous a bien accueilli?

— Mieux que je ne l'espérais, monseigneur.

— Je vous en félicite, dit Richelieu avec un sourire mielleux. Je vois que Marion, toute fille folle qu'elle soit, comprend ce que l'on doit à un cavalier aussi accompli que vous, monsieur.

Remy regarda le cardinal, comme pour s'assurer s'il parlait sérieusement. Le ministre avait l'air bien profondément pénétré de ce qu'il disait. Pourtant, en voyant l'étonnement et l'incrédulité du baron, il se prit à sourire.

— Tenez, monsieur, vous avez raison, fit-il brusquement. Voilà un quart d'heure que nous nous mentons l'un à l'autre.

— Je ne vous comprends plus, monseigneur, répondit Remy.

— Vous me comprenez très bien au contraire; car, depuis que je vous interroge, vous feignez de ne rien savoir, et, depuis que vous me répondez, je feins de croire que vous ne savez rien.

— Mais, monseigneur, je vous assure...

— Assez, monsieur. Mentir plus longtemps serait indigne d'un gentilhomme tel que vous. Vous refusez de me répondre, je le conçois. Vous n'avez encore contracté envers moi aucune obligation, mais il ne tient qu'à vous, monsieur. Parlez, ne vous gênez pas...

— Je comprends de moins en moins, monseigneur, balbutia Remy.

— Allons donc! fit Richelieu avec humeur. Espérez-vous me faire croire que vous êtes arrivé à Paris sans but, sans ambition?

— Sans but, je ne le soutiendrais pas; mais sans ambition, je vous en donne ma parole.

— Quoi! vous ne venez pas tenter aventure, chercher fortune ici?

— Non, monseigneur, répondit Remy. La reine a déjà eu la bonté de m'adresser les mêmes questions, et j'ai eu l'honneur de lui dire...

— Oh! la reine et moi, ce n'est pas la même chose, interrompit le cardinal. Vous n'ignorez pas sans doute que Sa Majesté serait obligée de me demander la faveur qu'elle vous aurait promise.

— Peut-être, monseigneur; mais je n'en sollicite aucune.

— C'est le meilleur moyen pour tout obtenir de moi, monsieur. Informez-vous auprès du chevalier Sylvain...

— Je m'en rapporte à Votre Éminence, dit tranquillement Remy.

— Alors parlez sans crainte. Il est impossible que le fils d'un bon gentilhomme et d'un brave soldat, comme était votre père, se condamne à l'inaction, à l'ennui, à l'oisiveté.

visière. Il n'était l'ami de qui que ce fût, sauf de coquins de son espèce, mais tout le monde lui souriait.

— Blainville, lui dit négligemment Richelieu, j'aurai peut-être besoin de vos services aujourd'hui.

— Je suis aux ordres de votre Éminence, répondit l'aventurier en se rengorgeant.

— Vous allez vous mettre en faction dans mon antichambre, où je vous laisse le droit de dire et de faire ce que bon vous semblera, jusqu'à ce que vous entendiez l'officier de service annoncer le baron de Montbrun. Retenez bien ce nom, je vous prie.

— Le baron de Montbrun... répéta lentement Blainville, comme pour mieux faire entrer ce nom dans sa mémoire.

— L'officier de service est prévenu, continua le cardinal. Il introduira sur-le-champ dans mon cabinet ce gentilhomme. Ce n'est qu'à partir du moment où il sortira que vos services pourront m'être utiles. Si je le reconduis jusqu'à la porte, et si je lui dis : « Au revoir, baron ! » vous le laisserez passer sans encombre. Mais si je ne parais pas, si je ne dis rien, je vous donne la permission de l'arrêter.

— Fût-ce pour lui chercher querelle ? demanda le spadassin qui comprenait à demi-mot.

— Cela vous regarde.

— Et sous quelque prétexte que ce soit ?

— Je m'en lave les mains.

— Et si j'avais le malheur de provoquer ce gentilhomme, de me battre avec lui, de le tuer, ricana insolemment Blainville, je ne serais pas poursuivi, malgré les édits terribles que Votre Éminence a publiés contre le duel ?

— Vous ne seriez pas poursuivi.

— Alors, c'est convenu, dit l'aventurier.

— Vous avez bien compris les instructions que je viens de vous donner ?

— Parfaitement, monseigneur. Si vous paraissez, je

disparais : si vous ne vous montrez pas, et si vous ne parlez pas, je me montre et je prends la parole.

— C'est bien cela. Allez, Blainville. C'est tout ce que j'avais à vous dire. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la responsabilité de cette aventure ne doit en aucune façon remonter jusqu'à moi, et que je vous désavouerais hautement, dans le cas où vous m'en feriez le triste honneur.

— Monseigneur me rendra cette justice, que jusqu'ici ma discrétion...

— Il suffit, interrompit le cardinal. Ah ! pardon. Non... j'oubliais... il serait peut-être bon que vous vous procurassiez un second...

— Un second ?

— Oui, n'est-ce pas l'usage en pareille circonstance ?

— Pardon, monseigneur, mais qui choisir ?

— Peu m'importe !

— Un de mes amis suffirait-il à cette besogne ?

— Parfaitement, car celui qui prendrait contre vous la défense du baron, sachant qui vous êtes, ne pourrait être qu'un ennemi, et alors...

— Très bien, monseigneur, je vais chercher de ce pas Durhameau.

— Qu'est cela, Durhameau ?

— C'est celui qui dans des occasions semblables a, comme moi déjà, fourni à votre Éminence des preuves de son dévouement.

— En ce cas, va pour Durhameau !

Sur un signe de son maître, Blainville sortit, courut chercher son ami, et revint se mettre en faction dans l'antichambre du cardinal.

Quand parut Remy, il eut le pressentiment que c'était de ce gentilhomme qu'il s'agissait, et le toisa avec une insolence telle, que le baron s'en aperçut.

Cependant Remy passa outre, et donna son nom à l'officier qui s'était poliment avancé à sa rencontre.

Lorsqu'il entendit prononcer le nom du baron de Mont-

brun, Blainville poussa du coude son compagnon, et, tous deux, ils se levèrent sans affectation.

Au moment où Remy quitta le cabinet du cardinal, les deux aventuriers prêtèrent une oreille attentive; mais aucune voix ne se fit entendre pour prononcer les mots convenus. Blainville se jeta alors sur le passage du baron, et s'arrangea de façon que son manteau s'accrochât à la poignée de l'épée du gentilhomme.

— Un instant, monsieur, cria-t-il en l'arrêtant violemment par le bras, nous ne sommes pas ici sur le Pont-Neuf.

— Que voulez-vous dire ? interrogea Remy qui reconnut dans ce personnage celui qui tout à l'heure l'avait dévisagé d'une manière si impertinente.

— Je veux dire, monsieur, que ce n'est pas ici que les tire-laine viennent ordinairement exercer leur industrie.

On appelait tire-laine, à cette époque, les voleurs dont la spécialité consistait à dépouiller les passants de leurs manteaux, et qui opéraient généralement sur le Pont-Neuf, à la nuit tombante. Remy pâlit horriblement, mais il s'efforça de se contenir.

— En vérité, monsieur, dit-il, je ne puis croire que vous parliez sérieusement.

— Ai-je donc l'air de plaisanter ? fit Blainville d'un ton rogue.

— Ainsi vous me traitez de voleur ?

— Mais, monsieur, j'en fais juges tous ceux qui nous voient et qui nous entendent, n'est-ce pas à mon manteau que vous en vouliez ?

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute, appuya Durhameau.

Remy enveloppa d'un regard méprisant ces deux misérables, dont le costume, les allures, la face enluminée, trahissaient les habitudes et la profession.

— Messieurs, répondit-il en souriant, voilà un mot que je serai forcé de vous faire rentrer dans la gorge.

Et, d'un geste impérieux, il leur donna l'ordre de le suivre.

— Vous avez un second, probablement ? lui demanda Blainville, au bas de l'escalier.

— Non, messieurs ; mais ne craignez rien, je ne déclinerai pas pour si peu l'honneur de faire votre partie.

Les deux spadassins échangèrent un regard de joyeuse intelligence. Deux contre un ! Le baron leur faisait beau jeu.

Quant à Remy, il poursuivit son chemin et gagna la cour. Un gentilhomme s'y promenait de long en large depuis près d'une demi-heure.

En entendant un bruit de pas, il s'arrêta et releva la tête. Remy le reconnut aussitôt.

— Ah ! c'est vous, chevalier ! s'écria-t-il.

C'était, en effet, Sylvain, qui, n'ayant dans la parole de Richelieu qu'une confiance médiocre, avait jugé plus prudent d'attendre la sortie du baron.

Celui-ci marcha rapidement à sa rencontre, et le mit au courant de ce qui venait de se passer.

Le chevalier dévisagea les deux aventuriers, les reconnut à son tour, et frappa du pied avec colère.

Il était fort embarrassé. Il avait dit à Remy qu'il pouvait se présenter sans crainte chez le cardinal, et il avait sous les yeux la preuve que Richelieu manquait à sa parole. D'un autre côté, il lui répugnait de reconnaître envers Remy la déloyauté flagrante d'un homme dont il servait depuis si longtemps la cause. Pourtant, il faut lui rendre cette justice, il ne fut pas long à prendre un parti.

— C'est très bien, dit-il d'un air dégagé, en passant son bras sous celui du baron ; je vous servirai de second.

— Du tout, se défendit Remy, je ne souffrirai pas...

— Et moi, j'y tiens, au contraire.

— Pourquoi ?

— Parce que mon amour-propre y est engagé.

— En quoi ?

— En ce que c'est moi qui vous ai écrit, qui vous ai

fait venir. Or, comme je tiens à ce que vous ne conserviez sur mon compte pas l'ombre d'une arrière-pensée, je ne veux pas vous laisser supposer que je sois complice...

— Vous imaginez-vous donc qu'une pareille idée me serait venue ? s'écria Remy.

— C'est égal, fit le chevalier, je veux en avoir le cœur net. D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, vous ne connaissez pas le Pré-aux-Clercs ?

— Pas encore.

— Eh bien ! une promenade en ce délicieux endroit ne peut nous faire que beaucoup de bien. Il fait un temps superbe... Partons.

Il se tourna aussitôt vers Blainville et Durhameau.

— Suivez-nous, messieurs, dit-il avec la même urbanité que s'il se fût agi de la fleur des gentilshommes.

Les deux spadassins se consultèrent du regard. Ils étaient trop au courant des faits et gestes de leur maître pour ignorer que le chevalier Sylvain était le plus intime ami du cardinal.

Allait-il donc prendre parti contre eux ? Non, c'était impossible. Ils suivirent donc avec confiance, persuadés que, de son côté, le chevalier jouait un rôle, et que le baron était plus infailliblement perdu que jamais.

Pendant ce temps, Sylvain entraînait Remy.

— Ah çà ! lui disait-il, parlons peu et parlons bien. Est-ce la première fois que vous vous battez en duel ?

— La première, oui, chevalier.

— Diable ! prenez garde ! C'est que ce Blainville passe pour une des plus fines lames de Paris.

— Je ferai de mon mieux, dit modestement Remy.

— J'y compte bien. D'ailleurs, j'aurai les yeux sur vous.

— Vous avez donc une grande habitude de ce genre de combat ?

— Hélas ! oui, soupira le chevalier. Vous n'avez pas idée, mon ami, combien il est difficile de prendre place à la cour, même quand on ne marche sur les brisées de personne.

— Et vous êtes allé souvent sur le terrain ?

— Une vingtaine de fois, environ.

— Toujours avec succès, je le vois.

— Non, pas toujours, baron. J'ai reçu dans le nombre deux ou trois coups d'épée, qui ont bien failli me priver du plaisir de faire votre connaissance ; seulement j'ai beaucoup pratiqué depuis...

— De sorte qu'aujourd'hui vous êtes blasé sur ce genre d'émotions ?

— A peu près, fit le chevalier. Mais vous, baron, êtes-vous bien sûr que Jacques soit en escrime de la force dont vous m'avez parlé ?

— On me l'a dit.

— Qui ?

— Tous ceux qui le connaissent.

— Et vous n'en avez jamais fait l'expérience ?

— Une seule fois, il y a deux jours, au détriment des quatre coquins que M. de Laffeymas avait déchaînés contre moi.

— Ah ! c'est juste ! s'écria Sylvain. J'ai entendu l'aubergiste d'Essonne et ses valets s'extasier sur l'adresse avec laquelle vous vous étiez tiré de ce mauvais pas. J'ai même interrogé celui de ces bretteurs que vous aviez le plus endommagé. Il paraît que l'aubergiste avait raison et que vous possédez un poignet d'acier. Vous allez, du reste, en faire une seconde expérience, baron, car nous voici bientôt arrivés.

Ils étaient, en effet, au bord de la Seine.

Le chevalier fit signe à un batelier, qui s'avança d'un air indifférent, en homme à qui ces sortes de promenades sont familières.

Les quatre hommes prirent place dans le bateau et le passeur se courba sur l'aviron.

— Voyez-vous, disait le chevalier à Remy, voici l'auberge où se rendent en foule les étudiants, les soldats, les grisettes... voici l'abbaye dans laquelle on transporte les morts ou les blessés... Malheureusement le Pré-aux-

Clercs commence à se couvrir de maisons. Dans quelques années il ne restera plus que le souvenir de ce théâtre de tumultes, de débauches, de galanteries, de duels et de séditions.

A peine avait-il achevé cette phrase que le bateau toucha terre.

Les quatre hommes en descendirent, obliquèrent légèrement sur la droite et s'arrêtèrent.

Le premier, Remy dégaîna. Le chevalier en fit autant et vint se placer à ses côtés.

— Eh bien! messieurs, nous vous attendons, dit le baron avec impatience.

Les deux aventuriers n'y comprenaient plus rien.

— Ah! ma foi! Tant pis pour M. Sylvain! fit Blainville.

Et les spadassins mirent flamberge au vent.

VIII

REMY DE MONTBRUN, PROFESSEUR DE CHANT ET D'ESCRIME

Camille était un peu troublée quand elle arriva à Paris. Lorsque Barthez avait reçu du maréchal le courrier inattendu qui lui apportait de si étranges nouvelles, il n'avait pas cru devoir les cacher à sa femme ni à sa fille.

En lui faisant part du désir exprimé par la reine, en lui racontant comment ce désir avait été relevé par le baron de Montbrun, en lui annonçant que la duchesse de Chevreuse en personne devait venir chercher Camille au moulin de la part de Sa Majesté, M. de Montmorency avait recommandé à Barthez de ne faire que ce dont il ne pourrait pas se dispenser, et de résister jusqu'aux limites du possible aux arguments que produirait la duchesse.

Évidemment le maréchal ne comptait pas trop sur cette

résistance, puisqu'il finissait en ajoutant qu'il « laissait à la sagesse de Barthez la liberté d'agir selon sa conscience et l'intérêt de son enfant ».

Telles étaient les propres expressions par lesquelles se terminait la lettre du duc.

Barthez ne se fit pas illusion. Il comprit que ce caprice royal était sans appel, et que lui, meunier, ne réussirait pas à le conjurer, alors qu'un maréchal de France avait échoué dans cette tâche difficile.

Il prépara donc sa femme et sa fille à une séparation qu'il considérait comme inévitable.

— J'espère, leur dit-il, que l'absence de Camille ne se prolongera pas, et que cette fantaisie de souveraine aura le sort de toutes les fantaisies, c'est-à-dire qu'elle passera aussitôt qu'elle aura été satisfaite. Dans tous les cas, ce qui peut adoucir l'amertume de nos regrets, c'est de savoir que notre enfant sera placée sous l'égide de la vicomtesse de Pressac. Ce n'est pas la première fois que nous lui confions Camille : je ne vois donc pas pourquoi nous nous alarmerions d'un événement qui est assurément une exception, mais qui rentrera promptement dans la loi commune. D'ailleurs Camille n'est pas encore partie. Suivant ce que dira la duchesse nous aviserons.

A tout hasard, il fit préparer un déjeuner succulent, donna l'ordre à sa femme et à sa fille de revêtir leurs plus beaux ajustements, et, d'avance, glissa dans la valise que remplissait madame Barthez un millier de doubles pistoles.

Quand arriva la duchesse, tous les préparatifs étaient terminés. Le meunier tint bon, fit valoir tous les arguments en sa faveur, mais il avait compté sans le baron de Montbrun.

La duchesse s'était étonnée, presque indignée, au nom de la reine, que Barthez se défendît avec tant d'opiniâtreté; Remy fit mieux : il détruisit l'une après l'autre les objections soulevées par le meunier.

Tout entière au charme du déplacement, au plaisir de

faire un voyage, de quitter l'ornière monotone dans laquelle elle était embourbée, Camille écoutait avec une impatience qu'elle s'efforçait de dissimuler les observations présentées par son père. Elle avait positivement peur que la duchesse ne finît par lui donner raison.

Les explications fournies par Remy furent pour elle une véritable branche de salut. Volontiers elle l'aurait remercié d'un geste, d'un regard. Elle eut la force de résister à ce mouvement de reconnaissance.

Enfin, quand elle prit place dans le carrosse, quand elle se sentit emportée par le trot des chevaux vigoureux, elle ne se posséda plus de joie.

Certes, elle aimait beaucoup son père et sa mère, mais l'impassible sérénité de son existence commençait à lui peser.

Supérieure à ses parents par la beauté, par la distinction des formes, par l'éducation surtout, elle n'avait au moulin d'autre distraction que la promenade, la musique ou la lecture de quelques livres qu'elle savait à peu près par cœur.

Ce n'était jamais que dans la société d'Élisabeth qu'elle avait pu utiliser les connaissances qu'elle avait acquises, donner l'essort à son esprit, et s'élever un peu au-dessus du terre à terre dans lequel la confinait sa position.

Ce voyage était donc pour elle une incontestable satisfaction.

Le premier embarras qu'elle éprouva en se trouvant transportée tout à coup sur les coussins moelleux de ce carrosse, naquit de l'attention dont elle était l'objet.

Elle ignorait ce qui se passait dans la pensée de la duchesse et de Remy, mais elle sentait peser sur elle leur regard investigateur.

Ce supplice fut de courte durée, grâce au baron qui l'abrégea. Aussi les mille incidents de la route firent oublier sans peine à Camille cette gêne momentanée.

L'accueil qu'elle reçut d'Élisabeth et de sa tante acheva de mettre le comble à son ivresse.

Sa chambre était prête. Elle y retrouva dans le même ordre les menus objets qu'elle y avait apportés et laissés lors de ses précédents voyages.

Elle avait décliné l'honneur de paraître le soir même devant la reine, alléguant qu'elle n'avait pas de toilette, qu'elle ne voulait pas paraître à la cour en costume de voyage, et avait obtenu que sa présentation n'aurait lieu que le lendemain.

Pendant cette première soirée, elle savoura donc dans toute sa pureté le plaisir de bavarder avec Élisabeth, plaisir qu'elle prolongea assez avant dans la nuit.

Pourtant il fallut bien se séparer. Alors, quand elle fut seule, bien seule, elle se prit à songer, et la joie qui l'inondait se changea peu à peu en une appréhension terrible.

Ce n'était pas uniquement pour voir Lisbeth qu'elle venait à Paris, cette fois! C'était pour chanter devant la reine, devant la cour, en présence de regards jaloux et envieux que rien ne saurait désarmer! Plus elle ferait preuve de talent et réunirait de qualités, plus elle se ferait d'ennemies. Elle était trop femme pour l'ignorer.

Ce qui la frappait le plus au milieu des événements qui se multipliaient autour d'elle, c'était le rôle bizarre que le baron de Montbrun y avait joué.

Trois jours auparavant ce gentilhomme arrivait exténué dans un pays où il ne connaissait personne — il l'avait confessé lui-même.

Il pénétrait dans le moulin par la force, et, alors qu'il aurait dû s'attendre à n'y rencontrer que des ennemis, il n'y trouvait que des alliés.

Le premier, M. de Montmorency lui avait tendu la main. Puis Barthez l'avait accueilli, puis Camille elle-même s'était sentie entraînée vers lui par cette vague curiosité sympathique que provoquent toujours chez les jeunes filles le courage et la témérite. Enfin le lendemain il était parti.

Il était assurément vraisemblable que Remy ne revien-

drait jamais au moulin, ou, du moins, qu'il n'y reverrait jamais Camille.

Pas du tout! En trois jours, le baron avait trouvé le moyen de se faire présenter à la reine, de lui parler de Camille, de se lier avec Melle de Grandpré, avec la vicomtesse de Pressac, avec la duchesse, et d'être en quelque sorte le plénipotentiaire de cette puissance et de ces amitiés conjurées. Le phénomène était trop saisissant pour ne pas sauter aux yeux de Camille.

Elle aurait presque eu peur, si le baron avait été moins jeune, et si son cœur de jeune fille ne se fût senti plein d'indulgence pour la beauté de ce hardi cavalier.

Il lui semblait que tant de hasards ne se combinent pas sans que la Providence y soit pour quelque chose. Elle avait un pressentiment secret que ce gentilhomme allait avoir sur sa vie une influence irrésistible.

Quand même elle aurait essayé de se soustraire à cette idée, elle y était ramenée par la force des choses.

Qui avait apprécié son talent de chanteuse? qui en avait parlé à la reine? qui l'avait fait venir à la cour? qui avait victorieusement combattu les objections soulevées par Barthez? qui l'avait conduite chez Élisabeth? c'était Remy, toujours Remy.

Quelle tête de jeune fille aurait pu résister à l'attraction que cet enchaînement des faits exerçait sur Camille?

Pendant toute la soirée, comme on se l'imagine sans peine, la conversation des deux amies avait roulé un peu sur le chevalier Sylvain, mais beaucoup plus sur Remy.

Lisbeth avait appris à Camille que la vicomtesse avait été jadis étroitement liée avec le père et la mère du baron — car Melle de Pressac était de Narbonne même. Son nom indiquait suffisamment son origine méridionale.

Aussi avait-elle fait à Remy l'accueil le plus maternel, et lui avait-elle ouvert toutes grandes les portes de sa maison.

Donc, pendant tout le temps que Camille allait rester

à Paris, elle devait s'attendre à voir le baron, que son intimité avec le chevalier et l'amitié de la vicomtesse appelleraient nécessairement auprès d'elle.

Les deux jeunes filles n'avaient pas encore échangé de confidences. Pourtant, à l'embarras qu'avait montré Lisbeth, à l'incarnat qui avait coloré sa joue veloutée, toutes les fois que le nom du chevalier s'était trouvé sur ses lèvres, il aurait été facile à l'inexpérience la plus naïve de deviner qu'elle aimait Sylvain.

Camille s'en était aperçue. Si elle ne l'avait pas dit à Lisbeth, c'était par pure discrétion. Aussi, sans connaître le chevalier, sans l'avoir jamais vu, elle conçut de lui la plus haute idée, et le tint en grande estime.

Elle avait vécu avec Melle de Grandpré sur un pied de trop grande familiarité pour n'avoir pas apprécié à sa valeur ce caractère grave et réfléchi. Elle n'ignorait pas que, si le cœur de Lisbeth s'était laissé toucher, c'est que celui auquel était échu ce rare bonheur méritait l'estime et le respect de tous.

Ce n'était pas plus par des coups d'épée de paladin que par des flots de rubans et de dentelles, par une taille bien prise, par une jambe bien tournée, par un visage insignifiant, que Melle de Grandpré devait se laisser séduire.

A cette jeune fille sérieuse, mûre avant l'âge, il fallait un long temps, un examen sérieux, une étude approfondie, avant que son choix se fixât définitivement sur quelqu'un.

Ce caractère avait été, du reste, l'étonnement de Camille. Elle avait peine à concilier dans son esprit tant de jeunesse, de grâce, avec tant de réflexion et de gravité.

Il est vrai que Lisbeth était orpheline depuis ses plus tendres années.

Son père et sa mère étaient morts de la façon la plus malheureuse du monde : en se baignant. La pauvre dame avait perdu pied, son mari s'était précipité à son secours, avait été entraîné avec elle, de sorte que ce fut le lende-

main seulement qu'on retira de l'eau leurs deux cadavres étroitement enlacés.

Était-ce l'isolement et l'abandon dans lesquels elle avait vécu, qui avaient donné à la jeune fille cette sorte d'expérience précoce, cette maturité sans exemple ? Peut-être.

Pourtant, en apprenant l'horrible catastrophe par laquelle sa sœur avait été emportée, la vicomtesse de Pressac était immédiatement accourue de Narbonne, pour défendre les intérêts de sa nièce et pour veiller sur son enfance.

Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis la fin de l'année 1616, presque au même instant où Barthez était venu à Moulin-Galant, la digne demoiselle n'avait pas quitté Lisbeth.

Tantôt elle l'avait emmenée dans son pays, tantôt elle avait séjourné au château de Grandpré, s'efforçant de remplacer auprès de l'orpheline la mère qu'elle avait perdue.

Bien plus, fatiguée de ces déplacements perpétuels, elle avait fini par vendre tout ce qu'elle possédait à Narbonne, pour se rapprocher définitivement de sa nièce, à laquelle elle s'était de plus en plus attachée.

Mais, si excellente qu'elle soit, toute femme ou fille aura beau faire, elle ne remplacera jamais une mère. Un cœur de mère a des trésors inépuisables, des tendresses instinctives, que la froide raison est impuissante à concevoir. La voix étrangère qui dit : « mon enfant », n'a pas ces inflexions caressantes, qui semblent sortir des entrailles plutôt que du gosier maternel.

Et cependant Dieu sait avec quelle sublime abnégation la vicomtesse se consacra à l'œuvre qu'elle avait entreprise !

Ce fut ainsi que Lisbeth grandit.

Lorsqu'elle fut en âge de se marier les soupirants et les épouseurs affluèrent. Pas de beau-père ! Pas de belle-mère ! ! ! Une fortune liquide, rapportant bon an mal an, trente bonnes mille livres de rentes ! Quelle aubaine !

Loin d'être flattée de cet empressement, Lisbeth en conçut un dégoût profond.

En vain la vicomtesse fit défiler devant elle les plus grands noms, les plus brillantes positions, les gentilshommes les plus honorables : elle fut sans pitié.

— Non, ma tante, rien ne presse, répondait-elle. J'attendrai.

— Mais, malheureuse enfant! tu resteras fille, et vieille fille, qui pis est!

— Eh bien! je ferai comme vous, ma tante.

— Ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux, ripostait vivement la vicomtesse.

Camille elle-même avait été témoin de ces infructueuses tentatives, et s'en était étonnée. Mais pouvait-elle blâmer Lisbeth de ce que celle-ci ne voulût pas jeter son cœur à la tête du premier venu?

— Assurément non, se répondait aujourd'hui encore Camille, et je sais bien que si j'étais à sa place...

Elle s'arrêta, comme effrayée d'avoir sur-le-champ trouvé un nom au bout de sa pensée.

Ce nom qui se représentait sans cesse à la mémoire de Camille, c'était le même, toujours le même, celui de Remy.

Elle avait beau se pelotonner dans son lit, ramener ses couvertures au-dessus de sa tête, pour faire l'obscurité autour d'elle et pour y chercher l'oubli, elle ne pouvait pas se soustraire au charme qui l'attirait vers cette image. Peu à peu elle finit par trouver que cette obsession n'avait rien de bien effrayant.

Ce n'était pas un croquemitaine, après tout, que ce baron de Montbrun.

Tout le monde, le maréchal même, lui faisait bon visage.

Or, Camille avait en M. de Montmorency une confiance aveugle. Elle le connaissait depuis sa plus tendre enfance.

Témoin de la déférence respectueuse que professaient

son père et sa mère pour le gentilhomme, sachant qu'il les avait comblés de ses bienfaits, ayant elle-même reçu de lui des cadeaux princiers, Camille avait conçu pour le duc une amitié qui se rapprochait de la tendresse.

Elle se sentait entraînée vers ce magnifique et mélancolique seigneur par une sympathie qu'elle ne s'expliquait pas, qu'elle n'essayait pas de combattre; elle le considérait presque comme un second père.

N'était-ce pas à l'initiative du maréchal qu'elle devait l'éducation qu'elle avait reçue? Ne lui avait-il pas donné mille preuves d'une sollicitude au moins égale à celle qu'elle rencontrait chez Barthez? Voilà pourquoi, tout enfant, elle lui avait voué tant de reconnaissance, avant même de savoir qu'il s'appelât Montmorency et qu'il fût un des seigneurs les plus riches et les plus titrés de France.

Or, du moment que le maréchal avait si bien accueilli le baron de Montbrun, c'est que ce gentilhomme avait droit à l'estime et au respect de tous.

Ainsi l'avait pensé tout d'abord Camille, et ensuite Barthez lui-même, dont la sourde colère s'était dissipée dès que le duc avait tendu la main à Remy.

Or, depuis ce moment, loin que rien ne fût venu infirmer la bonne opinion qu'on avait conçue de lui, tout au contraire semblait se réunir pour entourer cet élégant gentilhomme d'une sorte de prestige.

Donc, Camille pouvait se laisser aller sans terreur aux sentiments qu'il lui inspirait.

Une seule chose l'épouvantait : l'abîme que la naissance avait creusé entre eux. Remy était gentilhomme, elle était meunière : la meunière de Moulin-Galant !

C'était ainsi qu'on la nommait partout.

Ah ! quel gros soupir s'échappa de sa poitrine, en calculant cette infranchissable distance. Enfin le sommeil la surprit au milieu de ces espérances, de ces hésitations, de ces craintes.

Quand elle se réveilla le lendemain, elle éprouva ce

sentiment de stupéfaction particulier aux personnes qui se trouvent transportées tout à coup loin de leurs habitudes. Il est vrai qu'elle se rendit promptement compte de ce qui s'était passé.

Elle sauta donc à bas du lit avec une vivacité d'autant plus grande qu'elle avait à s'occuper d'un détail de haute importance, — sa toilette de cour.

Par les soins d'Élisabeth, les marchands d'étoffes et de rubans attendaient dans l'antichambre, les couturières préparaient leurs aiguilles.

Le choix des deux jeunes filles, auquel la vicomtesse donna son assentiment, s'arrêta sur une robe de satin bleu de ciel, crevée de taffetas blanc, et panachée de rubans de ces deux couleurs entrelacées.

Aussitôt l'étoffe grinça sous le ciseau, et trois alertes jeunes filles se mirent à l'œuvre.

Presque à la même heure, M. de Montmorency envoya son valet de chambre s'informer si Camille était à Paris.

Sans doute il s'attendait à une réponse affirmative, car, sans aller chercher de nouveaux ordres, le valet de chambre sollicita pour son maître l'honneur de faire visite à la vicomtesse.

Inutile de dire que cette faveur fut joyeusement accordée.

A deux heures, le maréchal se présenta.

Il ne témoigna d'aucune façon qu'il fût contrarié de la présence de Camille. Au contraire, il se montra gracieux, enjoué, lui donna des conseils paternels, lui fit des recommandations minutieuses, et demanda même à jeter un coup d'œil sur sa toilette, qui commençait à prendre tournure.

Enfin, il allait se retirer, lorsque Camille l'arrêta.

— Monsieur le duc, fit-elle avec un peu d'embarras, j'aurais quelque chose à vous dire...

— A moi, mon enfant ? A moi seul ?

— Oui, monsieur.

Le maréchal se tourna vers la vicomtesse et Élisabeth.

— Si ces dames veulent bien le permettre... demanda-t-il.

Aussitôt Melle de Pressac se retira accompagnée de sa nièce.

— Monsieur le duc, dit Camille, je suis fort en peine. Cette romance d'*El Coscone* que la reine désire me faire chanter, je ne la sais pas très bien.

— Il faut l'étudier, mon enfant. N'avez-vous pas apporté votre guitare ?

— Non, monseigneur, mais j'en ai une ici. Là n'est donc point la difficulté. D'ailleurs, je sais la musique sur le bout du doigt.

— Eh bien ! alors...

— Mais c'est la prononciation, monseigneur. Pensez donc ! Une romance espagnole mal chantée, mal dite devant la reine qui est Espagnole !

— C'est juste, fit vivement le maréchal qui n'avait pas songé à cela. Comment faire ?

— Il y aurait bien un moyen... hasarda timidement la jeune fille.

— Alors il faut l'employer. Quel est-il ?

— Ce serait de prier M. de Montbrun de vouloir bien me donner une leçon.

— M. de Montbrun ! s'écria le maréchal interdit.

— Oui, monsieur le duc, répondit Camille en baissant les yeux.

— Il connaît donc cette romance ?

— Et comme il parle l'espagnol, il la chante admirablement.

— Qu'en savez-vous ?

— Je l'ai entendu, monseigneur.

— Vous ! fit le maréchal de plus en plus étonné. Où donc ? Quand ?

— Au moulin, il y a trois jours, avoua Camille, plus rouge qu'une pivoine.

A ces mots, d'une voix plus tremblante que la feuille

d'automne, elle raconta au maréchal la leçon de chant qu'elle avait reçue.

— Est-ce bien à travers la cloison au moins ? interrogea sévèrement le maréchal.

— Oh ! monseigneur, je vous le jure ! répondit la pauvre enfant.

Aussitôt elle se mit à fondre en larmes.

Jamais M. de Montmorency ne l'avait regardée d'un œil si courroucé, ne lui avait parlé d'un ton si sévère.

— Allons, calmez-vous, fit le duc avec bonté, en lui prenant les mains. Je ne veux voir en cette affaire qu'une étourderie... qu'un enfantillage sans conséquence.

Elle leva sur lui ses beaux yeux noirs, tout humides de larmes.

— Ainsi, il prononce bien l'espagnol, M. de Montbrun ? fit le maréchal en souriant.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien ! il faut lui demander une deuxième leçon. Ne savez-vous pas où il demeure ?

— Si, monseigneur, c'est une auberge de la rue de l'*Arbre sec*, mais je n'ose pas...

— Eh bien ! je vais l'envoyer chercher, promit le duc, mais à une condition...

— Tout ce que vous voudrez, monseigneur.

— C'est que la leçon aura des témoins, un pour le moins.

— Telle est bien mon intention, se récria Camille. Lisbeth ne demandera pas mieux.

— Alors, c'est convenu, dit le duc en la baisant au front. Dans un instant, M. de Montbrun sera ici... s'il est chez lui et s'il est libre, bien entendu.

Sur ces paroles indulgentes, il s'éloigna.

Camille rayonnait. Sur-le-champ elle alla communiquer à Lisbeth la grave question qu'on venait d'agiter et la décision qui avait été prise.

— Bravo ! fit Melle de Grandpré. Et c'est le plaisir de chanter devant la reine qui te met ainsi le cœur en liesse ?

— Mais... sans doute... balbutia Camille.

— Et M. Remy n'y est pour rien ?

— Pour rien, ce serait trop peu, puisque c'est lui qui doit m'apprendre...

Lisbeth n'ajouta pas un mot ; mais elle jeta sur son amie un regard qui semblait vouloir fouiller les replis les plus profonds de son cœur.

Désormais les deux jeunes filles n'avaient plus de secrets à se communiquer. Toutes les deux s'étaient devinées.

Les yeux fixés sur la pendule, et tout en surveillant ses ouvrières, Camille attendait impatiemment la visite du baron.

Serait-il chez lui ? Aucune occupation ne le retiendrait-il ? Daignerait-il se rendre à l'invitation qui lui était transmise ?

Sans oser répondre franchement oui à tous ces points d'interrogation, la jeune fille espérait beaucoup. Sur quoi fondait-elle ses espérances ? Elle aurait été fort en peine de le dire.

Quelles transes auraient été les siennes, si elle avait su que Remy, l'instant d'avant, mettait pour la première fois les pieds sur ce terrain redouté qui se nommait le Pré-aux-Clercs, si elle avait appris surtout que ce Remy, jusqu'ici si choyé, si bienvenu de tous, s'était attiré la plus terrible des inimitiés, celle du cardinal !

Quant à Richelieu, ni la jeunesse, ni l'élégance, ni la beauté de Remy ne l'avaient touché. Il ne voyait en lui qu'un ennemi, dont il importait de se défaire ; il avait chargé Blainville de cette lugubre besogne... Ainsi le voulait la raison d'Etat.

L'issue de cette rencontre n'était pas douteuse. Le spadassin avait déjà donné trop de preuves de son infernale habileté pour que le cardinal conçût la moindre inquiétude à cet égard.

Cependant, voulant s'assurer par lui-même que ses ordres avaient été exécutés, il ouvrit la porte de son cabi-

net, dès que le bruit de la querelle se fut apaisé, et dès qu'il jugea que les deux adversaires s'étaient éloignés :

— Eh bien ! Que se passe-t-il ? demanda-t-il à l'officier de service. Il me semble avoir entendu le bruit d'une dispute.

— C'est vrai, monseigneur. Deux gentilshommes viennent d'échanger quelques mots un peu vifs.

— Et quels sont ces gentilhommes ?

— J'ignore leurs noms, monseigneur, répondit l'officier en rougissant.

— Est-ce ainsi que vous faites votre service, monsieur ! fit Richelieu, qui fronça terriblement les sourcils.

— Ma foi ! monseigneur, je n'ai pas attaché grande importance à cette querelle, je vous en fais l'aveu. Ces messieurs se sont expliqués, et sont partis, je crois, les meilleurs amis du monde.

— A la bonne heure ! dit le cardinal, qui n'avait pas besoin de plus longues explications.

Il était certain que l'officier mentait, mais, cette fois, il lui savait presque gré de ce mensonge.

Il rentra dans son cabinet vers une heure.

— Personne n'est venu me demander ? s'informa-t-il auprès de son secrétaire.

— Personne, non, monseigneur.

— Ah ! fit Richelieu surpris.

Il consulta sa pendule.

— Pourtant ce coquin devrait être de retour, murmura-t-il à voix basse.

Puis, tout haut, il ajouta ;

— Voyez donc si Blainville n'est pas dans l'antichambre. J'ai à lui parler.

Après une courte absence, le secrétaire revint.

— Non, monseigneur, dit-il. Il n'y est pas.

Le cardinal lui fit signe de s'éloigner. Ce retard chez un homme ordinairement si ponctuel le surprenait un peu.

Au même instant parut le chevalier Sylvain.

Il s'avançait lentement, d'un air triste et profondément affecté.

Richelieu s'en aperçut.

— Eh bien ! chevalier, qu'avez-vous donc ? demanda-t-il.

— Hélas ! monseigneur, je vous apporte une bien triste nouvelle...

— Quoi donc ?

— Blainville, ce pauvre Blainville est mort !

— Hein ? fit le cardinal qui tressaillit.

— Et cet infortuné Durhameau aussi, ajouta le chevalier.

Richelieu ne fut pas maître d'un soubresaut violent.

Avec une satisfaction secrète, mais le visage impassible, le chevalier savourait la surprise et la confusion du premier ministre.

Mais celui-ci n'était pas homme à s'émouvoir longtemps de si peu de chose.

— Ah ! dit-il, ces deux coquins sont morts ? Eh bien ! j'en suis fort aise. Ils commençaient à m'embarrasser. Et de quoi sont-ils morts, chevalier ?

— Je vais vous l'apprendre, monseigneur, mais avant tout laissez-moi vous remercier de la fidélité avec laquelle vous avez tenu la parole que vous m'aviez donnée.

— A propos de quoi ?

— Relativement à la visite que vous a faite le baron de Montbrun.

— Ah ! oui... je sais... Eh bien ?

— Eh bien ! monseigneur, je vous remercie. J'étais resté par hasard à causer dans la cour avec un gentilhomme de mes amis, et comme notre conversation s'était prolongée assez longtemps, j'ai eu la satisfaction de voir sortir le baron sain et sauf...

— Ne vous l'avais-je pas promis ?

— Sans doute, monseigneur. Malheureusement, ce pauvre baron n'a pas eu de chance...

— Ah! que lui est-il donc arrivé ?

— Il s'est pris de querelle avec un misérable, qui a osé le traiter de voleur dans votre propre antichambre, devant vingt gentilshommes qui l'écoutaient interdits, devant l'officier de service en personne, à deux pas de votre cabinet...

— Par exemple ! s'écria Richelieu avec une colère parfaitement jouée. Oui... je me souviens, en effet, que j'ai entendu un bruit inusité. Je suis même sorti pour en connaître la cause ; j'ai interrogé l'officier de service à ce sujet, il m'a répondu que cette querelle n'aurait pas de suite. Il pourra vous le certifier.

Le chevalier hésita quelques secondes.

— Est-il sincère ? se demanda-t-il un instant.

Mais ce doute s'évanouit aussitôt.

— Je suis heureux, reprit-il, de voir votre Éminence en si grand courroux, car alors j'ai la certitude qu'elle désavouera l'inconcevable agression dont le baron a été victime.

— Soyez-en certain, chevalier. Mais parlez. Voyons : que s'est-il passé ?

— Peu de chose, monseigneur. Le baron sortait, suivi de Blainville et de Durhameau qui l'avaient provoqué...

— Je commence à comprendre, fit le cardinal. Ah ! c'était Blainville qui...

— Et le baron allait se battre seul contre ces deux spadassins, lorsqu'il m'aperçut dans la cour, et me mit au courant de ce qui venait de lui arriver.

— Vous avez peut-être servi de second à M. de Montbrun... qui sait ?

— Je le vois avec plaisir, votre Éminence comprend que je ne pouvais pas faire autrement. Il m'était impossible de laisser supposer au baron que je l'avais attiré dans un guet-apens, ou que le premier ministre d'un royaume comme la France ne savait pas tenir ses engagements. Aussi, convaincu que monseigneur me donnerait raison...

— Sans doute, sans doute, interrompit Richelieu avec impatience. Bref, qu'avez-vous fait ?

— Nous sommes allés sur le terrain avec Blainville et Durhameau, qui paraissaient fort surpris, je dois en convenir, de me voir prendre fait et cause pour leur adversaire.

Une fois sur le pré, nous avons dégaîné. Blainville s'est jeté sur le baron comme sur une proie, tandis que Durhameau m'attaquait avec un peu moins de vivacité.

Aussi, je me contentais, dans le principe, de parer les coups qu'il me portait, et j'avais l'œil sur M. de Montbrun, qui se battait en duel pour la première fois, prêt à lui porter secours en cas de besoin.

Fort heureusement, je m'aperçus, dès les premières passes, que le baron était, en matière d'escrime, d'une force à défier tous les bretteurs de profession, et que moi-même je n'étais qu'un enfant auprès de lui.

Blainville commençait à s'en apercevoir de son côté, un peu trop tard il est vrai. Son adversaire jouait avec son épée comme un jongleur avec une baguette d'osier. Blainville était devenu prudent. Loin de charger, il se défendait à grand'peine.

Quant au baron, comme il avait d'ores et déjà conscience de sa supériorité, il m'observait du coin de l'œil.

Nos regards se rencontrèrent et se devinèrent.

« — Eh bien ! chevalier ? me demanda-t-il. Est-ce que nous ferons plus longtemps à ces mécréants l'honneur de croiser l'épée ? »

Aussitôt, avec une vigueur dont je me reconnais incapable, il écarta la rapière de Blainville, se fendit à fond, et, d'un coup droit, qui ne dévia pas d'une ligne, il l'atteignit en plein cœur.

Ce pauvre Blainville ouvrit la bouche pour pousser un cri de douleur, mais il n'en eut pas le temps et il tomba foudroyé.

M. de Montbrun essuya froidement sa lame ensanglantée à l'aide d'un mouchoir de fine batiste, qu'il jeta

loin de lui avec dégoût ; puis il vint se placer à mes côtés.

Je l'arrêtai d'un geste de la main gauche.

Durhameau, beaucoup moins habile que son camarade, suait sang et eau, soufflait, n'en pouvait plus. Il appuyait si maladroitement sur mon épée, que je n'eus d'autre peine que de la dégager pour trouver un jour. Alors, par un mouvement rapide comme l'éclair, je lui traversai le gosier de part en part.

Il chancela, ébaucha un formidable juron ; mais le sang qui affluait l'en empêcha : il laissa tomber son épée, battit l'air de ses deux bras, et se renversa lourdement en arrière.

Tel est, monseigneur, acheva Sylvain, le déplorable accident qui est arrivé à deux de vos plus zélés, trop zélés serviteurs. J'ai tenu à vous le raconter moi-même, afin qu'il ne devienne l'objet d'aucune exagération fâcheuse.

— Et vous avez bien fait, chevalier, répliqua le cardinal. Si j'éprouve un regret, c'est que ces deux hommes échappent par la mort au juste châtiment que je leur aurais infligé. Je m'estime en outre heureux, pour vous et pour M. de Montbrun, que ces pauvres diables ne laissent derrière eux ni parents ni amis, car cela m'évitera la douleur de vous poursuivre, — ce à quoi j'aurais été certainement contraint, si les réclamations d'une famille puissante s'étaient élevées contre vous.

A ces mots, et d'un signe bienveillant, il donna congé au chevalier, qui s'éloigna.

Ils n'étaient dupes ni l'un ni l'autre. Aussi quand Sylvain fut parti, Richelieu se mordit les ongles de dépit. Il demeura silencieux, immobile, réfléchi ; mais, au bout de quelques secondes, il releva la tête d'un air menaçant.

Évidemment il ne comptait pas en rester là à l'égard du baron de Montbrun.

Quant à Remy, il avait regagné son hôtellerie, mais non plus avec la même liberté d'esprit qui l'animait quelques heures plus tôt. Il ne flétrissait pas de l'ombre d'un soupçon la loyauté du chevalier ; seulement l'agression bru-

tale dont il avait été l'objet lui remettait en mémoire les paroles grosses d'orages que Sylvain avait prononcées.

« Si les choses se sont passées comme je vous les ai racontées, avait-il dit, et si le cardinal en acquiert la certitude, il ne vous le pardonnera pas, et sa vengeance vous poursuivra partout. »

Ainsi, c'était bien vrai ! Blainville et Durhameau personnifiaient une première tentative de Richelieu contre le baron. Leur insolence, le prétexte grossier sous lequel ils avaient insulté Remy dans les appartements mêmes du cardinal, étaient autant de preuves irrécusables qu'ils agissaient en vertu d'ordres reçus et que d'avance ils étaient sûrs de l'impunité.

Ils avaient été châtiés de leur outrecuidance. Mais, après eux, d'autres se présenteraient. Il en surgirait de partout. Le cardinal n'était chiche ni d'hommes ni d'argent, quand il s'agissait d'atteindre un ennemi.

Remy sentit que la sollicitude du chevalier ne s'était pas égarée, en lui prédisant que l'effet ne tarderait pas à suivre la cause. Il importait de se tenir sur ses gardes.

Or le baron avait sous la main une égide en laquelle il avait une confiance aveugle, qui valait à ses yeux une escorte, une compagnie, presque une armée. C'était Jacques. Il prit donc le parti de ne pas sortir sans être suivi de ce fidèle serviteur. Il lui raconta la provocation dont il avait été l'objet, le duel qui en était résulté. Il put lire sur le mâle visage du colosse les émotions qui s'y reflétaient, à mesure que son maître lui expliquait les péripéties du combat. Pourtant dès que Jacques apprit de quelle manière la lutte s'était terminée, il haussa les épaules et fit entendre un ricanement ironique.

— Allez, monsieur le baron, dit-il, ne craignez rien. Croyez-en mon expérience. Je connais tous les plus forts tireurs de France et d'Italie, j'ai fait assaut avec eux, je les ai boutonnés comme j'ai voulu. Le cardinal n'est pas au bout !... Vous souvenez-vous, monseigneur, quand nous étions dans votre château de Montbrun ?... Vous m...

répétiez tous les jours : Jacques, je veux partir. Jacques, je veux aller tuer M. d'Espayrac.

— C'est vrai, fit Remy.

— Et qu'est-ce que je vous répondais ? Je vous disais : « Patience, monseigneur, quand le moment de partir sera venu, je vous avertirai. » Et qu'est-ce que je vous faisais faire ? Quatre heures par jour, à quatre reprises différentes, je vous mettais l'épée en main.

— Si bien que j'avais fini par demander grâce, avoua Remy en souriant.

— Fort heureusement j'avais trouvé le moyen de vous tenir en haleine. Il me suffisait de vous répondre : « Soit ! monseigneur. Nous partirons un ou deux ans plus tard, voilà tout. » Alors vous sautiez, furieux, sur l'épée qui s'était échappée de votre main défaillante, et c'était moi qui étais obligé de vous condamner au repos.

— C'est encore vrai, fit Remy pensif.

— Et pendant combien de temps vous ai-je fait pratiquer ainsi ?

— Pendant trois années.

— Sans compter les cinq années d'apprentissage que vous aviez faites avec le maître d'armes que je vous avais donné, pendant que j'étais au service et que je me perfectionnais moi-même. Total : huit années ; n'est-ce pas, monseigneur ?

— Dont les trois dernières en représentent assurément neuf ou dix, ajouta Remy.

— Eh bien ! monseigneur, vous pensez bien que j'avais un but en vous surmenant de la sorte.

— Sans doute.

— Je voulais donner à vos membres une telle souplesse, à vos muscles tant de force et d'agilité, que vous fussiez en état de me résister à moi-même. Je vous ai dévoilé toutes les ruses du métier, je vous ai fait étudier toutes les prétendues bottes secrètes. En un mot, en tant que ce miracle est réalisable, j'ai voulu vous rendre invulnérable. Que de fois vous m'avez maudit ! Ah ! si j'étais allé à

tous les diables autant de fois que vous m'y envoyiez à cette époque, je serais cuit, rôti, archi-bouilli. Mais je prenais patience, je supportais votre mauvaise humeur, vos rebuffades, vos malédictions...

— Tu as raison, mon bon Jacques; je t'en demande pardon.

— Jusqu'au jour, continua le colosse en redressant sa haute stature, où, boutonné par vous, fatigué même parfois, car vous êtes plus jeune et vous avez plus d'haleine, je vous ai dit enfin : Monseigneur, nous pouvons partir. Cela signifiait, monsieur le baron, que je n'avais plus rien à vous apprendre, que j'avais fait passer en vous toute la science que j'avais amassée pendant vingt ans pour atteindre ce résultat ; cela signifiait que vous n'aviez plus un adversaire à redouter, et qu'il n'y avait pas en France, j'oserais presque dire en Europe, une épée capable de lutter avec la vôtre.

— Le fait est que je commence à le croire, dit Remy pensif. Si tu avais vu avec quelle maladresse m'attaquait tout à l'heure ce Blainville, qu'on me donnait comme une lame de premier ordre, si tu savais avec quelle complaisance il s'est laissé planter mon épée en pleine poitrine, tu en aurais été étonné toi-même.

— Non, monseigneur, fit Jacques en secouant négativement la tête, je n'en aurais pas été surpris. Cela devait être.

— Il n'est pas jusqu'au chevalier, qui a pourtant de ce genre de combats une grande habitude, qui ne m'ait déconcerté par l'incorrection, l'imperfection même de son jeu.

— Je vous le dis, monseigneur, n'ayez crainte, fit le colosse avec confiance. D'ailleurs deux précautions valent mieux qu'une. Permettez-moi de vous accompagner partout, dussé-je vous attendre à la porte... Que diable ! c'est mon ancien métier, après tout ! Les factions, ça me connaît.

— Soit ! accepta Remy. Le fils de mon père n'a per-

sonne à qui léguer sa vengeance et ne veut pas mourir tant que M. d'Espayrac...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. On venait de frapper à la porte de sa chambre.

C'était un laquais à la livrée des Montmorency.

— M. le duc prie monsieur le baron de Montbrun de se rendre le plus tôt possible à l'hôtel de la vicomtesse de Pressac.

— J'y allais, répondit Remy. Précisément le chevalier Sylvain m'y avait donné rendez-vous pour trois heures.

Remy répara promptement le désordre que ce duel avait apporté dans sa toilette et se rendit chez Mlle de Pressac.

Chemin faisant, il se demandait pourquoi le maréchal l'avait appelé. Le duc savait donc que Camille était à Paris ? Il était donc allé la voir ? Il approuvait donc tout ce qui avait été fait ?

Remy se rappela alors cette phrase énigmatique que M. de Montmorency avait prononcée, le jour où le baron s'excusait de lui avoir déplu, en appelant l'attention de la reine sur la meunière de Moulin-Galant.

« D'ailleurs, avait dit le maréchal, peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. »

Cela signifiait clairement : « J'aurais voulu l'empêcher, mais, puisque ce n'est pas en mon pouvoir, je ferai tout au monde pour parer aux événements que j'avais prévus. »

Dès lors il devenait probable que le duc, loin de tenir Camille dans l'ombre, s'efforcerait au contraire de la mettre en relief.

Lorsque Remy arriva chez la vicomtesse, le chevalier ne s'y trouvait pas encore. Il fut introduit avec empressement, c'est-à-dire en homme dont la visite est signalée, sinon impatiemment attendue.

La vicomtesse, Élisabeth et Camille étaient au salon.

— Monsieur, lui dit Mlle de Pressac, c'est un nouveau service que nous allons vous demander au nom de cette enfant.

Elle désigna Camille.

— Il paraît, reprit-elle, que non seulement vous savez l'espagnol, mais que vous chantez avec beaucoup de goût.

— Madame, dit Remy avec modestie, les personnes qui parlent espagnol ne sont pas rares dans notre pays, vous le savez. Quant à chanter, je me suis en effet exercé à crier aussi juste qu'il m'était possible.

— Et à vous accompagner ?

— C'est vrai, mademoiselle.

— Vous n'ignorez pas, monsieur, que Camille doit chanter ce soir devant la reine. Or elle ne connaît pas le sens des paroles, et elle les prononce imparfaitement. Ce qu'elle réclame de votre obligeance, c'est d'abord une traduction exacte de la romance, et une leçon de prononciation ensuite.

Remy rougit légèrement et leva les yeux sur la jeune fille, qui se détourna. Le soir qu'il avait été reçu au moulin, il avait donné à Camille une traduction de fantaisie qui n'avait aucun rapport avec la romance.

— Volontiers, mademoiselle ! répondit-il pourtant.

— Alors mettez-vous à l'œuvre, fit la vicomtesse.

Remy s'exécuta. Il prit la plume et le papier qu'on lui tendait, et donna, cette fois, la véritable traduction du thème espagnol. Camille la parcourut rapidement.

— Ah ! je comprends maintenant ! s'écria-t-elle joyeusement.

A ces mots, elle prit sa guitare et préluda. C'était une nouvelle méthode à adopter. Ainsi traduite, la romance exigeait d'autres gestes, d'autres intonations. Remy donna quelques indications précieuses, et s'attacha surtout à corriger les défauts de prononciation. Au bout d'une heure, l'élève docile avait satisfait à toutes les exigences.

Pendant ce temps, le chevalier Sylvain était arrivé. Mais comme il était un des familiers de la maison, on n'avait pas interrompu pour lui la séance.

Quand elle fut terminée, Remy se dirigea de son côté.

— Eh bien ? demanda-t-il à voix basse.

— L'affaire est arrangée, répondit rapidement le chevalier, j'ai vu le cardinal. Ainsi que je m'y attendais, il désavoue l'insolente provocation de ces deux misérables, et ce duel n'aura pour vous aucune suite fâcheuse.

Remy respira plus librement.

Quant à Camille, elle s'était rapprochée curieusement. Elle n'avait pas tout entendu; deux mots seulement l'avaient frappée au passage.

Elle devint horriblement pâle.

— Que parlez-vous de provocation, de duel ? interrogea-t-elle avec anxiété.

— Nous ! fit Remy en riant. Par exemple !

— Oh ! j'en suis sûre, j'ai bien entendu.

— Mais, mademoiselle, je vous affirme...

— Et moi, interrompit Camille, je vous affirme que je ne me suis pas trompée...

— Encore une fois, je vous certifie...

— Vous aurez beau faire, monsieur, insista la jeune fille, je suis certaine de ce que j'avance.

La vicomtesse et Lisbeth avaient tout à coup dressé l'oreille. Celle-ci jeta sur Sylvain un regard limpide et pénétrant.

— Est-ce vrai, chevalier ? demanda-t-elle.

Sylvain baissa la tête avec embarras.

— Vous savez, monsieur, que j'ai horreur du mensonge, dit Lisbeth. Répondez, je vous en prie.

Ces mots avaient été prononcés sans emphase, froidement, mais d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— C'est la vérité, mademoiselle, confessa le chevalier.

— Et à quel sujet avez-vous laissé échapper ces deux vilains mots ?

Il n'y avait pas à reculer. Il fallait avouer ou mentir.

Or le chevalier connaissait le caractère essentiellement droit et franc de celle qu'il aimait. Il savait qu'elle ne

lui pardonnerait pas le moindre détour. Force lui fut de tout avouer.

Il fallait entendre les questions et les exclamations des deux jeunes filles ! Il fallait voir leur trouble, leur sein haletant, leur respiration oppressée, pendant que le chevalier racontait les péripéties du combat !

Sylvain n'eut point à regretter l'aveu auquel il avait été contraint, car il acquit cette fois la douce certitude qu'il était aimé.

Quant à Remy, il fut un peu surpris de l'émotion qu'il lut sur le visage de Camille. Était-ce lui qui était la cause de ce bouleversement ? Était-ce le chevalier ?

Mais Camille ne connaissait pas le chevalier. Elle le voyait pour la première fois.

Remy n'avait pas assez de fatuité pour en conclure qu'il était aimé aussi ; mais, à la seule pensée que cela fût possible, son cœur battait à lui rompre la poitrine.

La leçon de chant, les explications que cette scène avait fait naître, s'étaient prolongées assez avant dans la journée. En outre la toilette de Camille n'était pas tout à fait terminée. Aussi Mlle de Pressac congédia-t-elle aussitôt les deux gentilshommes.

Au moment où ils se retiraient, la femme de chambre de Lisbeth entra, tenant à la main un paquet assez volumineux.

— Pour Mlle Camille, dit-elle en le lui remettant.

— Pour moi ? s'écria la jeune fille intriguée. De la part de qui ?

— De la part de M. le duc de Montmorency, répondit la camériste en s'éloignant.

Avec une curiosité enfantine, Camille arracha le papier dont le paquet était enveloppé, et mit à jour un écrin de velours bleu. Sa surprise fut extrême. La plus ignorante des femmes sait toujours ce que renferme un écrin. Elle poussa le ressort d'une main tremblante, et ne put retenir un long cri d'admiration.

L'écrin contenait un bracelet, un collier et des boucles d'oreilles en perles blanches et noires alternées !

Bien qu'aucun ornement n'en relevât l'éclat, le cadeau valait au moins trente mille livres !

Ce fut une stupéfaction générale. On savait bien que M. de Montmorency était fort lié avec Barthez, qu'il portait à sa fille un très vif intérêt ; mais de là à ce cadeau vraiment royal, il y avait un abîme.

Camille elle-même hésitait à l'accepter.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle.

— Le refuser, répondit Remy avec une colère mal déguisée.

— De tout autre que du maréchal, c'est ce que je vous conseillerais, mon enfant, fit observer la vicomtesse ; mais personne de nous n'ignore qu'entre votre père et lui existent des relations exceptionnelles. Nous n'avons pas à les expliquer, pas même à les discuter. Elles existent, cela doit nous suffire. Pour ma part, je connais assez la délicatesse de M. le duc pour être convaincue qu'il n'agirait pas de la sorte, s'il n'y était autorisé par le père de Camille, — auquel cas ni vous ni moi n'avons rien à objecter.

Ce que disait Mlle de Pressac était fort sensé ; néanmoins Remy trouva que c'était absurde. S'il n'osa pas le dire, il laissa clairement voir que cet argument n'était pas de son goût.

Camille, qui l'examinait à la dérobée, fut surprise du mécontentement, pour ne pas dire plus, qu'elle découvrit sur les traits du baron.

Quant à la vicomtesse et à Lisbeth, elles ne s'en aperçurent pas, car, ne fût-ce que par politesse, Remy dut aussitôt composer son visage pour ébaucher un sourire d'adieu.

Mais le chevalier, qui n'était pour rien en cause dans la circonstance présente, avait eu le temps de tout voir, de tout observer.

Quand ils furent dans la rue, il passa familièrement son bras sous celui du baron.

— Je vous demande pardon, mon ami, lui dit-il, mais

j'ai besoin de quelques éclaircissements. Rien n'est bête, vous le savez, comme un homme qui se trouve jeté au milieu d'une situation dont il ne connaît pas le premier mot. Donc, ayez la bonté de me mettre au courant....

— De quoi ? interrogea Remy.

— Mlle de Grandpré m'a fort souvent parlé de son amie d'enfance, de Camille.

Elle m'a dit quelles étaient la famille, la naissance de cette enfant ; elle m'a mis au courant des prodiges que Barthez avait réalisés pour faire de sa fille une personne accomplie, et je vois qu'elle ne m'a pas trompé. Elle a ajouté que le maréchal était depuis longtemps le protecteur, sinon l'ami du meunier, et qu'il avait pour Camille une tendresse quasi paternelle. Tout cela n'est-il pas vrai ?

— Tout cela doit être vrai, répondit soucieusement Remy, puisque la vicomtesse vous l'a raconté ; mais, entre nous, avouez que c'est bien invraisemblable.

— Pourquoi ? demanda le chevalier.

— Comment ! voilà un maréchal de France qui, depuis vingt ans peut-être, est en relations suivies avec un Barthez, et vous me demandez pourquoi !

— Sans doute, il y a donc un mystère ?

— Nécessairement.

— Que vous connaissez ?

— Que j'ignore, répondit Remy. Tout ce que l'on vous a conté, je ne l'ai appris, moi, que depuis deux jours ; ainsi je suis encore bien moins instruit que vous de certaines particularités. Cependant, on ne m'ôtera pas de l'idée...

— Quoi ? fit le chevalier en voyant que le baron s'arrêtait.

— Comment trouvez-vous Camille ? dit brusquement Remy.

— Adorable.

— Et considérez-vous aussi comme une chose toute

naturelle qu'une jeune fille de son rang reçoive des cadeaux de trois mille pistoles ?

— Que voulez-vous dire ? fit le chevalier d'un ton sévère.

— Eh ! répondit Remy avec véhémence, je veux dire que les grands seigneurs ont des caprices pour passer le temps, et de l'argent pour les satisfaire.

— Prenez garde, mon ami ! C'est moins le maréchal que Camille que vous accusez en ce moment.

— Oh ! je n'accuse pas, se défendit le baron avec un sourire amer.

— Vous accusez si formellement que, si je m'en rapportais à vous, je croirais dès à présent que la meunière de Moulin-Galant est la maîtresse du maréchal.

— Eh bien ! oui, dit franchement Remy. Lorsqu'on m'a mis au courant de la liaison singulière qui existait entre le duc et le meunier, je me suis étonné, j'ai cherché à la comprendre, à me l'expliquer ; et je n'ai pas trouvé à ce problème d'autre solution. Alors j'ai attentivement examiné cette jeune fille. J'ai lu dans ses yeux, sur son visage, un tel air d'innocence et de candeur, que je m'y suis laissé prendre et que j'ai écarté d'abord cette pensée coupable ; mais aujourd'hui... en présence de ce qui se passe...

— Voulez-vous que je vous dise ? fit le chevalier avec un sourire de tendre pitié. Je ne vous crois pas. Vous cherchez à vous persuader une chose qui n'est pas, pour arriver à découvrir ce qui est.

— Moi ! pourquoi ?

— Parce que vous êtes jaloux.

— De qui ?

— De Camille.

— Par exemple ! ricana Remy.

— Et vous l'aimez, ajouta le chevalier.

— Qui ? Cette fille de meunier ? fit le baron avec mépris.

— Vous l'aimez, vous dis-je, et vous vous mentez à

vous-même en blasphémant ainsi, répliqua Sylvain. Quand on aime, mon cher, ajouta-t-il avec un accent mélancolique, on a foi dans celle que l'on a choisie. On lui attribue toutes les qualités, toutes les vertus, toutes les perfections. On se refuse même à supposer que le choix qu'on a fait se soit égaré sur un objet indigne.

Si je vous avais dit, moi, de Camille, la dixième partie du mal que vous faites semblant d'en penser, nous en serions à l'heure qu'il est à nous couper la gorge. Quant à moi, qui connais et qui apprécie à sa haute valeur Mlle de Grandpré, je n'admets pas, vous entendez bien? je n'admets pas que son amitié abrite sous son pavillon de telles infamies. Qu'il y ait un mystère en tout ceci, je ne le nie pas; mais que ce mystère ne soit pas honorable, c'est impossible.

Remy hocha gravement la tête.

— Vous ne connaissez M. de Montmorency que comme homme de guerre, poursuivit le chevalier. Permettez-moi de vous dire ce qu'il est comme gentilhomme.

IX

COMMENT DÉBUTE LA MEUNIÈRE DE MOULIN-GALANT

— Je n'ai pas besoin de vous dire à quelle famille appartient M. de Montmorency, reprit Sylvain. Ce serait presque faire un cours d'histoire. Il n'a que trente-huit ans, c'est vrai; mais quand un homme a vécu si ostensiblement que lui, au grand jour, m'est avis qu'à cet âge l'homme s'est montré tel qu'il est, et qu'on peut le juger sans être taxé d'imprévoyance.

Pour ma part, dit le chevalier, je connais le maréchal depuis près de vingt ans, et je puis vous raconter sa vie mieux que personne. Aussi, comme je vais vous dévoiler une histoire qui est demeurée ensevelie dans l'ombre, je

me vois forcé de vous recommander le silence le plus absolu.

— Je vous en donne ma parole, fit Remy avec la plus vive curiosité.

— A l'époque dont je vous parle, commença le chevalier, dont le front s'était assombri, le duc était déjà amiral, car, vous ne l'ignorez pas, il n'avait guère que dix-sept ans quand cette dignité lui fut conférée.

Il était venu passer quelque temps chez un gentilhomme qui, jadis, avait été l'ami de sa famille, et qui était père de la plus jolie fille qui se puisse imaginer.

Je n'ai pas à vous raconter comment les deux jeunes gens s'aimèrent, ni ce qui en résulta. Apprenez seulement que ces amours se terminèrent d'une façon tragique.

La pauvre jeune fille, que le duc n'avait pas pu épouser encore, par suite de raisons que je vais vous expliquer, mourut subitement, après deux années d'incomplète félicité.

Précisément à cette époque, Marie de Médicis voulait marier le duc à une de ses parentes. Celui-ci, sans repousser ouvertement l'honneur d'une telle alliance, en reculait toujours la conclusion, dans l'espoir que la reine se lasserait de ces retards, et qu'il pourrait épouser celle qu'il aimait.

Malheureusement l'impatience des parents de cette pauvre enfant vint en aide aux projets que nourrissait Marie de Médicis. La jeune fille mourut, et le duc, ne pouvant se soustraire plus longtemps à l'union qu'on lui imposait, épousa Marie-Félicie Orsini, aujourd'hui duchesse de Montmorency.

— Pardon, interrompit Remy ; mais en parlant de la mort de cette jeune fille, vous avez aussi parlé de l'impatience de ses parents. Est-ce que l'une est la conséquence de l'autre ?

— Un peu, dit le chevalier.

— Ainsi ce sont les parents de cette malheureuse qui l'ont tuée ?

— Je n'ai pas dit cela, se récria Sylvain avec une sorte de terreur ; mais qu'ils aient contribué à ce lugubre dénouement, je le crois.

— De quelle façon, alors ?

— Il me serait impossible de préciser davantage, répondit le chevalier. C'est le hasard qui m'a mis au courant de ces particularités, je ne puis donc vous dire que ce qu'il m'a appris. D'ailleurs, songez que je vous livre un secret qui ne m'appartient pas...

Remy, qui n'avait cessé d'observer Sylvain, crut remarquer en lui un embarras mêlé de frayeur qui le surprit étrangement. On aurait juré que le chevalier en savait plus qu'il n'en voulait dire.

— D'autant plus que ce secret est complexe, ajouta Sylvain.

Remy dressa de nouveau l'oreille.

— Ah ! fit-il de plus en plus intrigué.

— Vous savez que le duc est très aimé de sa femme, reprit le chevalier. Vous savez également que, sans être épris de passion pour elle, il lui témoigne un grand respect et lui prodigue tous les égards. Aussi vous vous êtes étonné, sans aucun doute, en arrivant à Paris, d'apprendre que le maréchal était amoureux de la reine ?

— Je ne vous le cache pas.

— Et maintenant encore que j'ai soulevé pour vous, pour vous seul, un coin du voile qui recouvrait le passé du maréchal, vous éprouvez le même étonnement ?

— C'est vrai, avoua Remy. Je me demande comment un homme dont vous me vantiez presque l'austérité de mœurs a pu concilier au fond de son cœur l'amour qu'il a eu pour cette jeune fille avec la passion qu'il a pour la reine, car il n'est pas question ici de l'estime que la duchesse lui inspire.

— Je vais vous en donner l'explication, moi, répondit le chevalier : c'est que cet amour d'il y a vingt ans et cette passion d'aujourd'hui ont une seule et même cause.

— Qui est ?...

— La ressemblance.

— Quoi ! Anne d'Autriche serait-elle à ce point le portrait de cette jeune fille ?

— Je vous le certifie, moi qui l'ai connue.

— Mais alors je commence à comprendre ! s'écria le baron.

— Rappelez-vous, ou plutôt non, l'âge n'est pas encore venu pour vous de vous souvenir ; mais songez à quelle date déjà lointaine remonte l'espèce de culte que M. de Montmorency a voué à la reine. Réfléchissez-y bien ! Que d'années ont dû s'écouler pour que cette passion, que le maréchal s'efforce d'étouffer, qui n'a été, j'en suis certain, suivie d'aucun aveu, qui n'a été encouragée d'aucune espérance, soit aujourd'hui devenue un bruit public, ait pris enfin un tel caractère de notoriété, que le cardinal et le roi lui-même s'en soient émus !

— Vous avez raison, dit Remy pensif.

— Or, remarquez-le bien, poursuivit le chevalier. Anne d'Autriche s'est mariée en 1615, il y a juste dix-sept ans, c'est-à-dire qu'elle est arrivée en France précisément à l'époque où le duc était le plus sérieusement épris de celle dont la mort l'a violemment séparé.

Donc, c'est déjà à cette époque que cette ressemblance a dû le frapper. Donc, en vouant à la reine cette adoration muette, qui n'a rien de commun avec la violence des passions humaines, le maréchal ne fait que conserver pieusement le culte du souvenir.

En dehors de ce fait exceptionnel que je vous ai signalé, connaissez-vous dans la vie du maréchal la plus petite aventure galante, le plus léger scandale ? Non. Découvrez-y quoi que ce soit qui ressemble de près ou de loin même à ce que vous appelez un caprice, et je vous rends immédiatement les armes.

C'est tout simple. La reine n'ignore pas plus que vous et moi qu'elle est aimée secrètement du maréchal, — vous le savez mieux que personne peut-être, baron. Or, je vous en fais juge : de quel œil verrait-elle ce fidèle

adorateur, si elle apprenait par la renommée qu'il se console avec tant de facilité ? Je sais bien qu'elle n'a pas grand mérite à lui tenir rigueur, puisqu'il ne s'est jamais déclaré, mais ceci est une question secondaire. Ce qui est incontestable, en principe, c'est que toute femme, à quelque classe de la société qu'elle appartienne, est toujours flattée d'inspirer à un homme un sentiment aussi profond que celui dont le duc est animé ; à plus forte raison quand il s'agit d'un duc et pair, d'un maréchal de France, d'un Montmorency enfin.

Que ce soit de la quintessence d'amour, je ne vais pas à l'encontre. Raison de plus même, car la femme n'a pas à subir en pareil cas les importunes assiduités par lesquelles certains poursuivants obstinés arrivent parfois à déplaire d'abord, à se faire haïr ensuite.

Êtes-vous de mon avis ?

— Parfaitement, répondit Remy.

— Et c'est un homme comme celui-là que vous allez soupçonner de vulgaires amourettes avec la fille d'un meunier ! C'est lui que vous osez accuser d'élever, pour ainsi dire à la brochette, depuis dix-sept ans, cette pauvre petite Camille, pour en faire sa maîtresse ! Mais c'est au comble de la dépravation que le font parvenir brusquement vos doutes injurieux ! Il n'y a peut-être pas à la cour dix libertins dont les sens soient assez blasés ou le cœur assez ratatiné pour concevoir et exécuter patiemment un tel projet.

— Sans doute... balbutia Remy, qui ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre ; et cependant il y a au fond de cette amitié du duc pour Barthez un mystère...

— Eh ! mon ami, interrompit à son tour le chevalier, il y a bien d'autres mystères dans la vie des hommes ! Il y en a pour ainsi dire dans celle de tous les gens que nous coudoyons chaque jour. Que vous importe ? Le bonheur, ici-bas, consiste à savoir modérer ses appétits, — et aussi sa curiosité.

Remarquez que quand on a le désir d'apprendre une chose que l'on vous cache, et quand on réalise enfin ce désir, c'est presque infailliblement quelque chose de désagréable que l'on apprend. Ayez cette sagesse, mon ami, vous ne vous en trouverez pas plus mal.

— Bref, que me conseillez-vous, chevalier ?

— Rien, mon cher. En semblable occurrence, les conseils ne signifient rien. Vous aimez ou vous n'aimez pas. Toute la question est là. Si vous aimez, les conseils les plus opposés ne vous en empêcheront pas. Si vous n'aimez pas, il vous reste toute votre raison, et vous n'avez pas besoin de mon expérience pour vous guider.

— Mais au contraire, c'est à elle que je fais appel, répliqua vivement Remy.

— Elle ne vous serait pas d'un grand secours, fit mélancoliquement le chevalier, car je suis une preuve vivante de ce que valent, en matière d'amour, les conseils les plus sages ou les résolutions les plus héroïques.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, moi aussi, je croyais avoir définitivement rompu avec le monde, que je m'étais bien promis de ne pas aimer, et qu'aujourd'hui à trente-sept ans...

Le chevalier secoua tristement la tête.

— Eh ! morbleu ! n'allez-vous pas vous désespérer à votre tour ? s'écria Remy. On n'a que l'âge qu'on paraît, que diable ! et je vous donnerais trente ans à peine. D'ailleurs, si je m'en rapporte à ce que j'ai vu, vous n'êtes pas déjà tant à plaindre, il me semble...

— Ah ! vous avez vu... vous croyez...

— Je crois, et je vous jure que ce n'est pas l'indiscrétion qui me poussait à m'en assurer, mais l'amitié réelle que je ressens pour vous ; je crois, dis-je, que vous aimez Mlle de Grandpré et que vous en êtes aimé.

— Oui, j'en ai bien peur... murmura le chevalier.

— Ne savez-vous pas à quoi vous en tenir à cet égard ?

— Hélas ! non.

— Quoi ! vous n'avez pas fait votre demande à la vicomtesse !

— Jamais. Je n'aurais pas hasardé une démarche de cette importance sans obtenir l'assentiment de Lisbeth.

— Vous ne l'avez donc pas ?

— Pas encore.

— Pourtant elle sait que vous l'aimez ?

— Peut-être mes regards, mes gestes, m'ont-ils trahi, mais je ne lui ai fait aucun aveu.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas osé, répondit évasivement le chevalier.

— Vous avez eu tort, à mon avis. Non seulement Mlle de Grandpré a pour vous une sympathie évidente, mais la vicomtesse de Pressac me paraît animée également envers vous de sentiments assez bienveillants.

— En effet, je suis le seul gentilhomme de mon âge qu'elle veuille bien, depuis quelque temps, admettre dans son intimité.

— Alors, mon ami, si elle a fait pour vous cette précieuse exception, c'est pour encourager votre amour.

— C'est votre opinion ?

— Assurément. Il est évident pour moi qu'elle a déjà donné son consentement tacite à la demande qu'elle attend peut-être. Et, je ne vous le dissimule pas, c'est tellement visible, que je croyais la chose faite, et votre mariage sur le point de se conclure.

Le chevalier ne répondit pas. Il était devenu soucieux.

— Aussi, continua Remy, je vous engage à vous déclarer.

— Oui... balbutia Sylvain. Un de ces jours...

— En vérité ! fit le baron en souriant, vous êtes un amoureux comme il y en a peu. Rien ne vous sépare de celle que vous aimez ; vous êtes agréé par elle, par sa tante, et vous retardez volontairement l'instant de votre bonheur ! Je ne vous comprends pas.

Le chevalier gardait le même silence embarrassé.

— Voyons, dit Remy, est-ce la timidité qui vous en empêche?

— Oui, répondit Sylvain, c'est un peu cela.

— Alors, soyez sans inquiétude: je puis vous épargner ce pas difficile.

— De quelle manière?

— En priant Camille d'obtenir d'abord le consentement de Lisbeth.

— Et ensuite? interrogea le chevalier avec une sorte d'effroi.

— En faisant pour votre compte la demande à la vicomtesse.

— Gardez-vous en bien! s'écria Sylvain en proie à une excessive agitation.

Remy le regarda stupéfait. C'était la première fois qu'il voyait le chevalier sortir de son impassibilité ordinaire.

Celui-ci s'aperçut de cette surprise, et, par un suprême effort de volonté, recouvra presque aussitôt son sang-froid.

— Je vous remercie, baron, dit-il. Je ferai en sorte de surmonter cette sotte timidité. Vous m'avez ouvert les yeux. Il me semblait, en effet, que j'étais accueilli dans la maison avec une extrême indulgence, mais je craignais d'avoir trop présumé de moi-même. Aussi, puisqu'à votre sens il est difficile que je garde un plus long silence, je vais dès demain... ou après-demain... Oui, c'est cela, vous avez raison.

A ces mots, le chevalier serra la main du baron, et le quitta sans attendre même un dernier adieu, comme s'il voulait éviter de nouvelles explications.

Remy marchait de surprise en surprise.

Quels motifs empêchaient donc le chevalier de se déclarer?

Tout en causant, il était arrivé devant la porte de son hôtellerie. Quoiqu'il n'y demeurât que depuis quelques jours, l'aubergiste avait pour lui le respect que professe cette classe d'individus pour un client riche, généreux, et

qui ne consulte pas sa bourse avant de savourer un plat délicat, ou de déguster une bonne bouteille de vin d'Espagne.

Remy n'avait jamais voyagé, mais il avait pour principe que ce n'est pas au moment où l'on est sevré du bien-être de son intérieur qu'il faut vivre d'économies et de privations. Sans jeter son argent par les fenêtres, il vivait bien.

En entrant dans la salle d'auberge, il aperçut l'hôte dont le visage s'illumina du sourire le plus gracieux.

Cela fit songer à Remy que cet homme si avenant aujourd'hui, l'avait fort mal accueilli le jour de son arrivée, tant qu'il ne s'était pas recommandé du chevalier.

Donc l'aubergiste avait Sylvain en grande estime et pouvait fournir sur lui quelques renseignements.

Remy ne résista pas au désir de s'informer. Certes il tenait le chevalier pour un parfait gentilhomme, mais il ne le connaissait que depuis quelques jours, et il ne savait rien sur son compte, sinon ce que ce personnage bizarre avait bien voulu lui apprendre, c'est-à-dire peu de chose.

— Maître Miroton, demanda Remy, le chevalier est-il venu aujourd'hui ?

— Non, monseigneur, répondit l'aubergiste.

Ce nom parfumé de Miroton qu'il portait le prédestinait, on le voit, à l'état qu'il exerçait.

— Ah ! reprit Remy, c'est étonnant, je l'attendais. Ne pourrais-je pas lui faire parvenir un petit billet ?

— Rien n'est plus facile. Monseigneur n'a qu'à lui envoyer un de mes valets d'écurie.

— Sans doute, mais c'est que je ne sais pas où il demeure.

— Qu'à cela ne tienne. Je puis vous le dire, monseigneur. C'est rue d'Orléans-Saint-Honoré, à deux pas d'ici.

— Quel numéro ? Le savez-vous ?

— Certainement, monseigneur. M. le chevalier a daigné conserver de ma cuisine un assez bon souvenir. Aussi

comme il n'a pas grand train de maison, quand il donne à dîner ou à souper, c'est moi qui lui fournis ce dont il a besoin.

— Ah! il vit donc bien simplement?

— Très simplement, monseigneur. Il habite au deuxième étage du numéro 5 un appartement composé de quatre pièces, pas davantage, et n'a pour tout domestique qu'un valet de chambre, qui a été jadis à mon service, qui a par conséquent appris un peu de cuisine, et que je lui ai cédé lorsqu'il m'a quitté.

— Le chevalier a donc habité chez vous?

— Pendant plusieurs années, oui, monseigneur. En arrivant à Paris, c'est chez moi qu'il est descendu.

— Y a-t-il longtemps?

— C'était en 1616, monsieur le baron. Il y a donc aujourd'hui seize ans.

— Et d'où venait-il?

— Du Midi, bien certainement. Il était aisé alors de s'en apercevoir à son accent. Il est vrai que, depuis cette époque, il l'a presque entièrement perdu.

— En effet, je n'y avais pas pris garde, fit Remy. De quel pays venait-il donc?

— Il ne me l'a pas dit et je ne le lui ai pas demandé, monseigneur.

— Mais il était tout jeune, fit observer le baron.

— Il avait une vingtaine d'années, je crois.

— Et sans doute, il menait en ce temps-là une vie bien autrement agitée?...

— Pas du tout, monseigneur, interrompit l'hôte. Une vraie demoiselle pour la conduite; mais un vrai diable pour les coups d'épée, se hâta-t-il d'ajouter. Sobre comme le chameau, doux comme le mouton, courageux comme le lion, rangé comme le cénobite, c'est ainsi que je l'ai toujours connu. Et pourtant, s'il l'avait voulu...

— Qu'aurait-il fait?

— Tout ce qui lui aurait plu, monseigneur; car à dater du jour où il se déclara pour le cardinal, il lui rendit de

tels services, que Richelieu lui offrit à plusieurs reprises de lui accorder telle récompense qu'il demanderait, telle somme d'argent qu'il exigerait.

— Et le chevalier refusa ?

— Il eut grand tort, à mon avis, répondit Miroton ; car, entre nous, et soit dit sans l'offenser, je le crois peu fortuné.

— Portait-il alors le même nom insignifiant sous lequel il est connu à présent ?

— Toujours le même, monseigneur, dit maître Miroton d'un air surpris. Il en a donc un autre ? interrogea-t-il d'un air mystérieux.

— Non pas, répondit Remy, mais je ne puis me faire à l'idée qu'un homme de si grande valeur ne soit pas aussi riche et aussi titré que tant d'autres gentilshommes qui ne lui vont pas à la cheville.

— Ah ! que vous avez bien raison, par exemple ! approuva l'aubergiste.

Remy n'insista pas et regagna sa chambre. Le moyen qu'il avait employé lui répugnait. La curiosité de maître Miroton acheva de l'en dégoûter.

D'ailleurs, à mesure que la journée s'avançait, ses idées l'éloignaient des événements auxquels il avait pris part.

C'était le soir même, dans deux ou trois heures, que Camille allait paraître devant la reine. Or, pour rien au monde, Remy n'aurait voulu manquer à cette présentation. Madame de Chevreuse avait fait prévenir la vicomtesse, Lisbeth et Camille qu'elle les enverrait chercher dans son carrosse à huit heures précises.

Remy soupa, s'habilla, et appela Jacques.

Jacques était prêt. Il entra dans la chambre de son maître en faisant jouer les batteries de deux pistolets, dont il venait de renouveler prudemment l'amorce, et qu'il passa dans sa ceinture. Son maître ne fit aucune observation à propos de ce surcroît de précautions.

Ils partirent. Un quart d'heure après, Remy faisait son entrée dans les appartements de la reine.

La première figure qu'il rencontra fut celle de Puylaurens.

— Eh bien! qu'ai-je appris? dit-il joyeusement. Vous avez tué Blainville?

— J'ai eu ce malheur, répondit le baron.

— Mais expliquez-moi donc comment il se fait que le chevalier Sylvain vous ait servi de second dans cette circonstance, car c'est bien lui qui a tué Durhameau, n'est-ce pas?

— C'est bien lui, dit Remy.

A ces mots, il lui raconta ce qui s'était passé depuis le moment où le chevalier lui avait écrit de se rendre chez Richelieu jusqu'à celui où il était appelé sur le terrain.

— Ah! ah! fit Puylaurens, il paraît que le cardinal n'aurait pas été fâché de vous attacher à son service. Peste! il n'a pas si mauvais goût, le cardinal! Et vous avez refusé, je le vois.

— Parbleu! fit Remy.

— Alors, mon cher, tenez-vous sur vos gardes! Richelieu n'aime pas les gens qu'il craint, et il vous craint, je vous le garantis; sans cela il ne se serait pas donné tant de mal pour essayer de vous corrompre d'abord, de vous assassiner ensuite.

— Ah! vous croyez?... dit le baron en souriant.

— N'en doutez pas, mon cher. Depuis avant-hier, votre nom est dans toutes les bouches. On ne sait pas au juste de quelle nature est le service que vous avez rendu à la reine et au maréchal, mais on s'en doute; on sait que vous avez humilié, bafoué Richelieu et cela suffit. Aussi vous êtes le héros du jour. C'est un magnifique début, assurément; mais si j'étais à votre place...

— Que feriez-vous?

— J'irais voir pendant quelque temps si mes terres sont en bon état. Cela donnerait à cette affaire le loisir de se laisser oublier, et peut-être le cardinal lui-même finirait-il par n'y plus penser; mais tant qu'il vous verra, tant qu'il entendra jeter votre nom à tous les échos, soyez certain

qu'il ne dormira que d'un œil et qu'il aura l'autre ouvert sur vous.

— Diable! fit Remy. Savez-vous que vous n'êtes pas très rassurant?

— Vous avez eu, aujourd'hui déjà, un exemple de ce que peut la haine de Richelieu. Cela n'est rien à côté de ce qu'il tentera encore. Et maintenant que je vous ai prévenu, mon cher, le reste vous regarde.

Au lieu de courber la tête devant ces nouvelles menaces, Remy se redressa fièrement. Plus le péril était grand, moins il se croyait le droit de l'éviter.

Il alla se réfugier dans l'angle d'une croisée et y demeura caché jusqu'au moment où Camille entra.

Ce fut un frémissement général d'admiration, dont le baron partagea délicieusement la saveur.

La beauté de Camille, sa riche et simple toilette, attirèrent toutes les attentions.

Le mouvement de curiosité que sa présence avait provoqué ne lui échappa point. Elle rougit, s'arrêta, et serra la main de Lisbeth.

— Courage! lui dit Mlle de Grandpré.

Ce qui rendit courage à Camille, ce fut de voir Remy qui s'avançait à sa rencontre, et qui s'inclinait cérémonieusement devant elle.

Il se fit le cavalier servant de la vicomtesse, et la conduisit jusqu'au fauteuil qu'elle avait choisi. Les deux jeunes filles prirent place à ses côtés.

Quelques instants après, la reine, qu'une de ses demoiselles d'honneur était allée prévenir aussitôt, parut accompagnée de la duchesse.

Mme de Chevreuse jeta autour d'elle un regard rapide, aperçut Camille et s'approcha d'elle.

— Venez, mon enfant, dit-elle.

La jeune fille se leva, tremblante, et suivit son guide, qui la mit en présence de la reine.

Ce n'est pas une petite affaire que de savoir faire une révérence en pareil cas. Toutes les femmes qui se trou-

vaient là, bien qu'elles fussent déjà un peu surprises de voir Camille habillée avec tant de goût et douée de tant de distinction, se réjouissaient d'avance à la seule pensée de voir une meunière saluer une Majesté. Aussi leur dépit fut-il extrême lorsque la jeune fille, non seulement avec une grâce exquise, mais encore en remplissant toutes les formalités voulues par l'étiquette, s'acquitta de cette tâche délicate. Anne d'Autriche elle-même n'en pouvait croire ses yeux.

— Est-ce là, demanda-t-elle, la meunière dont le baron de Montbrun m'a parlé ?

— Et que je suis allée quérir de votre part, répondit la duchesse ; oui, Majesté.

— Je vous fais mon compliment, mon enfant, dit la reine, qui n'était pas encore revenue de son étonnement ; vous justifiez on ne peut mieux le nom galant que vous portez.

— Votre Majesté est trop indulgente... balbutia Camille.

— Non pas, vraiment, reprit Anne d'Autriche, je suis sincère. Cela ne devrait pas me surprendre, du reste, ajouta-t-elle. N'êtes-vous pas une protégée, presque une amie de M. de Montmorency ?

— Il est vrai que monseigneur le duc a eu pour ma famille et pour moi d'ineffables bontés, répondit la jeune fille.

— Je ne m'étonne plus alors de vous trouver parfaite, lorsque vous avez grandi sous les yeux du premier gentilhomme de France, fit la reine. Vous chantez, m'a-t-on assuré ?

— Un peu, Votre Majesté.

— Très bien, à ce que prétend M. de Montbrun ?

— Je crains que M. le baron n'ait accru par des éloges exagérés le peu de mérite qu'il daigne m'attribuer, se défendit Camille.

— Eh bien ! nous en jugerons tout à l'heure, mon enfant, dit la reine avec bonté. Remettez-vous et allez re-

joindre Mlle de Pressac. Quand le roi sera arrivé, nous tenterons l'épreuve.

La jeune fille se retira sur une révérence aussi irréprochable que la première.

— Mais c'est qu'elle est charmante ! s'écria Anne d'Autriche, assez haut pour que Camille recueillît en s'éloignant ce dernier compliment.

M. de Montmorency et le chevalier étaient entrés pendant ce court entretien. Ils avaient été témoins de l'accueil favorable fait par la reine à la meunière.

Le maréchal rayonnait positivement d'une joie inaccoutumée, quand il se rapprocha du groupe formé par la vicomtesse, les deux jeunes filles, le baron et le chevalier.

Remy l'observa avec attention. Il avait surpris sur le visage du duc cette joie, cet orgueil, dont il ne s'expliquait pas la cause. Ses soupçons jaloux lui étaient revenus à l'esprit, en dépit de ce que le chevalier avait fait pour les dissiper. Mais il eut beau fouiller d'un œil chercheur les traits de cette belle et noble figure, il ne découvrit rien sur le visage ou dans les regards du maréchal qui révélât le plus petit indice de passion.

Le duc contemplait Camille et l'écoutait avec une bonté, une tendresse au fond de laquelle il était impossible de découvrir autre chose qu'un intérêt profond, une sympathie extraordinaire.

— En vérité ! murmura Remy, je n'y comprends plus rien.

Quelques minutes après survint le roi. Anne d'Autriche alla à sa rencontre et lui adressa quelques mots.

Louis XIII fit un signe d'assentiment et se laissa tomber dans son fauteuil d'un air ennuyé.

La duchesse vint chercher Camille et lui tendit une guitare.

Aussitôt le plus profond silence régna dans le salon.

Le maréchal tenait les yeux fixés sur Camille et serrait son cœur avec force, comme pour l'empêcher de battre ou d'éclater.

— Oh ! bien sûr, il y a quelque chose, pensa Remy.

Camille était visiblement émue. Elle promena sur le cercle de curieux qui l'entourait un regard défaillant. Sur tous les visages de femmes qui la contemplaient, elle découvrit un sourire railleur, qui lui fit monter le rouge de la colère au front. Sous ce défi jeté à son amour-propre, elle se redressa fièrement.

Les hommes étaient en général plus sympathiques, quand ils n'étaient pas simplement indifférents. Au premier rang, elle aperçut le maréchal, qui la couvrait d'un regard paternel, et Remy, dont les yeux brillants semblaient lui crier : Courage !

Elle rassembla toutes ses forces et commença. Son organe un peu voilé, légèrement tremblant tout d'abord, se raffermit insensiblement et reprit bientôt sa sonorité.

Alors avec une fraîcheur de voix, un charme, une vigueur que nul n'aurait soupçonnée, elle chanta cette romance d'*el Coscone*, que peu de personnes comprenaient, mais dont on avait beaucoup entendu parler.

Elle détailla avec beaucoup de sentiment les regrets de ce vieux soldat, qui rentre au village après vingt ans d'absence, et qui n'y trouve plus un parent, plus un ami, plus une figure de connaissance.

Chacun l'entoure, le regarde curieusement, et semble lui demander : D'où viens-tu ? qui es-tu ?

Il pénètre dans la maison où il est né... Son père et sa mère sont morts, sa sœur habite un pays lointain, la chaumière est déserte, la poussière a envahi tous les meubles ; devant le foyer éteint, un fauteuil vide marque la place où se tenait l'aïeul. Plus rien ! Rien ! Soudain, il essuie la grosse larme qui coule sur sa joue hâlée, le sentiment du devoir accompli le ranime, et, dans un sublime élan de patriotisme, il s'écrie : Vive mon pays ! vive l'Espagne !

Plus directement intéressée que toute autre, Anne d'Autriche, à qui cette langue était familière, dans le souvenir de qui ces paroles faisaient revivre les joies du passé,

ravivaient l'amour du pays natal, pleurait des larmes véritables et rayonnait d'enthousiasme.

Le roi lui-même, si difficile à émouvoir pourtant, donna le signal des applaudissements. La salle croulait sous le bruit des démonstrations. Les plus jaloux, les plus hostiles, entraînés par le charme de cette musique touchante, de cette voix admirable et pénétrante, joignirent leurs bravos frénétiques à ceux dont Louis XIII avait donné le rare exemple. Il s'était levé de son fauteuil et s'était approché de la meunière, mouvement que la reine s'était empressée d'imiter.

— Mais savez-vous que vous chantez à ravir, mon enfant ! dit-il à Camille. Et vous prononcez dans la perfection. Vous parlez donc espagnol ?

— Non, Votre Majesté, je n'en sais pas le premier mot.

— C'est donc votre maître à chanter qui vous a formée ?

— Mon maître à chanter, sire, est un pauvre homme qui connaît la musique sur le bout du doigt, mais qui m'a appris cette romance sans savoir lui-même ce qu'elle signifiait.

— Cependant, mon enfant, dit la reine, il est impossible que ce soit par hasard et d'instinct que vous prononciez aussi purement.

— Votre Majesté a raison. J'ai pris deux leçons de prononciation.

— Et qui vous les a données ?

— M. le baron de Montbrun.

— Il parle donc espagnol ?

— Couramment, madame. Bien plus, il connaît la romance du vieux soldat et la chante beaucoup mieux que moi.

— Je vois que M. de Montbrun est un gentilhomme accompli, dit Anne d'Autriche. Je regrette d'autant plus qu'il ne veuille accepter aucune charge à la cour.

— Comment ! il ne veut pas ? fit le roi étonné. Le cardinal lui aurait-il offert un emploi ?

— Non, pas le cardinal, sire, répondit la reine. C'est moi qui, voyant le baron de Montbrun si chaleureusement recommandé par M. de Montmorency, l'avais prié de m'adresser sa requête.

— A la bonne heure ! fit Louis. J'aurais été fort étonné qu'à la suite de son échec de l'autre soir, le cardinal...

Il n'acheva pas sa phrase, mais un imperceptible sourire erra sur ses lèvres pâles...

— Et M. de Montbrun a refusé ? reprit-il.

— Oui, sire, il a décliné toute espèce d'honneurs ou de dignités.

— Ventre-saint-gris ! comme disait mon père, voilà un gentilhomme comme il nous en faudrait beaucoup, madame.

A ces mots, il jeta autour de lui ce regard sombre et voilé qui lui était particulier.

— Et le baron est-il ici ? demanda-t-il.

— Oui, sire, s'empressa de répondre Camille.

— En effet, je l'aperçois, fit le roi qui se dirigea lentement de son côté.

Remy demeurait cloué au sol, fort embarrassé, ne sachant pas s'il devait aller au-devant du roi, s'il devait attendre...

— Approchez, monsieur le baron, lui dit Louis.

Remy fit quelques pas en avant.

— Eh bien ! baron, fit le roi, est-il vrai que vous ayez refusé les bons offices de la reine ?

— J'ai eu ce regret, sire.

— Trouvez-vous donc la maison de France indigne de vous, monsieur ?

— Votre Majesté ne le pense pas, répondit Remy. Je suis d'une famille qui repousse un pareil soupçon.

— De sorte que si je vous offrais un emploi dans ma maison...

— Je vous supplierais, sire, de le réserver pour un gentilhomme plus capable que moi de le remplir, dans la crainte que mes aptitudes ne fussent pas à la hauteur de mon zèle et de mon dévouement.

— C'est déguiser adroitement un nouveau refus, dit Louis avec son même sourire. Soit! baron. Je ne vous ferai pas violence. Mais si jamais vous aviez besoin de recourir à nous, n'oubliez pas que le roi de France est votre débiteur.

A ces mots, il prit congé d'un petit signe de tête, traversa les appartements de la reine et s'éloigna.

A partir de ce moment, le cercle de la reine dépouilla toute étiquette et reprit ce caractère d'intimité qu'Anne d'Autriche était parvenue à lui donner.

Le cardinal était absent. Il n'avait pas daigné se déranger pour assister à cette soirée; on était donc doublement à l'aise.

La première, Anne d'Autriche pria Camille de recommencer sa romance, ce à quoi chacun applaudit d'avance.

Enhardie par son premier succès, la jeune fille ne se fit pas prier. Elle trouva dans sa confiance plus de netteté et de puissance qu'elle n'en avait déployé au début. Loin de nuire à son talent et à l'originalité de la chanson, ainsi que cela arrive souvent en pareil cas, cette seconde épreuve poussa, au contraire, à son comble l'enthousiasme des auditeurs.

Remy, moins absorbé cette fois par la crainte que Camille ne réussît pas, put étudier avec soin les impressions qui se reflétaient sur les traits du maréchal.

Plus que qui que ce soit, il était tout yeux, tout oreilles. Ses regards ne se détachaient pas de la jeune fille, dont ils suivaient les moindres mouvements, et sa bouche semblait prononcer les mots, à mesure qu'ils tombaient cadencés des lèvres de la meunière.

Ce spectacle l'absorbait tellement qu'il paraissait même ne plus songer à la reine, ni à aucune autre chose que Camille. Il était littéralement sous le charme, surpris de la flexibilité incomparable avec laquelle la voix de cette enfant atteignait les notes les plus élevées, et détaillait les traits dont le chant était parsemé.

Quand elle eut fini, incapable de se contenir plus long-

temps, il courut à elle, lui prit les mains, les serra avec une effusion intraduisible, et la reconduisit ainsi jusqu'à la place qu'elle occupait auprès de Mlle de Grandpré.

— Ah ! disait-il avec un soupir de regret, quel dommage que Barthez ne soit pas là pour jouir de son triomphe !

— Oui, fit tristement Camille. Pauvre père ! il serait si heureux !

— Mais je le lui dirai, mon enfant, je vous le promets, reprit le duc avec chaleur. Ah ! c'est singulier, ajouta-t-il, je ne me figurais pas qu'on pût goûter tant de plaisir à entendre chanter.

Cependant il se calma dès qu'il se trouva en présence de la vicomtesse.

— Mademoiselle, lui dit-il, permettez-moi de vous remercier au nom des parents de cette belle enfant. Vous avez fait un miracle de goût et d'activité. Sa toilette est de la plus riche simplicité. Pour moi qui la connais depuis sa plus tendre enfance, je ne l'avais jamais vue aussi jolie.

Remy avait recueilli précieusement ces impressions, cette satisfaction intérieure qui se trahissait dans les moindres paroles du maréchal.

Il enrageait, et pourtant, il avait beau se battre les flancs, il ne surprenait chez le duc aucun de ces indices qui révèlent un rival et qui aiguillonnent la jalousie. Il ne s'expliquait ni tant d'empressement ni tant de joie, mais sa colère était tombée, sa médisance était muselée.

Le maréchal, en se retournant, aperçut cette figure pâle et soucieuse.

— Ah ! c'est vous, baron, dit-il avec feu. Mais arrivez donc prendre votre part de mes félicitations ! Vous êtes décidément un magicien. Le résultat que vous avez obtenu est renversant.

Remy s'inclina assez froidement.

— Décidément, lui dit-il avec une nuance d'amertume, vous ne m'en voulez plus, monseigneur, d'avoir fait sortir la meunière de son obscurité.

Le maréchal changea subitement de ton et de manières.

— C'est vrai, fit-il avec tristesse. C'est vous qui avez eu cette pensée...

Puis il secoua la tête, comme pour chasser une idée importune.

— N'importe, reprit-il brusquement, ce qui est fait est fait... Je n'ai du reste personnellement pas le droit de vous garder rancune, et je suis certain que Barthez n'en aura pas le courage, quand je lui aurai dit à qui sa fille doit son éclatant succès.

A ces mots, il s'éloigna.

Malgré son triomphe, Camille n'avait pas affronté impunément tant de dangers. Elle se sentait indisposée, elle étouffait. La vicomtesse le remarqua et donna sur-le-champ le signal de la retraite.

Le chevalier et Remy leur firent escorte, et ne les quittèrent que devant la porte de l'hôtel.

— Eh bien ! fit le baron dès qu'ils furent seuls, avez-vous réfléchi à la proposition que je vous ai faite aujourd'hui ?

— Mûrement, oui, mon ami, dit le chevalier d'un ton grave.

— Et qu'avez-vous décidé ? Dois-je intervenir en votre nom ?

— C'est inutile, répondit Sylvain avec effort. Demain, je parlerai à Mlle de Pressac.

— A la bonne heure ! s'écria Remy. Et n'ayez pas peur, je serai là.

Sur un dernier adieu, ils se séparèrent.

Jacques, qui jusqu'alors s'était tenu à distance, se rapprocha de son maître. Il lui raconta qu'il avait retrouvé, parmi les gardes de service, d'anciens compagnons d'armes avec lesquels il avait bavardé toute la soirée, ce qui lui avait fait grand bien.

Tout en devisant, ils suivaient la rue Saint-Honoré, quand, à cent pas environ de la fontaine qui fait le coin

de la rue de l'Arbre-Sec, Jacques s'arrêta brusquement.

— Qu'as-tu ? lui demanda Remy.

Pour toute réponse, Jacques lui montra un groupe d'individus qui stationnaient dans le renfoncement produit par la saillie de la fontaine sur l'alignement de la maison voisine.

— Eh bien ! fit le baron, as-tu peur ?

— Je n'ai pas peur, monseigneur, mais ce qui vous est arrivé aujourd'hui me rend défiant et prudent.

— Allons donc ! tu es fou, dit Remy qui voulut passer outre.

— Un mot encore, monseigneur, supplia Jacques en l'arrêtant. Traversons seulement la rue, c'est tout ce que je vous demande.

— Je le veux bien, mais à quoi bon ?

— C'est que si ces gens sont mal intentionnés et si nous gardons la droite, ils auront toute la facilité de se jeter sur nous avant que nous ayons pu dégaîner, tandis que si nous prenons notre gauche, et, si c'est à nous qu'ils en veulent, ils seront également forcés de traverser la rue pour nous barrer le passage ; nous les verrons venir, et nous aurons le temps de nous mettre en garde.

Remy sentit la justesse de cette tactique et tira sur la gauche. A peine avait-il fait vingt pas, qu'une voix s'éleva dans l'obscurité.

— Attention ! dit-elle avec précaution. Voici notre râcleur de guitare.

Aussitôt le groupe d'individus commença par se développer sur une ligne, dont les deux extrémités se rapprochèrent ensuite, de manière à former un cercle et à couper la retraite au baron et à son laquais.

— Eh bien ! monseigneur, que vous disais-je ? fit Jacques en saisissant de chaque main les pistolets dont il était armé. Aujourd'hui, ils étaient deux, ce soir ils sont dix, demain ils seront vingt... Ça promet !

— En avant ! cria cette fois la voix du triste héros qui

commandait cette lugubre expédition. Et Remy n'avait que son épée de cour !

Évidemment Remy et Jacques avaient été suivis ; leur signalement avait été exactement pris, et la porte de leur auberge soigneusement gardée ; sans cela, comment les agresseurs auraient-ils deviné en pleine nuit que ceux qu'ils attaquaient étaient bien les mêmes qu'on leur avait désignés ?

Il est vrai que la haute stature de Jacques était un point de repère suffisant pour que personne ne pût s'y méprendre. Il était facile à reconnaître de loin, rien qu'à sa taille exceptionnelle.

Le premier choc de ces dix hommes, se ruant à la fois l'épée haute, fut terrible. A peine Remy put-il, malgré son habileté, parer les premières bottes qui lui furent portées.

Fort heureusement, Jacques avait attendu de pied ferme les plus entreprenants de ces spadassins et les avait laissés approcher. Quand les deux plus téméraires furent à sa portée, il déchargea sur eux à bout portant les pistolets dont il était armé.

Les deux coquins tombèrent sans pousser un cri.

Cette défense énergique et inattendue, le bruit des deux corps tombant lourdement sur le pavé, eurent pour résultat immédiat d'arrêter l'élan de la bande, et permirent à Jacques de dégaîner cette longue, lourde et formidable rapière que lui seul était capable de manier.

— Courage, monsieur le baron ! cria-t-il. Quatre contre un, c'est de l'enfantillage. Vous vous êtes déjà trouvé à pareille fête à Essonne.

Et, tout en prononçant ces paroles, il commença à s'escrimer de la pointe, d'une si furieuse manière qu'il fit reculer les assaillants.

Ceux-ci, que la vue du colosse avait déjà intimidés, ne se souciaient pas de se trouver au bout de cette redoutable épée.

Aussi, comme Jacques et son maître s'étaient adossés

au mur de la maison afin de ne pas être surpris par derrière, et comme Remy se trouvait placé sur la droite, ce fut sur la droite que les misérables se portèrent à la fois, et sur le baron qu'ils s'acharnèrent.

Bien certainement, c'était Remy qui leur avait été signalé. Aussi le gentilhomme eut-il fort à faire, tandis que Jacques ne pouvait plus frapper que de flanc, et ne pouvait pas atteindre ceux qui se trouvaient à l'extrême droite.

Néanmoins, il ne perdait pas son temps. De flanc comme de face, il réussit en un clin d'œil à transpercer deux ennemis de son irrésistible colichemarde.

Quant à Remy, serré de près, dans l'impossibilité absolue de rompre, il voulut charger vigoureusement à son tour pour se dégager, mais son épée de cour se brisa en morceaux.

Il allait être transpercé par les six lames qui le menaçaient encore, lorsque le colosse le prit d'une main, l'enleva de terre, comme il aurait fait d'un enfant, et, le couvrant de son corps gigantesque, se trouva tout à coup face à face avec les coupe-jarrets.

Puis, avec une furie sans égale, une force à briser tous les obstacles, il se précipita sur eux et réussit à les disperser.

— Tout va bien, monseigneur, disait-il, les mécréants ne nous tiennent pas encore. Ramassez prestement l'épée d'un de ceux que j'ai déjà envoyés dans l'autre monde, et à la rescousse, morbleu ! Il faut que pas un de ces bandits ne nous échappe. Le diable nous les a envoyés tous les dix, ce serait mal à nous de ne pas lui rendre son compte.

Il s'animait au jeu terrible qu'il jouait en ce moment. Ses railleries n'empêchaient point son bras robuste de fonctionner. De temps en temps, il sentait au bout de son épée une résistance molle, qui lui prouvait qu'un de ses adversaires venait d'être atteint.

En effet, deux ou trois de ces coquins étaient légère-

ment blessés. La confiance que le nombre leur avait donnée dans le principe s'évanouissait par degrés.

Lorsqu'ils virent le baron revenir à la charge avec l'arme qu'un des leurs lui avait fournie, ils perdirent contenance et battirent prudemment en retraite.

Ce mouvement rétrograde annonçait une défaite imminente ; Remy et Jacques n'en déployèrent que plus de vigueur dans l'attaque.

Le gentilhomme, exaspéré, ne voulant pas laisser au colosse toute la gloire de ce combat, se jeta sur le plus proche de ses ennemis et le traversa de part en part. Ainsi fit-il du second, tandis que les quatre survivants reculaient toujours.

Mais Jacques adopta sur-le-champ une autre tactique, et évolua de façon à les placer entre son maître et lui, afin que pas un d'eux ne leur échappât, ainsi qu'il l'avait dit.

Il les poussa si vivement, qu'ils furent littéralement acculés entre l'épée de Remy et la sienne, et qu'ils n'eurent plus d'autre ressource que de vaincre ou de mourir.

Cela leur rendit quelque énergie, mais ils avaient affaire à trop forte partie pour que cet effort suprême leur réussît. La rue était jonchée des cadavres de leurs camarades, et de blessés dont ils entendaient le râle déchirant. Ils se virent perdus.

Malheureusement Remy, qui, de son côté, ferraillait avec la plus grande ardeur, mit le pied dans une flaque de sang au moment où il se fendait à fond, glissa et tomba. Aussitôt les deux épées qui le menaçaient s'abaissèrent pour le clouer au sol.

C'était fait de lui ! Un quart de seconde à peine le séparait d'une mort certaine.

Mais Jacques voyait tout, embrassait tout de ce regard rapide et sûr auquel rien ne pouvait se soustraire.

En vingt fois moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, il écarta ses deux adversaires, et prenant les deux autres en flanc, il leur porta un coup droit d'une telle

violence qu'il les traversa à la fois de son immense épée.

Pourtant, si prompt qu'eût été ce mouvement, il n'avait réussi qu'à faire dévier le fer du plus éloigné des deux spadassins, et Remy fut assez grièvement atteint au bras gauche.

A cette vue, la fureur du colosse ne connut plus de bornes. Deux adversaires seulement restaient debout devant lui. Encore n'essayaient-ils plus de résister, car, dès qu'ils se trouvèrent seuls, ils cherchèrent leur salut dans la fuite. Mais Jacques ne leur en donna pas le temps, et, de nouveau, leur coupa la retraite.

Quand les deux misérables se virent au bout de cette rapière endiablée, qui faisait autant de victimes que la faux d'un moissonneur abat d'épis, ils perdirent la tête, jetèrent l'arme inutile qu'ils tenaient à la main, et se laissèrent tomber à genoux en demandant grâce.

Jacques ne se possédait plus. Il ne les aurait certainement pas épargnés, si Remy, qui s'était promptement relevé, n'était arrivé à leur secours.

— Arrête! cria-t-il au colosse à moitié fou de colère. Arrête ! je te l'ordonne.

— Mais, monseigneur, fit observer Jacques, le diable ne retrouvera plus son compte, et c'est à nous qu'il s'en prendra !

— Sois tranquille, répondit Remy, qui ne put réprimer un sourire. Le diable n'y perdra rien. Tôt ou tard il les retrouvera, fût-ce au bras d'une potence.

Malgré l'ordre de son maître, Jacques brandissait audessus de leur tête sa lame ensanglantée.

Remy fut obligé de la lui arracher des mains pour le réduire à l'immobilité.

— Ah ! c'est dommage ! soupira le colosse.

— Que t'importe ? fit Remy. Je veux me donner la satisfaction de les interroger.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que Jacques, pour se dédommager, saisit au collet les deux misérables.

les remit sur pied et les emporta, plutôt qu'il ne les entraîna.

Ils arrivèrent ainsi devant la porte de l'auberge.

Maître Miroton attendait, en comptant sa recette du jour, le retour de son locataire, et la recette était bonne, à en juger par l'expression des deux petits yeux gris qui jubilaient au milieu de sa face rubiconde.

— Maître Miroton, lui dit Remy, vous avez bien dans la cour une charrette et cinq ou six bottes de paille qui s'ennuient de ne rien faire.

— Assurément, répondit l'aubergiste.

— Dans ce cas, allez réveiller sans bruit deux de vos valets d'écurie, donnez-leur l'ordre d'atteler la voiture et de venir prendre mes instructions.

L'hôte revint presque aussitôt.

— Maintenant, servez-nous deux bouteilles de votre meilleur vin, demanda le gentilhomme. Après quoi vous pourrez aller vous coucher sans crainte. Jacques se chargera de fermer la porte, quand ces messieurs seront partis.

Maître Miroton s'exécuta de la meilleure grâce du monde, posa les deux bouteilles et les quatre verres sur la table, puis regagna sa chambre en bâillant.

Presque immédiatement arrivèrent les deux valets d'écurie.

— Au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré, lui dit Remy, vous trouverez cinq, six, sept... ou huit cadavres, je ne sais pas au juste. Vous les chargerez proprement sur votre voiture, vous les recouvrirez de paille, et vous irez les déposer où le hasard vous conduira, pourvu que ce soit hors Paris.

Les deux valets se regardaient en frissonnant d'épouvante.

— Voici pour vous donner du cœur, ajouta le baron en leur remettant à chacun une demi-pistole. Il vous en reviendra autant lorsque vous serez de retour.

Cette fois les deux valets recouvrèrent un peu de courage et s'éloignèrent.

Quand la porte se fut refermée sur eux, Remy se tourna vers les deux coquins qu'il avait sauvés, pendant que Jacques remplissait les verres.

— Qui vous a payés, misérables ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— M. de Laffeymas, répondit humblement le plus âgé.

— Bien. C'est tout ce que je voulais savoir, fit Remy. Ainsi, il vous a donné mon signalement, celui de mon domestique, le nom de mon hôtellerie ?

— Mieux que cela, monseigneur. Nous étions sous le vestibule de l'escalier quand vous êtes arrivé ce soir au cercle de la reine.

— Et ce Laffeymas était avec vous ?

— Oui, monseigneur. C'est lui qui vous a désigné à nous, en nous disant qui vous étiez, où vous demeuriez, et ce que nous avions à faire.

— Il suffit, dit Remy, buvez, allez donner un coup de main aux deux braves garçons qui sont en train de relever les corps de vos camarades ; s'il en est parmi eux qui respirent encore, faites ce que bon vous semblera. Pourvu que le pavé de Sa Majesté soit net dans dix minutes, c'est tout ce que je vous demande.

Les deux coupe-jarrets se levèrent étonnés, ne pouvant pas s'imaginer qu'ils seraient quittes à si bon marché.

— Un mot encore, ajouta Remy. Ne manquez pas de dire à celui qui vous emploie que sans moi vous étiez morts.

Ils s'inclinèrent sans mot dire, et gagnèrent la porte.

— Toi, continua Remy en s'adressant à Jacques, va voir si l'on exécute ponctuellement les ordres que j'ai donnés.

Le colosse sortit sur les talons des deux aventuriers et arriva en même temps qu'eux sur le théâtre du combat.

Déjà les valets d'écurie avaient commencé leur sinistre besogne. Plus un cri, plus un râle ne sortait de ces corps froids et que la mort avait raidis.

On jeta pêle-mêle avec eux dans la charrette les armes qui jonchaient le sol. Dix minutes après, il ne restait plus rien sur cette scène de carnage que de larges mares de sang.

Les bourgeois effarés, que le bruit de la lutte avait attirés, refermaient tranquillement leurs fenêtres, habitués qu'ils étaient, en ce temps-là, aux alertes de cette espèce.

Quant à Jacques, il rentra précipitamment pour panser la blessure de Remy.

Son ancien métier de soldat et de maître d'armes, les nombreuses campagnes qu'il avait faites, lui avaient donné une grande expérience de ces sortes de blessures. Aussi ne daigna-t-il pas même envoyer chercher un chirurgien.

La plaie ne présentait, du reste, aucun caractère de gravité. L'épée avait traversé le gras du bras, sans attaquer aucun nerf ni aucune artériole. Il posa le premier appareil avec une dextérité qu'un barbier lui aurait enviée.

— Bah ! ce n'est rien, dit-il, et tant que le bras droit vous restera, messieurs les spadassins trouveront à qui parler. Mais c'est égal, monseigneur, si cela continue, la place ne sera plus tenable.

— Que faudrait-il donc faire à ton avis ?

— Partir, monsieur le baron, partir à l'instant.

— C'est impossible.

— Pourquoi ? dit Jacques avec une intention marquée. Puisque le vicomte d'Espayrac n'y est plus...

— C'est vrai, fit Remy, mais Camille...

— Camille ! répéta Jacques stupéfait.

— La meunière de Moulin-Galant.

— Eh bien ? demanda le colosse.

— Elle est à Paris.

— Qu'est-ce que cela peut nous faire ? dit Jacques pour qui ces explications n'en étaient pas.

— Tu ne devines donc pas que je l'aime ! s'écria Remy.

— Vous! Un baron de Montbrun!

— Eh! mon cher, il faut bien croire que cela ne fait rien à l'affaire, répliqua Remy, puisque j'en perds la raison.

— Allons, bon! grommela le colosse en frappant du pied, il ne nous manquait plus que cela!

X

LES SOUVENIRS DE LA VICOMTESSE DE PRESSAC

En nommant le vicomte d'Espayrac avec l'intonation toute spéciale qu'il y avait mise, Jacques n'avait évidemment pas pour but de réveiller seulement la haine de son maître. Ce qu'il espérait, c'est que Remy abonderait dans son sens et qu'il pourrait le soustraire ainsi au danger immédiat qui le menaçait.

Sa déception fut grande de voir que la corde de l'amour vibrait maintenant plus fort dans le cœur de son maître que celle de la haine.

Il y a huit jours, Remy aurait sauté en selle, rien qu'en entendant prononcer le nom de M. d'Espayrac. Aujourd'hui il y était presque indifférent.

— Soit! monseigneur, fit docilement le colosse, qui entama tranquillement la seconde bouteille, faisons-nous tuer pour les beaux yeux de la meunière, puisque vous le voulez absolument.

— Mais nous ne sommes pas encore morts, que je sache! se récria Remy.

— C'est vrai, monsieur le baron, mais nous n'en valons guère mieux.

— Tu as peur, Jacques?

— Pour vous, oui, monseigneur. Quant à moi, que m'importe ! Après avoir promené mon grand corps dans toute l'Europe, et l'avoir offert si souvent aux balles qui n'en voulaient pas, il m'est indifférent de mourir à quarante ans ou à soixante, à Paris ou à Narbonne. J'ai tenu la promesse que j'avais faite à défunt M. le baron : je vous ai élevé, j'ai fait de vous un homme, ma tâche est remplie.

— Je te remercie, mon bon ami, répondit plus doucement Remy. Si tu veux, je reconnais encore que tu viens de me sauver la vie tout à l'heure, mais fuir !... Pense donc !

— Ce n'est pas fuir, monseigneur, c'est rompre. D'ailleurs il y a des retraites plus glorieuses que des victoires.

— Oui, je sais bien qu'on dit cela pour se consoler d'un échec, mais il n'en est pas moins vrai...

— Alors, monsieur le baron, marchons droit à l'ennemi, au lieu d'attendre les embuscades qu'il ne manquera pas de nous préparer.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que c'est le cardinal qui veut votre mort, et que c'est à lui que nous devons nous en prendre, plutôt que de ferrailler inutilement contre des imbéciles qui se font tuer pour une ou deux pistoles.

— Tu es fou ! s'écria Remy.

— Alors nous le sommes tous les deux, monseigneur, puisque vous venez de convenir que vous l'étiez aussi.

— Oh ! se défendit le gentilhomme, être fou d'amour n'est pas la même chose.

— C'est tout un, monseigneur, du moment que le résultat consiste à risquer sa vie. Voulez-vous que je m'en charge, moi, de votre cardinal qui vous effraie tant ? Je lui planterai ma dague dans le cœur, sans qu'il ait le temps de crier ouf !

— Un assassinat ! Par exemple !

— Eh ! monseigneur, il vaut toujours mieux croquer

le loup que le loup ne vous croque. Or, il est bien certain que vous et moi, vous surtout qui avez déjà un bras de moins, nous ne sommes pas de force à lutter à main armée contre Richelieu.

Deux fois aujourd'hui il a essayé de vous tuer. La première, il a lancé sur vous deux de ses créatures, vous les avez tuées. Bien. La seconde, il a reconnu que le nombre n'était pas suffisant, il en a posté dix au coin de votre porte. Vous les avez encore tuées. Bien. Mais prenez garde à la troisième, monseigneur !

La troisième fois, ils seront vingt ou trente, avec un arsenal de mousquets, d'espingoles, de pistolets, de dagues et de colichemardes, et, comme il n'y a pas de peau si solide qu'elle résiste à une décharge d'artillerie, le baron de Montbrun et son fidèle écuyer succomberont infailliblement dans cette lutte inégale. Si c'est votre idée, je n'ai rien à dire; mais si vous tenez à la vie, soit pour assouvir votre vengeance, soit pour satisfaire votre amour, permettez-moi de vous le faire observer, monsieur le baron, vous faites fausse route.

— Eh bien ! nous verrons... dit évasivement Remy, que la logique de ce raisonnement avait ébranlé. Pour l'instant, allons nous coucher.

Sans rien perdre de son sang-froid, Jacques acheva consciencieusement sa bouteille et accompagna son maître jusque sur le seuil de la porte.

Puis il regagna sa chambre, tout pensif.

— Il n'y a pas à dire, murmurait-il. Je ne veux pas le laisser mourir comme cela... il faudra que je trouve un moyen.

La nuit fut calme. Le lendemain matin, Remy éprouvait un peu de fièvre et surtout de raideur dans le bras.

Jacques visita la plaie, y posa un second appareil, et déclara que, pendant huit jours au moins, le baron serait forcé de porter le bras en écharpe.

Remy fit une assez piteuse grimace.

— Si monseigneur ne s'en rapporte pas à moi, dit le

colosse, rien n'est plus facile que de consulter un chirurgien.

Son maître ne répliqua pas et se laissa faire en maugréant. Comment oserait-il se présenter chez la vicomtesse ? Quelle réponse ferait-il aux questions qu'on ne manquerait pas de lui poser ? Que dire ? Ainsi le chevalier avait raison ! Puylaurens avait raison ! La plus simple prudence conseillait la fuite. Ce mot seul répugnait à Remy.

— Non, répétait-il avec obstination, non, je ne fuirai pas !

Ce qu'il n'osait pas s'avouer à lui-même, c'est que Camille seule le retenait à Paris. Elle serait partie demain, il l'aurait suivie.

Et pourtant il y avait un nuage dans cet amour, c'était le mystère évident, mais impénétrable, qui planait sur les relations de la jeune fille avec le maréchal. Aussi n'était-ce qu'à la dernière extrémité que Remy avait fait à Jacques l'aveu d'une passion dont il n'était pas loin de rougir.

Si étrange qu'elle fût, cependant, elle le dominait assez, déjà, pour ne plus lui laisser son libre arbitre. Aussi, vers trois heures, incapable de résister plus longtemps à l'aimant qui l'attirait, il se rendit chez la vicomtesse.

Le chevalier y entrait à peine, lorsqu'on annonça le baron de Montbrun.

Aujourd'hui il n'était plus question de toilette. Mlle de Pressac, sa nièce et Camille étaient réunies dans le salon et devisaient de la soirée qu'elles avaient passée chez la reine.

La vue de Remy, portant le bras en écharpe, suspendit à l'instant toute conversation.

Camille se leva, comme pour se précipiter au-devant de lui, mais elle s'arrêta et cramponna sa petite main au dossier de la chaise pour ne pas succomber à la tentation.

La vicomtesse et Lisbeth ouvrirent de grands yeux effrayés. Quant au chevalier, il courut au-devant du baron, qu'il amena, en lui posant la main sur l'épaule, jusqu'au milieu du cercle formé par les trois demoiselles.

— Eh bien ! qu'avez-vous ? demanda-t-il avec une sollicitude inquiète. Vous êtes blessé ?

— Oui, mais ce n'est rien, répondit Remy. Je suis tombé hier au coin de la rue de l'Arbre-Sec,— en entrant chez moi, — ajouta-t-il pour ne pas mentir tout à fait, et je me suis foulé le bras.

— Mais il n'y a pas d'enflure au poignet ? fit observer le chevalier.

— Non, c'est le haut du bras, l'articulation de l'épaule qui me fait un peu souffrir, répondit Remy sans se déconcerter.

— A la bonne heure ! fit la vicomtesse. Vous m'avez fait une peur... Hier déjà, vous vous êtes battu en duel... Oh ! ces duels ! Je frissonne rien que d'y penser. Cela me remet en mémoire la mort de votre pauvre père. Cher homme ! dire que j'ai tant dansé le jour de sa noce !... Qui se serait douté alors que six ans plus tard... Ah ! n'en parlons plus dit, Mlle de Pressac en secouant la tête.

— Au contraire, mademoiselle, si cela ne vous est pas désagréable, parlons-en, proposa Remy.

— Quoi, baron, vous voulez...

— Songez, mademoiselle, que j'étais pour ainsi dire au berceau quand mes parents sont morts, je ne les ai pas connus, et qu'il ne m'a jamais été donné cette joie de rencontrer une personne qui, comme vous, ait vécu dans leur intimité. C'est triste à dire, mais je ne connais de leur histoire que ce que Jacques m'en a conté.

Non seulement Remy disait vrai, mais il n'était pas fâché que la conversation eût pris cette tournure, afin d'échapper à l'incommode curiosité du chevalier, qui ne paraissait croire que médiocrement à la chute du baron.

Quant à Camille, elle tenait les yeux fixés sur lui, comme pour s'assurer qu'il venait de dire la vérité.

Il avait l'air si calme, la demande qu'il avait adressée à la vicomtesse inspirait à la jeune fille un si vif intérêt, qu'elle fut dupe de ce demi-mensonge, et prêta toute son attention au récit que Mlle de Pressac allait commencer.

Pendant ce temps, la vicomtesse se recueillait afin de mieux consulter ses souvenirs.

— « Dans les premières années de notre siècle, dit-elle, vivait à quelques lieues de Narbonne un de ces types disparus de gentilshommes, pour qui la table et la chasse sont les principaux, et je dirai presque les uniques soucis de l'existence.

» Veuf de bonne heure, et n'ayant qu'une fille au monde, M. de Labastens avait ressenti une grande douleur et éprouvé une grande déception. Douleur d'avoir perdu une femme qu'il aimait beaucoup; déception de n'avoir qu'une fille, alors que le plus ardent de ses vœux était d'avoir un héritier mâle à qui léguer son nom et sa fortune.

» Ces deux chagrins eurent sur sa vie, si calme jusqu'à ce jour, une influence considérable. Ce fut pour y échapper, sans aucun doute, qu'il se livra aux exercices violents et qu'il s'entoura de bruit.

» La chasse, qui le fatiguait, le condamnait au sommeil, c'est-à-dire à l'oubli; les amis qu'il recevait au château l'empêchaient de songer à ses ennuis.

» Il tenait table ouverte. Tout le monde pouvait s'y asseoir, à la condition d'être gentilhomme et chasseur.

» Quant à lui, c'était le plus expérimenté veneur de toute la contrée. A pied, à cheval, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, on le rencontrait sans cesse sillonnant les plaines, les bois, à la suite de sa meute qu'il appuyait de la voix.

» Il avait mis sur les dents les meilleurs écuyers, les marcheurs les plus renommés. Quand ses chiens haletants faisaient halte pour boire ou pour se reposer, il les frappait de son fouet avec une sorte de fureur.

» — Va donc ! disait-il. Je ne bois pas, moi, je marche toujours.

» De vingt lieues à la ronde, tous les gentilshommes des environs étaient venus prendre place à sa table, et partager ses plaisirs. Il était connu de tous et partout.

» Il était passé presque à l'état légendaire.

» Depuis quinze ans, tous les jours, sans que jamais la plus légère indisposition l'en empêchât, il menait cette existence singulière, lorsqu'il se souvint qu'il avait une fille.

» Quand je me sers de cette expression, j'exagère un peu, corrigea la vicomtesse, car pour rien au monde, que cette enfant fût éveillée ou endormie, M. de Labastens n'aurait manqué, matin et soir, de lui donner le baiser paternel. Mais il ne s'était nullement occupé de son éducation.

» Fort heureusement le chapelain du château, dont l'emploi était devenu une véritable sinécure, avait cru devoir utiliser de cette façon les longs loisirs que lui faisaient les absences quotidiennes de son maître.

» M. de Labastens fut donc très étonné, un beau jour, de s'apercevoir qu'il avait une fille de dix-sept ans, jeune, jolie, bien élevée, digne en tous points de fixer l'attention d'un galant homme.

» Aussi, jugeant que la pauvre enfant devait s'ennuyer outre mesure au fond de la solitude où elle végétait, il résolut de la marier.

» Il lui en fit franchement l'aveu et lui permit de choisir l'époux qu'il lui destinait.

» Ce fut à dater de ce jour seulement que, pour la première fois, Aline occupa à table la place d'honneur.

» Jusque-là on l'avait entrevue dans les corridors, portant à la main son trousseau de clefs, donnant ses ordres, veillant à tout, remplissant en un mot dans la perfection son métier de châtelaine.

» Aux yeux des uns, elle passait pour quelque chose comme une Cendrillon. D'autres, au contraire, appré-

ciaient à leur juste valeur tant de précieuses qualités jointes à tant de délicate beauté.

» Ceux-là vinrent plus fréquemment au château quand ils virent sortir Aline de l'obscurité au sein de laquelle elle avait grandi.

» Parmi ces gentilshommes, deux surtout attiraient l'attention par leur jeunesse et par leur élégance : l'un se nommait le vicomte d'Espayrac, l'autre le baron de Montbrun.

» Chacun d'eux avait pour Aline des attentions égales.

» Quand, le matin, la trompe sonnait dans la cour du château le signal du départ pour la chasse, ils manquaient d'un commun accord le rendez-vous, afin de passer la journée auprès d'Aline.

» Leurs assiduités devinrent si manifestes, que M. de Labastens lui-même s'en aperçut. Il les interrogea, leur arracha sans trop de peine l'aveu de leur amour, et promit de leur répondre aussitôt que sa fille se serait prononcée.

» Le lendemain, toujours après dîner, car M. de Labastens ne traitait jamais à jeun la moindre affaire, il confessa Aline, qui ne cacha plus ses préférences.

» Ce fut le baron de Montbrun qu'elle désigna, et — chose étrange, — les nombreux amis que s'était faits la jeune châtelaine éprouvèrent une joie secrète d'apprendre que le vicomte avait été évincé... »

Remy prêta avidement l'oreille. Sans aucun doute c'était à dater de ce jour que commençait le drame dont la mort de son père avait été le dénoûment.

« Les motifs de la préférence générale qu'on accordait tacitement au baron de Montbrun, reprit Mlle de Pressac, ne puisaient alors leur source dans aucun bruit fâcheux, dans aucun acte connu qui pût atteindre en quoi que ce fût l'honneur de la maison d'Espayrac.

» On ne les aimait pas, voilà la véritable raison.

» Pourquoi ne les aimait-on pas ? Je vais vous le dire.

» Malgré le peu de fortune qu'ils possédaient, les

d'Espayrac étaient les gentilshommes les plus fiers, les plus vaniteux, les plus avares et les plus ambitieux de la contrée. Je sais bien que, dans cette énumération de leurs défauts, il y a des mots, tels qu'avarice et vanité, qui semblent hurler de se trouver ensemble, mais c'est l'exacte vérité.

» Le vicomte d'Espayrac allait le plus souvent possible dans les maisons qui lui étaient ouvertes, mais il recevait rarement. Quand il le faisait, c'était, il est vrai, avec beaucoup d'ostentation, et le service se faisait dans une vaisselle d'argent dont tout le monde admirait la richesse.

» Malheureusement on n'était pas à l'aise chez lui. On sentait qu'il recevait parce qu'il ne pouvait pas faire autrement, et, pour ainsi dire, afin d'avoir un nouveau prétexte à reprendre chez autrui deux ou trois fois ce qu'il avait rendu.

» En outre, les repas étaient mesquins, la chère peu abondante, les vins de provenance douteuse. On devinait que tout était compté, depuis le chiffre des invités jusqu'au nombre de bouteilles qu'ils devaient boire.

» C'est à cause de cette mesquinerie surtout qu'on leur pardonnait difficilement leur arrogance.

» Les d'Espayrac se divisaient alors en deux branches, l'aînée et la cadette, qui, toutes deux, avaient identiquement les mêmes défauts. Encore la branche cadette était-elle plus excusable, puisqu'elle était moins riche.

» L'aînée était représentée alors par trois membres : le comte d'Espayrac, le vicomte Henri d'Espayrac, son fils, le même qui aspirait à la main de Melle de Labastens, et leur fille et sœur, Renée d'Espayrac, dont je vous parlerai tout à l'heure.

» Ceux-là, je vous les ai réellement dépeints tels qu'ils étaient; l'échec qu'ils venaient d'éprouver réjouit intérieurement tous les cœurs. C'est qu'en effet la morgue des d'Espayrac n'aurait plus connu de bornes s'ils avaient possédé, du chef de la fille, les domaines de M. de Labastens. Or, chacun était intimement persuadé que cette

arrière-pensée, plus encore que l'amour qu'il éprouvait, avait poussé le jeune vicomte à demander la main de cette belle et riche héritière.

» M. de Labastens possédait pour le moins six ou sept cent mille livres en biens-fonds. S'il n'en tirait pas tout le revenu qu'il aurait pu, c'est que la passion de la chasse l'emportait en lui sur celle du gain, et qu'il ne voulut jamais se décider à livrer à la culture les terres les plus giboyeuses de sa propriété.

» Le comte d'Espayrac le savait, et, bien certainement, s'il avait à son tour pris possession de ce domaine, au risque de tondre et de pressurer ses tenanciers, il en aurait tiré le possible et l'impossible...

» Maintenant, parlons un peu de la branche cadette, puisque cette famille d'Espayrac est en cause.

» Elle ne comptait que deux membres: l'un, le baron, frère du comte, doué, je vous l'ai dit, des mêmes défauts que son aîné, mais dominé entièrement par lui, et n'ayant qu'une intelligence bornée. Sans l'influence pernicieuse de son frère, il aurait fait peut-être un bon et honnête gentilhomme campagnard. Son plus grand tort était donc de ne pas s'appartenir. On le connaissait, on savait qu'il n'était pas foncièrement méchant. Peut-être ne l'aurait-on pas enveloppé dans la même aversion que le comte, s'il n'avait aveuglément donné dans les mêmes travers.

» Quant à l'autre membre de cette branche, c'était le chevalier Gaston d'Espayrac, fils du baron, neveu du comte, et cousin-germain du vicomte, par conséquent.

» C'était à cette époque un tout jeune homme, et cependant il promettait déjà de rompre ouvertement avec les traditions de cupidité de sa famille.

» Il tint parole, en effet, en grandissant. Joli garçon, bien découplé, prodigue, coureur, dépensant gaiement sa jeunesse, sans souci des coups d'épée qui en émaillaient le cours, Gaston serait certainement devenu plus tard un gentilhomme accompli, à mesure que cette

exubérance de vie se serait calmée, ou que la raison aurait triomphé de sa mauvaise tête et de son humeur batailleuse.

» Je vous en parlerais plus savamment si je l'avais vu plus souvent; mais à peine me l'a-t-on montré une ou deux fois, il y a si longtemps, que je serais fort en peine de le reconnaître. Bref, au dire de tout le monde, c'était un gentilhomme loyal, plein de cœur, prêt à rendre service au premier venu, courageux et bon.

» Un tel caractère contrastait ouvertement avec ceux des d'Espayrac. Aussi Gaston était-il accueilli très froidement par son oncle, encore plus froidement par son cousin. Quant à son père, il l'aurait probablement beaucoup aimé, s'il n'avait pas craint de froisser les sentiments de son frère aîné.

» Gaston ne se faisait aucune illusion à cet égard, et se montrait plein de déférence pour son père.

» Quant au comte et au vicomte, il était avec eux en hostilité presque constante. Peu soucieux de leur affection, il ne se gênait pas pour leur jeter leurs vérités à la face, et pour leur tourner le dos quand ils se fâchaient. C'est probablement à la suite d'une querelle plus violente que les autres, qu'il partit un beau jour, à leur insu, sans que personne ait jamais appris ce qu'il était devenu. A-t-il gagné l'étranger ? Est-il mort ? Nul ne le sait.

» Et maintenant que je crois avoir suffisamment posé ces divers personnages, fit Melle de Pressac, revenons au baron de Montbrun, qui nous intéresse bien autrement. »

A ces mots, elle fit une pause.

Camille et Remy tenaient les yeux fixés sur elle, insensibles à tout ce qui se passait autour d'eux.

Quant au chevalier, il avait commencé par s'agiter sur sa chaise avec un air de malaise ou de contrariété que personne n'aurait assurément remarqué, si Lisbeth ne se fût trouvée là. Cet embarras était si manifeste, qu'elle s'en aperçut et ne dissimula pas son étonnement; ce qui,

du reste, eut pour résultat immédiat de rendre au chevalier son ordinaire impassibilité.

Depuis ce moment, soit qu'il n'écoutât pas, soit que ce récit l'intéressât médiocrement, il ne cessa pas de regarder à travers la fenêtre les arbres du jardin, ou de contempler les dessins capricieux du tapis.

Cependant, à certains clignements de paupières qui lui échappaient par instants, on aurait pu croire qu'il connaissait déjà quelques particularités de cette histoire. Cela n'avait rien de surprenant, puisqu'il avait avoué hautement avoir jadis habité Narbonne.

« ... Quant au baron Charles de Montbrun, reprit la vicomtesse, il était pauvre. A part le château qu'il habitait, quelques parcelles de terres qui en dépendaient sous le titre pompeux de métairie, il ne possédait guère que son nom et son épée. Son père avait été tué pendant les dernières guerres, et avait manifesté le désir que son fils s'adonnât comme lui à la carrière des armes. Il était difficile, en effet, que le jeune baron pût faire digne figure avec les seuls revenus que sa ferme lui rapportait.

» Il était donc soldat, comme son père, lorsqu'il vint passer à Montbrun quelques mois de congé. Avenant, hospitalier, bon, généreux comme si le Pérou lui avait appartenu, le jeune officier se créa bientôt de nombreux amis et d'ardentes sympathies. On lui proposa de le présenter à M. de Labastens, dont il avait beaucoup entendu parler; il accepta. Ce fut ainsi qu'il connut Aline.

» Seul peut-être de tous les gentilshommes qui venaient au château, il apprécia dignement les rares qualités dont la jeune fille était pourvue. La beauté d'Aline acheva de lui tourner la tête.

» Certes, en allant chez M. de Labastens, il ne nourrissait pas l'espoir d'épouser sa fille, puisqu'il ignorait même que cette fille existât. En outre, la fortune du gentilhomme ne lui permettait pas d'espérer qu'un tel amour eût une heureuse fin.

» Ce fut timidement, presque avec défiance, qu'il fit sa

cour, tremblant de se mettre inutilement en évidence et de laisser supposer qu'il était guidé par un intérêt vulgaire.

» Mais ce fut précisément cette timidité qui plaida le plus éloquemment sa cause dans le cœur d'Aline. Tandis que le vicomte d'Espayrac se déclarait hautement et affichait une confiance presque absolue dans le résultat de sa recherche, le baron, moins infatué, plus discret, obtenait presque sans la demander la main de celle qu'il aimait.

» Les d'Espayrac eurent la sottise de ne point cacher le violent dépit que cet insuccès leur inspira. Ils rompirent avec M. de Labastens, avec le baron, et même avec ceux qui osèrent se montrer ravis que M. de Montbrun l'eût emporté sur son rival. Le mariage se célébra en grande pompe. Pendant huit jours le château de Labastens ne désemplit pas, tandis que, sur la pelouse du parc, les pièces de vin coulaient à flots dans les verres.

» Pour ma part, fit la vicomtesse, je n'ai cessé de boire, de manger et de danser pendant trois jours et trois nuits, et je ne suis partie que quand je ne pouvais plus me tenir debout.

» Un an s'était passé. Le baron n'avait pas encore d'héritier, lorsque M. de Labastens trépassa. Il mourut sur le terrain de ses exploits, horriblement décousu par un sanglier qu'il venait d'abattre d'un coup de feu.

» Ses magnifiques domaines passèrent donc aux mains du baron de Montbrun, qui devint tout à coup un des plus riches gentilshommes du pays.

» Cette circonstance redoubla le dépit des d'Espayrac. Quelle fortune le baron leur avait ravie ! Cependant ils n'avaient ostensiblement rien tenté contre leur heureux rival, lorsque celui-ci fut brusquement rappelé sous les drapeaux.

» Soutenu par Venise, par le pape, par plusieurs princes d'Allemagne, Henri IV venait de conclure avec les Pays-Bas une alliance offensive et défensive. Les préparatifs contre l'Espagne étaient achevés.

» Cent mille hommes étaient prêts à combattre sous les ordres du roi lui-même, lorsque le poignard de Ravaillac vint réduire à néant ces vastes projets.

» Cet horrible accident désorganisa tout à coup les forces que l'on avait rassemblées. Le baron put donc revenir à Montbrun beaucoup plus tôt qu'il n'y était attendu. Son absence n'avait guère duré plus de quatre mois.

» Pendant ces quatre mois il s'était fait accompagner de Jacques, qui avait été élevé au château, et qui, tout jeune encore, montrait de grandes dispositions pour le métier des armes. De même qu'il était parti avec son maître, Jacques revint avec lui.

» Le retour du baron fit éprouver à ses amis un véritable soulagement, car il avait annoncé qu'on ne le reverrait pas avant la fin de la campagne. Or il pouvait être blessé, tué, ou tout au moins être retenu pendant un an, deux ans, dix ans peut-être...

» Évidemment, c'est sur cette longue absence probable qu'avait compté le vicomte d'Espayrac, puisque, du jour où le baron était parti, sous prétexte de renouer d'anciennes relations d'amitié, il avait osé se présenter chez Mme de Montbrun.

» Aline était loin de s'attendre à semblable visite. Elle reçut le vicomte avec une froideur glaciale, persuadée que cette seule attitude suffirait à l'empêcher de se présenter une seconde fois.

» Elle se trompait étrangement. Le départ du baron avait fait naître de nouvelles espérances dans l'esprit de M. d'Espayrac. Non seulement il revint, sans se rebuter de la froideur de l'accueil, mais il se représenta si souvent, qu'Aline dut lui faire défendre sa porte.

» Cette mesure extrême ne découragea pas encore l'obstiné gentilhomme. Ils avaient des amis communs, chez lesquels ils pouvaient se rencontrer. Le vicomte ne manqua pas de profiter de cette facilité. Certainement un domestique complaisant le tenait au courant des moindres faits et gestes d'Aline, car, à la longue, il devint impossi-

ble à la pauvre femme de faire un pas sans le rencontrer.

» Elle prit un parti héroïque. Elle annonça à tous ses amis qu'à l'avenir elle ne sortirait pas de son château, où elle les pria de venir la voir aussi souvent qu'ils en auraient le courage. Les compromettantes assiduités du vicomte n'étaient un secret pour personne. Aussi, d'un commun accord, trouva-t-on excellent le moyen qu'avait adopté la baronne.

» Pendant les quinze premiers jours, ce fut au château de Montbrun une véritable procession ; puis cet empressement se ralentit, puis les visiteurs devinrent rares, puis enfin, au bout de six semaines, la pauvre Aline ne recevait plus guère assidûment que deux ou trois entêtées, qui, comme moi, restaient fidèles à son amitié.

» Mais plus nous la voyions, plus nous nous apercevions que sa solitude lui pesait. Sa femme de chambre, ne pouvant probablement pas se faire à cette existence de recluse, la quitta même un beau jour ou plutôt une belle nuit, sans l'avoir prévenue, sans que l'on sût quelle autre place elle avait choisie.

» A partir de ce jour-là même, c'est-à-dire une semaine au plus avant le retour du baron, la mélancolie d'Aline se changea en une tristesse morne, qui tournait presque au désespoir.

» En vain je venais la voir tous les jours, je la forçais à faire avec moi un tour de parc, j'essayais de la distraire ; rien ne pouvait l'arracher au sombre chagrin qui la minait. Le sourire par lequel elle répondait à mes saillies, à ma sollicitude, ressemblait à un déchirement. Je crois, en vérité, que j'étais restée sa seule compagnie, lorsque revint enfin le baron de Montbrun.

» Je vous l'ai dit, ce fut un soupir de soulagement général. Aline allait recouvrer sa gaieté, renouer ses relations, se dédommager, en un mot, de l'isolement dans lequel elle avait passé ces deux derniers mois.

» Pas du tout. Instruit de l'insolente conduite du vicomte, M. de Montbrun se rendit chez lui pour le provo-

quer ; mais le vicomte, en apprenant le retour de son rival, était parti prudemment, si bien que depuis deux heures à peine il avait quitté le château lorsque le baron s'y présenta.

» M. de Montbrun rentra chez lui ; mais, loin d'en sortir pour procurer quelques distractions à sa femme, loin de rechercher la société de ses anciens amis, il continua de vivre comme Aline avait vécu pendant son absence, c'est-à-dire dans une solitude presque absolue.

» On fut très surpris de le voir rompre si brusquement avec ses habitudes. Aussi les commentaires allaient leur train. Les uns prétendirent que M. de Montbrun était devenu d'une jalousie féroce; les autres allèrent jusqu'à insinuer que peut-être la baronne avait oublié ses devoirs avec le vicomte...

— Par exemple ! interrompit Remy, pâle de colère et d'indignation.

— Rassurez-vous, fit la vicomtesse en souriant. Aline était trop connue et ces calomnies partaient de trop bas pour trouver créance auprès de ses amis. Cependant, comme je continuais à voir assez régulièrement vos parents, je crus devoir leur faire part des bruits qui circulaient à cet égard.

» Comme vous l'avez fait, votre père bondit sur son siège. Pendant près de six mois, il sortit de sa retraite, ouvrit toutes grandes les portes de son manoir, et témoigna publiquement à sa femme plus d'amour et de respect qu'il ne l'avait jamais fait.

» Quant à la baronne, elle était de plus en plus triste. On attribua cette disposition d'esprit aux effets de sa grossesse avancée, et l'on n'y prit pas garde, jusqu'à ce que, neuf mois après le retour de son mari, à quelques jours près, elle mit au monde un fils qu'elle appela Remy.

» Avoir un fils, un héritier, c'était le rêve que M. de Montbrun caressait le plus chèrement depuis plus de deux ans ! Aussi donna-t-il à cette occasion des fêtes splendides.

» Malheureusement l'esprit maladif d'Aline ne lui permit pas d'y assister. Le médecin lui avait ordonné d'éviter toute secousse, toute fatigue.

» Le baron fit donc seul les honneurs de sa maison; mais, — détail étrange et qui frappa tous les invités, — il était pâle comme un marbre et ne souriait que d'un air contraint aux compliments qu'il recevait.

» Ce fut la première fois qu'on remarqua en lui ces symptômes de dépérissement, qui finirent par revêtir le caractère d'une sorte d'insensibilité cataleptique.

» Aline elle-même semblait atteinte d'un mal identique.

» Une commune langueur les minait sourdement, et faisait en eux de si grands ravages, qu'au bout d'un an ils étaient déjà méconnaissables.

» M. de Montbrun avait donné sa démission d'officier et ne sortait plus du château. Je le rencontrais parfois, errant dans son parc, comme une âme en peine, sombre, méditatif, absorbé. Il me regardait passer d'un œil distrait, et, parfois même, oubliait de me saluer de ce triste sourire qui me faisait froid au cœur.

» Tout le monde avait fini par s'éloigner d'eux. Leur caractère taciturne et morose avait effrayé leurs meilleurs amis. Je fus, j'ose m'en flatter, la plus fidèle à leur mauvaise fortune; j'eus le courage de braver le vent du malheur qui avait soufflé sur la maison. J'assistais donc presque chaque jour à l'œuvre terrible que la consomption poursuivait en eux.

» Si je ne les avais pas vus également bons et affectueux l'un envers l'autre, j'aurais pu croire à quelque catastrophe fatale, à l'un de ces événements impossibles qui jettent la désunion dans une famille; mais j'avais beau les observer, interroger leurs gestes, leurs regards, je ne parvins pas à découvrir autre chose que l'expression d'un mutuel amour et d'une estime réciproque.

» Cependant, ils s'éteignaient à vue d'œil. Deux ans après la naissance de leur fils, c'est-à-dire trois ans envi-

ron après le retour du baron, ils n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes.

» C'était vraiment étrange. Comment ! tous les deux, à la même époque, ils avaient ressenti les mêmes symptômes, ils passaient par les mêmes phases, ils allaient mourir de la même maladie !

» Hélas ! non.

» Ce fut à cette époque que le vicomte, tenu sans doute par son père au courant de ce qui se passait, crut pouvoir sans danger revenir à Narbonne.

» Qu'avait-il à craindre, en effet, de ce cadavre qui s'appelait encore Charles de Montbrun ? Rien, assurément. Il le croyait du moins.

» Il se trompait... En apprenant que M. d'Espayrac avait reparu, — je ne sais quel démon le lui apprit, — le baron redressa son corps amaigri, ceignit son épée, et se rendit chez le vicomte.

» Là, en présence de son père, des rares amis qui fêtaient son retour, il le provoqua, l'insulta, sans que M. d'Espayrac lui répondît autrement que par ces mots :

» — Monsieur le baron, je ne peux pas, je ne veux pas me battre avec vous.

» Aveuglé par la fureur, M. de Montbrun se laissa emporter jusqu'au dernier outrage, et, devant dix témoins, il souffleta son ennemi.

» — Lâche ! ajouta-t-il, comme s'il craignait que cet affront ne suffît pas encore. Faudra-t-il que je vous crache au visage ?

» Cette fois, le vicomte accepta le duel. Il s'est trouvé des sots qui lui ont donné raison, mais tous les honnêtes gens l'en ont blâmé. Si, devant cette brutale agression d'un malade, on peut même dire d'un mourant, M. d'Espayrac s'était éloigné, comme il l'avait fait une première fois, il aurait mis tous les torts du côté de son adversaire, et il aurait emporté l'estime de tous.

» Accepter un duel à mort, tel que l'exigeait le baron, c'était commettre un assassinat.

» Vous savez dans quelles conditions eut lieu ce combat, d'un agonisant contre un homme jeune et vigoureux : le premier, ayant pour unique témoin son domestique Jacques, le second, son cousin Gaston.

» Le vicomte n'eut pourtant pas raison de son ennemi si facilement qu'on l'aurait cru, puisque ce duel sacrilège dura douze minutes.

» La colère avait donné des forces au baron. Il ne s'épargnait pas. Il chargeait M. d'Espayrac avec une telle furie, que celui-ci ne dut positivement son triomphe qu'à l'épuisement de son adversaire... Que vous dirai-je ? Vous connaissez, bien certainement, monsieur Remy, les péripéties de cette rencontre. Jacques a dû vous en préciser mieux que moi les moindres détails.

— Hélas ! soupira Remy.

— Le baron tomba donc, mortellement atteint. Jacques le rapporta au château... le lendemain, il était mort !

» Il semblait, en vérité, que la pauvre Aline n'attendît que ce moment fatal pour rendre son âme à Dieu. Pendant quelques mois encore, dans les larmes et le désespoir, elle traîna sous mes yeux sa misérable existence, puis elle s'éteignit en levant les yeux au ciel, comme pour le remercier de la réunir à celui qu'elle avait tant aimé.

» A cet instant suprême, j'étais là, monsieur Remy.

» Jacques était allé vous chercher. Il s'était agenouillé devant la mourante et vous tenait dans ses bras robustes. Votre malheureuse mère ne nous voyait pas tout d'abord, absorbée qu'elle était sans doute dans une dernière prière. Soudain, ses regards voilés, mais encore pleins de connaissance, s'abaissèrent sur vous.

» Vous tendiez vers elle vos petites mains potelées. Mais elle n'eut pas la force de vous donner la suprême étreinte. Elle étendit sur votre tête bouclée ses mains décharnées.

» — Mon Dieu ! murmura-t-elle, bénissez-le comme je le bénis moi-même.

» Puis elle regarda Jacques, posa un doigt sur ses lèvres, se dressa toute droite, et, d'une voix forte :

» — Charles ! cria-t-elle, me voici !

» Elle retomba morte dans mes bras.

» Sa dernière pensée avait été pour son mari... »

Ces deux morts successives, si inexplicables, si dramatiques, avaient fait venir des larmes aux yeux de tous ceux qui écoutaient ce lugubre récit. La vicomtesse, Remy, Lisbeth, Camille, étaient profondément émus. L'impassible chevalier lui-même était dans une surexcitation nerveuse dont on ne l'aurait pas cru capable. Ses membres étaient agités d'un tremblement convulsif, ses dents claquaient, et ses yeux secs, mais agrandis par la terreur, étaient mille fois plus effrayants que le désespoir de Remy ou les sanglots de ces trois femmes éplorées.

— Qu'avez-vous donc, chevalier ? demanda Mlle de Pressac, qui, la première, avait repris ses sens.

— Vous me le demandez, mademoiselle, après l'horrible histoire que vous venez de nous raconter !

— Comment, monsieur ? aurais-je été assez malheureuse pour évoquer dans votre esprit de fâcheux souvenirs ?

— Hélas ! oui, mademoiselle.

— Comment ! Est-ce que dans votre famille... parmi vos parents...

— Oui, mademoiselle, oui, s'empressa de répondre le chevalier. J'ai, en effet, perdu une de mes parentes les plus chères dans des circonstances, non pas précisément analogues, mais également très dramatiques, et votre récit imagé m'a rappelé...

Il n'acheva pas, voila d'une main son front, ses yeux, et se détourna.

Il se fit un moment de silence recueilli, pendant lequel chacun se remit de ses violentes émotions.

— Continuez, mademoiselle, je vous en conjure, fit le chevalier confus ; me voilà calme et prêt à tout entendre. Pardonnez-moi surtout ce ridicule attendrissement.

— Personne plus que moi ne respecte la douleur, monsieur, répondit gravement la vicomtesse. J'ai, du reste, peu de chose à ajouter à cette triste légende.

» Un mystère a-t-il brisé ces deux existences ? Est-ce purement et simplement l'œuvre d'une maladie inconnue ? Je ne sais, et, Jacques excepté peut-être, personne ne pourrait vous le dire mieux que moi, qui, en quelque sorte, ai conduit jusqu'au seuil de l'éternité ces deux malheureux époux.

» Je n'ai donc plus qu'à me faire l'écho des regrets unanimes qu'ils ont laissés, et du cri d'indignation qui s'est élevé de toutes les poitrines contre les d'Espayrac.

» Réellement — et je vous jure que je n'exagère rien, — c'était dans tout le pays de Narbonne une révolte ouverte contre l'insolente impunité de ces hobereaux. Les événements allaient donner bientôt une sorte de satisfaction à ce sentiment d'universelle réprobation.

» Je vous ai dit que le comte d'Espayrac avait une fille, et que j'allais vous en parler tout à l'heure. Le moment est venu. Écoutez-moi bien.

» Renée d'Espayrac, nous la connaissions toutes, nous autres jeunes filles de ce temps-là, et s'il en est qui ont survécu, comme moi, elles vous affirmeront que par sa beauté, sa modestie, sa grâce, sa charité, la chère brebis faisait tache au milieu de cette nichée de loups. C'était bien certainement à cause d'elle, uniquement à cause d'elle, que certains châteaux, dont je pourrais citer les noms, ne fermèrent point leur porte à la famille d'Espayrac.

» Le rôle qu'elle a joué en ce monde est si court, que je ne vous tracerai pas son portrait. Belle, modeste, gracieuse et bonne, c'est assez définir cette figure sympathique. Or vous allez voir ce qu'il advint d'elle.

» Au moment où Renée devint jeune fille, le meurtre du baron était un fait accompli, mais non pas oublié.

» Les lâches tremblaient devant les d'Espayrac et leur souriaient, les honnêtes gens avaient cessé de les voir.

» Quant au vicomte, on ne l'appelait plus dans le pays que d'Espayrac l'assassin.

» Cependant ils imposaient encore aux étrangers par leur naissance, par l'éclat dont leur famille avait brillé jadis, par les anciennes relations qu'ils avaient nouées avec les plus grandes maisons de France. Sans cela, comment expliquer que le duc de Montmorency soit venu passer chez eux deux longs mois ?

— Quoi ! demanda Remy, le maréchal a été l'ami des d'Espayrac !

— L'ami et l'hôte, oui, baron.

— C'est singulier ! D'où peut provenir alors l'antipathie que le duc éprouve aujourd'hui contre le vicomte ?

— Qui vous l'a dit ? interrogea Mlle de Pressac.

— Mais le maréchal ne s'en cache pas, répondit Remy.

— Il est facile de le comprendre, fit la vicomtesse. Si, pendant son séjour à Narbonne, le duc a recueilli les bruits odieux qui circulaient sur le compte des d'Espayrac, il est probable qu'il a rompu aussitôt avec eux, et je m'explique au contraire à merveille son brusque départ du château à l'époque dont je vous parle.

— C'est juste, fit Remy.

— Donc, revenons à Renée d'Espayrac. C'était en ce temps-là, une blonde et ravissante créature, dont je ne saurais mieux vous donner une idée qu'en la comparant à la reine ; non pas à Anne d'Autriche telle qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire légèrement déformée par l'embonpoint, mais à Anne d'Autriche telle qu'elle était il y a dix ans encore, alors qu'elle venait d'accomplir sa vingtième année. »

Remy prêta une oreille attentive. Ce que disait Mlle de Pressac corroborait les assertions du chevalier, relatives à l'amour mystérieux du maréchal. Était-ce donc de Renée qu'il s'agissait ?

Ce premier amour, dont M. de Montmorency perpé-

tuait le culte dans la personne de la reine, était-ce la sœur du vicomte qui l'avait inspiré ? Rien n'était plus vraisemblable. Deux ressemblances si frappantes ne se multiplient pas à l'infini. En outre, la vicomtesse venait de le dire, le maréchal avait passé deux longs mois chez le comte d'Espayrac, alors que Renée était dans tout l'éclat de sa beauté.

Remy n'eut pas le temps de s'appesantir sur cette idée. Mlle de Pressac continua en ces termes :

« La pauvre Renée souffrait certainement beaucoup de l'espèce d'ostracisme qui pesait sur sa famille. Elle vivait dans un isolement presque complet. Le peu d'amies qu'elle avait ne la voyaient presque plus, ou, si elles le faisaient, c'était à la dérobée, à l'insu de leurs parents, pour ainsi dire.

» Cet abandon, l'humeur peu bienveillante de son père, celle plus morose encore de son frère, n'étaient pas faits pour égayer les ennuis de sa solitude.

» Le seul être qui compatît à ses chagrins, qui prît en pitié sa position, c'était son cousin Gaston. Malheureusement, ses visites et ses consolations devenaient de plus en plus rares, à mesure que s'accentuait davantage l'hostilité perpétuelle dans laquelle il vivait avec son oncle et son cousin.

» Renée restait donc seule et bien seule au fond de sa chambre silencieuse, quand tout à coup on cessa de la voir. On n'y prit pas garde.

» Cependant au bout de six mois, on commençait à s'inquiéter de cette singulière disparition, lorsqu'on apprit brusquement la nouvelle de sa mort.

» Tous les gentilshommes d'alentour furent conviés à ses funérailles, pour lesquelles, conformément à leur façon d'agir toutes les fois que leur vanité était en jeu, les d'Espayrac déployèrent une grande pompe.

» Quand la stupeur causée par cet événement imprévu se fut dissipée, on se prit à réfléchir. On n'avait su par qui que ce fût que Renée était malade. Son frère et son père

prétendaient qu'elle était morte subitement, de la rupture d'un anévrisme.

» Mais la pauvre enfant ne s'était jamais plainte de la moindre palpitation ! Personne ne lui connaissait de prédispositions à cette dangereuse maladie !

» Il se fit dans l'opinion publique un mouvement subit. Les versions les plus malveillantes circulèrent de nouveau sur les d'Espayrac. On les accusa tout haut de séquestration, d'assassinat. On raconta qu'ils avaient fait mourir de chagrin la malheureuse Renée, pour n'avoir pas à lui compter un jour la dot qu'exigerait un mari ou que réclamerait un couvent.

» Bien plus, longtemps après qu'elle passait pour morte, il se trouva des paysans, des bourgeois même, que leurs affaires appelaient à Carcassonne, qui affirmèrent l'y avoir rencontrée et reconnue, malgré le voile épais qui recouvrait son visage.

» Sur ces indications étranges, quelques curieux firent exprès le voyage de Carcassonne, mais pas un d'eux n'eut la surprise de la voir, et ce bruit finit par tomber. Pourtant il n'en contribuait pas moins à alimenter les doutes que cette mort mystérieuse avait fait naître.

» L'opinion publique s'arrêta définitivement à cette conviction, car je ne peux pas dire à cette certitude : c'est que, d'une façon ou d'une autre, mais par un moyen certainement criminel, les d'Espayrac avaient fait disparaître Renée.

— Je l'ai souvent entendu dire, en effet, certifia Remy.

— Eh bien ! fit Mlle de Pressac, voyez combien il faut que cette conviction soit avérée dans les esprits. Il y a quinze ans que j'ai quitté Narbonne, moi. C'est donc à cette époque éloignée que remontent les bruits dont je me fais l'écho fidèle ; et vous, baron, vous, qui étiez à Montbrun, il y a cinq semaines encore, vous répétez à quinze ans de distance les mêmes accusations que l'on portait de mon temps contre les d'Espayrac !

» Or, il n'y a pas de fumée sans feu, croyez-moi. Ce

n'est pas la pure calomnie qui poursuit si longtemps une famille de ses méfaits. Il faut qu'il y ait du vrai au fond de ces turpitudes.

» Pour ma part, ajouta la vicomtesse avec l'accent d'une foi robuste, je suis intimement persuadée que le vicomte d'Espayrac est deux fois assassin, et que c'est le sang de ses deux victimes qui s'élève pour l'accuser.

» C'est chez moi une conviction si ardente, que ce nom de d'Espayrac m'inspire une horreur insupportable, et que, si j'étais forcée, par une de ces nécessités qu'on ne peut conjurer, de donner la main de Lisbeth à l'un des membres de cette famille, j'aimerais mieux la tuer que l'exposer à semblable souillure ! »

A ces mots, la vicomtesse, qui s'était animée malgré elle vers la fin de ce récit, se renversa dans son fauteuil, comme pour s'y reposer des émotions qu'elle ressentait.

Mais ce repos fut de courte durée.

Sur les dernières paroles qu'elle avait prononcées, le chevalier, l'impassible chevalier, s'était levé de son siège, en proie à une sorte d'égarement. Il avait fait quelques pas au hasard, chancelant comme un homme ivre, incertain de la direction qu'il devait suivre, et enfin il s'était dirigé vers la porte.

— Mais où allez-vous donc, chevalier ? fit la vicomtesse en l'arrêtant.

— Mais, mademoiselle... balbutia Sylvain, je vais... j'allais...

— Vous alliez sortir, il me semble, interrompit, Mlle de Pressac, et juste au moment où je me proposais de vous retenir.

— Ah ! je ne savais pas... j'ignorais...

— Décidément, fit la vicomtesse, il se passe en vous quelque chose de tout à fait extraordinaire. Vous que j'ai toujours connu jusqu'ici si froid, si énigmatiquement impénétrable, vous avez donné aujourd'hui des preuves d'une agitation incompréhensible.

— Il est vrai, mademoiselle, confessa Sylvain, toujours excessivement troublé, je ne me sens pas très bien.

— Si c'est l'histoire que je viens de vous raconter qui vous a mis en cet état, oubliez-la, monsieur, et causons, si vous le permettez.

Le chevalier courba la tête avec une sorte de résignation. Quant à Mlle de Pressac, elle se tourna vers sa nièce.

— Lisbeth, dit-elle, laisse-nous.

La jeune fille obéit à regret, mais finit par s'éloigner. Un sourire confiant errait sur ses lèvres. Elle paraissait avoir deviné le sujet de la conversation, et n'éprouver aucune crainte sur le résultat que cette conversation devait amener.

— Chevalier, reprit Mlle de Pressac, nous pouvons causer à l'aise devant ces enfants ; Camille est la plus ancienne et la plus intime amie de Lisbeth, et M. de Montbrun, que j'ai vu naître, est presque un fils pour moi. Tous les deux, j'en suis certaine, prendront un vif intérêt à la question que nous allons traiter.

Le chevalier s'inclina, mais ne sembla guère plus rassuré.

— Vous avez dû remarquer, monsieur, commença la vicomtesse, que j'ai rompu en votre faveur avec la réserve que j'ai gardée jusqu'ici envers les gentilshommes de votre âge. Or vous êtes trop fin et vous avez trop de tact pour ne pas comprendre dans quel but j'ai agi avec cette apparente étourderie.

Le chevalier ne répondit pas.

— J'espérais de jour en jour que vous provoqueriez vous-même l'explication que je sollicite, continua Mlle de Pressac ; mais le silence que vous gardez m'oblige à le rompre moi-même. Il est impossible que vous ne me compreniez pas.

Et la vicomtesse tendait l'oreille, avec l'avidité de quelqu'un qui attend une réponse conforme à ses désirs.

— Pas encore, mademoiselle... dit le chevalier avec un malaise de plus en plus prononcé.

— J'irai donc jusqu'au bout, poursuivit Mlle de Pressac un peu surprise. J'ajouterai que votre irréprochable conduite, votre réputation d'honneur et de loyauté, avaient trouvé grâce à mes yeux, et que Lisbeth elle-même, dont le caractère sérieux et réfléchi sait apprécier tant d'heureuses qualités, n'était peut-être pas restée insensible aux avantages qui m'avaient frappée.

De nouveau elle interrogea des yeux le chevalier, qui ne put supporter ce regard clair et perçant.

— En vérité ! s'écria la vicomtesse à la fois interdite et impatientée, je ne sais si je dors ou si je suis éveillée ! Pour ma tranquillité, pour celle de ma nièce, je vous somme, monsieur le chevalier, de me répondre catégoriquement. Dans quel but venez-vous ici depuis quelques mois ? Oui ou non, prétendez-vous à la main de ma nièce ?

Sylvain promena autour de lui un œil effaré. Il vit bien que Remy l'encourageait du regard et du geste; il s'aperçut également que Camille lui souriait avec indulgence; il sentit que Mlle de Pressac n'attendait qu'un oui bien sonore. Aussi fit-il un pas en avant. Un instant même il plia les jarrets comme s'il allait se laisser tomber à genoux... Mais soudain il devint blême, se redressa, porta la main à son cœur, et, surmontant la faiblesse à laquelle il avait failli céder, il s'enfuit précipitamment.

— Jamais ! jamais ! s'écria-t-il d'une voix déchirante.

La stupéfaction qui suivit cette étrange sortie lui donna le temps de gagner la porte avant que personne songeât à le retenir.

Mlle de Pressac, Camille, Remy, se regardaient sans mot dire. Ce dénoûment était si peu prévu, il jurait si fort avec les sentiments que l'on supposait au chevalier, que, sur le premier moment, ils demeurèrent tous les trois paralysés de stupeur.

Le premier, Remy revint à lui, et s'élança sur les traces du chevalier.

— Oh ! s'écria-t-il, je saurai ce que cela veut dire.

Il arriva, en effet, au bas de l'escalier à l'instant même où Sylvain gagnait la cour de l'hôtel.

Jacques l'avait arrêté au passage, sous prétexte de s'informer si son maître allait bientôt descendre. Remy s'empara du bras du chevalier, l'entraîna rapidement d'abord, mais, au bout de deux cents pas, il s'arrêta court.

— Ah çà ! lui demanda-t-il, que signifie votre fuite ? Comment ! c'est alors que la vicomtesse elle-même vous offre la main de Lisbeth que vous la refusez !

— Mais je ne la demande pas, répondit Sylvain d'un ton glacial.

— Pourtant, hier encore, vous m'aviez promis...

— Je n'en disconviens pas, baron, interrompit le chevalier; mais depuis hier j'ai réfléchi. D'ailleurs, je n'ai pris aucun engagement, je n'ai pas donné ma parole ; je reste donc absolument libre d'agir à ma guise.

— Mais votre conscience, chevalier...

— Ma conscience ne me reproche rien.

— Ainsi, vous persistez ?

— Je persiste à garder ma liberté, oui, baron. Si mes visites sont réellement compromettantes, ou seulement déplaisantes, je m'abstiendrai de les continuer, voilà tout.

A ces mots, il salua Remy un peu plus cérémonieusement que de coutume, et s'éloigna.

Pendant que les deux gentilshommes échangeaient ces paroles rapides, Jacques, tout en se tenant à distance, n'avait cessé de fixer les yeux sur le chevalier.

— C'est singulier, murmurait-il. Plus je l'examine, plus il me semble... Oh ! bien sûr, j'ai déjà vu cette figure-là quelque part...

XI

COMMENT JACQUES FAILLIT FAIRE TUER SON MAITRE EN FUYANT LE DANGER QU'IL REDOUTAIT

Le lendemain matin, le chevalier, triste et pensif, était assis dans sa chambre. Il était aisé de voir qu'il n'avait pas dormi. Il avait le teint enflammé, les yeux rougis et profondément cernés. Son attitude indiquait en outre un grand découragement.

Sur un guéridon placé à sa portée fumait une tasse de chocolat que son domestique venait de lui apporter.

Il est vrai que le chevalier n'y avait pas pris garde, et ne paraissait pas avoir entendu la phrase respectueuse par laquelle son valet lui avait annoncé qu'il était servi.

Cependant, au moment où celui-ci s'éloignait, son maître le rappela.

— Joseph ! lui dit-il, je n'y suis pour personne.

Le laquais s'inclina docilement et se mit en devoir de ranger l'appartement.

Ainsi que l'avait dit maître Miroton, cet appartement était relativement d'une extrême simplicité.

Le seul titre de gentilhomme entraînait avec lui à cette époque de telles idées de luxe et de bien-être, qu'à côté des hôtels somptueux ou des riches appartements qu'occupaient alors tous les seigneurs, le logement du chevalier paraissait réellement pauvre.

Cependant il était convenablement meublé et décoré. Si l'on n'y découvrait aucune de ces superfluités coûteuses qu'on entasse peu à peu, à force de temps et d'argent, la plus méticuleuse des ménagères n'y aurait pu trouver le moindre grain de poussière, ni le plus léger indice de désordre ou d'incurie.

L'œil du maître veillait bien certainement sur l'activité

du laquais. Aussi Joseph frottait, balayait, époussetait avec vigueur, lorsque la sonnette de l'antichambre résonna bruyamment.

Il courut à la porte, l'ouvrit, et aperçut une sorte de géant qui, d'une voix rude, lui demanda :

— Monsieur le chevalier est-il là ?

— Non, répondit Joseph, il est sorti.

— Y a-t-il longtemps ?

— Oh ! un quart d'heure à peine.

Sur cette réponse, le colosse entra et ferma la porte derrière lui.

— Tu mens, coquin, dit-il. Voilà plus d'une heure que j'attends à la porte l'instant de me présenter décemment, et je suis sûr que ton maître est chez lui.

— Mais, monsieur ! se récria Joseph d'un ton menaçant.

— Va dire au chevalier que je désire lui parler sans retard, ou sinon je me présenterai moi-même, reprit tranquillement le géant.

Joseph n'était pas très rassuré. Il voyait bien qu'il n'était pas de force à lutter avec un homme de cette taille.

— Qui êtes-vous donc ? demanda-t-il.

— Je me nomme Jacques, je suis l'écuyer du baron de Montbrun, et j'ai absolument besoin de voir le chevalier.

Et comme Joseph hésitait encore, Jacques le poussa en avant.

Le pauvre diable entra tout penaud dans la chambre du chevalier.

— Eh bien ! que me veux-tu encore ? fit Sylvain avec humeur.

— Monseigneur, il y a dans l'antichambre un grand escogriffe qui est entré malgré moi et qui refuse de s'en aller.

— Jette-le par la fenêtre.

— J'y ai bien pensé, monseigneur, mais il en mangerait quatre comme vous et moi d'une seule bouchée.

— Plaît-il ? dit le chevalier. Quel est donc le drôle qui se permet...

— Il se nomme Jacques, monseigneur, c'est...

— L'écuyer du baron de Montbrun ?

— Oui, monseigneur.

— Ah ! fit le chevalier en souriant, je comprends qu'il t'ait intimidé, mon bon Joseph. Et que me veut-il ?

— Il veut absolumeut vous parler.

— Absolument, c'est beaucoup dire.

— Le mot est de lui, monseigneur.

— Eh bien ! qu'il entre, ordonna Sylvain en fronçant les sourcils.

Une minute après, Jacques pénétrait dans la chambre et saluait gravement.

— Voyons, que me voulez-vous ? dit le chevalier d'un ton bref. Votre maître vous a donné pour moi une lettre, sans doute ?...

— Non, monseigneur.

— Une commission verbale, alors ? Eh bien ! dépêchez-vous, j'attends.

— Pas davantage, répondit Jacques.

— Comment ! c'est de votre propre chef que vous vous permettez de forcer une consigne, de menacer mon laquais !

— Il le fallait bien, monseigneur, j'étais pressé.

— Et qu'est-ce donc qui presse tant monsieur Jacques ? interrogea le chevalier d'un ton railleur.

— Monseigneur, vous n'ignorez pas que, depuis quarante-huit heures, M. le baron est impitoyablement poursuivi par le cardinal. Vous avez bien voulu lui servir de second dans la journée d'avant-hier ; mais si je n'avais pas été près de lui dans la soirée, M. le baron était perdu.

— Quoi ! vous avez été attaqués avant-hier soir ?

— Oui, monseigneur.

— Ainsi cette blessure au bras gauche, cette prétendue chute...

— Sont l'exacte vérité, avec accompagnement de dix épées nues, ni plus ni moins, qui ont occasionné la chute et fait la blessure, répondit Jacques. Aussi, comme je ne

veux pas que mon jeune maître soit plus longtemps exposé à un pareil danger, je me suis mis en tête qu'il partirait, il faut qu'il parte.

— Vous voulez... il faut... voilà de bien gros mots dans votre bouche, monsieur Jacques.

— Je n'ai pas plus le choix des expressions que des moyens, monseigneur. Je ne connais que vous à Paris qui ayez sur lui quelque influence ; il faut donc, je le répète, que ce soit vous, et à l'instant même, qui forciez le baron à quitter Paris.

— Décidément, vous raillez, fit dédaigneusement le chevalier. Je serais animé envers votre maître de la meilleure volonté du monde, que le ton sur lequel vous m'adressez votre requête serait capable de paralyser mon bon vouloir.

— Peut-être ne suis-je pas bien au courant des usages de la cour, répliqua Jacques sans se déconcerter ; mais j'ai pensé qu'à titre d'ancienne connaissance...

— Que signifient ces paroles ? demanda fièrement le chevalier.

— Monseigneur veut plaisanter à son tour, fit Jacques. Ce n'est pourtant pas la première fois que nous nous voyons.

Le chevalier se troubla légèrement.

— Non, sans doute, dit-il cependant avec assurance. Depuis que votre maître est à Paris, je vous ai vu presque tous les jours.

— Oh ! c'est de plus longtemps que cela qu'il s'agit. Je parle d'une vingtaine d'années. Souvenez-vous bien, monseigneur...

— Je ne comprends pas, fit Sylvain en pâlissant visiblement.

— Alors, je vais préciser, monseigneur. C'était aux environs de Narbonne, en 1613, que je vous vis pour la dernière fois. Nous étions dans un bouquet de bois qui dépendait du château de Montbrun... Vous souvenez-vous, cette fois ?

– Non, balbutia le chevalier qui devint livide.

– Je continue donc, poursuivit Jacques. Deux hommes ·ouvaient en face l'un de l'autre, l'épée à la main: · nommait le baron de Montbrun, l'autre le vicomte ·ayrac... Vous vous rappelez maintenant.

– Non, répondit le chevalier d'une voix si faible que ·es l'entendit à peine.

·is le colosse ne fut pas dupe de ce mensonge. Il ·t le chevalier chanceler, pâlir, se troubler. Plus que ·s il était certain de ne pas se tromper.

Ce duel horrible, reprit-il, n'avait pour témoins que ·· jeunes gens, presque deux enfants : l'un avait vingt se nommait Jacques Daltier, domestique du baron Montbrun, c'était moi ; l'autre avait dix-sept ans au · c'était le cousin du vicomte, il se nommait...

- Tais-toi ! s'écria tout à coup le chevalier en posant nain sur la bouche du colosse, pour l'empêcher de ıoncer son nom.

n même temps il promenait autour de lui un regard ›ouvante, comme s'il avait craint qu'une oreille indise ne surprît cette conversation.

ıcques le rassura d'un geste.

– Aussi, continua-t-il, comme M. le baron a eu la ·té de m'entretenir hier de ses affaires, comme il a dai· me répéter l'histoire que Mlle de Pressac a racontée ·ant vous hier, comme il m'a fait part du trouble extraınaire que vous aviez laissé paraître, je n'ai pas hésité ·enir vous trouver.

› Déjà votre visage m'avait frappé. J'y trouvais une semblance qui m'échappait encore, mais qui me pré··upait. C'est pour mieux étudier vos traits, monsei··ur, que j'ai pris la liberté de vous arrêter hier au mo·nt où vous descendiez, tout effaré, l'escalier de la omtesse.

» Pourtant je ne vous ai pas reconnu. C'est M. le baron i, sans le savoir, m'a ouvert les yeux. Ce bouleverseent qui s'était opéré en vous, et qu'il ne s'expliquait

pas, alors que Mlle de Pressac énumérait les forfaits des comtes d'Espayrac, fut le trait de lumière qui m'éclaira.

» Je conçois qu'après les malédictions qu'elle avait proférées contre cette famille, il vous était bien difficile de demander la main de Mlle de Grandpré, car alors il vous aurait fallu déposer le masque et avouer qui vous étiez... Rassurez-vous, du reste, monseigneur. Ni à mon maître, ni à la vicomtesse, je n'ai révélé ni ne révélerai le secret que j'ai surpris, si vous ne m'y forcez pas.

» Mon témoignage ou mon opinion son certainement peu de chose à vos yeux, monsieur Gaston ; mais je vous jure que, dans cette famille maudite, vous êtes le seul pour lequel j'ai conservé quelque estime, et même quelque vénération. Vous avez abjuré ce nom exécré, vous avez bien fait. Vous vous êtes fait une réputation de probité, de loyauté, qui n'appartient qu'à vous ; ce n'est pas un mince mérite par le temps qui court.

» Eh bien ! écoutez-moi, monsieur Gaston, je vous en conjure ! Vous le voyez, je ne menace plus, je supplie. Si c'est le remords et la honte qui vous ont fait rompre avec cette famille d'assassins, si le sang injustement versé par elle vous inspire toujours la même horreur, ayez pitié de mon jeune maître ! Il est brave, il est amoureux, c'est vous dire qu'il est fou, qu'il ne quittera pas Paris de son plein gré et qu'il y mourra.

» Or, si je n'ai pu sauver le père, je veux du moins sauver le fils. Aidez-moi, monseigneur, à remplir ce devoir sacré, et Dieu vous tiendra compte de cette bonne action. »

A ces mots Jacques se laissa tomber à genoux et saisit la main du chevalier.

Gaston d'Espayrac, — car c'était bien lui, il n'essayait même plus de le nier à présent, — releva le colosse avec bonté.

— A la bonne heure ! mon ami, dit-il. Voici de bonnes paroles, qui produiront sur moi plus d'effet que tes menaces. Que m'importent tes menaces, après tout ?

Qu'ai-je à craindre ? Mlle de Pressac n'a-t-elle pas reconnu, comme toi, que je n'avais trempé dans aucun des crimes que l'on reproche à ma famille ? Mon nom véritable est abhorré, soit ! Mais crois-tu que si j'étais seul à le porter je ne parviendrais pas à le réhabiliter ?

— Je ne dis pas le contraire, répondit Jacques.

— Tu le vois bien, mon garçon, tes menaces ne peuvent rien sur moi. Si tu fais appel à ma conscience, si tu réveilles les remords que je ressens encore d'avoir servi de complice à un crime dont je ne soupçonnais pas alors l'infamie, c'est autre chose. Je suis avec toi, et je suis prêt à entreprendre tout ce qui pourra sauver ton maître de la mort qui l'attend.

— Eh bien ! fit Jacques avec joie, rien ne vous est plus facile, monseigneur. Il est impossible que le cardinal vous refuse la première faveur que vous lui demanderez.

— Sans doute, mais ce n'est pas lui qui pourra jamais décider Remy à s'éloigner. D'ailleurs, tu dois en savoir quelque chose ; ton maître s'est engagé, un peu légèrement, à mon avis, dans une entreprise pour laquelle je redoute une issue fatale. Si, comme je le crains, mes pressentiments se réalisent, mieux vaut que je réserve pour cette catastrophe imminente le peu de crédit que je puis avoir.

Jacques hocha soucieusement la tête.

— Tu t'imagines que c'est une défaite, mon ami. Tu as tort. Crois-tu qu'à première vue, et rien qu'en apprenant son nom, j'aurais voué à ton jeune maître l'affection sincère que je lui témoigne, si je n'avais été guidé par d'autres motifs ? Non, mon bon Jacques. Le sentiment qui me rapprochait de lui, c'était le remords. Je trouvais à aimer le fils, à le protéger, à le défendre, une occasion de réparer le mal que j'avais involontairement fait à son père.

Quand d'autres circonstances, presque aussi terribles, ont couvert d'opprobre ce nom de d'Espayrac, je l'ai répudié, je suis parti, réalisant le peu de biens que ma

mère m'avait laissés. Or, ce nom, je n'en veux pas plus aujourd'hui qu'hier. Mais si tu n'as rien à attendre de Gaston d'Espayrac, tu peux compter sur le chevalier Sylvain. Boucle les valises, donne l'avoine à tes chevaux. Avant deux heures, ton maître et toi vous aurez quitté Paris.

Par un reste de défiance instinctive, Jacques jetait sur le chevalier un regard d'incrédulité.

Celui-ci s'en aperçut.

— Va, lui dit-il encore, et si, à midi, tu n'as pas reçu de mes nouvelles, je te permets de tout dire, de me brouiller avec Remy, avec la vicomtesse, avec Lisbeth elle-même.

Cette fois le colosse était ébranlé.

— Ah ! monseigneur, si vous faites cela...

— Eh bien ! demanda le chevalier.

— Comptez à votre tour sur mon dévouement, répondit Jacques en étendant la main.

A ces mots, il s'éloigna. Aussitôt le chevalier sonna son laquais et se mit à sa toilette. Un quart d'heure après, il sortait, vêtu d'un costume sombre, mais élégant. Il était soucieux et préoccupé. La démarche qu'il allait tenter était bien délicate. Il allait chez M. de Montmorency ; chez M. de Montmorency, lui, l'intime de Richelieu !

C'était la première fois qu'il mettait les pieds chez le maréchal. A peine nourrissait-il l'espoir d'être accueilli.

En effet, lorsqu'il eut donné son nom au valet qui l'introduisit, il attendit pendant près de dix minutes la réponse qu'on lui apporta enfin.

Le duc le reçut avec une froideur glaciale. Il est vrai que le chevalier s'y attendait.

— Pardon, monseigneur, dit-il, si je prends la liberté de me présenter devant vous, mais il y a urgence.

— Je le pensais, fit le maréchal en souriant finement.

— Un mot encore, monseigneur. Sommes-nous seuls, bien seuls ?

— Monsieur, répondit le duc, quand un gentilhomme

tel que vous vient chez un Montmorency, ce ne peut pas être pour une futilité.

— Vous avez raison, monseigneur, il s'agit de la vie d'un homme.

— Que je connais ?

— Qui est de vos amis.

— Alors, parlez, chevalier, parlez vite. Nous sommes bien seuls.

— Il s'agit du baron de Montbrun, monseigneur.

— Je vous écoute, fit le maréchal très attentif.

— Avant tout, monseigneur, je vous supplie de ne voir en moi, ni un ennemi, ni quelque chose comme un espion. Je ne viens pas ici pour vous arracher le moindre secret. Si je fais à certains détails qui vous intéressent, quelques allusions lointaines, ne vous en formalisez pas, et croyez que j'y suis contraint pour bien vous exposer la situation.

— Monsieur le chevalier, parlez sans crainte. Je sais que vous êtes avant tout le plus loyal gentilhomme qui existe.

— Nul témoignage ne pouvait m'être plus précieux que le vôtre, fit Sylvain en s'inclinant. Donc, je commence. Vous avez témoigné au jeune baron un très vif intérêt, en daignant le présenter vous-même au cercle de la reine, où l'on vous voit très rarement d'ordinaire. J'en ai fait la remarque, monseigneur, et si j'ai commis cette indiscrétion, c'est que je ressens moi-même une grande amitié pour M. de Montbrun. Malheureusement, je n'ai pas sur lui la même influence que vous possédez certainement. Aussi, ne voyant au monde que vous qui ayez le pouvoir de l'arracher, fût-ce par la violence, aux dangers qui le menacent, j'ai pris le parti de m'adresser à vous.

— Des dangers ! fit le duc étonné. Le baron est en danger ?

— De mort, oui, monseigneur.

— Contez-moi donc cela, dit le maréchal en fronçant les sourcils.

— Vous n'ignorez pas, monseigneur, que le jour où

Remy fit ses débuts à la cour, Sa Majesté la reine et vous, vous vous trouviez un moment tout à l'extrémité des appartements, dans le boudoir qui communique avec la chambre de la reine.

— Je m'en souviens, fit le duc qui rougit imperceptiblement.

— Le cardinal attachait sans doute à ce qu'il croyait un tête-à-tête plus d'importance qu'il ne convenait, puisqu'il comptait vous surprendre et qu'il l'avait annoncé au roi. Son dépit fut donc extrême de voir que le baron de Montbrun se trouvait en tiers dans votre conversation. Les reproches du roi, les sarcasmes de la reine, aigrirent ce dépit, et ce fut au baron que Richelieu s'en prit d'avoir fait avorter ses projets.

— Mais il n'y avait pas de surprise possible ! se récria le duc avec vivacité.

— Je ne discute pas, monseigneur, je raconte, dit le chevalier. Le cardinal est persuadé que vous étiez seuls, parfaitement seuls, et que Remy n'est intervenu que pour vous tirer du piège dans lequel vous aviez donné.

— Ah ! c'est votre opinion ? demanda sévèrement le maréchal.

— Encore une fois, monseigneur, ce n'est pas moi qui suis en cause, c'est le cardinal. Vous comprenez donc aisément quelle colère anima Son Éminence, lorsque, à tort ou à raison, elle acquit la conviction qu'elle avait été jouée par un enfant. C'était un échec grave à ses yeux, d'autant plus grave, qu'il compromettait auprès du roi le crédit du cardinal. Voilà pourquoi le baron devint pour lui un homme dangereux, dont il importait de s'assurer le concours ou de se défaire.

— Que dites-vous ! fit le maréchal effrayé.

— La vérité, monseigneur. Richelieu me pria donc de le mettre en relations avec Remy. J'écrivis au baron, qui se présenta le lendemain matin, et eut avec le premier ministre un entretien qui ne se termina certainement à la satisfaction ni de l'un ni de l'autre.

— Qu'en savez-vous ? fit vivement le duc.

— Le lendemain, monseigneur, c'était... avant-hier, continua le chevalier. Or j'avais vu le cardinal en si grand courroux, que je ne me fiais qu'à moitié à la promesse que je lui avais arrachée de ne rien tenter contre Remy sans m'en avoir prévenu. Donc, pendant qu'ils causaient, j'étais resté en faction dans la cour du Louvre. Bien m'en prit de cette sage précaution, car, lorsque je vis paraître le baron, il était suivi de deux coquins, avec lesquels il s'était pris de querelle dans l'antichambre même de Son Éminence, et contre lesquels il allait se battre.

— Par exemple !

— Oui, monseigneur. J'eus même l'honneur de servir de second au baron, et de tuer en sa compagnie mon adversaire, comme il avait tué le sien.

— Mais il ne m'en a rien dit ! fit le maréchal.

— Il a eu raison, monseigneur, cela n'en valait pas la peine. Mais le soir, en sortant du cercle de la reine, où votre protégée, la meunière de Moulin-Galant, avait si brillamment débuté, M. de Montbrun fut assailli de nouveau, au moment où il regagnait son hôtellerie.

— Est-il possible !

— Cette fois ils n'étaient plus deux, ils étaient dix, monseigneur. Fort heureusement, Jacques accompagnait son maître, et Jacques, sachez-le, est un colosse qui...

— Je le connais, interrompit le duc.

— Il arracha son maître à une mort certaine, mais non pas si complètement que le baron ne gardât les marques de cette agression.

— Comment ! serait-il blessé ?

— Très légèrement, monseigneur, au bras gauche. Mais s'il tombe dans un troisième guet-apens, vous le sentez, c'est fait de lui !

— Non pas encore, morbleu ! s'écria le maréchal. Je vais de ce pas trouver le roi, lui raconter ce qui se passe, et...

— Le roi, interrompit le chevalier en souriant. Avez-vous réellement bien confiance dans ce que fera le roi ?

— Il est juste par excellence, chevalier. Je suis sûr qu'il me donnera raison.

— Et j'en suis certain comme vous, monseigneur ; mais à quoi cela vous avancera-t-il ? Vous savez bien que Richelieu sera le premier à pousser les hauts cris quand le roi lui parlera de cette affaire. Il désavouera ses créatures, il les fera jeter en prison sur-le-champ, sauf à les relâcher huit jours après. Quant au roi, qui aura reçu et vous aura donné cette satisfaction illusoire, il vous congédiera, n'y pensera plus, et, deux, trois, quatre... mettons quinze jours après, le baron sera mort d'un autre accident quelconque.

— Mais vous m'épouvantez, chevalier ! Le cardinal vous a donc avoué qu'il voulait faire assassiner Remy ?

— Il ne me l'a pas dit, il se gardera bien de me le dire, parce qu'il sait que je m'intéresse au baron, que je ne le quitterais plus d'une semelle, et que je serais sa première victime : mais je le connais depuis trop longtemps pour ne pas être convaincu qu'il poursuivra son œuvre de vengeance.

— Que faut-il donc faire, à votre avis ?

— Cela vous regarde, monseigneur. Il ne m'appartient pas de vous donner des conseils ; mais je m'étais imaginé, en voyant que le baron vous était si attaché, que vous aviez sur lui un certain pouvoir, à quelque titre que ce fût, et que vous aviez un moyen de le forcer à partir.

Le chevalier, tout en baissant les yeux avec un embarras mal dissimulé, avait souligné les dernières paroles qu'il venait de prononcer.

— Vous vous trompez, repondit le maréchal, je n'exerce aucun pouvoir sur M. de Montbrun.

— C'est fâcheux, fit le chevalier en secouant la tête.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai fait une seconde remarque, que je

vous demanderai la permission de vous soumettre encore.

— Vous le pouvez, chevalier.

— Vous paraissez porter également un vif intérêt à la meunière de Moulin-Galant, monseigneur.

— Je ne m'en cache pas.

— Et vous seriez assurément désolé qu'il lui arrivât malheur.

— Qu'entendez-vous par là ? interrogea vivement le duc.

— J'entends qu'il serait fâcheux, par exemple, que cette jeune fille s'éprît d'un garçon jeune et joli sans aucun doute, mais d'un rang plus élevé que le sien.

— Et ce malheur est à redouter, croyez-vous ? demanda le maréchal d'une voix émue.

— Il est en train de s'accomplir, monseigneur.

— Quoi ! Camille...

— Est aimée du baron de Montbrun.

— C'est impossible !

— Je vous l'affirme, monseigneur.

— Il vous en a fait l'aveu ?

— Non, mais je l'ai deviné.

— Mais il y a huit jours à peine qu'ils se sont vus pour la première fois !

— Ce n'est pas une raison, monseigneur. Et si je ne craignais d'alarmer trop directement votre sollicitude, j'ajouterais...

— Achevez, chevalier.

— Que la belle meunière n'est pas loin d'aimer le baron, si ce n'est déjà fait.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez ? demanda le duc, qui se leva, en proie à une grande agitation.

— J'en donnerais ma tête à couper, monseigneur, répondit le chevalier.

Le maréchal parcourut à grands pas sa vaste chambre, pendant que Sylvain l'observait attentivement et même avec un peu de surprise.

Tout à coup M. de Montmorency s'arrêta.

— Vous avez raison, chevalier, dit-il d'une voix ferme. Il faut que M. de Montbrun parte aujourd'hui.

— A l'instant même, ajouta Sylvain.

— Oui, à l'instant. Chaque minute de plus est un danger pour lui... pour Camille.

— Vous consentez donc à vous en charger, monseigneur ?

— Je l'essaierai du moins, répondit le duc.

— C'est tout ce que j'espérais, monseigneur, fit Sylvain en s'inclinant.

Il allait s'éloigner, quand le maréchal l'arrêta.

— Mais où l'envoyer ? demanda-t-il.

— Renvoyez-le à Montbrun, monseigneur.

— Bien, mais il rencontrera en chemin ce maudit d'Espayrac, qu'il veut tuer à toute force.

— Eh bien ! expédiez le vicomte dans un autre pays.

— Mais lequel ?

— M. d'Espayrac n'est-il pas un peu l'ami de Gaston d'Orléans ?

— Je le crois.

— Alors, puisque Monsieur est en Lorraine, pourquoi le vicomte n'irait-il pas l'y retrouver ?

— C'est juste, fit le duc, et je vais de ce pas...

— Donner vos ordres en conséquence ; très bien.

— Vous voulez dire : tâcher d'arranger ainsi la marche des faits, corrigea le maréchal, car souvenez-vous bien qu'en dehors de mon gouvernement du Languedoc. je n'ai pas d'ordres à donner, monsieur le chevalier.

— Je me trompais, monseigneur, répondit Sylvain, mais que voulez-vous ?... Je m'imagine encore qu'être un Montmorency, c'est presque être roi.

A ces mots, il salua courtoisement et s'éloigna.

Dès qu'il fut parti, le maréchal frappa sur un timbre.

— Fais entrer le courrier que tu m'annonçais tout à l'heure, dit-il à son valet de chambre.

Une minute après, survint un homme accablé de fatigue et couvert de poussière.

— As-tu rejoint le vicomte d'Espayrac ?

— Oui, monseigneur.

— A quel endroit ?

— Il était descendu à l'hôtel de l'*Écu d'or*, à Limoges, où il devait s'arrêter une huitaine de jours pour se remettre, répondit le courrier.

— Ainsi il y est encore ?

— C'est probable, monseigneur.

— Bien, va te reposer, et envoie-moi un de tes camarades.

Aussitôt il se mit à table, prit une feuille de papier et écrivit :

« Gaston vous demande à grands cris. Allez le rejoindre à l'instant. Il y a urgence. »

Puis il signa et cacheta sa missive.

Le second courrier venait d'entrer, botté et éperonné.

— Pour M. d'Espayrac, hôtel de l'*Écu d'or*, à Limoges, sans débrider, dit le maréchal en lui remettant cette lettre.

En sortant de l'hôtel Montmorency, le chevalier se rer dit chez le cardinal. Il voulait sonder le terrain et s'assı rer que Remy pouvait partir sans danger.

Au moment où il pénétrait dans le cabinet du premier ministre, M. de Laffeymas s'y trouvait, la tête penchée, l'oreille basse, l'air humble et soumis, dans l'attitude d'un homme à qui son maître vient d'administrer une semonce d'importance.

Quand le chevalier entra, Richelieu congédia son factotum d'un geste impérieux.

M. de Laffeymas se retira, mais il jeta sur Sylvain un regard chargé de haine.

Celui-ci n'y prêta pas la moindre attention. Le rôle que jouait cet indigne gentilhomme auprès du cardinal lui répugnait, et il ne se donnait pas la peine de le cacher. Il était donc tout naturel que M. de Laffeymas n'aimât pas le chevalier, qui le lui rendait avec usure.

Dès qu'il fut parti, Sylvain amena la conversation sur

les événements du jour; mais il eut beau raconter, interroger, il ne tira pas deux mots suivis de l'Éminence. Ce silence systématique, joint à l'attitude humble et contrite de Laffeymas, ne laissa pas que d'inquiéter le chevalier. Que venaient de comploter ces deux hommes ? Quelle était la victime qu'ils venaient de désigner ? Était-ce encore le baron ? Dans ce cas, de Laffeymas mettrait tout en œuvre pour prendre une éclatante revanche !

Le chevalier comptait bien ne pas lui en donner le temps. Cependant au lieu de rentrer directement rue d'Orléans, il se rendit à l'auberge de l'*Arbre sec*.

Ainsi qu'il s'y attendait, Remy n'y était déjà plus. On était venu le demander de la part du maréchal.

Le chevalier ne trouva donc que Jacques, qui était en train de panser les chevaux et de boucler les valises.

— Eh bien ! lui dit-il, tu vois que je t'ai tenu parole.

— Quoi ! vous croyez sérieusement que nous allons partir ?

— Dans une heure. Je quitte à l'instant le maréchal. S'il a fait appeler ton maître, c'est pour lui donner l'ordre de se mettre en route. Tout ce que je te demande, c'est de me faire prévenir aussitôt.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux vous faire la conduite.

— Ah ! merci, monsieur Gaston, dit Jacques avec une joie expansive.

— Veux-tu te taire, malheureux ! fit le chevalier. Oublie-tu ce que tu m'as promis ?

— Oui, c'est juste, monseigneur, mais le plaisir de savoir que mon jeune maître va quitter Paris me fait perdre la raison.

— Tâche de la retrouver, et ne manque pas de m'avertir.

Le chevalier allait s'éloigner, mais il se ravisa.

— A propos ! dit-il, fais comme moi, n'oublie pas de mettre des pistolets dans tes fontes, et donne double ration d'avoine à tes chevaux.

— Comment ! demanda Jacques à voix basse, est-ce que vous craignez ?...

— Je ne crains rien, mais tant que nous serons à Paris, il faut s'attendre à tout.

— Bien, monseigneur, fit le colosse qui redevint soucieux.

Le chevalier rentra, donna l'ordre à Joseph de seller son cheval, pendant qu'il changeait de toilette, et revêtit un costume tel qu'en portaient alors les gentilshommes, capable d'affronter impunément la poussière du grand chemin et les aventures d'un combat.

Pendant ce temps, Remy s'était rendu chez le maréchal.

— Baron, lui dit négligemment M. de Montmorency, j'ai besoin de vous.

— Je suis à vos ordres, monseigneur.

— Il s'agit d'une mission toute confidentielle, mon jeune ami. Je ne vous remettrai donc pas de lettre, mais seulement des instructions verbales.

— J'écoute, monseigneur.

— Vous irez trouver le comte Moret.

— Mais il est à Toulouse, monseigneur ! se récria Remy.

— Croyez-vous que je ne le sache pas ? fit le duc d'un ton sec. Vous irez donc trouver le comte Moret, vous lui direz que l'armée de Monsieur va se mettre en marche, que je partirai moi-même dans huit ou dix jours, et que j'espère trouver toutes prêtes les forces qu'il m'a promis de rassembler.

— Comment ! monseigneur, dit Remy désappointé, vous voulez que je quitte Paris !

— Mais je le quitte bien, moi.

— Pas encore, monseigneur.

— Dans quelques jours, je vous l'ai dit.

— J'aurais été si heureux de vous accompagner, monseigneur ! proposa timidement Remy. Aussi, si vous aviez sous la main, et il n'en manque pas, un autre gentil-

homme à qui confier la mission dont vous voulez bien m'honorer...

— Monsieur, interrompit sévèrement le maréchal, un soldat ne doit jamais discuter les ordres qu'il reçoit. Quand vous avez accepté de vous joindre à nous, vous saviez à quoi vous vous engagiez. Je vous en avais prévenu moi-même.

— C'est vrai, monseigneur, mais...

— Monsieur de Montbrun, interrompit le duc en se levant brusquement, puisqu'il faut avec vous employer de si gros moyens, je vous ordonne de partir.

— Du moins, monseigneur, laissez-moi le temps...

— Vous avez une heure pour mettre ordre à vos affaires, interrompit de nouveau M. de Montmorency.

Et d'un geste impérieux, il désigna à Remy la porte par laquelle il était entré.

Le baron se redressa fièrement. C'était la première fois non seulement qu'il recevait des ordres, mais encore que le maréchal lui parlait aussi sèchement. Des velléités de rébellion lui montaient au cerveau.

Cependant il ne put soutenir le regard dominateur que le duc faisait peser sur lui. Il courba la tête, poussa un profond soupir et s'éloigna.

— Dans une heure, répéta le maréchal en le voyant disparaître.

Remy était au désespoir. Quoi ! il allait être obligé de quitter Paris lorsqu'à peine Camille venait d'y arriver ! Et avant une heure ! sans la voir, sans lui faire ses adieux. Il ne put se résigner. Quoique l'heure ne fût pas très bien choisie pour se présenter dans une maison qui n'était habitée que par des femmes, il se rendit chez la vicomtesse.

Mlle de Pressac, persuadée que le baron avait eu une explication avec le chevalier et qu'il venait lui en apporter le résultat, le reçut avec empressement.

— Eh bien ? demanda-t-elle en l'apercevant.

— Hélas ! mademoiselle, gémit notre héros.

— Parlez, baron, ne me cachez rien, j'aurai du courage pour moi et pour cette pauvre Lisbeth, qui, depuis hier, est malade, couchée, désespérée.

— Je vous remercie beaucoup, mademoiselle, ainsi que votre nièce, de l'intérêt que vous me portez, mais qui vous a dit... vous avez donc vu M. de Montmorency ?

— Non, baron ; mais qu'est-ce que le maréchal vient faire dans cette circonstance ?

— Ah ! mademoiselle, fit Remy désolé, c'est lui qui me force à partir !

— D'où ?

— De Paris.

— Mais je vous parle du chevalier, moi, baron, et non pas de M. de Montmorency ! s'écria la vicomtesse.

Alors seulement Remy comprit qu'il faisait fausse route.

— Oh ! pardon, mademoiselle... balbutia-t-il, je croyais...

— Voyons, répondez. Avez-vous vu le chevalier ?

— Oui, mademoiselle.

— Que vous a-t-il dit ?

— Rien.

— Comment, rien !

— C'est-à-dire, si. Il m'a dit qu'il n'avait pris envers vous aucun engagement, qu'il n'avait pas donné sa parole... bref, une foule de mauvaises raisons, que je me proposais de détruire l'une après l'autre, lorsque, tout à l'heure, M. de Montmorency...

— Encore le maréchal ! fit la vicomtesse.

— Mais, mademoiselle, je pars dans une heure !...

— Mais, monsieur, ma nièce en mourra de chagrin ! répliqua Mlle de Pressac.

Ils étaient si troublés tous les deux, que le quiproquo aurait pu se prolonger indéfiniment, si la femme de chambre de Lisbeth n'était venue avertir la vicomtesse que sa nièce la demandait.

— Pardon, baron, fit Mlle de Pressac, je vais

vous envoyer Camille, vous vous expliquerez avec elle, car, en vérité, je crois que nous n'avons, ni vous ni moi, tout notre sang-froid.

A ces mots, elle sortit en grand émoi.

Quelques instants après parut Camille.

C'était tout ce que désirait Remy.

— Eh bien ? fit-il. La vicomtesse vous a appris la nouvelle ?...

— Quelle nouvelle ?

— Elle vous a dit que je partais.

— Non, monsieur.

— Quoi ! vous ignorez que dans une heure...

— En effet, balbutia Camille, vous avez l'air bien triste, bien affecté.

— On le serait à moins, mademoiselle. Après avoir eu le bonheur de me rapprocher de vous, être forcé de vous quitter ! Lorsque depuis trois jours à peine j'ai le plaisir de vous voir... Oh ! c'est d'une cruauté...

— Mais à qui en avez-vous, monsieur ? Qui vous oblige...

— C'est monsieur le duc, mademoiselle.

— Il a donc sur vous un pouvoir plus fort que votre volonté ?

Cette fois Remy sentit qu'il devenait maladroit.

Il recouvra aussitôt sa présence d'esprit.

— Non, mademoiselle, répondit-il. Mais le maréchal, depuis que j'ai eu l'honneur de le rencontrer chez vous jusqu'à ce jour, m'a donné tant et de si touchantes preuves d'affection, qu'il y aurait ingratitude de ma part à lui refuser le premier service qu'il me demande.

— C'est juste, approuva Camille.

— J'ai donc été moralement contraint de lui promettre que, selon le vœu qu'il en exprimait, je partirais dans une heure. Cependant, malgré le peu de temps dont je pouvais disposer, je n'ai pu résister au désir de venir vous faire mes adieux.

— Je vous en remercie, monsieur... balbutia la jeune

fille rougissante. C'est donc pour longtemps que vous vous absentez ?

— Oh ! le moins longtemps possible, mademoiselle, je vous le promets, répondit Remy avec une vivacité incroyable. Mais qui sait pourtant ?... ajouta-t-il. Il est possible que je ne puisse pas revenir quand je le voudrai, et même que... je ne revienne pas du tout...

— Que dites-vous, monsieur ! s'écria Camille très émue.

— Sans doute, mademoiselle. Sait-on où l'on va, quand on entreprend un voyage dont on ne connaît pas l'issue ? Ah ! si je vous avais rencontrée plus tôt, Camille... Si le jour où je suis entré comme un fou dans le moulin de Barthez, j'avais soupçonné quel trésor de grâce, de beauté, de candeur, je devais y découvrir... Il était temps encore... J'étais libre, je n'avais pris aucun engagement... Mais qui se serait douté qu'une femme telle que vous respirait derrière ces murs enfarinés ? Je ne le croyais pas moi-même, lorsque, sous prétexte de vous donner la traduction d'*el Coscone,* je vous écrivais ce billet impertinent que je glissai sous votre porte... Ah ! combien j'ai regretté, le lendemain, cette impardonnable légèreté ! Comme le ciel m'a puni de mon étourderie ! Ce que je vous écrivais alors, en me jouant de votre naïveté, est devenu une réalité, mon enfant.

Tous ces mensonges dorés que je vous débitais sont actuellement autant de vérités. Je vous aime, Camille ; je n'ai pas le courage de m'en défendre, et je suis trop loyal pour vous le cacher.

— Mais, monsieur le baron... balbutia la jeune fille dont la poitrine se soulevait avec force.

— Laissez-moi finir, Camille ! supplia Remy. J'ai si peu de temps à moi, que je ne sais plus où j'en suis. En effet, je blasphémais tout à l'heure en disant que le ciel m'avait puni. Est-ce donc un châtiment que d'aimer un ange tel que vous ? N'est-ce pas au contraire la suprême félicité que de murmurer à votre oreille ces paroles qui brûlent

le cœur et les lèvres ? Ne vous en défendez pas, Camille. Il est si doux de s'aimer, de se le dire, de presser la main de celle à qui l'on consacre sa vie !

En même temps, il se laissait tomber à genoux devant la jeune fille, dont il serrait passionnément la main fuselée.

— Oui, continua-t-il d'une voix caressante, c'en est fait de moi, maintenant. Mon avenir, mon cœur, mon sang, vous appartiennent, Camille. Je pars ; mais si quelqu'un vient vous dire que je vous ai oubliée, soyez certaine qu'il a menti ; si l'on prétend que je suis mort sans que mon dernier souffle, ma dernière pensée, se soient envolés vers vous, croyez qu'on m'a calomnié, Camille, car, je vous le jure ! devant Dieu qui nous voit et qui nous entend, je vous aime et n'aimerai jamais que vous ! Et puisque j'ai l'ineffable bonheur que cet amour ne vous offense pas, puisque votre silence me permet de croire que vous le partagez, avant de nous séparer, Camille, laissez-moi déposer sur vos lèvres notre baiser de fiançailles.

A ces mots, il l'attira vers lui dans une étreinte passionnée, et avant qu'elle eût le temps de s'en défendre, il déposa sur sa bouche fraîche et rose un baiser dévorant. Puis il s'enfuit précipitamment, laissant la jeune fille à demi pâmée.

Remy revint à l'hôtellerie dans un état de surexcitation voisin de la folie. Tout à l'heure encore, il était résigné à s'éloigner ; mais partir, maintenant qu'il se savait aimé... renoncer aux ivresses quotidiennes que ce bonheur lui réservait ! c'était au-dessus de ses forces.

Cependant il ne pouvait hésiter entre son amour et son devoir. Mais combien il regrettait de s'être engagé légèrement dans une affaire dont, aujourd'hui seulement, il était à même d'apprécier la gravité et les conséquences ! Ce fut d'une voix sombre, presque farouche, qu'il donna l'ordre à Jacques de seller les chevaux et de boucler les valises.

— Bon ! fit le colosse avec joie, j'ai deviné juste. Tout est prêt.

Remy fut très surpris.

— Comment ! tout est prêt ? dit-il avec défiance.

— Oui, monseigneur. Comme nos chevaux n'ont pas quitté l'écurie depuis trois jours, j'ai pensé que nous irions faire aujourd'hui une petite excursion hors Paris, et je les ai régalés en conséquence.

— Mais les valises !... je ne t'avais pas dit...

— C'est vrai, monseigneur ; mais un cheval ne doit pas plus marcher sans sa valise qu'un soldat sans son mousquet. Cela fait partie de son harnachement ; c'est le poids réglementaire qu'il doit porter. Or, les chevaux comme les hommes, il faut toujours les tenir en haleine. Si pourtant ce n'est pas votre avis, monseigneur, si c'est pour faire des visites que nous sortons, rien n'est plus facile que de supprimer les valises...

— Au contraire, fit Remy, laisse-les.

— Celle de monseigneur n'est pas encore bouclée, du reste. J'ai laissé dans sa chambre son costume de voyage, son justaucorps de peau de buffle, pour le cas où monseigneur...

— Tu as raison, dit Remy, et plus raison que tu ne crois. Nous partons.

— Et nous allons ?...

— A Toulouse, mon pauvre ami !

— Eh bien ! monseigneur, franchement, je ne le regrette pas.

Remy haussa les épaules. Est-ce que Jacques pouvait le comprendre ?

— Attache nos montures à la porte, ordonna-t-il. Dans dix minutes, je serai prêt. Tu viendras fermer ma valise et nous nous mettrons en route.

Jacques exécuta les ordres de son maître, confia les chevaux à un valet d'écurie et courut prévenir le chevalier. Celui-ci n'attendait que le moment de mettre le pied à l'étrier. Il sauta en selle et suivit Jacques.

Le colosse monta dans la chambre de son maître.

— Ah ! monseigneur, fit-il, voilà qui est curieux, par exemple !

— Quoi donc ? demanda Remy.

— Monsieur le chevalier qui est en bas !

— Pourquoi ne monte-t-il pas ?

— Il est à cheval.

— Comment ? à cheval !

— Oui, monseigneur. Il avait l'idée de faire également une longue promenade, et il venait voir si vous ne voudriez pas l'accompagner. Je lui ai montré nos montures qui s'impatientent, et il nous attend.

— En effet, dit Remy, voilà qui est extraordinaire ! Tant mieux, ma foi ! Je serai enchanté que le chevalier nous tienne compagnie.

Pendant ce temps, Jacques avait bouclé la valise de son maître et l'avait chargée sur son épaule. Il descendit, l'assujettit avec des courroies derrière la selle, et adressa au chevalier un coup d'œil significatif.

Tout allait à merveille. Remy ne se doutait de rien.

Peu d'instants après, le baron quitta l'auberge, reconduit par maître Miroton, dont il venait de payer la note, et qui, son bonnet de coton à la main, le poursuivait de ses saluts obséquieux.

Remy serra la main du chevalier et sauta en selle.

Aussitôt ils se mirent en marche et se dirigèrent vers le Pont-Neuf.

Une troupe de cavaliers stationnait au coin du quai, armée de mousquets, de pistolets et d'épées.

Elle se rangea respectueusement pour livrer passage aux gentilshommes et à leur laquais.

Ni Remy ni le chevalier n'y firent attention. Jacques lui-même n'y aurait pas pris garde, si cette troupe avait appartenu à l'armée régulière ; mais il avait une trop grande expérience du métier pour s'y méprendre.

Cette bande de cavaliers était assurément un mélange de bretteurs de tout âge, qui s'en allaient en expédition

pour le compte du roi. Aussi le colosse les dévisagea et les compta. Ils étaient douze, parfaitement équipés. Parmi eux, soigneusement dissimulé dans le dernier rang, Jacques crut reconnaître une façon de gentilhomme qui, le matin avait longuement bu dans l'auberge de maître Miroton, qui même était entré dans la cour et avait causé avec le garçon d'écurie, pendant que Jacques pansait les chevaux.

Il n'eut pas le temps de s'en assurer, et ne voulut pas même regarder en arrière, afin de ne pas laisser voir que le visage de ce cavalier l'avait frappé. Seulement, au moment où il tournait l'angle du pont, á l'autre extrémité, pour remonter la rive gauche de la Seine, il jeta de côté un regard oblique, et s'aperçut que la troupe de cavaliers s'était mise en marche et suivait à une distance de trois cents pas environ. C'était de mauvaise augure.

En tournant sur la droite, pour prendre la rue Saint-Jacques, il jeta de nouveau un regard investigateur, et reconnut que la troupe s'avançait en bon ordre dans la même direction. Peut-être était-ce un hasard, mais, à coup sûr, c'était un singulier hasard. Pourtant Jacques ne jugea pas à propos de communiquer à son maître la remarque qu'il venait de faire.

Remy cheminait au pas, causant tranquillement avec le chevalier, qui paraissait l'écouter très attentivement.

Arrivés à la porte Saint-Jacques, les deux gentilshommes se retournèrent afin de s'assurer que leur écuyer était à son poste. Celui-ci piqua des deux, les rejoignit, et observa ce qui se passait derrière lui.

Les cavaliers continuèrent de s'avancer, et même de se rapprocher. La halte des deux gentilshommes leur avait fait gagner une centaine de pas.

— Monseigneur, dit Jacques, m'est avis que nous avons une mauvaise affaire sur les talons.

— Que veux-tu dire ?

— N'avez-vous point remarqué ces douze cavaliers qui se sont si gracieusement écartés pour vous livrer passage ?

— Au coin du Pont-Neuf ? Oui, je m'en souviens.

— Eh bien ! monseigneur, si vous voulez vous donner la peine de regarder dans la rue, vous les verrez à cent cinquante pas de nous. Tenez, ils s'arrêtent également et paraissent se consulter. N'ayons pas l'air d'y faire attention, reprenons notre chemin, mais tenons-nous sur nos gardes. A propos, monseigneur, vous avez dans vos fontes une paire de pistolets chargés, ne l'oubliez pas !

— Bon ! pensa le chevalier, je ne me suis pas trompé. La conversation du cardinal avec M. de Laffeymas, que j'ai interrompue ce matin, concernait le baron de Montbrun. Richelieu reprochait sans doute à son confident d'avoir laissé échapper le baron, et celui-ci veut se réhabiliter aux yeux du maître. Je m'en doutais.

Aussitôt ils se mirent en marche, mais sans presser l'allure de leurs chevaux.

Dix minutes plus tard, ils quittaient les dernières maisons espacées en dehors de l'enceinte, et gagnaient la rase campagne.

Cette fois il était permis de se lancer au trot.

Les montures ne demandaient pas mieux. Impatientées par trois longs jours de repos, excitées par la double ration d'avoine que Jacques leur avait copieusement servie, elles s'élancèrent en hennissant, dès que leurs cavaliers rendirent légèrement la main.

Presque aussitôt, comme un écho formidable, retentit derrière eux sur la route le trot bruyant de la troupe qui les poursuivait.

Maintenant le doute n'était plus possible.

Néanmoins Remy et ses compagnons ne jugèrent pas à propos de mettre leurs chevaux au galop. De minute en minute, ils regagnaient, en effet, l'avance que la première halte leur avait fait perdre. Déjà l'on entendait le galop de plusieurs chevaux, que leurs maîtres étaient forcés de pousser afin de suivre les deux gentilshommes et leur écuyer.

— Attention ! fit Jacques. Si ces messieurs voient que

nous leur échappons, il va pleuvoir des balles de mousquets. Au galop, morbleu ! et couchez-vous sur vos montures, messeigneurs !

Au contact de l'éperon, les chevaux bondirent, mais presque au même instant, ainsi que l'avait prévu le colosse, une décharge de mousqueterie se fit entendre, et les balles vinrent siffler aux oreilles des gentilshommes.

— Rien ? demanda Remy au chevalier en se redressant.

— Rien, répondit Sylvain, mais il me semble que mon cheval est touché.

— Chargeons-nous ces coquins, maintenant que leurs mousquetons sont vides ? proposa Remy.

— Non pas, s'il vous plaît, monseigneur, fit Jacques ; tirons au large, et à moins que la monture du chevalier ne nous laisse en route...

En effet, la pauvre bête n'était plus en état de suivre. Au bout de deux minutes, elle boitait atrocement, Remy et Jacques avaient été forcés de ralentir l'allure de leurs chevaux.

Derrière eux, la troupe des cavaliers, qui s'en était aperçue, arrivait au pas de charge en poussant des cris de joie.

— Morbleu ! jura le colosse en mordant sa moustache, allons-nous crever comme des chiens sur la grand'route !

Il promena autour de lui un regard rapide. A deux cents pas en avant, il aperçut une maisonnette plantée tout au bord du chemin.

— Courage ! cria-t-il. Tâchons de gagner cette bicoque.

Le chevalier enfonça ses éperons dans le ventre du pauvre animal, qui hennit de douleur. A force de le talonner, de lui déchirer les flancs, il réussit à le soutenir ; mais à vingt pas de la maison, la pauvre bête tomba, et le chevalier roula dans la poussière.

Un hurrah épouvantable de leurs ennemis salua ce premier accident.

— Décidément, fit le chevalier en se relevant, cette route ne me porte pas bonheur.

Déjà Remy et Jacques avaient mis pied à terre devant la maisonnette. La porte et les volets étaient clos. L'habitation était déserte et depuis longtemps abandonnée, car les volets étaient disjoints et le toit de chaume était défoncé en vingt endroits.

N'importe. C'était un refuge précieux, dans lequel il fallait pénétrer à tout prix.

Les assassins acharnés à leur poursuite, devinèrent le projet des gentilshommes ; ils commencèrent à faire feu de leurs pistolets.

Les balles s'aplatissaient sur le mur, avec un bruit sec, autour de Remy et du chevalier qui venait de le rejoindre. Mais l'ennemi approchait de plus en plus ; dans une demi-minute, la position ne serait plus tenable. Jacques le comprit. N'aurait-il donc fait tant d'efforts de diplomatie que pour voir périr son maître au moment même où il croyait l'avoir sauvé ?

Avec un élan dont la fureur doublait la force, semblable à une de ses machines de guerre dont Homère a chanté l'irrésistible puissance, le colosse se rua sur la porte, contre laquelle il appuya sa large épaule, puis, s'arc-boutant sur ses jambes robustes, aidé du chevalier et de Remy, il fit sauter la serrure, les verrous, et la porte grinça sur ses gonds. Puis il fit entrer les chevaux, referma précipitamment la porte, qu'il étaya et barricada solidement à l'aide de solives qui pourrissaient dans la cour.

Ainsi consolidée, elle pouvait résister pendant quelque temps aux assauts de l'ennemi.

A peine avait-il achevé de placer une poutre monstrueuse, que les cavaliers arrivèrent. A leur tour, ils tentèrent d'enfoncer la porte, mais elle résista si bien à leurs efforts, qu'ils se décidèrent à prendre la maison d'assaut.

Pour y arriver, il fallait entrer par les fenêtres. Or la maison tout entière ne se composait que d'une cour communiquant avec une salle basse, percée au milieu d'une petite porte ouvrant sur la route, et, de chaque côté, d'une croisée étroite.

Déjà l'ennemi essayait d'enfoncer les volets avec la crosse de ses mousquets.

— Allons, messieurs, dit Jacques, à chacun de vous une des deux fenêtres, à moi la porte.

Fort heureusement le chevalier, en se relevant, avait eu la présence d'esprit de prendre ses pistolets dans les fontes de sa selle.

— Et ne faites feu qu'à bout portant ! recommanda le colosse.

Aussitôt ils occupèrent leurs postes de défense.

Au dehors, les volets gémissaient et volaient en éclats sous les coups furieux qui brisaient leurs ais vermoulus. A travers ces déchirures, on commençait à distinguer les visages enflammés des assaillants.

— Feu ! cria Jacques. Il est temps.

A l'instant, presque simultanément, six coups de feu retentirent dans la salle basse. Au dehors, quatre hommes tombèrent pour ne plus se relever.

Les assiégés rechargèrent immédiatement leurs pistolets, prêts à renouveler cette habile tactique ; mais, à leur grand étonnement, l'ennemi ne donna plus signe de vie. Sans doute il croyait n'avoir affaire qu'à des gentilshommes armés de leurs épées, dont il comptait avoir facilement raison. Il avait acquis la preuve du contraire et devenait prudent.

Ce silence de mort durait depuis dix minutes.

Jacques était inquiet. Par une de ces ouvertures béantes, il se hissa sur le toit et interrogea l'espace.

Il redescendit en poussant un cri de fureur.

Les misérables avaient allumé un feu de broussailles devant la grande porte, et jetaient sur le toit de paille des tisons enflammés !

Ainsi, n'osant pas ou plutôt ne pouvant pas les vaincre par la force, les lâches avaient recours à l'incendie ! Ils allaient les enfumer, dans la redoute qu'ils avaient improvisée, comme des renards dans leur terrier !

— Pas encore ! s'écria Jacques en brandissant son bras menaçant.

Et il parcourut la salle basse, à la recherche d'un expédient.

Tout à coup, à travers les volets brisés de la petite porte, auprès des deux hommes qu'il venait d'abattre, il aperçut, gisant sur le sol, les mousquets dont ils étaient armés.

— Ah ! si je les avais !... murmurait-il, je les empêcherais bien de nous serrer de si près.

Cette idée prit racine dans son esprit. Après tout, il ne s'agissait que de faire une sortie, de ramasser les mousquets et de rentrer dans la bicoque. Il est vrai qu'il faudrait essuyer dix ou douze coups de feu ; mais qui ne risque rien n'a rien.

Aussi sans en prévenir Remy ni le chevalier, qui l'en auraient empêché, le colosse ouvrit brusquement la porte, ramassa les deux mousquets et rentra.

Mais, si rapidement qu'il eût exécuté ce mouvement, l'ennemi, qui se trouvait à dix pas de lui, l'aperçut, lui tira presque à bout portant cinq ou six coups de pistolet, et se rua sur lui pour le massacrer.

Jacques n'eut que le temps de se retourner et de refermer précipitamment la porte.

Il avait été légèrement touché au bras par une balle qui avait ensuite labouré son épaisse cuirasse de buffle,

— Eh ! vite ! dit-il à voix basse. Chargez les mousquets pendant que je grimpe sur le toit.

Il avait remarqué en effet un corps de cheminée, derrière lequel il pourrait s'abriter et canarder impunément les assaillants.

Remy et le chevalier exécutèrent docilement ses ordres et lui tendirent les mousquets.

Précisément l'incendie se développait avec une incroyable rapidité. La porte délabrée, le toit de chaume éventré, commençaient à crier sous les atteintes de la flamme. Les misérables n'avaient que trop bien réussi. Quand ils virent que le feu allait faire son œuvre de destruction, ils se rangèrent en cercle de l'autre côté de la route, pour assister à ce spectacle, et pour couper la retraite aux assiégés, dans le cas où ils tenteraient de fuir. Mais Jacques épaula lestement le premier mousquet et fit feu. Un ennemi tomba.

Cette nouvelle tactique déconcerta quelque peu les assaillants ; mais avant qu'ils se fussent rendu compte de quel côté le coup était parti, Jacques avait abaissé le second mousquet et abattu une seconde victime.

Alors seulement les assassins aperçurent le colosse, blotti derrière le corps de cheminée. Ils firent une décharge générale, qui n'eut d'autre effet que de faire voler le plâtre en éclats. D'ailleurs ils étaient déjà réduits de moitié ; la défense prenait des proportions plus égales.

Pendant que le chevalier et Remy chargeaient de nouveau les mousquets, les ennemis, devenus plus circonspects, agrandirent leur cercle d'investissement, afin de se mettre à l'abri. Quand Jacques les coucha en joue, ils étaient d'autant plus hors de portée que les balles du colosse n'étaient pas de calibre, et qu'il était difficile, sinon impossible, de frapper juste à une si grande distance.

En effet, le troisième coup ne porta pas. Quant au quatrième, il atteignit le but, mais ne tua pas le cavalier à qui il était adressé, et ne lui fit même pas vider les arçons.

— Cinq et demi ! s'écria Jacques en quittant son poste, que la fumée le forçait d'abandonner. C'est bien le diable si à nous trois nous ne venons pas à bout de ces bandits !

Il descendit dans la salle basse, que la fumée commençait également à envahir.

Bien certainement, avant dix minutes, le feu allait prendre des proportions terribles. Déjà il devenait difficile de respirer. Périr asphyxié n'était pas tentant.

Il fallut se réfugier dans la cour. Là, du moins, on était à ciel ouvert. Mais la porte et le toit flambaient avec un pétillement sinistre. La chaleur menaçait de les étouffer. Les deux chevaux, affolés de terreur, tremblaient de tous leurs membres.

— Décidément, dit Remy, il n'y a plus moyen d'y tenir. Mourir pour mourir, mieux vaut que ce soit au grand air.

— Vous avez raison, monseigneur, mais comment sortir de là ? fit Jacques.

Le chevalier s'avança résolûment vers la porte enflammée.

— Vous n'y songez pas ! s'écria le colosse en l'arrêtant. Non seulement nos chevaux refuseront de passer, mais encore nous nous exposerons à un feu convergent plus dangereux encore que l'incendie.

— Que faire, pourtant ? Nous ne pouvons pas rester ici trois minutes de plus.

En effet, le chaume était en feu. Des flammèches embrasées tombaient déjà dans la cour, et jusque sur les habits des gentilshommes.

— Il n'y a qu'un moyen, dit Jacques, c'est de pratiquer une brèche dans ce mur et de fuir à travers champs.

— Soit ! accepta Remy, mais hâtons-nous.

Il n'était pas difficile d'avoir raison d'un mur en torchis, que les années et l'intempérie des saisons avaient à moitié démantelé.

Jacques s'empara d'une poutre et l'éventra du premier coup. Remy et le chevalier l'aidèrent des pieds et des mains. Une fois le premier trou fait, la besogne alla grand train.

Bientôt la brèche fut assez large pour livrer passage à un cheval.

— Bravo ! morbleu ! dit le chevalier. Sautez en selle et gagnez la campagne, mes amis, vous êtes sauvés !

— Et vous ? fit Remy.

— Moi ? Qu'ai-je besoin de fuir ? Il me suffira de me

nommer pour que ces misérables déposent les armes devant moi.

— Bien, mais ils ne vous en laisseront pas le temps, objecta le baron. Ils vous tueront avant de s'informer qui vous êtes.

— Monseigneur a raison, appuya Jacques. Ni lui ni moi ne vous laisserons dans une position si critique.

— Vous aurez beau faire, dit le chevalier, je ne bouge pas d'ici que vous ne soyez hors de vue.

— Et nous, répliqua énergiquement le baron, nous ne partirons pas si vous ne partez pas avec nous.

Les deux gentilshommes se regardèrent. Chacun d'eux était évidemment bien résolu à tenir sa parole.

— Eh ! messeigneurs, fit Jacques, ne vous inquiétez pas de cela. Les chevaux des coquins que nous avons tués errent dans les environs, et broutent tranquillement la haie qui borde le chemin. Rien n'est plus simple que de s'emparer d'un de ces animaux.

— C'est juste ! s'écrièrent à la fois Remy et le chevalier qui n'y avaient point songé.

— Donc, continua le colosse, que monsieur le baron se mette en selle, que monsieur le chevalier prenne mon cheval, et je me charge moi, de m'en procurer un en moins de temps qu'il n'en faut pour crier gare !

Il était urgent de prendre un parti. Ce n'était plus seulement le toit et la porte qui brûlaient, c'était la charpente, c'était la maison entière qui devenaient la proie des flammes. Demeurer un instant de plus dans une semblable fournaise, s'était se vouer à une mort inévitable.

Remy et le chevalier adoptèrent sans plus d'observations le plan proposé par le colosse et franchirent la brèche. Jacques les suivit.

A cinquante pas de la maison, un cheval tondait paisiblement un seigle verdoyant ; Jacques courut de ce côté. Mais ni son maître ni le chevalier ne voulurent l'abandonner. Au lieu de fuir, ils firent escorte à l'ingénieux et intrépide écuyer.

Les assassins poussèrent des cris de rage et se précipitèrent à la fois, pour les empêcher de réaliser leur projet.

— Au moins, ne tirez pas les premiers ! recommanda le colosse, qui ne perdait pas sa présence d'esprit.

Pour lui, courant toujours, il eut le temps de saisir le cheval par la bride, de s'élancer et de s'affermir sur les étriers, avant de recevoir le premier choc.

Les gentilshommes essuyèrent bravement le feu de leurs adversaires. Le feutre de Remy tomba, emporté par une balle. Le chevalier fut légèrement atteint à la cuisse. Quant à Jacques, contre qui l'attaque était plus spécialement dirigée, tout ce qu'il put faire, ce fut de forcer sa monture à se cabrer, pour ne pas être criblé de balles.

Ce bouclier d'un nouveau genre lui sauva la vie, mais tomba comme une masse.

— C'était bien la peine de monter à cheval ! grommela Jacques qui sauta légèrement à terre en sentant sa monture se dérober sous lui.

Fort heureusement le baron et le chevalier étaient prêts à riposter. A leur tour ils firent feu, appuyant pour ainsi dire le canon de leurs pistolets sur le dos ou sur la poitrine des assaillants, selon que ceux-ci tentaient de fuir ou de se défendre.

Jacques ne perdit pas non plus une seconde.

Comme il lui fallait un cheval à tout prix, il s'élança à la bride du premier qui se trouvait à sa portée, et, brûla littéralement la cervelle au cavalier qui le montait, avant que celui-ci eût pu tirer son épée du fourreau.

Cette décharge meurtrière décida de l'issue du combat. Trois des bandits mordirent la poussière. Les trois autres, plus ou moins écloppés, comprenant que toute résistance était désormais impossible, tournèrent brusquement casaque dans la direction de Paris.

Les deux gentilshommes et leur écuyer restèrent maîtres du champ de bataille.

Le chevalier n'eut que la peine de choisir un cheval à

sa convenance, pour remplacer celui qu'il avait perdu.

La blessure qu'il avait reçue était insignifiante. A peine la balle avait-elle touché l'épiderme: c'était une brûlure plutôt qu'une blessure. Celle de Jacques était plus profonde et commençait à le faire un peu souffrir. Cependant les chairs seules avaient été atteintes.

Quant à Remy, il en était quitte pour un feutre troué, que le colosse ramassa et lui rendit.

— Allons! fit le chevalier, en route! Bride abattue, jusqu'à ce que nous rencontrions une auberge pour panser nos égratignures, et ensuite... bon voyage!

En effet, à la première auberge qu'ils aperçurent, ils firent halte.

Jacques n'eut besoin que de laver avec un peu d'eau salée la jambe du chevalier.

Le chevalier, de son côté, pansa la blessure de Jacques, sur laquelle il posa une compresse.

— Maintenant, dit-il, partez, mon cher baron, et, croyez-moi, ne vous amusez pas aux bagatelles de la route. Prenez, dès aujourd'hui, une avance telle, que vous soyez enfin hors d'atteinte. Sans cela...

— Oui, chevalier, répondit Remy; je commence à m'apercevoir que vos conseils étaient bons. C'est une raison de plus pour que je vous remercie du zèle et du désintéressement avec lesquels vous avez daigné obliger un pauvre diable que vous ne connaissiez pas. Je vous en sais plus de gré, je vous le jure, que si vous aviez agi en vertu d'une de ces vieilles amitiés pour lesquelles les épreuves et les dévouements sont autant de liens qui les resserrent étroitement.

Car, voyez où en arrive l'égoïsme des hommes : vous avez été témoin des forces et de l'intelligence surhumaines que Jacques a déployées pour nous tirer de ce mauvais pas. Eh bien! je sais à tel point combien je peux compter sur lui et combien il peut compter sur moi, que je finis par considérer son héroïsme comme la chose la plus naturelle du monde. Mais nous sommes attachés l'un

